



On conçoit qu'un **animal**,
dans un **milieu**
complexe et
accidenté,
aurait peu de chance
de **survivre**
s'il ne pouvait se livrer
qu'à des mouvements stéréotypés,
même plus ou moins corrigés
par des **stimuli orientateurs**.
Bien plus importantes **SONT** les réponses
improvisées directement sur le
stimulus (...)
agissant comme
une sorte d'irritant,
non comme un signal. »

OMEGA 4 & 5

R. Ruyer

UNIVERSITÉ de MONTRÉAL
MUSÉUM NATIONAL d'HISTOIRE NATURELLE, PARIS

Communication et animalité

Cartographie d'un commerce

par
David Jaclin

Faculté des arts et des sciences - Département de communication
UMR 7206 - Département « Hommes, Natures, Sociétés »

Thèse présentée à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de Phd en communication
et à l'École doctorale en vue de l'obtention du grade de Docteur en anthropologie

Mai 2013

© David Jaclin, 2013

UNIVERSITÉ de MONTRÉAL
Faculté des études supérieures et postdoctorales

MUSÉUM NATIONAL d'HISTOIRE NATURELLE, Paris
École doctorale

Cette thèse intitulée :

Communication et animalité, cartographie d'un commerce.

Présentée par :

David Jaclin

A été évaluée par un jury composé des personnes suivantes :

Brian Massumi, président-rapporteur
Thierry Bardini, directeur de recherche
Dominique Lestel, co-directeur
Thomas Lamarre, membre du jury
Jeffrey Bussolini, examinateur externe
Stephanie Posthumus, examinateur externe
Dominic Arsenault, représentant du doyen de la FES

Résumé

Cette thèse opère principalement à deux niveaux, un niveau ethnographique et un niveau communicationnel. Je m'intéresse ici à l'étrange cas des *jungles de garage* nord-américaines et aux dizaines de milliers d'animaux dits « exotiques » qui les composent. Au cours de l'année 2011, j'ai parcouru plus de 25 000 kms à travers le continent, à la rencontre précisément de ces espaces *postnaturalisés* qui constituent désormais une part non négligeable (et pourtant souvent négligée) de nos paysages écologiques contemporains. Plus tout à fait sauvages, ni pour autant complètement domestiques, ces modes d'existence pionniers hantent désormais une zone grise de nos savoirs zoologiques, de nos avoirs culturels. En effet, ces humanimalités en devenir ne vont pas sans brouiller certaines de nos conceptions dichotomiques traditionnelles (telles nature/culture, humain/non-humain, proie/prédateur, dominant/dominé, émetteur/récepteur). À une époque où l'animal est régulièrement objet de débats théoriques, légaux, sociaux, politiques ou encore épistémologiques, la prise en compte renouvelée de ces singularités animales fournit ici d'importants précédents en matière d'adaptation, d'évolution et d'émergence. En livrant de la sorte les résultats d'ethnographies transpécifiques originales, j'offre ainsi à la discussion un matériel éthologique inédit touchant à la vie d'animaux a priori *connus*, mais dont les modalités existentielles actuelles restent encore largement *méconnues*. Ainsi, plutôt que de considérer l'animal d'un simple point de vue substantialiste ou bien encore depuis une stricte perspective hylémorphique, c'est-à-dire s'attachant essentiellement à des questions de forme et de matière (un tigre né et élevé en captivité, nourri de viande de supermarché et sous pilule contraceptive est-il toujours un tigre ?), je me concentre plutôt sur ces mouvements complexes d'information et de communication qui donnent forme à la matière et matière à la formation (et font du tigre d'aujourd'hui non plus l'alter ego du roi de la jungle, mais l'égal du chat de gouttière). Dans une perspective simondonienne, je conceptualise alors une certaine logique de l'individuation animale, que je rapporte à la part d'indétermination que comprend tout processus de communication. J'é mets ainsi l'hypothèse que l'animalité, bien plus qu'une simple collection d'attributs, constitue en réalité un enchevêtrement toujours mouvementé de relationalités transductives. Ici, *teckné* et *anima* opèrent de manière disparate mais conjointe, pour alimenter partie de nos processus anthropogéniques. En puisant constamment dans un tel réservoir de différentialités, notre espèce ne cesse ainsi de se réinventer. Dès lors, les *biomedia* ne seront plus considérés comme la dernière itération de notre modernité technologique, se déplaçant lentement de matérialités inorganiques en potentialités organiques, mais bien plutôt compris tel un nouveau registre d'écriture du vivant opérant au cœur d'un potentiel d'inscription animatif continuellement remis en je(u). Parce que nos relations avec les animaux ont toujours été inséparables de nos devenirs respectifs, la manière dont nous sommes aujourd'hui aux prises avec certains de nos (anciens) prédateurs dit beaucoup, me semble-t-il, de notre à-venir et de cet animal-*medium* que nous logeons tous. Ici conceptualisées, ces jungles de garage renvoient à de puissants champs expérientiels, non pas dénaturés mais renaturalisés, au cœur desquels certains organismes démontrent, en réaction précisément à des pressions sélectives renouvelées, non seulement des réponses adaptatives surprenantes, mais initient aussi des processus innovants impliquant plusieurs niveaux d'individuations créatrices.

Mots-clés : Jungle de garage, ethnographie transpécifique, écologie médiatique, animalité, information et communication, évolution créatrice, Simondon

Abstract

This thesis operates mainly on two levels: one is ethnographical, the other is communicationnal. I explore the curious case of North American jungle backyards in which « used-to-be-wild » animals are experiencing « almost-domesticated » existences while their daily lives are merged with that of *Homo sapiens*. As pets, guinea pigs or postnatural totems, these pioneer organisms not only feed the third most important black market in the world, they also blur our traditional zoological and philosophical apparatus (often driven by dichotomies between nature/culture, human/nonhuman, prey/predator, dominant/dominated, transmitter/receiver). In 2011, I traveled 16 000 miles all around the continent to explore some of these contemporary humanimal modalities. Hence, I examine important transpecific aspects of these modified ecological landscapes, in which known living organisms experience unknown reorganizations of life. In a Simondonian perspective, I reconceptualize animality and communication activities in order to readdress, along with the question of the animal, individuation processes and their inherent indetermination qualities – the kind, yet unseen, that contemporary jungle backyards silently nurture. At a time when animal rights and bioethics are regularly at stake (and indeed a serious preoccupation for societies that strive to leave behind medieval practices, but also attempt to cope with their biotechnological becomings), jungle backyards provide an original ethological dataset based not only on what an animal *is* or *should be*, but rather on what real animal existences actually *consist of*. In that respect, I offer firsthand material that may help to better navigate our common Ark, possibly facing a new environmental flood. Instead of considering animals from a reductive substantialist point of view or from a strict hylemorphic perspective, focusing on matters of form or forms of matter, I concentrate on movements that give form to matter and matter to form. I then suggest that animality, more than a simple collection of mere attributes or even a basic manifestation of an elaborate biochemical complex, constitutes an enmeshment constantly in motion made of transductive relationalities. Here, *biomedia* are not considered the latest bourgeon of our technological modernity, slowly shifting from inorganic materialities to organic potentialities, but rather an ancient deviation of natural forces (too quickly restricted to domestication). Instead *teckné* and *anima* operate jointly and disparately to propel what I call *aniculture* and which I consider to be not only a part of our anthropogenic processes, but also a mutagenic pool of differentialities from which humanity constantly draws in order to reinvent itself. Then, along with a specific textual mode of organization (as transpecific as its topic), writing is here even envisaged as another possible expression of animality, maybe even a powerful re-intensification. Because our traditional dealings with animals have always been inseparable from our becomings, the (yet untold) ways we are now dealing with some of our ex-predators and preys reveal a great deal about our postnatural futures and that “animal-medium” we all inhabit. In fact, jungle backyards are less denaturalized places than renaturalized spaces in which animals demonstrate not only adaptive responses to selective pressures but initiate creative processes at a number of levels from which fertile lines of thought can eventually stem.

Keywords: Jungle backyards, transpecific ethnography, media ecology, animality, information and communication processes, creative evolution, Simondon

Table des matières

Prélude 13

Humanimalités ? 20

(Reposer) la question de l'animal 26

Matrice 36

Fil rouge 42

Un principe d'animation 50

Portrait 1 : Honey 66

[I]dentités 67

[D] Exister 68

[R] Insister 70

[E] Consister 74

Variation sur le thème de... la conservation 79

Étude 1 : Le commerce de la bête 87

[I]dentités 88

[D] Beastness 89

[R] Aniculture 93

[E] Hold Up 96

Variations sur le thème de... l'animal medium 100

Portrait 2 : Rachel 112

[I]dentités 113

[D] Instase 114

[R] Exstase 120

[E] Heterostase 124

Variations sur le thème du... totem 127

Étude 2 : L'écriture du vivant 132

[I]dentités 134

[D] Biôgraphie 134

[R] Animalls 141

[E] Arkéographie 144

Variation sur le thème... du Déluge 148

Portrait 3 : Molloko 151

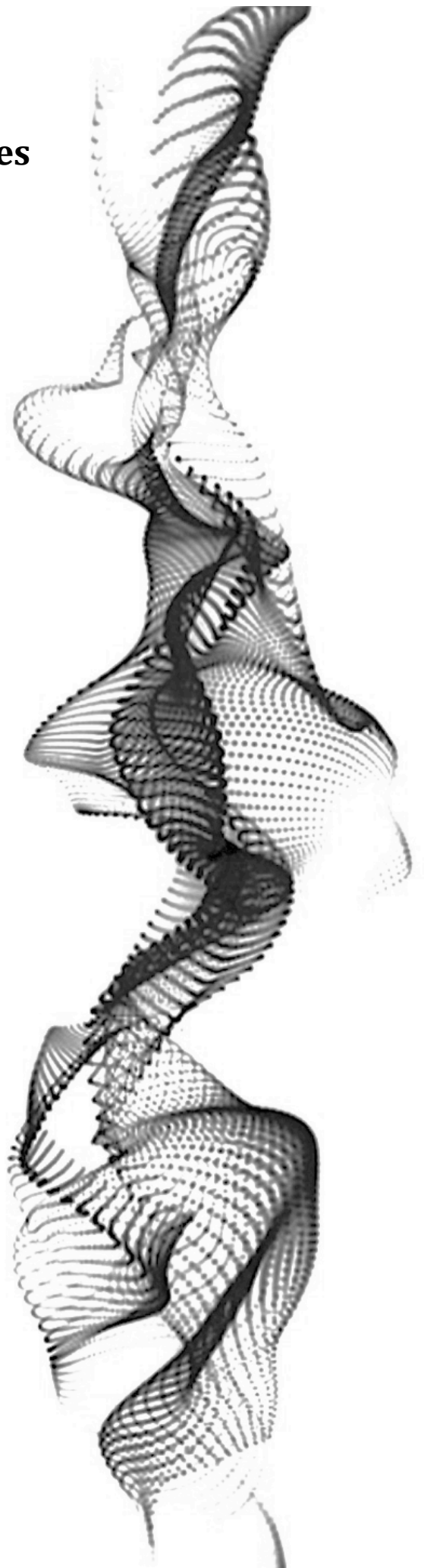
[I]dentités 153

[D] Je(u) 155

[R] Tue 158

[E] Île 162

Variations sur le thème de... l'artificialité 165



Étude 3 : Méthodologie 169

- [I]dentités 171*
- [D] Beastness Trip 172*
- [R] Transpécifisme 177*
- [E] Sur la route... 182*
- Variation sur le thème du... silence 186*

Portrait 4 : Nellie 199

- [I]dentités 204*
- [D] Survivante 204*
- [R] Sousvivants 210*
- [E] Vivante 217*
- Variations sur le thème de... la captivité 221*

Étude 4 : Individuation 225

- [I]dentités 229*
- [D] Premier mouvement d'une pensée de l'individuation 230*
- [R] Deuxième mouvement 241*
- [E] Troisième mouvement 245*
- Variations sur le thème du... changement qualitatif 249*

Portrait 5 : OncoMouse® 255

- [I]dentités 258*
- [D] Occupy MoneyMouse® ? 258*
- [R] Des souris et des hommes 265*
- [E] Leurrer la nature 268*
- Variations sur le thème de...
la reproductibilité (bio)technologique 273*

Étude 5 : Animalité 280

- [I]dentités 281*
- [D] Fission 282*
- [R] Fusion 290*
- [E] Radiation 296*
- Variation sur le thème de... l'animation 296*

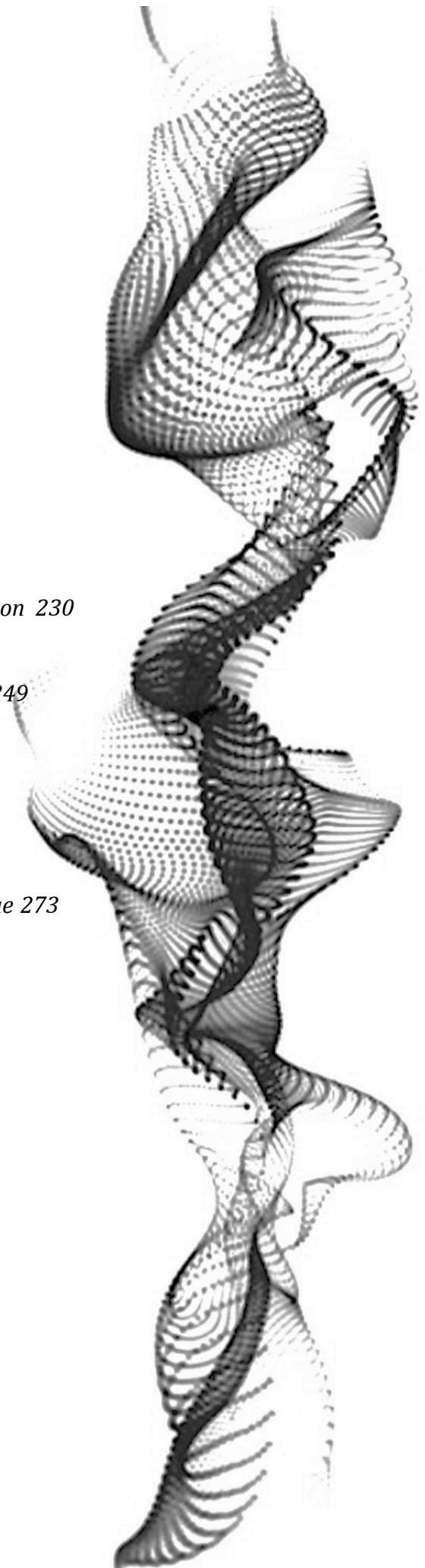
Portrait Ω : Kanuk 303

- [I]dentités 303*
- [D] [R] [E] Born again 304*

Conclusion 315

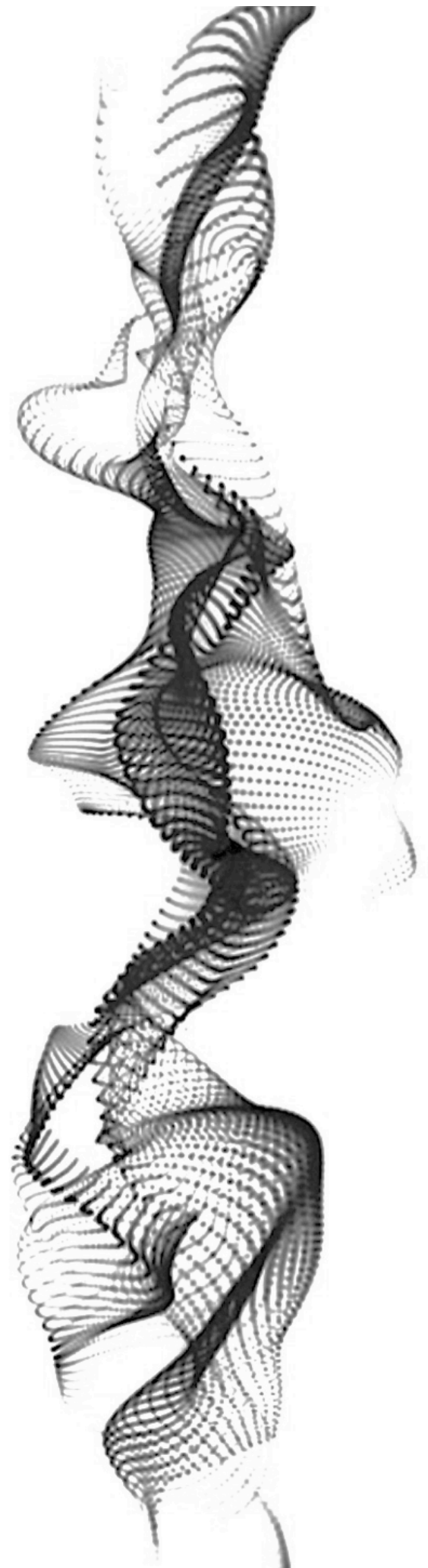
Bibliographie 333

Annexes 342



Liste des figures

- 1 - *DNA*Animal
- 2 - Humanimalités
- 3 - *Free Riding*
- 4 - *The Wilds*
- 5 - Seconde-tigre ?
- 6 - *The Wild Animal Sanctuary*
- 7 - Commerce des regards
- 8 - *Boosting Fitness*
- 9 - Casse-bête
- 10 - *Glowing*
- 11 - *Chimp House*
- 12 - L'être de l'étang
- 13 - Matricule 216
- 14 - *The Puppet Condor*
- 15 - Préparatifs
- 16 - *Zoo smart, Jungle smart*
- 17 - Régulations
- 18 - Nellie
- 19 - Martine
- 20 - ImmortoMouse
- 21 - Artistes de l'immunité
- 22 - Proto-cinéma
- 23 - Mouvements
- 24 - Seconde tigre...



Aux souffles du monde, pour ces mouvements partagés

Remerciements

Fut un temps où l'acteur de théâtre faisant face à son public pouvait encore compter sur les souffles, amis, d'un murmure. Je pense moins ici à ces voix intérieures qu'informent encore d'impressionnants *Ars memoriae*, qu'aux voix, effectivement soufflées, d'une écriture apprivoisée dont la modulation des puissances, comme d'ailleurs celles des résonnances, incombaient alors à un des membres de la troupe. Membre au demeurant fort important. Je pense ici au souffleur, à cette autre voix du je(u) qui ne sera très souvent ni su ni entendu par-delà la simple scène. Je pense à celles et ceux qui passent ainsi une partie considérable de la minute théâtrale habilement dissimulés dans ce périscope un peu étrange qui, inlassablement, semble relier les entrailles d'un texte à l'air libre de ses déclamations. Dans cette loge mystérieuse où les lettres deviennent fête, ressuscitées qu'elles sont du dedans au dehors, par et pour l'occasion, s'ouvre alors le *flux* des mots. Un flux calqué sur une durée qui ne peut être celle du seul acteur, mais qui n'est pas non plus celle du simple texte ou bien encore celle du public, mais plutôt celle, conjuguées, des acteurs, du texte *et* du public. La durée de l'événement, peut-être.

Et pourtant l'on dit souvent souffleur, comme on dirait *souffler n'est pas jouer*. Souffleur demeure alors celui qui souffle sur la panne et porte à bout de lèvre les mots de l'emprunt. Pensé en termes de forme et donc, de formalités, certains se diront peut-être qu'il est effectivement du devoir de l'acteur de connaître son texte sur le bout des doigts et que, dans ces conditions, le souffleur n'est là qu'en dernier recours – au cas où le blanc se ferait par trop provoquant, voire menaçant pour l'intégrité même de la pièce dont on risquerait ainsi de fissurer l'écran magique de la crédulité (*suspension of disbelief*). À cause du vide qui toujours menace, probablement aussi à cause de cette béance qui à elle seule serait capable de parasiter les sens, à cause donc, de cette latence qui pourrait finir par gâcher le spectacle, l'acteur reste *héros*. Anti-héros, d'autres pourraient tout aussi bien penser au souffle et au souffleur en terme de substance, se disant que la mémoire, comme d'ailleurs la chair, sont deux choses faillibles et qu'un tel dispositif mnémotechnique n'est là que pour pallier l'erreur, pour suppléer au manque comme au besoin. Ici, l'acteur se fait *hérault*... Ni formalistes, ni substantialistes, d'autres pourraient encore penser à ce même souffleur (comme d'ailleurs aux acteurs ou aux membres du public), comme on pense à des potentialités pures, c'est-à-dire comme autant de capacités non seulement projetables, mais activables. Par capacités, je veux dire réservoir ou bien encore, famille d'accueil. Je veux dire

embarcation complexe et non simple véhicule, je veux dire fier destrier et non vulgaire coursier. En fait, je veux dire respiration, qui est aussi l'activité d'une certaine plasticité. Comprenons-nous bien : que des formes et des matières soient nécessaires au déroulé de la pièce, que des rôles et des corps se fassent et se défassent en permanence dans les jeux du monde, cela me paraît aussi primordial à saisir que vital à intégrer. En revanche, qu'on oublie alors, sous prétextes héroïques ou hérautiques, le rythme et la cadence, les intensités et les profondeurs modulées d'animation, qui, toujours, lient acteurs, texte, public et souffleur, voilà qui me semble consister en un manque critique. Car c'est bel et bien dans les plissures d'un mouvement d'ensemble, que se joue la valse collective des affects et que fusionnent et bourdonnent, et formes, et matières. Ici, et peut-être même avant toute attribution de caractères, se sont des *élans* qui (s')emportent et des acteurs qui deviennent.

C'est pourquoi, au chapitre des remerciements, qui sont une autre manière de souffler la mémoire et de mémoriser les souffles, je veux absolument saluer celles et ceux qui furent les véritables souffleurs de ce thèse, parties prenantes de ses inspirations comme de ses expirations. Celles et ceux donc, sans qui ni forme ni matière ne seraient devenues... Sans la respiration desquels donc, je n'aurais jamais pu tenir ce rôle, ni d'ailleurs su imprimer à mes chairs de tels mouvements. Ils sont ainsi plusieurs dont l'*anima* souffle sur ces lignes. Et c'est précisément à leurs impulsions, que je dois une grande part de mon élan. Impulsions au demeurant variées et modulées, comme intensités et résonnances peuvent l'être. Telle fut ainsi, non seulement leur pouvoir, mais leur force. Pour tout cela, je veux ici dire merci, car c'est une dette importante que je contracte encore et toujours au contact de ces loges et de vos périscopes.

Merci tout d'abord à Thierry, sans qui rien de toute cette thèse n'aurait simplement été possible. Merci pour tes souffles de marathonien auprès desquels j'ai souvent dû/pu reprendre les miens. Et ceux qui me connaissent savent bien que le fond n'est pas vraiment mon fort et qu'avoir su faire de moi un fondeur n'est donc pas un mince exploit. Pour la véritable inspiration donc, et pour la sage patience aussi, merci infiniment Thierry. Merci à Dominique pour ses formules et ses écrits, dans le creux desquels se jouèrent toujours beaucoup. Merci aussi d'avoir mouillé le maillot, même quand l'eau était un peu fraîche. Merci à Line Grenier pour sa gentillesse et sa disponibilité, pour sa ruse *métisée* et ses encouragements permanents. Merci surtout pour cette liberté que tu incarnes, Line, sans faux compromis et toujours avec un sourire. Merci à Boris Brummans, pour son intégrité et ses exemplarités ethnographiques. Merci à Jeremy Stolor pour sa rigueur et sa bienveillance. Toujours à propos de rigueur devenue moteur, un merci particulier à

Brian, sans les souffles *sympathiques* de qui, mon travail serait resté hermétique à une bonne partie (la meilleure, en fait) de la philosophie. Puissent des séminaires comme le dernier partagé, continuer à exister longtemps. Et j'espère, à propos de souffles et de pensée animalisée justement, que Katja, Julia, Vanessa, Alexandre, Felix et Geoffrey se sentiront aussi, ici, remerciés. Comme d'ailleurs, chacun des membres du SNS dans le frayage duquel souffle immanquablement une vivante connivence, qui est aussi une certaine forme de fraternité. Merci GC. Merci également à tous ceux qui donnèrent généreusement de leur temps et ouvrirent un peu des portes de leurs royaumes animaux pour répondre aux questions, parfois déroutantes, de deux voyageurs plaqués *Quouébek* et qui transportaient, dans un camion rouge un peu déglingué, chien et caméra, *teckné* et *anima*. C'est que, si certaines ethnographies croisent parfois, au gré de leurs déplacements dits « exotiques », de véritables chamanes, au Pérou ou en Mongolie, il faut bien dire ici que notre ethnographie, nord-américaine et *a priori* non exotique, compta elle-aussi son lot d'activités chamaniques et que le contact de celles et ceux qui vivent *effectivement* dans un autre monde, celui précisément des jungles de garage, mettait alors en contact, grâce peut-être à leurs élans transpécifiques, non pas les vivants et les morts, mais bien vivants/*humains* et vivants/*animaux*, anthropologue patenté et tigres encabanés, aspirant-thésard et chimpanzés astronautes. Merci finalement donc, à toutes ces bêtes, les petites comme les grandes, les farouches comme les dociles, les séduisantes comme les repoussantes, sans qui ce travail n'aurait jamais pu déployer de *métis*, ni d'ailleurs su développer d'authentiques pensées humanimales.

Merci à mes parents comme à mes trois frères qui, malgré l'immense atlantique, demeurent encore et toujours présents, là, quelque part dans l'éther comme dans le sang, c'est-à-dire proche du cœur. Merci aussi à cette autre famille que seuls les vrais voyages savent finalement forger ; merci à Louise, Joe et Julien d'avoir grand ouvert leur maison et, j'aime à croire, un peu de leur affection, à l'immigré amoureux. Ce qui, *in fine* m'amène aux derniers remerciements (et ce mot ne rend définitivement pas justice à l'aventure affectivement partagée), à ma meilleure moitié qui, jamais, ne semble désespérer de mes souffleries, elle qui pris et fit la route avec moi, elle qui ne perdit jamais patience lorsque chaque soir, il nous fallait trouver le juste stationnement, elle qui conduisit sans broncher sous la foudre et qui garda tout son sang-froid lorsque Baltimore la terrible décida de frapper à la porte. Pour tout cela et pour tout le reste, merci Laura. Merci à toi aussi, Kanuk, qui me rappelle à chaque rebond de balle qu'une seconde-tigre est aussi une seconde-chien, qui est en réalité une animalité secondée.

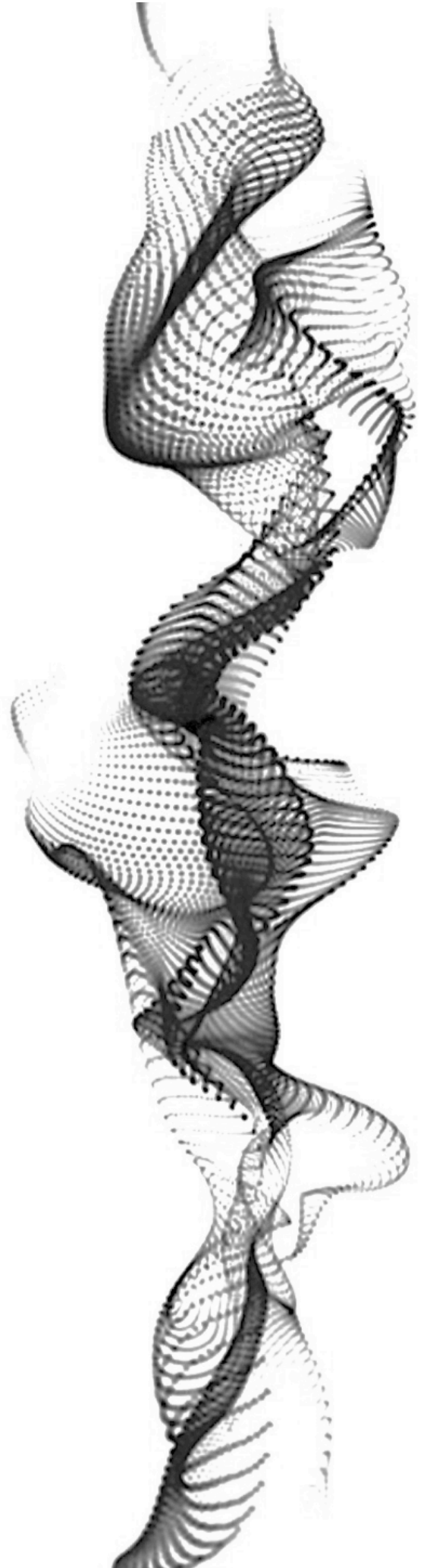


Figure 1 : DNAnimal

Prélude¹

Ce qui constitue l'animalité, c'est la faculté d'utiliser un mécanisme à déclenchement pour convertir en actions « explosives » une somme aussi grande que possible d'énergie potentielle accumulée.²

H. Bergson, *L'évolution créatrice*

Dans le prolongement de certains travaux en communication³ qui s'attachent à penser outils, machines et autres prothèses comme constitutifs de notre humanité (à la fois dans sa genèse et dans son développement, mais aussi dans sa singularité proclamée vis-à-vis du royaume animal), ce travail propose de penser l'animal modifié et les manipulations biotechnologiques qui l'accompagnent comme autant de vecteurs propres à infléchir le cours de nos histoires culturelles humaines. Je souhaite ainsi replacer, au cœur d'un continuum co-évolutif puissant, cette propension animale du vivant à l'information et à la communication.

Pour ce faire, je reviens en détails sur l'étrange cas de ces jungles de garage américaines, qui composent dorénavant une part non négligeable (et pourtant souvent négligée) de ce paysage écologique continental. En effet, peut-être ne sait-on pas, ou peut-être oublions-nous un peu vite que des dizaines de milliers d'animaux dits « exotiques » évoluent actuellement dans des environnements hautement trafiqués, faits d'animalités recyclées en même temps que d'artificialité débridée.

¹ Prélude : du latin *praeludium*, 'préparation à un jeu'. Mais aussi : 'ensemble de ce qui précède et annonce'. La chevauchée de couverture est de René Almanza, la citation de Raymond Ruyer (in *La genèse des formes vivantes*, Paris, Flammarion, 1958, p. 147).

² Henri Bergson, *L'évolution créatrice*, Paris, Presses Universitaires de France, 1941, p. 121.

³ Voir notamment Jussi Parikka, *Insect Media: an Archaeology of Animals and Technology*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2010.

Sérieusement mutants, ils peuplent ainsi centres de reproduction clandestins, spectacles de cour-arrières, sanctuaires évangélistes ou encore, laboratoires de recherche en faillite. Mi-bricolés, mi-braconnés, ces milieux disparates se font ainsi de plus en plus explosifs. En effet, au cœur de ces nouvelles ménageries, les leviers éco-éthologiques classiques (ressources, territoires, activités, reproduction) subissent d'importantes transformations, tandis que les pressions sélectives désormais exercées sur ces écosystèmes miniaturisés obligent primates, félins et autres reptiles à une série d'adaptations tout sauf graduelles. Bien que réputés « sauvages », de tels animaux partagent désormais leur pain quotidien avec *Homo sapiens*. De ce point de vue, si Arche de Noé il y avait aujourd'hui, elle dériverait probablement du côté des Amériques, navigant alors de jungles en jungles.

Au tournant de notre millénaire, le trafic d'animaux exotiques constituait ainsi, après la drogue et les armes à feu, le troisième marché noir mondial⁴. Un tel commerce alimente évidemment des réseaux de contrebande considérables et abrite, comme souvent, argent sale et banditisme. Mais ce *beastness* ne va pas non plus sans entretenir un véritable bestiaire, où la seule appartenance biologique

*Known living
organisms are
experiencing
unknown
reorganisations
of life*

peine désormais à caractériser cet infatigable négoce d'animalités⁵. Dans cette thèse, je m'intéresse à ce livre des êtres non imaginaires qu'écrivent en ce moment même, dans l'urgence, les membres d'un cirque domestique inédit. C'est que jusqu'ici, très peu d'humains vivaient *effectivement* avec des tigres, des lions, des chimpanzés ou des pythons dans leur jardin.

⁴ Voir Alan Green, *Animal underworld: inside America's black market for rare and exotic species*, New York, Public Affairs, 1999. & Matthew G. Liebman, « Detailed discussion on exotic pet laws », Michigan University, Animal Legal and Historical Center, 2004.

⁵ Peter Laufer, *Forbidden creatures: inside the world of animal smuggling and exotic pets*, Guilford, Lyons Press, 2010.

En m'intéressant ainsi aux processus qui font et défont l'actualité de ces jungles de garage, je me demande comment caractériser les modes d'existences néo-domestiques d'une compagnie animalière constamment sous influence. Mon travail explore ainsi la diversité de ces ressorts adaptatifs désormais observables chez une multiplicité d'animaux singuliers. Ce faisant, j'entends fournir un matériel étho-anthropologique original. Car, bien que *connus* de divers savoirs et de plusieurs sciences, ces animaux expérimentent désormais des conditions de vie jusqu'ici méconnues, pour ne pas dire *inconnues*. En effet, nous savons certains de leurs comportements, certaines de leurs habitudes en « nature ». De la même manière, nous savons certains de nos comportements humains et certaines de nos habitudes en « culture ». Mais nous ignorons presque tout des modalités d'interactions entre animaux exotiques et humains dès lors que partagées dans la durée d'un quotidien jusqu'ici inexplorable. Dans les lignes qui suivent donc, pas de safari ni de vacances à la ferme, mais l'actualité brûlante d'une vie effectivement partagée entre des humains et quelques uns de leurs anciens prédateurs, tous à bien des égards pionniers. Pendant cinq ans, j'ai minutieusement arpenté les territoires de cette étrange vie partagée dont je voudrais, dans ce texte, développer quelques-unes des puissances et ce, en proposant notamment une série de réflexions quant aux rapports entre animalité et communication.

Cependant, la pensée que je m'efforce ici de déployer ne saurait être réductible à la seule pensée d'existences animales, c'est-à-dire à une pensée humaine, voire post-humaine, qui chercherait dans (et grâce à) l'animal, à définir l'Humain et, ce faisant, à échafauder les véritables raisons de notre singularité. Moins encore, cette pensée ne renverra-t-elle à une énième pensée « humanisée » de l'animal, une pensée qui ferait de notre humanité une version à succès de leur animalité. Au contraire, mon travail relève plutôt de la sonde éthologique et de l'exploration transpécifique. Voilà pourquoi, je tâche ici de développer une pensée qui serait elle-même animalisée et qui, ce faisant, apprivoiserait à mesure qu'elle s'expérimente elle-même les formes d'une animalité véritablement transductive. C'est-à-dire, une

animalité qui ne serait en rien limitée aux seuls corps animaux, mais qui, partageable et partagée, serait à la fois potentielle (en germe contenue chez chacun), vitale (avec ses seuils critiques, ses intensités et ses modularités) et virale (affectable et communicable au travers d'une multiplicité).

En réexaminant ainsi les transformations animales qui depuis les premières tentatives de domestication jusqu'aux pratiques récentes de sélection génétique, n'ont cessé de travailler la ductilité du vivant, mon travail déplace la question animale depuis la perspective de ses manifestations (adaptabilité, souplesse) jusqu'à l'étude de ses mouvements (inventivité, plasticité). Il s'agit ici de réfléchir autrement toute une série de rapports mutagènes, exprimés ou potentiels, qui mettent précisément en relation des champs affectifs complexes au creux desquels s'opérationnalisent, dans un mouvement de va-et-vient permanent, des processus transformationnels (à la fois individuants et dividuants) d'information et de communication. C'est ainsi que je me propose d'appréhender ces friches animales, telles que nos jungles de garage les figurent, comme autant de processus *mediatiques*⁶ en continuelles transformations. Je cherche ici à mieux comprendre le potentiel non seulement évolutif, mais inventif, associé à ce *bios* et à son harnachement constant. Je ne cherche donc pas à déterminer l'humanité de l'animal, ni d'ailleurs à circonscrire l'animalité de l'humain, je m'intéresse plutôt au potentiel génératif de certaines existences animales (humaines comprises), c'est-à-dire aux puissances d'une expression pleine d'animalité dont nous nous ferions alors les apprentis médiateurs.

En articulant de la sorte communication et animalité, j'essaie de cristalliser (ce qui veut dire tenter de saisir, sans pour autant devoir détruire ni enfermer du même fait) quelques-uns des processus, à la fois singuliers et multiples, que charrient et méditent aujourd'hui les nombreux occupants de ces jungles de garage. L'enjeu consiste pour moi à reconsidérer sérieusement la formation du vivant en ne se

⁶ Je rappelle l'étymologie latine de *media* qui signifiait alors : moyen, intermédiaire, milieu.

limitant ni à la simple reproduction des êtres, ni à l'étude exhaustive des éléments qui, de proche en proche, élaboreraient les individus, mais plutôt de chercher à construire, pour en combler le manque, une autre dimension, non séparée des constituants en présence, bien que différente, capable de décrire le changement d'état ainsi que le potentiel inhérent à tout changement. Il s'agira donc d'interpeller⁷ le conditionnement relationnel que comporte le potentiel rattaché à chaque situation d'interaction, plus particulièrement encore, lorsque ces situations sont dites transpécifiques.

Dès lors, la double question de l'information et de la communication se voit réfléchie comme étant non plus nécessairement celle de l'unité et du sens (composantes/articulations), mais comme pouvant être aussi celle d'un mouvement créatif associable à une forme d'animalité (irritation/invention). C'est-à-dire, non plus seulement penser l'information comme une série de différences faisant une différence⁸ (dans une logique adaptative, *a priori* suggérée ou *a posteriori* validée), mais bien aussi comme un champ continu de différenciations recombinaisons, aux puissances et aux intensités disparates (dans une logique créatrice, en acte affectables). Ainsi donc, mon travail s'intéresse moins aux formes animales en mouvement (aux transformations des formes de vie avec le temps – par exemple à l'apparition ou à la disparition de nouvelles espèces) qu'aux mouvements de la forme animale, ainsi qu'aux formes animales du mouvement (c'est-à-dire, aux différents visages qui se dessinent à la faveur de processus, à la fois profond et complexe, d'animation)⁹.

⁷ *Interpeller* dans cette recherche et dans ce texte (qui en est une des figures principales), mais aussi *interpeller* à l'occasion des différentes lectures qu'offre ledit texte (lectures qui seraient alors considérées comme autant d'actes de création). Par un effet de récursivité productive, chacune de ces lectures pourrait alors, dans le retour de ces compréhensions, insuffler à la recherche d'autres textes, d'autres lectures, et ainsi de suite. C'est ainsi que résonance et animation se retrouvent au cœur de ma démarche.

⁸ Selon la célèbre formule de Gregory Bateson. Voir *Steps to an ecology of mind; collected essays in anthropology, psychiatry, evolution, and epistemology*, San Francisco, Chandler, 1972, p 315.

⁹ Nous verrons, au chapitre de la variation sur le thème de l'animation (étude 5), à propos de *de-extinction*, en regard donc de ces récentes tentatives de ramener à la vie des espèces animales éteintes, qu'il s'agit moins là d'espèces ressuscitées que de résurrection spécifiées.

Ainsi posées, ces logiques processuelles se réfléchissent de manière différentielle. C'est pourquoi, dans ce texte, *information* renverra moins à une simple logique de prise de forme qu'à une variété d'emprises sur la forme, de même qu'à une multiplicité de formes en prise. Corrélativement, *communication* renverra moins à la perspective de formes associables en mouvement, qu'à celle d'un mouvement permettant formes et associations. Car, cette inclinaison du vivant à prendre certaines formes – c'est-à-dire, non seulement à être *in-formé* ou à *in-former*, mais bien aussi à participer d'un mouvement plus large, à la fois singularisant et démultipliant, d'*in-formation* – cette inclinaison n'est guère l'apanage des seuls organismes vivants¹⁰.

De la sorte, et toujours selon un même principe d'animation, acteurs et actants d'un (éco) système pourraient s'associer, se distinguer, mais bien aussi se singulariser. Ce principe dit la capacité (ou le potentiel) des uns et des autres à *souffler* mouvements à une forme et/ou à (re)donner forme à un mouvement. L'agentivité, telle qu'elle est traditionnellement pensée¹¹, serait ainsi déplacée vers un mode d'*animativité* qui permettrait dès lors de dépasser la question, souvent automatique et paralysante, de l'intentionnalité. Il ne s'agira donc pas, dans ce travail, d'attribuer aux uns et aux autres, aux humains ou aux animaux, pouvoirs et soumissions, torts et mérites, intentions et résignations (ces opérations sont par trop discutables et d'autant plus délicates qu'elles concernent essentiellement des

¹⁰ Il me faut ici préciser ce que j'entends par « vivant ». Dans la perspective affichée d'une élévation au carré, c'est-à-dire celle d'une animalité communicable et d'une communication animalisable, le mot « vivant » renvoie indistinctement à la matière organisée comme à l'organisation matérialisée. Je développe ainsi, dans le chapitre suivant (Matrice), l'idée qu'un concept peut-être considéré comme vivant, dès lors qu'on s'accorde pour élargir l'acception (et ce faisant, pour en repenser quelque peu les conditions et la portée) du terme lui-même. Ainsi le terme « vivant » ne serait plus nécessairement circonscrit à l'organique (aux organismes vivants), mais renverrait aussi à un principe plus ouvert, et en même temps plus puissant, d'animation (aux vivantes organisations, donc). Ainsi, sera « vivant » tout ce qui est doté d'animativité (virtuelle comme actuelle). C'est-à-dire, capable d'accueillir, mais aussi de poursuivre, en le prolongeant, en le rechargeant ou en l'intensifiant, un mouvement animatif et ce, toujours, au cœur d'espaces spécifiques de résistance qu'offrent continuellement le monde et ses formes.

¹¹ Voir Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes : essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, 1991.

animaux dont il est si difficile de savoir, avec ou sans précisions, ceux qu'ils sont véritablement ou bien même ce qu'ils ressentent). Non, il s'agit ici de penser autrement (par exemple, autrement qu'en des termes comptables ou moraux) la vie partagée, et ce, à la lueur de ces *humanimalités* baroques qui en émergent *de facto*.

Humanimalités ?

En repensant le rapport humain-animal sur une infinité de modes (à la fois associatifs et constitutifs, biologiquement transpécifiques et culturellement co-émergents), je souhaite rendre compte d'une réalité *composite* où s'enchevêtrent organique et organisé, chairs et pratiques, gènes et expressions, en bref : propositions et dispositions.

Première instanciation.

Chantek est un orang-outan mâle. Il vit à Atlanta et fait partie de ce cercle très fermé de grands singes maîtrisant en partie le langage des signes américain (ASL)¹². Primatologue et nouvellement chaperon de l'animal, Marietta Dindo raconte à son sujet l'anecdote suivante¹³. Habitué à des expériences plutôt complexes au *Yerkes Primate Center* où il est né, a grandi, travaillé et où il a, quelque part, appris le métier, Chantek arriva au zoo d'Atlanta pour une nouvelle « carrière ». Chantek et Marietta font donc œuvre commune et participent à ce que, elle, appelle des « expériences cognitives »¹⁴ et à ce que, lui, désigne comme étant du « travail/vie/jeu ». Marietta raconte ainsi que, lors de ses premiers protocoles, Chantek était manifestement très sceptique (abaisser une porte de verre pour obtenir de la nourriture pouvait sembler simpliste par rapport à des opérations

¹² À propos de ce cercle et de ces initiés voir en particulier Dominique Lestel, *Paroles de singes : l'impossible dialogue homme-primate*, Paris, La Découverte, 1995.

¹³ Communication personnelle. Atlanta (GO, USA), le 8 mars 2011.

¹⁴ M. Dindo, Stoinski et Whiten, « Observational learning in orangutan cultural transmission chains », *Biology Letters*, vol. 4, 2010.

mathématiques réalisées sur écran tactile). L'animal resta donc, quelque temps, prudent, en retrait, guettant le piège. Une fois tranquilisé vis-à-vis du travail qu'on attendait de lui, Chantek se plia au jeu. *Cela* n'était pas un piège, l'expérience était bel et bien facile, il suffisait d'abaisser une porte pour obtenir une récompense...

Pendant quelques jours, il abaissa et remonta donc des portes. Jusqu'à ce qu'il décide de ne plus vouloir « travailler/vivre/jouer » et d'user de ce fameux langage des signes (qu'on avait si patiemment tâché de lui enseigner et qu'il avait, tout aussi patiemment, bien dû essayer d'apprendre) pour faire savoir son mécontentement et ainsi justifier son refus d'obtempérer. Il exigeait ainsi une revalorisation de ses conditions de travail. Chantek n'aimait pas les brocolis qu'on lui donnait (par souci à la fois économique et diététique) en guise de récompense pour toutes ces portes bien abaissées et bien remontées. Il réclamait désormais des... *cheeseburgers*, souvenirs délicieux de ces dimanches où, plus jeune, il accompagnait son ancienne maman/compagne/maîtresse/patronne, l'anthropologue Lyn Miles, au McDonald's. Par delà l'anecdote, la (petite) histoire dit beaucoup, me semble-t-il, de nos interactions humanimales contemporaines.

*Cross-kingdom alliances
are part of what makes us
humanimals*

Entre un orang-outan vivant dans la jungle indonésienne, parmi ses semblables, pour qui l'homme blanc pourrait bien se résumer à un explorateur plus ou moins habile à se déplacer en forêt, portant habits kakis et appareils photo) et cet autre orang-outan qu'est Chantek, singe parlant, à qui l'on a enseigné pendant plusieurs années un autre langage des signes que le sien, quelle(s) différence(s), quel(s) point(s) commun(s), quelle(s) animalité(s) ? Comment décrire ces transformations non seulement des habitudes sociales, mais des capacités et des compétences générales ? Ce système de récompenses, qu'exemplifie Chantek, mais auquel beaucoup d'animaux en voie d'humanisation sont aujourd'hui soumis (assis, debout, couché), pose directement la question des

pressions sélectives artificielles et du jeu domestique des transformations animales plus ou moins graduelles. En effet, selon le canon biologique traditionnel, nos deux primates, l'indonésien et l'américain, appartiennent à la même espèce. Mais l'un est *capable* de communiquer avec les membres de son laboratoire grâce à une convention normalement réservée aux sourds-muets d'une autre espèce que la sienne. L'autre pas. Tout au moins pas encore. En d'autres termes, et pour emprunter au vocabulaire de Spinoza, nos deux corps animaux ne sont pas capables des mêmes affects¹⁵. Probablement notre singe de garage aurait-il quelques difficultés à recouvrer l'état sauvage, c'est-à-dire à s'intégrer au sein d'un groupe où les relations sont essentiellement simiesques et non exclusivement humaines. Pour autant, peut-être que Chantek réussirait à transmettre une partie de son étrange langage à d'autres de ses congénères (comme cela fut observé dans le cas de Washoe et de son enfant adoptif Loulis¹⁶). Peut-être même en élaboreraient-ils ensemble un tiers.

Bien entendu, la mutation génétique nécessaire à une véritable spéciation est encore loin, mais les « cultures » animales ainsi créées n'ont-elles pas d'emblée un statut d'incontournable pour le chercheur qu'intéressent les rapports humains/animaux ?

¹⁵ Au sujet de l'affect spinoziste, je rejoins ici Muriel Combes quand elle écrit, à propos de Simondon : « Sur ce point, l'auteur de *L'individuation psychique et collective* est très proche de la compréhension spinozienne du sujet de l'éthique comme lieu d'une variation perpétuelle de sa puissance d'agir, en fonction de sa capacité d'affecter les autres sujets (c'est-à-dire d'être la cause en eux d'affects qui augmentent ou diminuent leur puissance d'agir) et d'être affecté par eux (c'est-à-dire d'éprouver les effets de leurs actions sous la forme d'affects qui augmentent ou diminuent sa propre puissance). Dans la mesure où la différence éthique qui existe entre ce qui est libérateur et ce qui est asservissant se ramène à la différence entre les affects qui augmentent notre puissance d'agir et ceux qui la diminuent, on peut dire que la capacité d'affecter et d'être affecté constitue le centre de la théorie spinozienne du sujet. Au point qu'aux yeux de Spinoza, la conscience, loin d'être une entité stable et autonome susceptible d'abriter un libre-arbitre, varie en fonction de la globalité de la vie affective du sujet, c'est-à-dire en fonction du rapport de forces qui se déroule en lui entre affects actifs et passifs, mais aussi, au sein des affects passifs, entre passions joyeuses (qui augmentent notre puissance) et passions tristes (qui la diminuent). » (*in Simondon, individu et collectivité: pour une philosophie du transindividuel*, Paris, PUF, 1999, p 32.). Toujours à propos d'affects, voir aussi Melissa Gregg et Gregory J. Seigworth, *The affect theory reader*, North Carolina, Duke University Press, 2011.

¹⁶ Voir Allen R. Gardner, *Teaching sign language to chimpanzees*, Albany, State University of New York Press, 1989. Notons que ce même Loulis travaille désormais avec le musicien Peter Gabriel à un projet de musique 'interspécifique'...

Contagieux, les organismes s'enchevêtrent sans cesse, d'où les difficultés à concevoir de manière générale et globalisante les interactions entre individus d'espèces différentes.

Autre anecdote (qui n'en est peut-être pas une) : lorsque Chantek rencontra pour la première fois, dans un zoo, un de ses congénères, il se retourna, un peu effrayé, un peu excité, du côté des siens (du côté des humains s'entend) pour les prévenir de la chose et ainsi désigner, avec son vocabulaire et dans sa grammaire si particulière, un « chien rouge »... Voilà ici l'histoire d'un orang-outan qui n'a jamais vu d'autres orangs-outans et qui signe cette rencontre du 3^e type pour prévenir une autre espèce que la sienne (effectivement, peut-être un peu sourde) de la présence d'un chien (figurant ici l'animal « autre »). Dès lors, comment rendre compte, comment concevoir, peut-être même comment vivre (avec) une telle transpécificité ? Penser ces existences animales pour le moins inédites à partir d'une métaphysique qui distingue fermement entre telle ou telle espèce, entre le Naturel et le Culturel, le sauvage et le domestique, me paraît ici de plus en plus difficile, pour ne pas dire véritablement stérile. Dans le cas particulier de Chantek, nous sentons bien de quelle façon et dans quelle mesure sa nature ne se distingue plus très bien de sa culture. Comme nous le verrons dans le cas de nombreux animaux « postnaturalisés », l'organique est de plus en plus souvent artificialisé (reproduction assistée, usage de contraceptifs, gestion des populations à partir d'outils statistiques, informatiques et génétiques, etc.), tandis que le « naturel » s'exhibe et se construit désormais régulièrement selon des logiques marchandes et/ou théâtrales de spectacle, logiques qui n'ont plus grand-chose à voir avec la « Nature ».

Subsumant alors la simple question écologique du poids des activités humaines sur les environnements animaux (une fois encore, cette fameuse « part humaine » dans l'animal), je veux ici tâcher de réfléchir en termes (de) dynamiques à une activité proprement animale exercée sur des environnements partagés par l'humain (c'est-

à-dire, non pas la « part animale de l'humain », mais bien plutôt le mouvement d'une animalité partagée).

Par delà donc, la simple justification utilitariste, « l'humain a des besoins, pour cette raison nous capturons, sélectionnons, croisons, reproduisons, élevons, tuons des millions animaux », il m'apparaît nécessaire d'appréhender ces associations du vivant non seulement sous l'angle de leurs productions, mais bien aussi sous celui de leur *productivité*.



Figure 2 : Humanimalités vitrées au Georgia Aquarium¹⁷

¹⁷ Toutes les photographies qui suivent (à l'exception de quelques-unes, dont je notifierai alors autant que possible la propriété), sont l'œuvre esthétique de Laura Shine. Qu'elle soit, ici encore, remerciée pour toutes ces jolies captures.

Ainsi, en faisant dialoguer réalité des pratiques et fictions d'imaginaires programmatiques, je fais le pari d'une cartographie inédite, capable de nourrir une autre appréhension des concepts de communication et d'animalité¹⁸. Et, ce faisant, de replacer le curseur des débats actuels non pas sur une ligne idéologique dure qui déterminerait *a priori* ce que devrait ou ne devrait pas être nos rapports interspécifiques, mais bien plutôt sur un plan ouvert (qui n'est dès lors plus une ligne, mais un champ) où seraient relayées (et ainsi potentiellement réfléchies) certaines des réponses évolutives, à la fois adaptatives et créatives, d'humains et d'animaux vivants ensemble et partageant, d'ores et déjà, la transpécificité d'associations que d'aucuns pourraient qualifier de contre-naturelles, mais que je préfère dire, ici, postnaturelles¹⁹.

Nous *assistons*²⁰ aujourd'hui à des transformations macro et micro-évolutives majeures, non seulement des espèces animales elles-mêmes (accélération des rythmes biologiques, altération des écosystèmes, mutations sélectionnées, disparitions/apparitions de nouveaux taxons, manipulations biotechnologiques, programmes internationaux de conservation, législations en mouvement), mais aussi de leurs conditions de vie (modification des habitats, allocation des ressources, répartition des territoires, distribution des activités). Dès lors, de plus en plus de nos contemporains s'inquiètent de (ré)concilier développement des sociétés humaines et biodiversité. Dans ces conditions, mieux mesurer l'importance du non-génétique pour la vie animale, permet d'augmenter sensiblement la

¹⁸ Il est important de ne jamais oublier que le concept d'animalité est ici rapporté à la communication, de la même manière que le concept de communication est rapporté à l'animalité.

¹⁹ Le terme fait ici référence aux travaux de Richard Pell, fondateur américain du *Center for Postnatural History*. Pour lui, « *postnatural* », renvoie à l'existence d'organismes vivants transformés suite à des processus sélectifs spécifiques (comme dans le cas de l'élevage, de l'ingénierie génétique ou encore d'expérimentations militaro-scientifiques). L'histoire post-naturelle s'intéresse ainsi à toute une batterie d'organismes traditionnellement négligés par les savoirs naturalistes mais qui n'en constituent pas moins une part non négligeable du vivant. En ce sens, un questionnement « post-naturaliste » s'attache aux conditions de possibilité, d'existence et de reproduction d'organismes humainement reconditionnés dont la vie même fait figure de première zoologique.

²⁰ Ici, assister veut dire non seulement être *devant*, mais bien aussi être *dedans*. L'assistant n'est pas que spectateur, il est aussi souvent aide-participant.

compréhension des limites d'une éco-philosophie de la conservation qui ne se limiterait qu'à maintenir et ainsi entretenir un réservoir génétique intact (ce qui est évidemment important, mais non suffisant). En démontrant de la sorte la nécessité de prendre en compte non plus nécessairement les identités génétiques ou encore les appartenances taxonomiques qui leur sont traditionnellement rattachées, mais bien aussi les existences organiques et les biographies singulières qui leur sont associées, j'insiste sur l'importance de mieux comprendre ce qu'est, ou n'est plus, telle ou telle forme de vie, mais bien aussi, et peut-être surtout, ce dont telle ou telle forme de vie est désormais capable, d'animalités et de communications. C'est-à-dire, non seulement établir ce qu'est cette existence, mais aussi, et peut-être surtout, ce qu'elle *fait* et de quoi elle participe.

(Reposer) la question de l'animal

En examinant la filiation de ce que J. Derrida appelle justement « la question animale »²¹, je comprends que le mot animal et les maux animaux qui l'accompagnent ont toujours été, indéfectiblement, liés à la définition arbitraire et circonstanciée d'une humanité en quête de sens²². Autrement dit, les définitions historiquement données au mot animal peuvent aussi se lire en décalque des définitions historiquement forgées pour définir ce que serait notre humanité²³.

Or, cette question de l'animal se retrouve aujourd'hui de plus souvent confinée à des ghettos argumentaires, aux espaces et aux manifestations justement disparates. Par exemple, la question se trouve fréquemment propulsée au centre des débats

²¹ Voir en particulier Jacques Derrida, *L'animal que donc je suis*, Paris, Galilée, 2006. & Anne Berger, *Demographies Thinking (of) Animals after Derrida*, Amsterdam, Rodopi, 2011.

²² Voir ici, sous la direction de Jean Birnbaum, *Qui sont les animaux ?*, Paris, Gallimard, 2010.

²³ Voir ici la mise au point de Rosi Braidotti ainsi que son invitation à dés-oedipialiser cet autre qu'est l'animal : « *A bioegalitarian turn is encouraging us to relate to animals as animals ourselves, the way hunters do and anthropologists can only dream of. The challenge today is how to deterritorialize, or nomadize, the human/animal interaction, so as to bypass the metaphysics of substance and its corollary, the dialectics of otherness, secularizing accordingly the concept of human nature and the life that animates it* », in « *Animals, Anomalies, and Inorganic Others* », *PMLA*, vol. 124 / 2, mars 2009, p. 526.

actuels sur la conservation d'espèces menacées et ce, qu'il s'agisse alors de définir le bien-fondé de telle ou telle intervention avant d'en fixer les objectifs et ainsi, d'en justifier les moyens. De la même manière, cette question de l'animal se pose en filigrane des problématiques extensives dites de bioéthique et ce, qu'il s'agisse alors d'en asseoir les fondements idéologiques ou d'en juger les pratiques. Enfin, on retrouve ces mêmes interrogations animales régulièrement portées aux nues par les différents mouvements dits de défense du droit des animaux. Pour autant, qu'elles soient absolues ou relatives, fondamentales ou circonstanciées, les questions liées d'une conservation animale, d'une bioéthique ou d'un droit des animaux relèvent immanquablement de questionnements à la fois philosophiques, légaux, politiques et économiques. Majoritairement préoccupée de définir *ce* que serait ou ne serait pas un « animal », l'histoire des idées déborde d'arguments, d'écoles et de points de vue sur l'Animal²⁴, et si peu, me semble-t-il, sur *ceux* qui incarnent effectivement des existences animales²⁵.

*As man gets cleaner,
the animal gets dirtier.
As animals get cleaner,
men get dirtier.*

C'est que cette question – qui n'est pas une question métaphysique simple tant elle imbrique quantité de formes de vie²⁶, de pratiques et de représentations – manque cruellement des données sérieuses non pas sur l'Animal, mais bien sur *les animaux*, c'est-à-dire à propos de ce que font (et ne font pas ou plus) ces traditionnels porteurs d'animalités. Voilà pourquoi, plutôt qu'un retour continu à l'histoire naturelle, je propose un crochet du côté d'histoires post-naturelles. Notamment en tâchant de démontrer l'importance (pour les débats contemporains ayant trait à la biodiversité, à la bioéthique ou

²⁴ Voir en particulier l'anthologie de Luc Ferry et Claudine Germé, *Des animaux et des hommes: anthologie des textes remarquables, écrits sur le sujet, du XVe siècle à nos jours*, Librairie Européenne des Idées, Paris, 1994.

²⁵ Voir ici l'introduction du livre de Florence Burgat, *Une autre existence : la condition animale*, Paris, Albin Michel, 2011.

²⁶ À propos de formes de vie et de vie en forme, on se reportera avec intérêt à Stefan Helmreich et Sophia Roosth, « Life Forms: A Keyword Entry », *Representations*, vol. 112 / 1, 2010, p. 27-53.

encore aux biotechnologies), d'une approche transpécifique (ethnographique, communicationnelle, philosophique) et non plus seulement d'un compte rendu d'interactions quasi mécanisées entre humains (qui seraient tantôt coupables, tantôt sauveurs) et animaux (qui seraient tour à tour victimes ou à sauver). Je souhaite ainsi mettre à jour ce que ces relations inédites engendrent réellement de capital, de gènes et d'écosystèmes, mais aussi d'affects, de sélection et de mutations non seulement actualisés, mais toujours potentialisés. De ce point de vue, vétérinaires, éleveurs, propriétaires, chercheurs, environmentalistes, activistes ou encore trafiquants, ont beaucoup à dire, non plus seulement de l'animal, mais bien à propos des animaux.

Refrain : en explorant plus avant les modalités actuelles d'existences de bêtes dites « exotiques », je m'intéresse à une réalité étho-ethnologique²⁷ jusqu'ici peu documentée. Réalité où la biologie des êtres s'artificialise à mesure que se naturalise leur culture. Dès lors, l'appartenance taxonomique ne semble plus suffire à caractériser adéquatement ces vies animales tant elle échoue à rendre compte des mouvements d'information et de communication opérant au cœur même de ces existences. Existences que l'on (re)découvre sensibles, plastiques, créatives et communicatives.

Je me propose donc d'aborder, de manière pratique et sur la base concrète de portraits et d'études concernant les transformations actuelles du vivant, ces humanimalités en devenir – à la fois ancestrales, puisque négociées depuis toujours et avant-gardistes, puisque trafiquées chaque fois autrement. Je voudrais ainsi fournir, à nos débats contemporains s'attachant à « l'animal » (et ce, que ces débats soient éthiques, juridiques, économiques, politiques ou encore métaphysiques), un ensemble de données tangibles, de nature biographiques et conceptuelles, capables

²⁷ À propos d'étho-ethnologie et d'ethno-éthologie, voir Dominique Lestel, Florence Brunois et Florence Gaunet, « Etho-ethnology and ethno-ethology », *Social Science Information*, vol. 45 / 2, janvier 2006, p. 155-177.

d'expliciter quelques-uns des processus d'information et de communication qui font et défont, à l'heure actuelle, la vie animale et ses existences.

Mais attention, bien que portraits et études renvoient au domaine de la peinture auquel ses deux modes de représentations sont traditionnellement associés, il est important de bien comprendre cette référence picturale dans une perspective non pas simplement figurative, mais bel et bien animative. Par exemple, telle que la suggère Tim Ingold dans son chapitre « Rethinking the animate, reanimating thought », pour qui :

*Life in the animic ontology is not an emanation but a generation of being, in a world that is not preordained but incipient, forever on the verge of the actual. One is continually present as witness to that moment, always moving like the crest of a wave, at which the world is about to disclose itself for what it is.*²⁸

C'est donc d'abord en prenant soin de préciser ce qu'une perspective *animiste* apporte effectivement à la pensée du mouvement et du vivant, qu'Ingold élabore, ensuite, son argument à propos de la peinture (qui est, en réalité, celui du peindre et non du peintre) :

In his essay 'Eye and mind' the philosopher Maurice Merleau-Ponty attributed precisely the same kind of sensibility — the same openness to a world-in-formation — to the painter. The painter's relation to the world, Merleau-Ponty writes, is not a simple 'physical-optical' one. That is, he does not gaze upon a world that is infinite and complete, and proceed to fashion a representation of it. Rather, the relation is one of 'continued birth'— these are Merleau-Ponty's very words — as though at every moment the painter opened his eyes to the world for the first time. His vision is not of things in a world, but of things becoming things, and of the world becoming a world. The painter Paul Klee made much the same point in his Creative Credo of 1920. Art, he famously declared, 'does not reproduce the visible but makes visible'.

²⁸ In *Being alive: essays on movement, knowledge and description*, London, Routledge, 2011, p. 69

Rapportée à notre entreprise cartographique, une telle approche nous rappelle qu'il s'agit là non pas seulement d'*observer* la réalité des jungles de garage que l'on dépeindrait alors (capturerait ?) dans un jeu classique du peintre à son modèle, mais plutôt de *participer* activement, en les cartographiant (qui est aussi, ici, un acte de pensée et d'animation), à certains des devenirs du monde qu'actualisent précisément, toujours en continu, ces jungles de garage qui dans cette thèse nous interpellent.

Confrontés à cette zone grise de nos savoirs naturalistes (un orang-outan en grève qui signe de la main son désir de cheeseburgers), je propose donc un assemblage disparate d'éléments cartographiques à même de retranscrire certaines de ces singularités animales émergentes. Par cartographie, je n'entends pas seulement un ensemble de données territorialisées, articulées selon une logique particulière de représentation. J'entends aussi cartographie comme une entreprise de connaissance d'abord préoccupée de *seuils* bien plus que de frontières, c'est-à-dire sensible aux logiques représentationnelles mais tout entière orientée du côté de l'animativité. Pas une carte qui dénombre donc, recense ou quantifie les formes *du* territoire, mais une carte qui apprécie, qualifie et anime les mouvements possibles de la vie *dans* un territoire.

Ainsi, en présentant à l'analyse un jeu de données ethnographiques à la fois transpécifiques et multi-sites, issues d'un travail de terrain original, je discute l'importance, pour la vie animale, de trajectoires *biographiques* insolites (j'expliciterais le concept et le sens du ^ dans un instant). Non immédiatement données, produites, mais aussi productrices, ces existences pionnières figurent un complexe insolite de médiations (synchrones et asynchrones), de facteurs (prévisibles ou contingents), d'interactions entre processus aléatoires et processus déterministes, de propriétés émergeant (ou non) à des niveaux supérieurs, mais aussi, d'effets propagés vers le haut et vers le bas ou encore, de causes opérant à plusieurs niveaux et simultanément.

Maître ès mutations, transformé à souhait depuis des générations, notre *bios* ainsi transpécifié présente d'excellents exemples de plasticité organique de même qu'il manifeste une série de modèles culturels inédits, forgés au gré de relations hybrides, démontrant toujours un certain dialogue écosystémique, une affection réciproque et remarquable entre le génétique et l'épigénétique.

C'est ainsi que l'antique distinction entre *bios* et *zôé*, notamment actualisée par G. Agamben²⁹, est importante dans mon travail, bien qu'il s'agisse là d'une distinction que je qualifierais d'opérante par la négative. Je veux dire que, dans une logique communicationnelle, cette distinction entre d'un côté la vie informe, sans forme (*zôé*) et de l'autre, la vie informée, en formes (*bios*), avec, au milieu, un continuel travail d'*in*-formation nécessaire, que cette distinction donc, est éventuellement pratique, mais qu'elle est aussi, et ce jusqu'à un certain point, stérile.

En effet, lorsque Agamben ouvre son livre sur la vie nue comme suit : « Les Grecs ne disposaient pas d'un terme unique pour exprimer ce que nous entendons par le mot *vie*. Ils se servaient de deux mots [...] : *zôé*, qui exprimait le simple fait de vivre, commun à tous les êtres vivants (animaux, hommes ou dieux), et *bios*, qui indiquait la forme ou la façon de vivre propre à un individu ou à un groupe. », il me semble réintroduire une logique dichotomique et, par la même, reconduire une tendance sérieuse à la catégorisation (bio)politique des formes vivantes, telle qu'on la retrouve encore marquée dans des oppositions du type Nature/Culture, Objet/Sujet³⁰. Or, dans mon travail, je m'efforce justement de dépasser ces distinctions qui, par définition, opposent nécessairement les termes distingués, comme les formes substantialisées, au risque dès lors de les enfermer dans leurs identités (identités problématiques puisque définies *a priori* et qui pourtant ne peuvent trouver de validation qu'*a posteriori*).

²⁹ Voir *Le pouvoir souverain et la vie nue*, Paris, Seuil, 1997.

³⁰ Voir ici la critique de Laurent Dubreuil, « De la vie dans la vie : sur une étrange opposition entre *zôé* et *bios* », *Labyrinthe*, novembre 2005, p. 47-52.

C'est là une des raisons pour lesquelles je déploie plutôt cette thèse au contact de pensées, telles celles de Bergson, de Simondon ou de Ruyer, plus intéressées par les processus de prise de forme qu'elles ne présentent elles-mêmes la forme. En effet, il me paraît beaucoup plus intéressant non pas d'opposer *ce* qui est mis en forme à *ce* qui ne l'est pas ou peut-être pas encore, que de repenser le devenir d'un *mouvement* donnant alors, précisément dans son animativité, forme à la matière et matière à la forme. Mouvement qui dispose par ailleurs lui aussi d'une forme. Autrement dit, lorsque j'emploie le mot *bios*, je le fais en connaissance de cause, en sachant le lourd héritage que ce mot charrie dans son sillage, mais je le fais en prenant bien soin de distinguer entre forme et mouvement, adaptation et invention (ce que le ^ nous rappellera désormais), c'est-à-dire en m'efforçant, autant que possible, de penser la forme depuis sa prise de forme et non l'inverse.

En m'attachant de la sorte aux transformations actuelles d'existences animales nord-américanisées, à la fois humaines et non-humaines, mutagènes et souterraines, j'interroge les possibles évolutifs rattachés aux organismes et à leurs médiations. J'entends ainsi rendre compte d'un potentiel relationnel d'inscriptions technico-organiques bien souvent difficile à circonscrire depuis la seule perspective biologique, technologique ou encore culturelle. C'est pourquoi, en replaçant l'humain au cœur d'un panoptique non seulement technologisé mais animalisé, je resitue nos modalités d'existences individuelles à la croisée d'un monde ouvert où l'avenir ne saurait s'annoncer par avance, ni se jouer absolument librement, mais bien plutôt devoir s'ébaucher³¹ et se deviner, touche par touche, à mesure que se conjuguent ces dimensions qui, bien que distinctes, restent indissociables. Grâce donc, à une approche communicationnelle de l'humanimalité, la prise en compte réactualisée de telles situations (comme les figurent nos jungles de garage

³¹ Selon S. Mallarmé, *Variation sur un sujet*, La Revue Blanche, 1^{er} février 1981, p. 98 : « Tu remarques, on n'écrit pas, lumineusement, sur champ obscur, l'alphabet des astres, seul, ainsi s'indique, ébauché ou interrompu ; l'homme poursuit noir sur blanc ».

américaines³²) pourrait permettre non plus de stigmatiser une réalité contre nature, mais bien plutôt incarner la consistance (et peut-être la persistance) d'une manifestation plus large de transpécifications continuellement négociées. Ce faisant, il devient non seulement possible (et probablement non seulement nécessaire mais urgent) de penser toute la potentialité d'une animalité ainsi partagée.

*Animals and plants
provide a program
to humans
they live with*

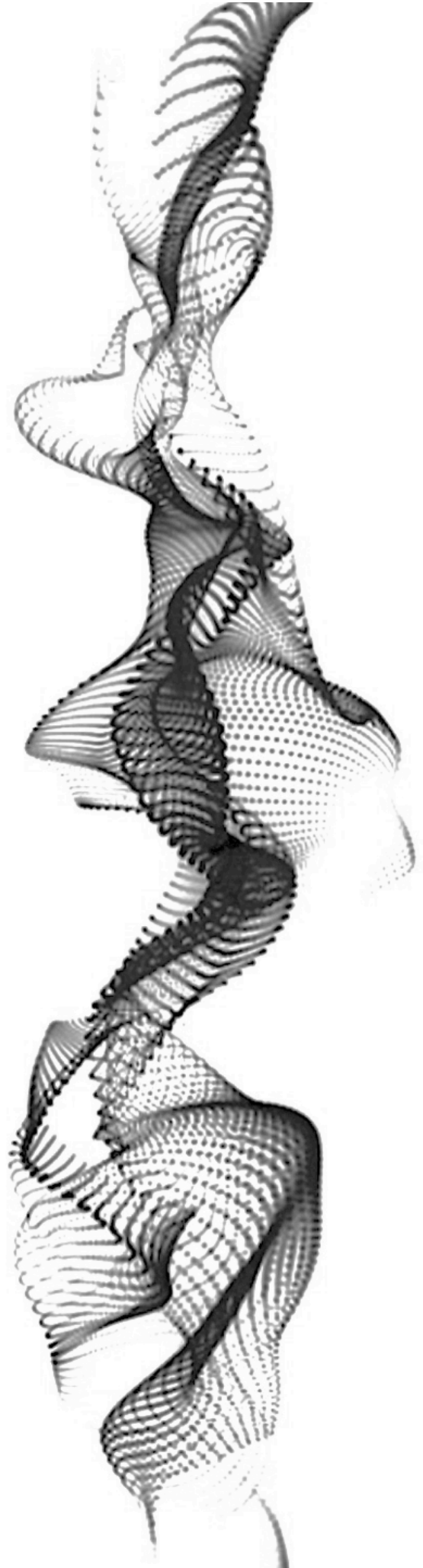
Plutôt donc, que de s'inquiéter de ce qu'est ou n'est pas un animal, de distinguer ce que nous, humains, avons de commun ou de différent avec les autres membres du Royaume³³, je suggère le détour par un certain nombre d'existences véritables. Ainsi, cette question humanimale³⁴ nous oblige à repenser ces rapports transpécifiques sur une infinité de modes associatifs (coûts/avantages, commensalisme, mutualisme, parasitisme, mais aussi adaptation/expression). Modes où les termes en présence (humains et animaux) non seulement produisent (de la nourriture, du capital, du pouvoir et des histoires), mais aussi coproduisent (une société, des responsabilités, des statuts, des rôles). En deux mots : embarcation et sillage. À la traîne de ces individuations contemporaines flottent désormais actes de naissance mutants, gènes manipulés, héritages détournés, mais aussi acquisitions vitales et créativité inépuisables.

³² À bien des égards, ces jungles de garage US renvoient aux *paradeisos* assyriens et babyloniens, parcs zoologiques avant l'heure où la puissance des monarques se mesurait alors à la quantité et à la variété de bêtes contenues dans des enclos protégés. En persan, *paradeisos* désignait ainsi un vaste enclos planté circonscrit par des murs. Avec les prophètes hébreux, cela deviendra le « paradis » promis à l'humanité régénérée, où le lion et la brebis devaient vivre en paix, côte à côte. Enfermer des animaux pour son bon vouloir est semble-t-il un trope assez ancien dont les différentes manifestations disent bien les époques et leurs névroses. À ce propos, on se reportera avec intérêt aux analyses d'Henri Ellenberger, « Jardin Zoologique et Hôpital Psychiatrique », in *Psychiatrie animale*, Paris, A. Brion, 1965, p. 559-578.

³³ Voir notamment Thierry Gontier, *De l'homme à l'animal : Montaigne et Descartes ou les paradoxes de la philosophie moderne sur la nature des animaux*, Paris, Vrin, 1998.

³⁴ Telle que reposée par notre XXI^e siècle, où elle implique effectivement la transformation radicale, à la fois économique et politique, mais aussi écologique, zoologique et éthique, de structures organiques composites.

Mais comment, dès lors, rendre compte de ce va-et-vient, de cette relation complexe d'inscription et d'information organique que toute existence animale non seulement charrie, mais projette ? Comment élaborer une alternative intelligible à ce destin/dessin ? Comment soupeser l'importance et la puissance, pour le devenir humain, de cette vie animale (à la fois propre, constitutive et impérative, mais aussi partagée, médiatique et indécidable). Car, si le commerce de la bête gît précisément entre ce qui *s'offre* et ce qui se *cherche*, entre ce que le vivant propose et ce dont l'éleveur, le scientifique ou le maître dispose, il s'agit toujours, me semble-t-il, d'une tentative d'écrire la vie dans la vie, d'inscrire dans les chairs une quelconque motivation, de dessiner à dessein quelques destins. Cependant, entre le déterminisme sclérosé et sclérosant d'une existence qui serait tracée d'avance (destinée) et la toute-puissance d'une liberté possédée en propre et par chacun (dessinée), je cherche ici une alternative sérieuse pour penser la vie autrement que préalablement décidée ou *a posteriori* validée. Il s'agira donc moins, dans ce texte, d'un énième discours porté à l'endroit d'autres discours (l'animal au cinéma, l'animal dans la publicité, dans la littérature ou bien encore, l'animal dans nos représentations collectives et populaires, etc.) que d'une recherche ouvertement déployée au contact d'animaux singuliers (acteur de cinéma, peintre, cobaye de laboratoire, sujet jurisprudentiel, membre à part entière de famille recomposée, etc.).



Matrice³⁵

“Un hombre se propone la tarea de dibujar el mundo. A lo largo de los años puebla un espacio con imágenes de provincias, de reinos, de montañas, de bahías, de naves, de islas, de peces, de habitaciones, de instrumentos, de astros, de caballos y de personas. Poco antes de morir, descubre que ese paciente laberinto de líneas traza la imagen de su cara.”

Jorge Luis Borges

Avant de plonger plus avant dans les entrailles de l’animal-thèse, je voudrais dire ici de quoi et comment est fait ce texte.

La première chose à expliciter, dans ce chapitre programmatique, est de l’ordre du rappel. Le rappel d’un problème qui est aussi le retour d’une problématique et la persistance lancinante d’une tension. À savoir : comment rend-on compte d’un animal ? Comment peut-on rapporter quoi que ce soit de pertinent à propos du silence de ceux qui, précisément, ni ne lisent, ni n’écrivent, ni même, croit-on, ne disent ? En d’autres termes, comment faire une thèse de doctorat recevable sur la communication et l’animalité sans instrumentaliser ni essentialiser animal et animaux ? Et comment, dès lors, penser cette *distance* animale autrement qu’à l’image d’un simple effet collatéral, sans devoir alors nécessairement réifier ces organismes, pourtant vivants, à la manière d’un objet que l’on dirait d’étude et qui serait résolument muet ? Comment donc, appréhender conjointement la source du silence manifeste de ceux que l’on voudrait pourtant interroger et ce torrent discursif des plus bavard, bruisant de nos déclarations intempestives et visant précisément à justifier les raisons d’un tel silence ?

³⁵ Matrice vient du latin *matrix* (*matricis*), lui-même dérivé de *mater*, qui signifie « mère ». En français vieillit, matrice est synonyme d’utérus. Au sens figuré, le mot désigne un milieu où quelque chose prend forme et se développe. Plus largement, matrice renvoie à un élément qui fournit un appui ou une structure, et qui sert à entourer, à reproduire ou à construire...

Ces nodosités épistémologico-critiques, à la fois psychiques et collectives, mais aussi physiques et vitales, auront su, tout au long de ce travail, électrifier mes recherches. C'est que je tenais peut-être là, une piste pour la pensée d'une communication animale. Dans l'écho et le défilement de celui qui demande au muet de bien vouloir parler, (re)découvrir le je(u) du langage et de ses animativités singulières. Car en intensifiant, parfois même en court-circuitant mon travail, de tels questionnements avaient au moins le double mérite de la polarité et d'une circulation entre les pôles. D'un côté, il me fallait éviter de considérer les animaux comme de simples dispositifs mécaniques, composés de parties qui ne seraient en fait que des assemblages plus ou moins savants, assemblages que l'on pourrait alors non seulement reproduire, mais éventuellement produire. De l'autre, je ne pouvais pas non plus fixer ces derniers dans une forme idéale, quintessentiellement irréductible à une substance déterminante, forme qui subirait alors les assauts répétés d'un apprenti-démiurge essayant tant bien que mal de maîtriser ce qui lui échappe par principe. Entre ces deux écueils donc, entre ces deux vertiges philosophiques que sont l'instrumentalisation et l'essentialisation, je me devais de poser³⁶ la question non plus simplement de l'animal, mais bel et bien *animale* (à laquelle, il me faudrait moi aussi me soumettre).

Confronté à une telle problématique, mon point de départ fut tout d'abord interspécifique. Au commencement de mes recherches, je m'intéressais ainsi à ce qui se passait *entre* deux espèces, entre deux organismes vivants d'espèces distinctes. En me demandant³⁷ ce que la cohabitation, la vie partagée, la communauté hybride pouvaient produire de travail, de capital, de force, d'affect, d'attachement, de questionnement, je pensais alors résoudre le double écueil de l'instrumentalisation et de l'essentialisation en optant pour une certaine fonctionnalisation animale. Ainsi, je pensais distinguer clairement les animaux de

³⁶ Et ainsi poser cette question animale à des niveaux disparates, à la fois épistémologiques, théoriques, méthodologiques, mais aussi physiques, respiratoires et comportementaux.

³⁷ À la suite de Dominique Lestel, *L'animal singulier*, Paris, Seuil, 2004.

laboratoire, des animaux d'élevage, mais aussi les animaux domestiques, des animaux de montre. En miroir, je discriminais alors entre le scientifique et l'éleveur, le maître et le dompteur et avais dès lors, devant moi, comme outils de travail et comme constructions du réel dès lors à travailler, de véritables catégorisations taxonomiques, biologiques, économiques ou bien encore politiques. Or, dans cette perspective construite *a priori* d'une animalité conceptuellement distribuée, les situations que je rencontrais, comme les dispositifs méthodologiques que je commençais à mettre en place, avaient alors tendance à relever de ces mêmes catégories. J'avais ainsi construit figures et rôles et ce, tandis que chacun se voyait assigner des espaces préconçus, des activités marquées, mais aussi des modes relationnels à l'avance déterminés. Au cœur de ces humanimalités que je voulais expliciter, j'avais donc alors, sûr de mes conceptions, c'est-à-dire prêt à classer, organiser, relayer et raconter ce que patiemment j'aurais pris le temps et la peine de construire *a priori*. Ma carte faisait donc le territoire, tout allait bien, ma construction était propre et rassurante.

Et puis il y eut, comme souvent, la résistance du réel et ses retours de concrétude. Il y eut la rencontre véritable avec ces animaux qui étaient à la fois domestiques, de laboratoire et de montre. Il y eut la découverte d'existences *véritables*, de chimpanzés qui avaient été cobayes avant que de devenir peintres et qui, du même fait, brouillaient mes pistes. En miroir (alors effectivement déformé), il y eut la rencontre d'humains à la fois scientifique et éleveur, aux modes opératoires non seulement mécaniques, mais créatifs et qui, dès lors, déstabilisaient toutes mes belles étiquettes. À leur manière, chacune de ces rencontres humanimales m'enseignait avec force, et sans négociation possible, deux choses essentielles. La première, que mes catégories préconstruites ne tenaient pas et ne tiendraient probablement jamais la route, tant elles recyclaient de vieilles distinctions véritablement inopérantes dans le cadre précisément de ces associations inédites qui m'intéressaient (un chimpanzé qui maîtrise le langage des signes, un lion qui affectionne particulièrement l'eau et les ballons en plastique...). La seconde, que ce

serait désormais exactement à ce genre d'indéterminations (et aux défis qu'elles poseraient sans cesse) que je devrais inévitablement consacrer les forces vives de mon travail. Lentement donc, je me mis à considérer ma recherche non plus comme étant celle d'un travail qui voudrait rendre compte *de* l'animal (comment pourrait-il y prétendre ?) ou bien encore, comme une élaboration aspirant sérieusement à de bonnes généralisations, mais bien plutôt comme une entreprise cartographique qui s'attacherait à dessiner (que pouvais-je faire d'autre qu'esquisser ce qui, par essence, resterait par trop mouvant pour être non seulement fixé, mais peut-être même accessible), à dessiner donc, non plus la simple gueule animale, mais bien les figures complexes de certains animaux. Ce faisant, je me mis à tirer le portrait non pas du vivant, mais de vivants, en m'attachant évidemment aux conditions de possibilité de la vie elle-même, à ses produits et à ses processus, mais bien aussi, à ces devenirs, à leurs impasses comme à leurs avenues. En un mot : à ces frayages³⁸.

Plutôt donc, qu'une approche interspécifique, je développais progressivement, presque par incrémentation, une approche transpécifique de l'animalité et ce, en me concentrant sur ces mouvements (parfois bruyants, souvent silencieux) d'individuation, mais aussi de dividualité, desquels émergent continuellement, le long des souffles vitaux (qui, en latin, se dit précisément *anima*), fonds et formes, structures et fonctions, filiations et générations, mais aussi associations, formations et interactions, bref : *figures en mouvement*.

Mon travail n'était dès lors plus un travail sur les animaux, encore moins un travail sur l'animal, mais bien un travail d'animation, tout entier occupé d'humanimalités. J'ai déjà dit mon intérêt pour le mouvement et mes résistances vis-à-vis des approches substantialistes et hylémorphiques. C'est ainsi que nous verrons, dans

³⁸ À propos de frayages, on se reportera avec intérêt au travail de Derrida qui, à la suite de Freud, développe à sa façon le concept de *bahnung*. Je reprends donc ici, l'idée d'amorce et d'ouverture spatio-temporelle pour penser partie du devenir humanimal ainsi que cette indétermination qu'amorce nécessairement toute entreprise de communication. Voir Jacques Derrida, *L'Écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967. Ainsi que la thèse de Jochen Thermann, *Kafkas Tiere: Fahrten, Bahnen und Wege der Sprache*, Tectum-Verl, 2010.

l'étude 4, à propos d'individuation, que dans une logique simondonienne, une forme correspond toujours à la résolution, métastabilisée, d'un problème. Je voulais donc, ici, concevoir la matrice de mon texte sur le même mode. C'est-à-dire, proposer une organisation textuelle et une structure qui répondent à un certain nombre de problématiques posées par le milieu. Ainsi, la forme de cette thèse ne saurait préexister au texte lui-même, mais bien plutôt devenir à mesure que l'écriture résoudre ces propres disparités. Ce texte³⁹ développe ainsi lui-même un mode de résolution particulier, à mesure justement qu'il se doit d'élaborer une forme capable de soutenir (mais aussi d'encaisser) non pas le simple compte rendu de quelque chose qui aurait pu être observé par ailleurs, mais l'animation elle-même, au fil du texte, d'un véritable mouvement nourri au contact de participations.

Je ne voulais donc pas (ni d'ailleurs, ne saurais) faire une thèse *sur* l'animal. Il me fallait plutôt faire une thèse « *animale* », c'est-à-dire une thèse qui non seulement traiterait de l'animalité, mais respirerait l'animalité même et ce, précisément, dans le creux soufflé de nos actualités humanimales. Il est donc essentiel de redire ici, que cette animalité à laquelle renvoie un tel mouvement ne saurait être comprise d'un point de vue exclusivement quantitatif, ni même nécessairement liée à la matière organique. Je veux dire qu'animalité renvoie pour moi à *un potentiel d'animation*, c'est-à-dire à une intensification possible des souffles⁴⁰. Or, si l'on retrouve bien entendu ce potentiel animatif chez un animal, on le découvre tout aussi présent chez un concept, une machine, un sentiment ou encore une pensée. L'animalité est alors ce qui *insufflé*.

³⁹ Texte qui reste bien entendu la justification académique d'une longue méditation sur le sujet, mais qui, en même temps, n'est qu'un des multiples effets d'une recherche qui le dépasse nécessairement.

⁴⁰ Ici, « souffles » renvoie bien entendu à l'air et à la respiration (nous verrons un peu plus loin qu'il s'agit même là d'une des toutes premières acceptions du mot *anima*), mais « souffles » renvoie aussi à ces mouvements du monde et à nos rythmes. Mouvements qu'incarnent, par exemple, les marrés, les saisons, les fluctuations boursières, les histoires d'amour, les danses du monde, lunatismes en tout genre et autres cyclothymies créatrices.

Dès lors, pour accueillir et rendre effectif une telle puissance locomotrice dans l'écriture elle-même, il me fallait élaborer un mode et une organisation non seulement capables d'ouvrir le champ des possibles scripturaux, mais bien aussi à même de développer l'expression d'une potentialité redoublée. En deux mots : *script* et *anima*. Ainsi, cette thèse ne saurait rendre compte, *a posteriori*, de tout ce qu'elle aurait réussi à trouver, *a priori*. En effet, dans le cadre d'un travail tout entier occupé d'animalité, un tel régime d'écriture aurait développé une sérieuse contradiction dans les termes. C'est pourquoi ce texte prolonge plutôt les mouvements partagés de ce(ux) avec qui il est sensé « traiter », plutôt qu'il ne traite les mouvements prolongés de ce(ux) qu'il voudrait départager.

C'est ainsi qu'il me fallait trouver les moyens d'offrir à l'écriture son plein pouvoir d'animation et, ce faisant, de rendre au texte toute son animalité. Pour ce faire, je tâchais donc de générer un véritable plan (toujours *embryonnairement* puisque l'expérience ne pouvait se jouer à l'avance). Non pas un plan de bataille, ni même encore un plan de construction, mais bien plutôt un plan immanent de composition (ou de consistance au sens qu'en donnent Deleuze et Guattari⁴¹), c'est-à-dire un plan qui ne soit ni de simple organisation ni de développement, mais bien capable d'accueillir, ouvertement, le devenir humanimal. J'ai alors pensé, puisqu'il s'agit effectivement d'un travail sur le(s) vivant(s), à cette métaphore constituante de notre modernité qu'est l'ADN⁴².

⁴¹ « Un corps ne se définit pas par la forme qui le détermine, ni comme une substance ou un sujet déterminés, ni par les organes qu'il possède ou les fonctions qu'il exerce. Sur le plan de consistance, *un corps se définit seulement par une longitude et une latitude* : c'est-à-dire l'ensemble des éléments matériels qui lui appartiennent sous tels rapports de mouvements, de repos, de vitesse et de lenteur (longitude) ; l'ensemble des affects intensifs dont il est capable, sous tel pouvoir ou degré de puissance (latitude). Il revient à Spinoza d'avoir dégagé ces deux dimensions du corps, et d'avoir défini de plan de Nature comme longitude et latitude pures. Latitude et longitude sont les deux éléments d'une cartographie. » (*Mille plateaux*, Paris, Editions de minuit, 1980, p. 318.). Ici encore, la question de la cartographie et celle du devenir se croisent pour mieux s'intensifier.

⁴² À propos de cette métaphore constituante qui est aussi une sérieuse constitution métaphorique, voir le travail de déconstruction de Thierry Bardini, « Variations sur l'insignifiant génétique : les métaphores du (non-)code », *Intermédiatités: Histoire et théorie des arts, des lettres et des techniques*, numéro 3, 2004.

Sa forme (hélicoïdale), son principe d'activation (deux brins qui se croisent et se séparent à l'occasion d'un nœud), sa dualité (chaque brin, indépendamment, non pas *n'est rien*, mais ne *fait rien*) tout comme son unicité (mis en relation, ces brins produisent et se reproduisent), tout cela me paraissait servir remarquablement le propos. C'est ainsi que ce texte deviendrait le vivant résultat⁴³ d'une animation, d'une alternance *animative* pour être tout à fait précis, entre des chapitres biographiques et des chapitres conceptuels. C'est-à-dire, entre une expression qui serait faite de portraits et une autre qui serait faite d'études. Cela me semble permettre une circulation intéressante du sens (entendu à la fois comme signification, mais aussi comme direction et comme sensation) entre des faits, des données, des raisonnements, des conceptualisations, des problèmes ou encore des théories. Fidèle au principe médiatique de ce travail (qui ne conçoit d'effets que dans la mise en relation), ce mode de conjugaison particulier rappelle au mouvement les pièges de l'inertie, tout en enjoignant l'inertie au... mouvement. Car, si le rôle de la philosophie est bien de créer des concepts⁴⁴ et si la vocation des sciences naturelles, comme le suggérait Darwin⁴⁵, renvoie à l'explicitation la plus fine possible des logiques créatives du vivant, alors *vie* et *création* sont au cœur de ce que ce travail essaye non seulement de cartographier, mais bien aussi, lui-même, d'animer. À savoir : toute une série de rapports entre communication et animalité.

Fil rouge

L'intuition de départ de ce travail – et de la thèse qui en sera finalement un des résultats – trouve son expression moins dans les entités préétablies, les mots, les choses, les cartes, les territoires, les organismes ou les environnements que dans les *rapports* (sériels ou différentiels) qu'entretiennent (synchroniquement ou

⁴³ Vivant parce qu'écrit comme cela, mais vivant aussi parce qu'éventuellement lu comme ceci et produisant alors tout un monde de sens, à chaque lecture actualisable.

⁴⁴ Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie?*, Paris, Editions de Minuit, 1991.

⁴⁵ Charles Darwin, *The variation of animals and plants under domestication*, New York, D. Appleton and Co., 1896.

asynchroniquement) ces entités, ces mots et ces choses, ces cartes et ces territoires, ces organismes et ces environnements. Ainsi, plutôt qu'une thèse classique, qui serait composée de trois, quatre ou cinq gros chapitres, c'est une thèse qui alterne entre une série de petits chapitres dits biographiques⁴⁶, avec une série d'autres petits chapitres dits conceptuels. C'est ainsi que le mode de conjugaison particulier des éléments nécessaires à une thèse (disons théorie, méthodologie et empirie) renvoie ici à ce même principe, explicité plus haut, d'animation. Sous l'effet donc, d'une navette *métisée*, chaîne biographique et trame conceptuelle dessinent la texture d'une humanimalité partagée.

Un chapitre biographique, ou *portrait*, est un chapitre qui traite d'un animal en rapportant les grands (et les moins grands) traits. Un chapitre conceptuel, ou *étude*, est un chapitre qui traite d'un concept en reproduisant les grandes (et les moins grandes) lignes. Qu'il s'agisse de la biographie d'un organisme vivant ou de l'étude d'une vivante organisation, chacun de ces chapitres commence par une introduction et évoque les circonstances dans lesquelles s'est opérée la rencontre entre le biographe, que je deviens, et l'animal, dont je rapporte ainsi les traits, mais aussi entre le chercheur, que je redeviens, et le concept, dont je brosse les lignes. La plupart du temps, cette brève introduction renvoie aux différentes étapes de mon ethnographie transpécifique, une ethnographie dont nous verrons au chapitre méthodologique⁴⁷ qu'elle se devait, elle aussi, d'apprivoiser ce principe d'animation

⁴⁶ Dans l'étude 2, je reviens en détail sur ce concept de *biographie*, mais je rappelle ici le lien avec le *bios* évoqué précédemment. *Bios*, vivant, *grahein*, écriture, biographique renvoie ainsi à l'écriture du vivant. L'accent circonflexe sur le o, rappelle alors la présence déchuée du s de *bios*, s disparu depuis son opposition à *zôé*.

⁴⁷ Dans ma troisième étude, je reviendrai en détail sur la méthodologie utilisée pour ce travail de terrain, mais je voudrais tout de même rappeler ici, brièvement, l'intérêt de toute méthodologie. Fidèle à l'étymologie du mot méthode (en grec *meta-odos*, littéralement « sur la route »), l'entreprise méthodologique qui gouverne ce travail incarne l'idée primordiale qu'une méthodologie valable doit véritablement être pourvoyeuse d'animation, c'est-à-dire de rencontres possibles et que son principal rôle consiste en fait à élaborer les conditions de possibilité d'une trajectoire humanimale. Une trajectoire capable de mettre en contact deux mondes (qui finiront éventuellement par n'en faire qu'un), c'est-à-dire le monde du chercheur (et sa propre biographie joue alors un rôle crucial) et celui de cette « réalité » à laquelle le chercheur souhaite participer, avec parfois ce sentiment étrange où l'on se demande qui souhaite quoi, tant la « réalité » semble à de nombreuses reprises plutôt

en étant à la fois biographique et conceptuelle. Puis, à la suite de ces introductions, partant du principe qu'une biographie naît nécessairement de l'animal tandis que la théorie engendre souvent des concepts (même abstrait, un concept n'est-il pas un animal ?), chaque chapitre est organisé de manière ternaire. Biographiques ou conceptuels, ces chapitres renvoient structurellement à des modes d'inférences différents et réagissent à des opérations logiques distinctes, bien qu'indissociables (déduction, induction, abduction⁴⁸).

Considérés comme autant de syntoniseurs, chacun de ces trois modes agit alors comme un puissant vecteur de souffle et d'intensification. Ainsi, je commence toujours par raconter quelques-uns des événements particuliers de la vie d'un animal ou relatifs au déploiement d'un concept⁴⁹. C'est ici un premier vecteur. Un second vecteur renvoie alors à ce que cet événement aura produit d'effets sur d'autres vies que celle de l'animal, à ce qu'il pourrait faire (à) d'autres conceptualisations. Il s'agit là, notamment, d'élargir à un champ plus vaste que celui du seul organisme ou du seul concept, ce(ux) qui touche(nt) ou les traverse(nt), pour découvrir alors, un peu plus avant, l'environnement rapproché de cet organisme ou de ce concept, leur milieu donc. Pour le dire autrement, dans un vocabulaire emprunté à Spinoza, le premier vecteur, la première partie de chacun de nos portraits et de chacune de nos études s'attache à ce pouvoir *d'être affecté* que manifeste l'animal ou le concept (filiation par déduction). Le second vecteur, celui qui constitue la deuxième partie de chaque portrait et de chaque étude s'attache quant à lui au pouvoir *d'affecter* que manifeste l'animal ou le concept

convoquer le chercheur. Encore une fois une tension épistémique insolvable si prise du point de vue objet/sujet mais au contraire transformable et intelligible si prise du point de vue relationnel et pourquoi pas animal.

⁴⁸ À propos des différents modes d'inférences que sont la déduction (*necessary*), l'induction et l'abduction (*non-necessary but sufficient*) voir Igor Douven, « Abduction », *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, 2011. Par ailleurs, il est important de noter que le terme abduction renvoie au travail sur la logique des sciences de Charles Sanders Peirce. À ce sujet, voir Charles S. Peirce, *Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, Harvard University Press, 1935.

⁴⁹ J'entends ici événement au sens qu'en donne Brian Massumi (*Semblance and event: activist philosophy and the occurrent arts*, Cambridge, MIT Press, 2011, p. 5 et 20.) et pour qui un événement est toujours singulier, relationnel, qualitatif et irréductible dans son déroulement.

(génération par induction). Enfin, et il s'agira là de mon troisième vecteur, de la troisième partie de nos portraits comme de nos études, biographie ou concept seront portés, en quelque sorte élevés au carré, à un niveau que l'on pourrait caractériser d'emblématique ou *affectif* (association par abduction). Par exemple, l'évènement auquel participe l'animal ou le concept (premier vecteur) et qui implique d'autres qu'eux-mêmes (deuxième vecteur) et bien, cet évènement ne résonne-t-il pas avec d'autres évènements, ailleurs produits, bien évidemment différents puisque singuliers, mais apparentés, particulièrement du point de vue des multiplicités partagées. Cette troisième vectorisation ne vise donc aucune généralisation. Elle aspire plutôt à un effet de résonance et d'amplification capable de sortir un phénomène de son ghetto événementiel. Et ce faisant, entend rattacher ce phénomène à d'autres réalités – et c'est là un acte créatif, sans aucune garantie, qui cherche moins à dire la vérité, qu'à produire de la réflexivité. Dans chacun de ces portraits donc, les éléments de nature biographiques, rattachés à l'histoire et à l'existence d'un animal, doivent servir non seulement la singularité de tel ou tel animal, mais la multiplicité de leur animalité. De même, dans chacune de ces études, les éléments de nature conceptuelles, rattachés à l'expression et aux mouvements d'une pensée, doivent servir non seulement à singulariser telle ou telle idée, mais bien aussi à en déployer toute l'animativité.

Dans une alternance rythmée de portraits et d'études, chaque chapitre reprendra donc un même mode d'organisation, qui est aussi un mode de conjugaison, à savoir : détails de la rencontre avec l'animal ou avec le concept et jeux d'écriture sur les présentations (**Identités**). Puis, mise à jour impressionniste des filiations possibles de l'animal ou du concept et expression potentielle de leur pouvoir respectif d'être affectés par les évènements du monde, y compris par la réflexion ici engagée (**Descriptions**). Puis, génération de rapports spécifiques entre cet animal (ou ce concept) et d'autres animaux (ou d'autres conceptualisations) et détermination du pouvoir affectif de l'animal ou du concept en question (**Représentations**). Puis, associations possibles entre des multiplicités

émergentes pensées depuis ces existences animales ou conceptuelles et qualification de rapports particuliers entre ces multiplicités et certaines formes d'animation ou de conceptualisation (**Évocations**). Enfin, chaque chapitre se terminera par une réflexion visant un point théorique particulièrement saillant soulevé par l'existence même d'un animal ou la résonance d'un concept (**Variation**).

Ainsi, [I].[D].[R].[E].[V]. composent les traits de nos portraits comme les mouvements de nos études. Leurs inflexions respectives servent ici de points d'appui aux rebonds de la pensée et de caisses de résonance à l'animalité partagée. En ne séparant pas, ni dans leur découverte ni dans leur justification, les éléments qui, recombinaés, constituent ici mon texte, j'espère cicatriser un peu les plaies souvent béantes d'une animalité régulièrement déracinée. Pour moi, les expériences de Marietta Dindo avec Chantek disent moins la véritable nature ou les capacités cognitives des orangs-outans que la vie partagée de deux organismes pris dans une série de rapports à la fois scientifiques, politiques, économiques ou affectifs. De ce point de vue, l'animalité ne saurait être réductible aux simples caractéristiques animales, mais bien plutôt devoir être comprises depuis les formes d'un mouvement enjoignant humains *et* animaux. C'est ainsi que chevauchant imprévisiblement information et stimuli, l'animalité effectivement explosive du monde redonne à la communication ses marges de manœuvre et son plein potentiel respiratoire.

Ici, jungles de garage, biographies et études postnaturalisés figurent l'expérience grandeur nature de la vie partagée. Irréductibles à leurs simples causalités, ces mouvements existentiels nous interpellent en même temps qu'ils nous rappellent cette marge de manœuvre inhérente à toute relation ; qualitative dans l'expression de ses changements et singulière dans la créativité de ses démonstrations.

Notons que la question de la causalité est une question importante pour ce travail. Elle renvoie d'abord aux différents types de causes tels que définis par Aristote (en particulier dans sa *Physique*, Livre II, chapitres 3 à 9), à savoir : la cause matérielle, la cause formelle, la cause efficiente et la cause finale. Mais elle renvoie aussi, et peut-être surtout, à une véritable téléologie. En effet, chacune de ces causes, en plus de définir l'enquête philosophique, vise pour Aristote et ses filiations, à expliquer ce qui *est* depuis ce qui *était* et qui aura, justement, conditionné cette existence. Partant du principe que la Nature ne fait ni vain, ni superflu, le travail du penseur devient un travail d'enquête, comme celui du détective qui cherche à comprendre le comment d'un pourquoi entériné.

Cette même logique, nous la retrouvons encore à l'œuvre aujourd'hui, notamment dans le domaine des sciences (par exemple, dans la théorie néo-darwinienne de l'Évolution) ou dans ceux du politique et du militaire (par exemple, dans les cas des guerre préventives américaines). C'est une logique adaptative théorique qui ne laisse que très peu de place à l'invention (c'est ainsi que la mutation est un facteur aléatoire et nécessaire à la sélection, un message et non une expression et que la prévention est une obligation d'anticipation, nourrie du pire et agitant, au dessus d'un cours causal mécanique, l'épouvantail de la peur). Sans pour autant devoir balayer le travail colossal de la philosophie aristotélicienne, je préfère ici emprunter d'autres pistes que les avenues causales, convaincu que je suis (et c'est là probablement un parti-pris non seulement épistémologique, mais idéologique) que la « Nature » n'existe pas, contrairement au vain et au superflu.

Ainsi, je ne crois pas que l'on puisse réduire ce qui *est* à ce qui *fut*, encore moins à ce qui *sera*. Au contraire, il y a pour moi une autre dimension, irréductible à un passé même spécifié et qui pourtant, rentre en ligne de compte dans tout passé. Il y a pour moi une certaine réalité qui dépasse, en fait, la causalité, non qu'elle descende du ciel (bien au contraire, tout cela est pour moi absolument immanent), mais bien qu'elle *émerge* littéralement de toute situation. Tout ne se transforme pas selon une

logique naturelle de stabilité et d'omniscience. Certaines choses se perdent, d'autres se créent et pas toujours pour une raison particulière, même si avec certaines raisons, car il y a aussi, dans la nature, de l'invention, de la surprise, de l'essai et de l'indétermination continue qui ne sauraient être réductibles à l'accident ou bien encore, pris à partie dans une circularité homéostasiée. C'est donc précisément le moment et les conditions de cette émergence que je cherche à mieux circonscrire dans mon travail. En faisant l'hypothèse d'une explosivité, telle que l'animalité s'y emploie sans cesse, je m'efforce ainsi de penser ces effets qui dépassent leurs propres causes, mais qui, pour autant, n'auraient pas pu advenir sans ces mêmes causes. Disparation.

Toute cette vitalité dit l'activité des chairs, l'amplitude affective mobilisable des corps, les tendances végétatives et animatives des êtres. Ainsi, les processus qu'impliquent un tel élan, ceux de la vie animale comme ceux qui en découlent (par exemple, ceux de la pensée animalisée), sont non seulement immanents, mais absolus. Voilà pourquoi, *penser l'animalité revient à animaliser sa pensée.*⁵⁰

Ainsi, épouser les mouvements du monde, dans leurs manifestations et selon quelques-uns de leurs patrons, voilà qui intéresse notre travail, voilà qui devrait permettre la vitalité des souffles comme la pratique orientée des respirations. N'importe quel surfeur pourrait en témoigner, le devenir-animal (selon une disparation *adrénalinique*) ce n'est ni la planche, ni la vague, ni même le corps ou les embruns, mais bien cet ensemble animatif qui fait de l'événement une expression unique d'éternité. Peut-être est-ce là aussi, la pratique de nos garagistes. La matrice de cette thèse rappelle ainsi cette idée importante pour moi qu'il faut un mouvement pour avoir un animal et qu'il faut une forme d'animation pour avoir un

⁵⁰ Sur le même mode, transductif et simondonien, qui veut que penser l'individuation c'est individuer sa pensée.

mouvement. Voilà pourquoi, ma visée⁵¹ était de produire un champ et un moment, une construction intellectuelle et une occasion en mesure d'accueillir l'animalité de tel ou tel mouvement. À cette occasion, la communication (et son principe associé d'animation) mobilise de véritables milieux, des moyens et des intermédiaires capables d'entraîner⁵² la résonance, l'effectivité, l'intensité et, pourquoi pas, le plaisir d'une pensée animalisée. C'est alors que l'écrivain, le chercheur et le biographe se font, tout à tour, observateurs, dompteurs, éleveurs, en un mot : compagnons.



Figure 3 : *Free Riding Animality*

⁵¹ Et j'écris ici « visée » en pensant au sens chinois d'une orientation ou d'un effet engagé bien plus qu'au sens occidental, d'un objectif fixé et mesurable à atteindre absolument. Voir François Jullien, *La pensée chinoise : dans le miroir de la philosophie*, Paris, Seuil, 2007.

⁵² Entraîner qui n'est pas faire parler, qui n'est pas dompter, qui n'est pas nourrir, qui n'est pas non plus élever, mais qui est certainement un peu de tout cela à la fois.

Un principe d'animation

Avant de poursuivre et d'entrer plus avant dans l'alternance et le détail de nos portraits comme de nos études, je veux ici prendre le temps d'axiomatiser un peu plus avant ce que j'entends par animalité et ce que le principe d'animation, qui y est dès lors associé, signifie pour ce texte.

Animation is a term that differs from, but is often confused with, motion. While motion implies movement and action, animation implies the evolution of a form and its shaping forces; it suggests animalism, animism, growth, actuation, vitality and virtuality.⁵³

En commençant cette thèse, je disais (à mes collègues, à mes directeurs, aux professeurs qui voulait bien écouter un peu de ce travail, à mes proches, à mon chien et à moi-même) travailler *sur* l'animal, sur les processus d'information et de communication qui donne forme à un organisme vivant animal. Or, au fur et à mesure que la recherche se développait⁵⁴, je m'apercevais que rien ne pourrait plus bientôt justifier l'idée d'un rapport de force arbitraire entre un observateur, une réalité à observer et un compte rendu, plus ou moins objectif, à produire ou à reproduire, par l'observateur, vis-à-vis de cette dite réalité. Non, il me fallait plutôt trouver un moyen d'approcher autrement la question animale pour être capable de dire aussi cet animal que petit à petit je me suis mis à nourrir (du dedans et au-dehors), à force de voir des animaux et des communautés transpécifiques un peu partout. Pour être capable donc, d'extraire de cette expérience très personnelle qu'est le fait de faire d'une thèse de doctorat quelque chose de valable pour d'autres que moi (je rêvais alors d'une humanité transmissible). Or, parce que l'on ne sait que trop bien ce qu'un anthropomorphisme mal placé veut dire et ce qu'obéir ou imposer peut signifier quand on s'intéresse à l'animalité et à la domestication, je ne voulais certainement pas ici dire *quoi* (quoi penser, quoi faire,

⁵³ Greg Lynn, *Animate form*, New York, Princeton Architectural Press, 1999, p. 9.

⁵⁴ Ne pourrait-on pas parler d'un principe d'animalité pour un travail de recherche qui, d'embryonnaire, éventuellement se développe, quelques fois se compose et parfois même se reproduit ?

quoi ne plus penser, quoi ne plus faire, etc.). Je ne voulais pas d'un travail prescriptif. Mais je ne voulais pas non plus, d'un travail simplement descriptif, sans souffle ni engagement aucun. Il me fallait donc absolument trouver un moyen (et face à ce genre de problématique, la médiatique est maîtresse), un moyen de « transduire » cette expérience individuelle (vecteur 1, *pouvoir d'être affecté*) en une expérience collective (vecteur 2, *pouvoir d'affecter*) et ainsi, trouver un moyen de ménager, dans cette singularité, les conditions de possibilités d'une multiplicité (ou d'une forme de multiplicité) qui puisse alors saisir, en même temps que se saisir elle-même, une telle expérience retransmise (vecteur 3, *affectivité*).

Étymologie. Je rappelle ici la racine indo-européenne *an(u)*⁵⁵, racine originelle du latin *anima* (air, souffle, esprit), donnant *animalis* (animé, vivant), *animosus* (doué d'esprit) et du grec *ànemos* (vent) ou *ânos* (visage). Plus proche de nos langues actuelles, on retrouve cette même racine, en français, dans « animal », bien sûr, mais aussi dans « équanimité », « pusillanimité », « magnanimité » ou encore « unanimité ». Tous ces mots disent bien, me semble-t-il, non seulement le corps constitué ou les corps destitués, mais les constitutions progressives de corps. D'humeur égale, timoré, pondéré ou tout entier dirigé, qu'il s'agisse de comportements ou d'attitudes, de postures ou de positions, de souffle ou d'esprit, de visages ou de caractères, *an(u)* et sa descendance sémantique, suggèrent toujours le mouvement *et* la communication, l'air devenu souffle, devenu visage, devenu airs et, ce faisant, respire la mise en forme d'une matière plastique qui se laisserait alors, plus ou moins, polir. Animer ou souffler la vie pour qu'un visage apparaisse (à moins que ce soit le visage qui apparaisse pour animer et souffler la vie), dans chacun de ces cas, pourtant, le mouvement transforme air et esprit.

⁵⁵ Jonathan Slocum, « Indo-European Lexicon: PIE Etymon and IE Reflexes », [En ligne : <http://www.utexas.edu/cola/centers/lrc/ielex/R/P0078.html>]. Consulté le 22 mars 2013.

Précisions, cependant, à propos d'étymologie. Cette dernière sert ici non pas de convocation officielle, tel un élément d'autorité à bien des égards arbitraire⁵⁶, mais plutôt, à la manière d'un seuil cognitif devenu repère, d'invitation singulière. L'étymologie est pour moi un point de départ et champ de retour. Douée d'intensifications possibles, elle se mue en un jalon linguistique capable d'insuffler, aux emplois d'aujourd'hui, le pouvoir d'une filiation oubliée. Généalogie quelque peu égarée, mais qui, pour autant, n'en reste pas moins continuellement présente, en ce sens véritablement actualisable. Ce petit détour par l'étymologie donc, pour nous rappeler deux choses. La première est cette idée de souffle et de mouvement qui semble indissociable des *vies* et des *visages*, mouvement que nous dirons dorénavant d'animation. La seconde qui est ce lien indéfectible entre les formes animales constituées et les constitutions animalisées. Penser animalité et communication de concert renvoie précisément à ces deux inflexions, celle qui fait de la communication une animation et l'autre, celle qui fait de l'animalité une communication, et ce, toujours, semblerait-il, dans un mouvement (qui est aussi un déplacement et un emplacement). Un mouvement de fond donc, entre le dedans et le dehors et qui toujours semble se faire (et se défaire) par l'intermédiaire d'une respiration.

Enfin, notons que l'on retrouve cette distinction fondamentale au cœur de nos conceptions occidentales du vivant (animales, végétales ou techniques) dans l'antique distinction grecque, dont j'ai un peu parlé plus haut, entre *bios* et *zoé*. Distinction que nous pourrions résumer comme la vie informée et la vie sans forme. Pour autant, ce qui me semble intéressant dans cette antique distinction, réside moins dans la binarité entre une vie (correctement) soufflée et un reliquat organique en attente de souffle, que dans les processus respiratoires qui circulent d'une forme à l'autre, étant entendu que ces formes sont toujours en devenir. Ainsi,

⁵⁶ Qu'est-ce qu'une origine si ce n'est le balisage cognitif d'une manifestation qui dépasse l'acte même de balisage. Pour autant, l'origine peut aussi renvoyer à un seuil, à un changement de nature qualitative qui, dans le frayage de son émergence, dote son propre champ de nouvelles conditions de possibilités.

l'animalité pourrait être caractérisée non pas uniquement du point de vue d'une forme de vie douée de mouvement (l'animalité animale), mais bien aussi du point de vue du mouvement doué d'une forme de vie (par exemple, l'animalité conceptuelle).



Figure 4 : The Wilds, réserve privée d'Ohio

Animal > *anima* > animation renvoient une nouvelle fois à un concept qualitatif et relationnel (non exclusivement corporel ou organique), indissociable de tout mouvement de mise en forme. Mouvement qui circule ainsi continuellement entre des faits et leurs analyses, entre ce qui existe (chez un animal, de l'ordre de la matière) et ce qui consiste ou insiste (dans l'action qui se porte sur un animal, de l'ordre de l'information et de la communication). C'est alors que l'on mesure peut-être un peu mieux l'importance, pour les humanités qui nous intéressent, non seulement de la vie elle-même, mais de sa viabilité, de sa vivacité, de sa vitalité ou bien encore de sa viralité.

Je souhaite ainsi ouvrir, toujours dans un souci d'animation, non seulement la réflexion, mais bien aussi le texte lui-même, à ce qui depuis le début de ma recherche fit moteur, à savoir cette forme de mouvement dont l'expression comme le silence, remue les souffles, fraye un chemin et du même jet, entraîne vie et mort dans son sillage.

Mais l'animal inspire, comme tout être, comme l'écrivain, c'est-à-dire qu'il respire. Il inspire l'air, il inspire donc le souffle, *anima* est dans son nom d'animal. Le souffle vient du dehors, mais il va dedans. On ne peut pas attendre que l'air vienne, il ne vient jamais, on l'attire dans soi, on va le chercher, il nous le faut. Il nous faut inspirer, et il nous faut aussi expirer c'est à la fois la condition de la vie, c'est aussi notre condition de mortel et la condition de la mort. Un jour l'inspiration cesse, il n'y a plus qu'une seule expiration, une seule. L'animal inspire. Quoi, de l'air. Du souffle, donc ce que les philosophes nomment l'âme. *De anima*. Or l'animal n'a pas d'âme, selon eux. L'animal d'un poète, ou l'anima-poète, prend alors la relève, tant au niveau du souffle, que de l'âme ou de la vision.⁵⁷

Qu'il s'agisse d'études en communication ou d'anthropologie, un tel principe d'animation est me semble-t-il central. Dans les deux cas, il pourrait bien s'agir de creuser plus avant non plus seulement ce qu'est un message, une information, une technologie ou encore ce qu'est un humain, une société, une culture, mais bien aussi ce que *fait* un message, une information, une technologie, un humain, une société, une culture. Non pas que l'essence ou l'ontologie d'une chose ne soient pas chose pertinente, mais plutôt que cette perspective identitaire ne me semble pas suffisamment exhaustive pour rendre compte de la complexité de certaines situations, en particulier les situations où la nature d'une chose ne suffit plus à caractériser cette même chose. De plus, aucune essence, ni ontologie n'émerge « telle quelle » (il y a toujours un processus de constitution à la base de toute essentialisation), ensuite parce qu'une telle essence n'est souvent, me semble-t-il, que provisoire et temporaire, sans cesse prise dans le fil des jours et le mouvement

⁵⁷ Isabelle Baladine Howald, « L'animal inspire », *Le Portique. Revue de philosophie et de sciences humaines*, No. 23-24, septembre 2009. Paragraphe 80.

du monde. Fixer son attention (et donc, ses souffles) sur le mouvement plutôt que sur la forme (et découvrir alors, que le mouvement a lui aussi ses formes) me paraissait ainsi être une expérience non seulement des plus intéressantes, mais sérieusement déterminante tant elle mettait au jour des dynamiques transversales, constituantes et mutagènes, par ailleurs rarement explicités pour ce qui a trait nos humanités traditionnelles.

C'est ainsi qu'au fil de chaque portrait et de chaque étude, nous découvrons l'importance de suivre le mouvement plutôt que la forme. Ce qui s'avère pour moi un moyen original de rendre effectivement compte de situations par définition contre nature, bien que non réductibles à une simple manifestation culturelle. Par exemple, un tigre né dans une station-service, acheté par un automobiliste de passage, revendu à un producteur de cinéma, saisi par les autorités, désormais réfugié dans un sanctuaire, n'est plus ni tout à fait un tigre, ni complètement le jouet d'une humanité un peu folle. Il serait plutôt le réservoir d'une animalité en devenir, tantôt bridée, tantôt bricolée, mais sans cesse retravaillée au gré de circonstances plus ou moins extravagantes. Et si il est l'incarnation des mouvements du monde, il les incarne tout autant. Nous dirons plus tard, produit et processus. Or, nous verrons que ces circonstances, loin d'être anecdotiques nourrissent (ou affament, c'est selon) non seulement l'existence de tel ou tel individu, mais téléguident aussi l'avenir d'une population par ailleurs fragilisée.

Il ne s'agit donc plus simplement de trancher à propos du fait de savoir si les conditions particulières d'une vie ont ou non des conséquences sur les capacités reproductives (et donc éventuellement sur la descendance) d'un organisme ou d'une lignée, tout comme il ne s'agit plus seulement de concevoir le vivant du simple point de vue filial et ainsi de clore le vieux débat entre caractères innés et caractères acquis. Non, il s'agit plutôt de considérer la génération comme un vecteur mutagénique profond où les capacités reproductives (comme d'ailleurs les capacités productives) ne sont en rien limitées à l'intraspécificité des organismes

qui la porte ou la supporte, mais sont bien aussi du ressort de l'interspécificité de même que de la transpécificité, c'est-à-dire du ressort d'individuations croisées, que nous pourrions dire alors, conjuguées par delà la conception même d'espèce.

Les portraits et les études qui suivent répondent ainsi à un véritable souci d'animation, à une tentative de réfléchir (à) l'animalité des destinées depuis la prise en compte d'existences animales véritables, c'est-à-dire depuis ce qui est et fait, et non pas seulement à partir de ce qui devrait être. Dans un mouvement dédoublé donc, concepts et biographies se répondent, portraits et études s'animent, toujours avec l'idée qu'au creux d'un tel mouvement cognitif une certaine animalité puisse non seulement prendre forme, mais sache véritablement se communiquer et ainsi devenir. Certaines des existences dont il sera ici question se révéleront extraordinaires ou bien encore tragiques, là où tant d'autres se font banales, heureuses ou malheureuses, mais toutes se retrouvent convoquées pour nous rappeler, chacune à leur façon, l'animal médium que nous sommes, c'est-à-dire cet espace très spécial de tendances, de cultures, de projections et de réactivité que nous nous efforçons d'occuper et d'animer.

Coordonnées d'une *heccéité*⁵⁸

Si cette thèse est elle-même animalisée, si donc l'animal n'est pas seulement objet de thèse, mais mouvement associé à celui d'une écriture de thèse, alors je veux prendre la peine de coordonner latitude et longitude, puissances et positions de cette *heccéité* en devenir que serait alors l'animal thèse.

⁵⁸ « Il y a un mode d'individuation très différent de celui d'une personne, d'un sujet, d'une chose ou d'une substance. Nous lui réservons le nom d'*heccéité*. » in Gilles Deleuze et Felix Guattari, *op. cit.*, p. 318. Cette cartographie du commerce animale annoncée dans le sous-titre de cette thèse peut ainsi être comprise telle une *heccéité* aux nombreuses puissances animatives.

À la manière d'une carte dans la carte, je veux dire ici quelques mots de mon programme, non plus donc, seulement, de la structuration ou de la formation des chapitres à venir, mais bien un peu de leur contenu. Je veux expliciter plus avant ce qui pourrait faire office de récapitulation biographique du texte lui-même, en ce sens où chacun des chapitres qui suivent dispose eux-aussi d'une histoire singulière, avec ses adaptations et ses inventions respectives.

C'est ainsi que, dans les chapitres à venir, je brosse successivement le portrait d'un tigre prénommé Honey (1), d'un chimpanzé baptisé Rachel (2), d'un condor surnommé Molloko (3), d'un dauphin sifflé Nellie (4), d'une souris qui répond au nom, déposé, de OncoMouse (5) et d'un chien qu'on appelle Kanuk (Ω). En parallèle de ces *portraits* (territorialisés), j'élabore une série d'*études* (déterritorialisantes) qui précisent et développent pour commencer, les concepts « maison » de commerce de la bête (1) et d'écriture du vivant (2), de beastness, d'aniculture et d'arkéographie, avant que de revenir sur cet autre travail important de conceptualisation qu'est la méthodologie (3). Une méthodologie conçue pour et par mon travail, résolument orientée vers la création et que je discute alors depuis les fondements animatifs de sa mise en œuvre. Puis je reviens, dans le détail théorique, sur les concepts pulmonaires d'individuation (4) et d'animalité (5). Enfin, à la suture de chacun de ces chapitres biographiques et conceptuels, je reviens sur ce qui m'apparut alors comme étant des seuils réflexifs critiques dont les saillances argumentatives décisives jouent encore aujourd'hui, dès lors qu'on s'attache à mieux comprendre les rapports entre communication et animalité, le rôle de transductifs puissants.

C'est ainsi qu'entre chaque portrait et chaque étude, je discute de plusieurs *thèmes*, à la fois récurrents et décisifs pour nos humanités contemporaines. Je reviens ainsi sur la question de la conservation animale et formule une critique animative de notre taxonomie actuelle (*Honey*). Je propose alors de considérer l'animal tel un médium puissant (*Le commerce de la bête*), ce qui permet d'articuler autrement

l'idée profondément médiatique d'une animalité totémisable (*Rachel*). Animalité que je mets ensuite en rapports, dans la perspective biblique d'un Déluge, avec certains discours actuels de manière à repenser certaines de ces écologies mutantes désormais nôtres (*L'écriture du vivant*). Puis, je pose la question de l'artificialité en regard d'un certain mode d'existence de l'artifice lui-même et me demande si l'artificialité du vivant ne renverrait pas à une certaine forme d'animativité (*Molloko*). C'est alors un détour, en même temps qu'un retour, au silence que je fais, ici posé dans son rapport à la trace et à la mémoire. C'est en même temps, toujours depuis ce même silence, un nouveau départ que je formalise ensuite à destination du souffle et de ses rythmes (*Méthodologie*), avant de revenir sur le motif, comme sur les motivations, de la captivité animale. Je discute alors, sous l'angle de l'élan vital, les modalités d'existence de certains captifs (*Nellie*) et ce, avant que de développer l'importance, pour cesdits modes d'existence, de mouvements transductifs (*Individuation*). Ce faisant, j'interroge l'actualité d'une reproductibilité (bio)technologique dont les pratiques contemporaines me semblent reprendre, en les intensifiant, l'inflexion humanimale que nous partageons encore et toujours avec une compagnie animalière des plus plastique (*OncoMouse*). En dernier lieu, c'est à la question de l'animation que je reviens (*Animalité*) et à laquelle tout le texte revient alors lui aussi (*Kanuk*).

Toujours à propos de carte dans la carte, il peut être important de dire que chacun des chapitres ici introduits a, par ailleurs et *a minima*, fait l'objet d'au moins une présentation lors d'un colloque ou d'une conférence. Chacune de ces expositions académiques, du dedans donc, vers le dehors et retour, aura ainsi faciliter l'animation non seulement de mes idées (qu'il fallait bien entendu préciser, articuler et mettre en forme pour l'occasion), mais permis de discuter, pour ensuite les mieux remanier, plusieurs aspects de mes argumentations. Je remarquais alors, toujours à l'occasion de ces souffleries intellectuelles que sont aussi les colloques et conférences, les puissances animatives respectives de certaines biographies ou de certaines études. Je m'apercevais ainsi que toutes ne suscitaient pas les mêmes

engouements ou alors, pas toujours de la part des mêmes publics, et que leurs animations respectives répondaient elles aussi à des mouvements différents. Une fois de plus, penser en termes d'animation, la pratique académique ne se dissocie pas de l'académie pratique ou pratiquée. L'animation est ici soufflée dans l'écriture de mes papiers (écriture qui insufflait alors, en retour, de grands vents sur mes recherches elles-mêmes), animation dans la communication à proprement dite avec la salle, au moment de la présentation, animation aussi dans la salle elle-même, par delà la présentation, par exemple dans le souvenir des remarques, dans les échanges qui parfois se prolongèrent au-delà du panel ou de la conférence, ou encore aujourd'hui dans ces réseaux et le long de ces connivences intellectuelles engendrées par l'occasion. Parce qu'un des « avantages » à parler de l'animal ou bien encore des animaux réside, encore et toujours, dans l'immense résonance de cette antichambre psychique et qui me semble être non seulement une curiosité, un appétit, mais peut-être aussi une sorte d'aspiration vitale, vis-à-vis du monde animal. Mais animation d'une résistance aussi, en particulier lorsque l'air des colloques devenait trop vicié et que le sujet même des interventions perdait tout potentiel d'animation au contact de logorrhées végétatives dont la pensée n'avait d'animalité que les maux. C'est alors que je retrouvais souvent l'animation beaucoup mieux épanouie dans les rues que dans les salles aménagées pour l'occasion.

Je me souviens ici, tout particulièrement, de la dernière conférence organisée par la *Society for Literature, Science and the Arts* (SLSA), à Milwaukee, en septembre 2012. Je participais à une table ronde au titre des plus discutables : *If We Could Talk to the Animals: Communication Across Species*. La conférence tout entière était dédiée à l'animal et quel spectacle que de voir disserter, pendant plusieurs heures et à propos justement de ce fameux animal, des âmes parfois fiévreuses. Dans toute cette conférence, qui dura plusieurs jours, je n'ai pourtant noté que très peu de papiers où les animaux avaient été effectivement invités (et je ne parle pas du fait qu'aucun « vrai » animal, à l'exception notable d'*Homo sapiens*, n'ait été convié).

L'animal était donc sur toutes les lèvres, mais sans os ni chair. Ce confirmait alors, là encore, ce potentiel d'animation irrévocablement associé à l'animal (fut-il absent physiquement, le voilà sur-présent mentalement). Mais s'affirmait aussi, encore une fois, l'écart qui pouvait alors se creuser entre celles et ceux qui vivaient effectivement avec un animal, parfois même pour l'animal et celles et ceux qui « aimaient » simplement parler des animaux, entre chamanes et commentateurs donc l'animativité du monde semblait encore et toujours devoir se creuser. J'aurais finalement tenu deux jours pleins, à l'intérieur. Le troisième, je l'ai passé au grand air, à déambuler dans ces autres alvéoles pulmonaires que sont les rues d'une ville.

Par un samedi après-midi ensoleillé, je devais alors croiser un trio de jeunes afro-américains, en toge, récitant *gospellement* des versets bibliques et priant à l'unisson pour conjurer un peu de cette apocalypse prochainement annoncée par leurs exégètes. Je me serais ensuite fait abordé par un jeune garçon d'une dizaine d'années, m'enjoignant de rejoindre son Dieu et leur communauté baptiste qu'il étaient aujourd'hui venu, en compagnie de sa mère adoptive, vendre aux âmes en peine que je devais probablement, dans ma façon d'école buissonnière, incarner. Puis, toujours sur ce même boulevard ensoleillé, celui qui descend depuis le centre des congrès jusqu'au lac Michigan, il y eut le racolage bon enfant de quelques filles, pas toutes jeunes, déroulant leur numéro de charme entre deux poussettes qu'on descendait vaillamment jusqu'à l'eau. Il y eut aussi plusieurs sans-abri, leur manche et leur laïus, puis une vieille Chevrolet décapotable décorée naïvement de tout ce qu'un bon chrétien pouvait trouver de statues, d'autocollants ou de chapelets en plastique et qui constituait alors en soi une œuvre dévote revisitée par un stroboscopisme disco des années 70. Années qui devaient d'ailleurs être celles du chauffeur, en costard brun qui distribuait d'autres prospectus aux passants, poussette ou mini-jupe.

Et ainsi de suite... des jeunes mariés photographiés devant le bleu horizon, des enfants et leurs cerfs-volants, de très sages adolescentes devant un chevalet et une palette fraîche qui divisaient entre elles, absorbées qu'elles étaient par l'écran de leur téléphone intelligent comme par celui de leur toile. Mais je croisais aussi quelques-uns des conférenciers que je reconnaissais alors et qui, fort probablement, avaient comme moi eu besoin d'air.

Toute cette littérature pour insister quant à la nécessité de ne plus considérer l'animal (ou bien même les animaux) comme de simples objets ou sujet de discussion, comme les hôtes spécieux qui ne seraient, ni d'ailleurs ne pourraient, être invités à nos doctes rassemblements que sous la forme de titres, au demeurant pas vraiment originaux. Mais souligner aussi ce qui me semble être non seulement une tendance importante mais une source intarissable de découvertes, de connaissances et finalement de plaisir, à savoir cette animativité déclenchée au contact, précisément, de l'animal mais qui chaque fois le dépasse, le retrouve ou le perd, mais qui, toujours, semble y revenir. Animal de chair ou de papier, d'os, de panels ou de trottoirs.

Plus prosaïquement :

- Le portrait de Honey comme la discussion sur la conservation animale ont fait l'objet de deux présentations, l'une à Paris, en juillet 2012, lors du congrès annuel de l'Association Européenne des Anthropologues Sociaux, intitulée « *Jungle Backyards: a Postnatural History of US Tigers* ». L'autre, à Montréal, en mars dernier, lors d'un colloque interdisciplinaire sur la nature humaine organisé par le Département d'anthropologie de l'Université de Montréal et qui s'intitulait « Entre bricolage et braconnage, anthropogénèse et aniculture contemporaines ». Par ailleurs, une version augmentée de ce chapitre est à paraître, en juillet 2013, dans la revue *Social Science Information* (52/3).

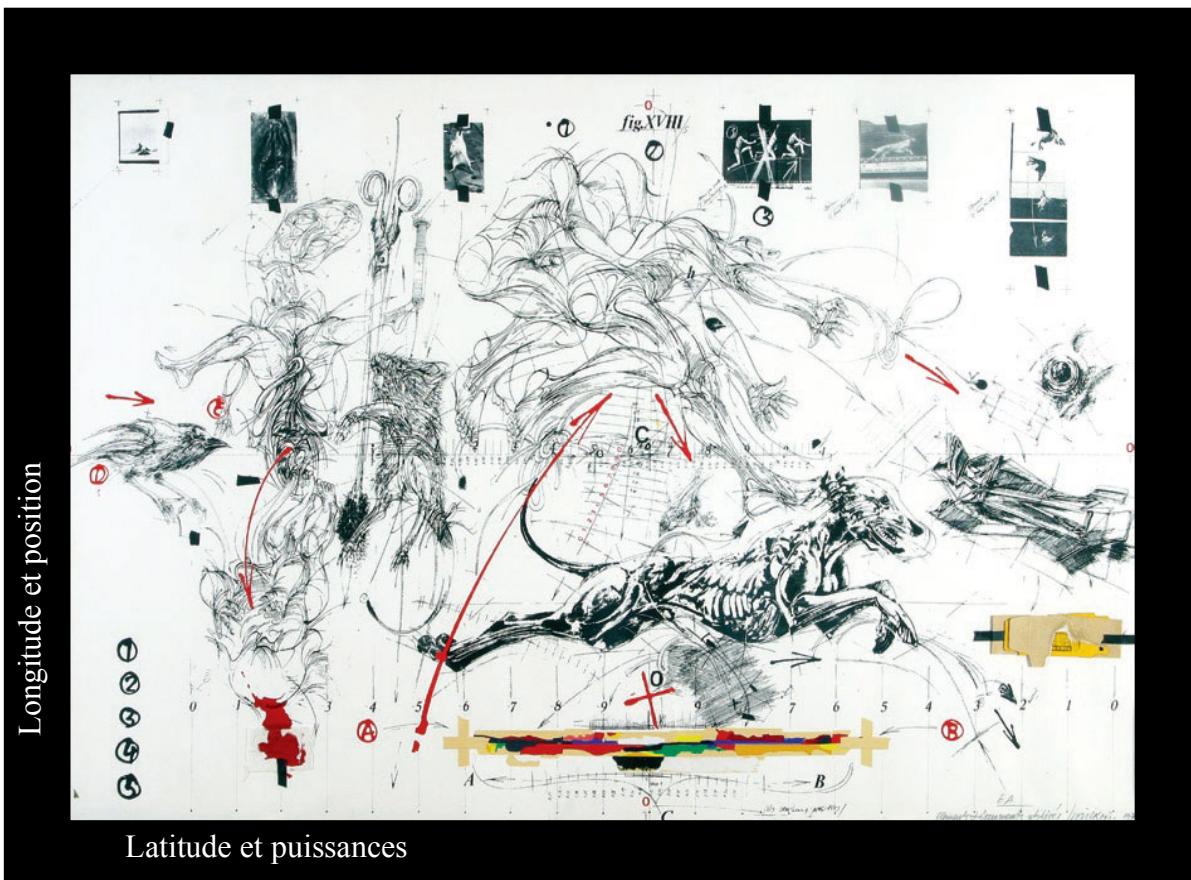
- La première étude, sur le commerce de la bête, reprend quant à elle certains de mes concepts ébauchés dans un premier livre écrit à la suite de mon DEA, intitulé « Beastness School : l'humanité sur les bancs de l'école domestique », publié à Montréal en 2010. Par ailleurs, ces mêmes concepts ont fait l'objet de belles discussions, toujours en 2010, lors de la rencontre annuelle de la *Media Ecology Association*, à Orono, dans le Maine, à l'occasion d'une présentation intitulée « *Towards an Articulation of Animals as Ecological Media* ». Enfin, la variation sur le thème de l'animal *medium*, qui clôt cette première étude et ouvre sur le portrait suivant, a fait l'objet d'une présentation, en 2012, intitulé « *McLuhan's Legacies: An Animal Studies Perspective* », donnée à la Société des Arts Technologiques de Montréal, lors d'une conférence organisée sur le thème suivant : *Innis, McLuhan and The Media: Enlightenment Path or Dead-End*. Présentation qui fut en quelque sorte ré-animée lorsque publiée, en 2012 toujours, dans le *Canadian Journal of Communication* (37/4) sous le titre « Beastness Is Our Culture: Le legs de McLuhan aux Études animales ».

- Le second portrait reprend de manière extensive un article publié, toujours en 2012, dans le volume 4 de la Revue française de Primatologie et qui s'intitule « De l'inégalité parmi les chimpanzés : Sexe, drogues et individuation ».

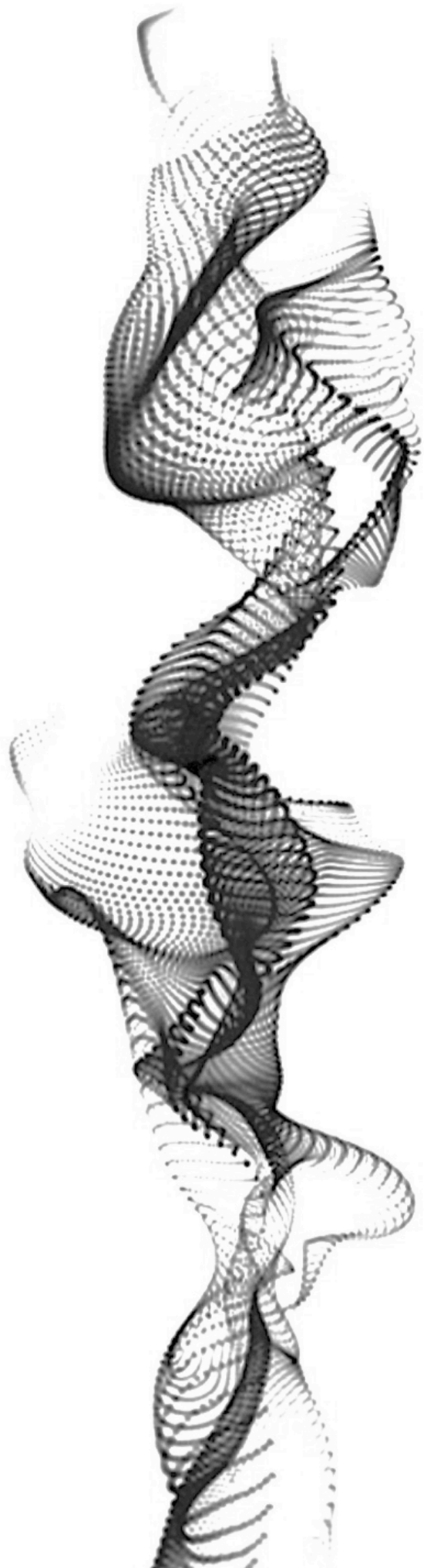
- La seconde étude sur l'écriture du vivant ré-anime à sa façon deux présentations faites en 2010. La première lors de l'*Intersections Conference* à Montréal (*Concordia University*), intitulée « *Noah's Ark: Updates* ». L'autre, à Paris, au Muséum National d'Histoire Naturelle, intitulée « Le livre et la chair », donnée dans le cadre d'un séminaire sur l'ingénierie de la créature, organisé conjointement par Dominique Lestel et Thierry Bardini.

- Le troisième portrait, celui de Molloko est littéralement inédit puisque sans précédent écrit ou oral. Je compte donc sur cette première écriture/lecture pour l'animer au mieux. Il s'agit là d'un chapitre dont je présenterai quelques-unes des grandes lignes, dans le cadre de la *Differential Mobilities Conference*, sous le titre « *The Animal in the PotAge of Mechanical Reproduction* », en mai prochain, à Montréal.

- La troisième étude, celle sur la méthodologie, est d'abord le fruit de mon examen doctoral, mais fut ensuite présentée, en février 2011, au *Postnatural Studio* de la *Carnegie Mellon University*. Le titre de ma présentation était alors « *The Boat & the Beast: Art, Faith and Biological Engineering* ».
- Le quatrième portrait, celui de Nellie, fût quant à lui discuté dans une présentation donnée, en novembre 2011, de retour à Montréal, lors de la rencontre annuelle de l'*American Anthropological Association*. Son titre : « *Room and Board: Domesticated Animals as Pioneer Survivors in Affluent Societies?* ».
- La quatrième étude, celle sur l'individuation, reprend et développe une partie d'une présentation conjointement donnée avec Sarah Choukah, en septembre 2011, lors d'une autre conférence organisée par la *Society for Literature, Science and the Arts* (SLSA), cette année-là à Kitchener (ON) et qui était intitulée « *François Jullien's Movements of Indetermination and the Configurations of Genetic and Computer Codes* ».
- Quant au cinquième portrait, celui sur OncoMouse, il a fait l'objet d'une présentation et d'une discussion passionnante, en 2012, à Paris, au Collège de France, lors d'un colloque sur les Leurres et la Nature. Le titre de ma présentation était alors : « Leurres en série : filiation humanimale et génération biotechnologique chez les souris de laboratoire ».
- Enfin, l'étude 5, sur l'animalité, doit énormément au séminaire sur la pensée animale offert cet hiver 2013, au Département de communication de l'Université de Montréal, par Brian Massumi. Pas de présentation au sens traditionnel du terme ici, mais bien une véritable animation partagée qui, au fil des séances, aura non seulement accompagnée, mais véritablement nourrie et intensifiée toute ma rédaction.
- Le chapitre Ω , sur Kanuk, qui clôt en même temps qu'il ré-ouvre tout le texte, est entièrement « neuf », bien qu'il est été virtuellement présent depuis le tout début de ma recherche.



⁵⁹ Planche de Vladimir Veličković.



Portrait 1 : Honey

*We could not have animals running loose in this county.
We could not have that.*

Sheriff Mat Lutz

Dans ce premier chapitre, je tire le portrait de Honey et reviens sur l'étrange cas des tigres contemporains. Ce faisant, je cartographie les premières lignes de ces jungles de garage qui abritent dorénavant une population animale des plus singulières. Centres de reproduction, foyers domestiqués, cours arrières ou encore sanctuaires figurent ici l'histoire et la géographie, l'éthologie et l'anthropologie, mais aussi la biologie et la philosophie de ces espaces que nous avons dits plus haut postnaturalisés. Espaces où vivent désormais, *engaragés*, des dizaines de milliers d'animaux « exotiques ». Parmi eux, de nombreux tigres. Nombreux au point de constituer aujourd'hui une part non négligeable de l'espèce toute entière. En effet, la situation actuelle de *Panthera tigris* est particulièrement préoccupante : population mondiale menacée, 75% des spécimens vivants désormais en captivité, espèce bénéficiaire d'un *Species Survival Plan* draconien, victime à répétition d'un marché noir florissant, etc. Or, en termes stricts d'animation, le cas est d'autant plus problématique qu'il imbrique désormais biologies et mythologies impliquant ainsi organismes vivants *et* vivantes organisations. Par exemple, les états américains du sud (Texas, Nouveau-Mexique, Arizona) comptent désormais plus de tigres encagés qu'il n'en resterait, à l'échelle de la planète, encore en liberté...

Par delà nature et culture donc, objet et sujet, victime et bourreau, je veux ici revenir sur l'importance des relations humains/animaux non seulement pour le devenir des individus qui les composent (humains compris), mais pour l'avenir des sociétés transpécifiques qu'ensemble nous animons. En faisant la biographie de Honey, tout en reconsidérant l'existence contemporaine de la plupart de ses

congénères, je présente ainsi les premiers résultats de mon ethnographie transpécifique – une ethnographie peut-être aussi singulière que peuvent l'être les organismes auxquels elle s'attache alors⁶⁰.



Figure 5 : seconde tigre?

[I]dentités

Filiation : prédatrice
Règne : *Animalia*
Embranchement : *Chordata*
Sous-embranchement : *Vertebrata*
Classe : *Mammalia*
Ordre : *Carnivora*
Famille : *Felidae*
Genre : *Panthera*
Espèce : *Panthera tigris*

⁶⁰ Dans la veine de certains travaux anthropologiques récents, comme par exemple Stefan Helmreich, *Alien ocean : anthropological voyages in microbial seas*, Berkeley, University of California Press, 2009.

Génération : sanguinaire

Nom : *Honey*

Date de naissance : *le jour d'avant*

Habitat : *The Wild Animal Sanctuary (Colorado)*

Diète : *viande de supermarché et autres carcasses préparées*

Association : de malfaiteurs

Avatar : *Kung-fu Panda et viagra*

Jalon : *audimat et pénis*

Reterritorialisation : *laboratoire de médecine légale moléculaire*

[D] Exister

Honey and Irwin came from an El Paso Texas truck stop where they were a roadside attraction. They were allowed to breed at random, and their cubs were sold to motorists who stopped to get gas. They exchanged their small concrete cages in Texas for spacious indoor-outdoor enclosures at The Wild Animal Sanctuary, plus time to roam and swim in the Tiger Pool. Now 24, Honey is the oldest Tiger at TWAS.⁶¹

Née dans une caravane échouée aux abords d'une *interstate* peu fréquentée, Honey aura d'abord senti les relents d'alcool d'une station-service américaine avant l'air humide et sucré d'une jungle asiatique. Vendu pour quelques centaines de dollars à des motards de passage, l'animal a rapidement troqué les griffes de sa mère pour l'emprise d'un marché noir à la férocité désormais coutumière. Chaque fois, ce même scénario qui semble se répéter. Jeune, l'animal s'achète et se transporte facilement. À dos de moto ou sur la banquette arrière d'un *pick-up*, bébés tigres, chimpanzés, lions ou encore panthères noires vont ainsi au supermarché, se promènent en laisse, passent leur temps à se faire caresser au son strident d'onomatopées admiratives. Puis, vient l'adolescence, monte la poussée d'hormones. Les appétits sexuels qui grandissent aussi. Petit à petit, l'ouvert se referme. Un jour que l'animal rugit un peu trop fort, on l'enferme. Au mieux, dans

⁶¹ Extrait du guide de présentation des animaux du *Wild Animal Sanctuary*.

une cage artisanale, bricolée avec les moyens du bord et l'aide de quelques bons amis, ou bien encore, dans une autre caravane. Au pire, dans les limbes, après lui avoir tiré un coup de chevrotine entre les deux oreilles et avant que d'abandonner le corps dans un terrain vague. Souvent, de l'autre côté de l'*interstate*. Fini alors, les ballades, les *malls*, les onomatopées et les caresses. Débute l'enfermement. Honey, elle, aura la « chance » d'atterrir dans un sanctuaire, dans les mains de Pat Craig et de son équipe. Eux, se déplacent avec une autre caravane, aux proportions tout à fait américaines, capable de sillonner le pays tout entier à la rescousse de ces propriétaires un peu désabusés qui, bien que profondément attachés à leur animal se voient désormais contraints de s'en débarrasser. Un animal qui aura donc « grandi » avec des humains, qui aura fait partie de la famille pendant quelques années, dorées, mais qui, précisément parce qu'il a grandi, ne peut plus continuer à faire partie de la famille. Ce mouvement, qui est aussi passage, de l'adolescence à l'âge adulte, le monde animal le chevauche depuis longtemps. Rien de nouveau donc, dans cette obligation de quitter la mère pour la femelle, le nid pour d'autres territoires. Ce qui est nouveau, en revanche, c'est l'obligation de devoir le faire sans la possibilité de le réaliser par soi-même. Là encore, il faut un peu d'aide, côté animal comme familial, et beaucoup de prise en charge.

Un beau matin donc, sous l'effet du pistolet tranquillisant, Honey s'est endormie dans sa cage d'enfant pour se réveiller, une douzaine d'heures plus tard et quelques

milliers de kilomètres plus loin, dans un champ d'adulte, qui est encore une chambre, qui est encore une cage, mais qui est plus spacieuse. Doyenne de son espèce, elle coule désormais des jours paisibles au pied des montagnes du Colorado.

Relationnal entanglements between a biological backup and a cultural engine, move forward the scale of the « I ».

[R] Insister

Tawny Richey s'occupe des programmes éducatifs au *Wild Animal Sanctuary*⁶². Dans cet immense ranch, on recueille depuis des années les laissés-pour-compte d'un marché noir en plein essor. Y vivent plusieurs dizaines de félins, tous rescapés, mais aussi des ours, des loups, des panthères et des chiens. Pour des raisons à la fois budgétaires et pédagogiques, le sanctuaire est ouvert au public. Pour autant, et ce malgré tout le mérite de l'entreprise, Tawny fait très souvent face à l'incompréhension grandissante d'une partie importante de visiteurs. Nombreux sont en effet ceux qui se disent déçus de leur « safari ». Pourtant, les tigres sont bien là. Seulement, ils ne se donnent pas à voir. Aucune mise en scène n'est conçue pour mettre les félins en valeur. Les enclos sont construits pour les tigres et non pas pour d'éventuels spectateurs. Pas de cerceaux donc, pas de feu, ni même de clowns. Tout juste quelques décors un peu kitsch qui reproduisent à l'envie des motifs de savane en papier peint. Il y a là-bas, dans leur plus simple appareil, des... tigres. La plupart du temps assoupis. Et c'est bien comme cela que vit désormais Honey. Mais un tel décalage entre la réalité éthologique de l'animal et la fiction des représentations animalières du visiteur en conduit certains à demander un remboursement. Pour la soigneuse, c'est là tout le problème. Un problème qui n'est pas financier, mais cognitif. « Les gens croient ce qu'ils voient. Et ce qu'ils voient, ce sont des tigres au cinéma ! »⁶³.

Les films de Walt Disney, les productions hollywoodiennes hyper-anthropomorphisées, le côté mièvre de certaines programmations télévisuelles nourrissent de véritables clichés et ne vont pas sans fixer l'animal, ainsi totémisé, dans un monde de représentations souvent très éloigné des réalités zoologiques. De ces médiatisations croisées, de cet écart symbolique entre *être* et *passer pour*,

⁶² Informations sur le lieu et ses activités, notamment pédagogiques, à l'adresse suivante : www.wildanimalsanctuary.org

⁶³ Communication personnelle. Keenesburg (CO, USA), le 10 mai 2011. Voir l'étape 22/dévotion de notre répertoire en annexe.

certains animaux pâtiront toute leur vie⁶⁴. Vecteur et catalyseur de représentations animales, le zoo (qu'il soit institution centenaire ou attraction saisonnière) est en ce sens un espace postnaturalisé important de nos sociétés⁶⁵. Présents dans la plupart des grandes villes du monde, il assure en quelque sorte un contact entre le monde humain des centres urbains et les contrées sauvages d'un monde animal dès lors rendu accessible au plus grand nombre. Enjeux de découvertes et de connaissances, il est aussi sujet à des questionnements éthiques de plus en plus serrés. Dans ces espaces où la mise en scène (des visiteurs et des animaux) participe d'un savoir pointu (à la fois commercial et éthologique, mais aussi marketing et vétérinaire), l'expérience de chacun prend vite les apparences d'un vrai théâtre. La fille de Tawny n'a encore jamais eu le droit d'aller au zoo. Pourtant, la jeune maman a elle-même travaillé pendant plusieurs années, comme assistante vétérinaire, dans un grand zoo californien. Écœurée, Tawny refuse désormais d'alimenter, ne serait-ce qu'en y participant, le volet « spectacle » d'une économie politique animale qu'elle juge inacceptable.

Au cours de l'année 2011, nous avons visité plusieurs des grands zoos nord-américains (New York, Atlanta, San Diego, Vancouver, Chicago, Toronto). À chaque arrêt devant l'habitation (on ne dit plus « cage ») du ou des tigres, les mêmes cris. Ceux des enfants qui poussent une exclamation suffisamment profonde pour qu'on saisisse l'importance d'une telle rencontre, que l'on soupèse un peu mieux la différence (d'animation ?) entre la suggestion d'un dessin animé (tous ont déjà vu une représentation de tigre) et l'impression que laisse l'original sur les esprits⁶⁶. Mais aussi, le cri de certains adolescents, la violence de leur harangue quand ils

⁶⁴ Il est intéressant de noter le nombre considérable d'espèces vivantes portant le nom, vernaculaire ou scientifique de « tigre ». Encore plus intéressant, pour nous, de noter le nombre de ces espèces répertoriées menacées et « rouge-listées » par l'UICN (<http://www.iucnredlist.org/apps/redlist/search> - taper « tigre »).

⁶⁵ Éric Baratay et Elisabeth Hardouin-Fugier, *Zoos : histoire des jardins zoologiques en Occident (XVIe-XXe siècle)*, Paris, La Découverte, 1998.

⁶⁶ De nombreux écrivains diront, souvent même vivront intensément, cette même impression. Lire, en particulier, Jorge Luis Borges, *Labyrinthes : L'Immortel, Histoire du guerrier et de la captive. L'Écriture du dieu, La Quête d'Averroès*, Paris, Gallimard, 1953.

interpellent l'animal, trop éloigné à leur goût, plus habitué qu'ils sont à l'arène sportive et aux stades qu'aux observations silencieuses en milieux naturels. Ici l'animal est mentalement automatisé, discipliné, sommé de répondre à la (télé)commande. Ces représentations particulières, manifestement héritées d'un rapport prolongé et surexposé à la technique⁶⁷, jouent un rôle fondamental dans l'interaction, y compris humanimale. À ce propos, je voudrais ici rapporter quelques faits particulièrement saisissants. À Atlanta, il nous a été donné d'assister à une scène des plus frappante⁶⁸.

Un dresseur, son assistante et un éléphant prodiguaient au public captivé un numéro de cirque. Sous les coups de bâtons secs et vifs du dresseur, l'éléphant s'agenouillait, se relevait, avançait, reculait, se couchait, se relevait à nouveau. À chaque opération, l'éléphant avait droit à une récompense, un bout de carotte. La première partie du numéro s'effectuait sans heurts (on imagine ici le nombre d'heures, de carottes et de coups de bâtons nécessaires à un tel spectacle et l'on devine ainsi le genre de relation qui se noue alors, entre l'homme et la bête⁶⁹). Mais tandis que le dresseur demandait à l'éléphant de s'agenouiller une énième fois, l'éléphant se coucha⁷⁰. Coup de bâton. Il se releva. Et, tandis que le pachyderme s'approchait de l'assistante et de ses carottes, un nouveau coup de bâton frappa. Pas de récompense quand on se trompe. Alors, l'éléphant recula. Il se mit à regarder fixement le dresseur puis, longuement, il déféqua. Toujours en regardant le dresseur, il s'agenouilla, puis ramassa ses excréments. Excréments qu'il engloutit alors, devant les yeux médusés de mon jeune voisin, très lentement. Nouveaux coups de bâtons et exclamations, cette fois-ci dégoûtées, du public. La différence

⁶⁷ Voir Erkki Huhtamo et Jussi Parikka, *Media Archaeology: Approaches, Applications, and Implications*, University of California Press, 2011.

⁶⁸ Visite effectuée le 8 mars 2011. Le « numéro » s'est déroulé à 11h00 précise au pavillon Mzima Springs - pavillon simulant couleurs et terrain des fameuses sources kenyanes...

⁶⁹ À propos de bête justement et du fait d'être bête, voir Vinciane Despret et Jocelyne Porcher, *Être bête*, Arles, Actes Sud, 2007.

⁷⁰ Dans la variation du huitième chapitre et de l'étude, je reviens en détails sur ces différences dans la répétition, sur ces changements qualitatifs émergeant d'une série par ailleurs quantitativement stable.

entre un safari et une visite au zoo réside précisément ici, dans de tels dérapages, et s'actualise à chaque événement du genre. Dans un zoo, ne s'attend-on pas (puisque l'on paye) à voir l'animal, à ce qu'il soit là, assis/debout/couché, pour nous, prêt à se montrer, enclin à poser pour l'appareil, à être, une énième fois, capturé ? Dans la « nature », l'apercevoir est fruit d'un véritable savoir-faire, un savant mélange de chance et de patience. Le face-à-face avec l'animal « sauvage » est non seulement rare, mais pas toujours de bon augure pour la suite⁷¹. Dans cette autre jungle qu'est le garage, le rapport de force est évidemment différent, littéralement inversé⁷². À chaque centre commercial humanimal, son trafic donc.

Qu'il s'agisse d'un zoo, d'un laboratoire ou encore d'un sanctuaire, les impératifs (économiques et politiques, individuels et collectifs) diffèrent évidemment. Mais il s'agit, me semble-t-il, d'une différence de degré et non d'une différence de nature puisque l'existence animale, elle, continue de s'ébaucher au gré de pressions sélectives complexes (certes, ici, de plus en plus artificielles). Savane sud-africaine ou plaine étatsunienne, parc national ou zoo privé, tous ces centres commerciaux animaux contraignent absolument au mouvement, mais abritent aussi le changement. Et si ils obligent à l'adaptation, ils offrent en même temps la possibilité renouvelée d'une certaine inventivité. C'est donc dans cette durée et le long de ce fil transpécifique, qu'humains et animaux (se) partagent temps, milieux, ressources et activités, mais aussi découvertes et créativité. Pas toujours heureuse, cette cohabitation n'en fournit pas moins des exemples précis d'adaptations véritablement singulières.

⁷¹ À propos de face à face et de représentations symboliques, Harriet Ritvo souligne justement : « *The symbolic resonance of large ferocious wild animals – the traditional representatives of what seems most threatening about the natural world – has thus proved much more durable than their physical presence. Indeed, their absence has often had equal and opposite figurative force.* » in *Noble Cows and Hybrid Zebras: Essays on Animals and History*, University of Virginia Press, 2010, p. 204.

⁷² Je reviendrais plus loin, dans la variation du portrait 4, sur la différence entre captif et captivé, entre fascination et fascisme



Figure 6 :
Construction, au WAS, d'un nouvel espace pour accueillir les tigres récemment acquis par le sanctuaire suite à la décision du Président bolivien de bannir l'emploi des tigres dans les cirques du pays. Photo originale de Otto Schulze pour le Wall Street Journal⁷³

[E] Consister

Le 19 octobre 2011, cinquante-six animaux dits exotiques (lions, grizzly, tigres, loups et singes) s'évadent du zoo privé qui les abritait et sèment la panique dans la petite ville américaine de Zanesville, en Ohio. En plus de provoquer un véritable safari urbain, ils défrayent plusieurs des chroniques médiatiques locales, nationales et internationales⁷⁴ en rappelant ainsi, à qui voulait bien l'entendre, l'existence troublante, rarement publicisée et pourtant considérable, d'une véritable colonie

⁷³ Article complet consultable en ligne à l'adresse suivante : <http://online.wsj.com/article/SB10001424052748704329104576138293936078596.html> (page consultée le 22 mars 2013).

⁷⁴ Timothy Williams, « Preserve Owner Was Bitten By Big Cat, Authorities Say », *The New York Times*, 20 octobre 2011.

animalière pénitencière. De cette traque asphaltée, les tenants (pourquoi et comment des dizaines de fauves se retrouvèrent-ils ainsi « relâchés » en pleine ville ?) et les aboutissants (dans une telle situation, quelles responsabilités légale, sociale, politique sont alors engagées ?) restent flous. Il ne s'agit donc pas ici de commenter la gestion de l'événement lui-même, encore moins d'attribuer torts et mérites, mais plutôt d'ouvrir un tel événement à une série de questionnements écologiques postnaturalistes, à la fois anthropogéniques et médiatiques.

Appelé à la rescousse par le Sheriff Lutz dans cette grande évasion, Jack Hanna, directeur du zoo de Columbus, déplorait devant les caméras la perte tragique d'un si grand nombre d'animaux⁷⁵. Malgré son soutien à l'action des forces de l'ordre, il regretta particulièrement la mise à mort des tigres dont l'espèce est aujourd'hui sérieusement menacée. Or, voilà précisément un point d'inflexion où s'actualise un des paradoxes du commerce animal actuel. Lorsqu'un spécialiste animalier – aussi proche des bêtes qu'un dirigeant de zoo puisse l'être – déplore la perte d'individus vivant en captivité et appartenant à une espèce menacée, quel type d'opérations logiques et de raisonnement fait-il ? En considérant les animaux de Zanesville à l'égal de leurs congénères menacés vivant encore en liberté, Jack Hanna suppose-t-il l'immuabilité des corps et des appartenances ? Qu'importent alors les véritables conditions de vie de l'animal, ses activités et ses relations, son histoire ou sa biographie ; un tigre du Bengale reste-t-il un tigre du Bengale ? Et ce, qu'il vive à Sumatra en pleine forêt ou dans le Bronx, en plein béton ? Ce faisant, il devient d'autant plus facile de justifier la captivité de certains animaux réputés sauvages par le fait même que ces animaux sont, par ailleurs, menacés d'extinction. Les zoos deviendraient alors autant d'abris que de refuges, tandis que leurs cages, au lieu d'enfermer, désormais protègent. D'où l'importance grandissante supposée de ces lieux de sauvegarde et de résistance faisant face à la menace extérieure qui pèse sur l'avenir de l'espèce tout entière.

⁷⁵ *Ibidem.*

Ici, l'appartenance phylogénétique précède (et ce faisant, détermine) l'existence même des organismes dont on nie alors (puisqu'on oublie ainsi) la singularité et les capacités⁷⁶, le potentiel de transformations et les qualités mutagènes.

Avant plus ample discussion, je voudrais donc rappeler, dans un contexte mondial marqué par des bouleversements écologiques majeurs, quelques données importantes à propos des tigres (*Panthera tigris*). En 1900, notre planète abritait un peu plus de 100 000 spécimens. En 2008, les estimations les plus optimistes évoquent une population inférieure à 20 000 individus⁷⁷. Parmi ces derniers, seuls 3 000 vivraient encore en liberté. En l'espace d'une centaine d'années, l'espèce tigre a donc perdu plus de 80% de son poids démographique total tandis que sa distribution « sauvage/captif » s'est radicalement inversée. Je rappelle le fait que désormais plus de 75% des tigres vivent en captivité et que les états américains du sud abritent à eux seuls plus de tigres captifs qu'il n'en reste à l'état sauvage sur l'ensemble de la planète⁷⁸. Dans ces conditions, qui souhaiterait rendre compte de ce que sont devenus ces félins – en dressant, par exemple, le portrait robot du tigre moyen contemporain – ne pourrait plus seulement s'arrêter du côté des plateaux himalayens ou des jungles indonésiennes. Il devrait aussi chercher à l'intérieur de ranchs texans. Il lui faudrait s'imaginer l'enclos ou la cage plutôt que les herbes hautes, visualiser, en lieu et place du gibier fraîchement décharné, des morceaux de viande décongelée achetés au supermarché.

Car les tigres d'aujourd'hui, dans leur écrasante majorité, ne chassent plus. Ils jouent. Ils ne sautent plus (ou alors dans des cerceaux), mais plongent dans de petites piscines en plastique lorsque l'été devient trop chaud. Ils n'arpentent plus

⁷⁶ À propos de capacités, voir en particulier l'approche bi-constructiviste développée par Dominique Lestel, « What Capabilities for the Animal? », *Biosemiotics*, vol. 4 / 1, avril 2011, p. 83-102.

⁷⁷ S Luo, W Johnson, J Martenson [et al.], « Subspecies Genetic Assignments of Worldwide Captive Tigers Increase Conservation Value of Captive Populations », *Current Biology*, vol. 18 / 8, 2008, p. 592-596.

⁷⁸ Bill Marsh, « Fretting About the Last of the Tigers », *The New York Times*, 6 mars 2010.

ce que l'on avait coutume d'appeler un territoire, ils tournent en rond. Et s'ils dorment toujours autant, c'est avec, autour du cou, une chaîne d'acier inoxydable pour veiller sur leur grasse digestion.

Que de tels animaux présentent encore un danger pour l'humain, cela ne fait aucun doute. C'est même probablement la raison de leur captivité⁷⁹. Mais sans cette fascination qu'exercent ces animaux mythiques sur l'esprit, il y a fort à parier que ces prédateurs ne seraient ni encagés, ni chassés, ni même menacés. En revanche, que ces animaux soient encore « sauvages », cela n'est pas évident. Les conditions de vie en captivité n'ont-elles qu'une incidence marginale sur l'existence même d'individus par ailleurs menacés ? Sans apporter de réponse formelle au débat ancien entre l'inné et l'acquis, s'intéresser à cette frange marginale de l'animal porte néanmoins plusieurs pistes de réflexion intéressantes. Sans en faire un modèle à valeur extensible, ces observations ainsi que les opérations logiques qui les encadrent offrent un bon exemple d'adaptation⁸⁰. Une adaptation qui dépasse ainsi le simple cadre tautologique (ces animaux existent donc ils sont adaptés) pour offrir un précédent existentiel en figurant le visage d'une expression à la fois réactive et créative aux pressions sélectives de l'environnement.

Pour revenir à l'épisode de Zanesville : que sait-on réellement de ces animaux exotiques évoluant en captivité ? Quel genre de bestialité ces jungles de garage américaines abritent-elles encore ? Que peut-il bien se passer – côté loups, ours, tigres ou chimpanzés – lorsque s'ouvre la cage, lorsque pour la première fois l'inconnu s'offre ? S'agit-il d'une libération, celle de véritables fauves enragés qui guettent les petits d'hommes au coin de la rue ? S'agit-il plutôt d'une expérimentation, celle d'animaux vierges d'immensité qui font l'expérience d'une latitude de mouvement inattendue et jusqu'ici infréquentée ? Effrayante pour le

⁷⁹ Richard Ellis, *Tiger bone & rhino horn: the destruction of wildlife for traditional Chinese medicine*, Washington, Island Press; Shearwater Books, 2005.

⁸⁰ Nigel Thrift et Sarah Whatmore, *Artificial Life*, Sage Publications, 2012, 160 p.

fermier et son bétail, ces bêtes ne sont-elle pas, elles-mêmes, tout aussi effrayées? *Quid* de l'effet « horde » ? Que se passe-t-il entre les animaux lorsque disparaissent les barreaux de la cage qui, depuis toujours, les retiennent ? Que reniflent-ils de l'autre – de ce voisin immédiat, lui aussi captif, observé de loin, derrière les barreaux, mais jamais véritablement rencontré ? Qui, alors, fait quoi ? Tous semblent avoir franchi le seuil de la cage (ce qui déjà est un pas, un geste). Mais tous ne sont pas partis dans la même direction, tous n'ont pas réagi de la même manière. Qui savait encore se débrouiller seul ? Qui a su, en esquivant l'homme, son pick-up et ses fusils, survivre un peu plus longtemps et... retrouver une cage, sain et sauf ? En d'autres termes : de quelle manière ces animaux ont-ils été, tous et chacun, affectés par cette « évasion » ? Qu'ont-ils fait de cette nouveauté ? Qu'en firent, de leur côté, le Sheriff Lutz et l'Amérique profonde ? Qu'en aurions-nous fait? Qu'en faisons-nous ?

*Seigneur tigre, c'est un coup de trompette en tout son être quand il aperçoit la proie, c'est un sport, une chasse, une aventure, une escalade, un destin, une libération, un feu, une lumière. Cravaché par la faim, il saute. Qui ose comparer ses secondes à celles-là ? Qui en toute sa vie eut seulement dix secondes tigre ?*⁸¹

N'en déplaise aux trompettes du poète, le tigre du XXI^e siècle ne semble plus véritablement cravaché par la faim. Il vit désormais dans des zoos ou des sanctuaires, dans des cours arrière et des garages, mais toujours à l'intérieur d'espaces construits et aménagés. Dans ces milieux hautement artificialisés, la subsistance physiologique de l'animal est entièrement prise en charge⁸². Terrain (clos et couvert), eau, nourriture, mais aussi reproduction sont sous étroite surveillance. Les bruits, les odeurs, la vie partagée des hommes font du tigre contemporain non plus l'égal ou le parent pauvre du roi de la jungle, mais le fils

⁸¹ Henri Michaux, *Poteaux d'angle*, Paris, Gallimard, 1981.

⁸² Charge ? Dans sa lettre à Paul Demeny, datée du 15 mai 1871, Arthur Rimbaud parle du poète et de sa charge animale : « Donc le poète est vraiment voleur de feu. Il est chargé de l'humanité, des animaux même ; il devra faire sentir, palper, écouter ses inventions ; si ce qu'il rapporte de là-bas a forme, il donne forme : si c'est informe, il donne de l'informe. Trouver une langue. ».

adoptif du bœuf ou du cochon⁸³. Dans ces conditions, que penser – ou, plus exactement, comment penser – la transformation pour le moins radicale des conditions de vie « tigre » et l'émergence de nouveaux comportements chez ses représentants ? Dans quelle mesure cette transformation affecte-t-elle leur constitution, leur identité, leur ontologie, leur devenir, nos représentations ? Quel genre de vies animales voit-on, dans ces cas-ci, s'ébaucher ?

Nous voyons bien que les poètes, les écrivains et les enfants continuent d'être irrémédiablement fascinés par la démarche chaloupée du félin, par le regard mystérieux de ses yeux amande et le feu de sa robe, tandis que la communauté scientifique s'évertue à maintenir une diversité génétique que l'on dit nécessaire – et que l'on pense suffisante – à la conservation d'une espèce en voie de disparition.⁸⁴

Variation sur le thème de... la conservation

Autre milieu, autres rapports. En 2008, la revue scientifique *Current Biology* publiait une étude démontrant le rôle décisif que joueraient à l'avenir certaines populations animales vivant en captivité dans la conservation de patrimoines génétiques fragiles⁸⁵. Toujours dans le cas du tigre, l'équipe internationale de biologistes a démontré comment et pourquoi l'avenir de l'espèce tout entière dépendait désormais de spécimens vivant derrière les barreaux. En effet, alors que la population mondiale évoluant en liberté ne cesse d'être décimée, la population

⁸³ À propos d'affects rapportés aux ressemblances et différences interspécifiques, voir Deleuze & Guattari, 1980. En particulier le chapitre 10 : « Devenir-intense, devenir-animal, devenir imperceptible... » (pp. 284 à 380).

⁸⁴ Philip W. Hedrick, « Genetic conservation in captive populations and endangered species », in S. K. Jain, L. W. Botsford, (éds.). *Applied Population Biology*, vol. 67, éds. S. K. Jain et L. W. Botsford, Dordrecht, Springer Netherlands, 1992, p. 45-68.

⁸⁵ S Luo[et al.], *op. cit.*

captive continue d'augmenter⁸⁶. Non seulement cette dernière représente-t-elle une part non négligeable de la population totale (plus de 75% dans le cas des tigres, rappelons-le), mais son lignage est tel qu'elle abrite dorénavant une quantité d'informations génétiques à la fois accessibles (*stud-book*, séquençages génomiques, réseaux zoologiques) et inédites (fruit d'une reproduction artificielle poussée et d'hybridations originales). Dans une véritable logique de conservation scientifique, il serait donc nécessaire d'étendre le réservoir des données génétiques sensibles aux habitants de zoos, de centres de reproduction ou aux individus appartenant à des propriétaires privés. Du point de vue de la génétique des populations, la captivité ne serait donc pas si mauvaise chose. Dans certains cas, elle permettrait même d'assurer l'avenir pourtant sombre de l'espèce tout entière. Pour préserver une espèce sauvage donc (que nous avons, directement ou indirectement, décimée), la communauté scientifique compte désormais aussi sur les descendants encagés⁸⁷. Même si l'argument est discutable (jusqu'où peut-on soutenir qu'en préservant sa simple diversité génétique, on conserve une espèce ?), il n'en reste pas moins performatif. Appliqué, il fait de la différence une passivité. Non plus portée, mais supportée, la diversité génétique évacue la question des conditions de vie de l'animal et fait de l'individu un porteur d'information bien plus qu'un véritable acteur – et encore moins un producteur. Tant que ce dernier se révèle capable de se reproduire (ce qui veut dire produire du sperme pour les mâles, être fertile et pouvoir mettre bas pour les femelles), on maintiendrait le réservoir intact. Mais qu'est-ce qu'un réservoir sans expressivité ? Nous savons que la reproduction est un des piliers de la théorie moderne de l'évolution⁸⁸. Elle

⁸⁶ Se reporter aux chiffres publiés annuellement par l'*International Union for Conservation of Nature*.

⁸⁷ Victime de son succès, l'animal qui dispose d'un capital symbolique auprès de la population humaine voit ses jours comptés. Capturés, encagés, ce ne sont pas seulement des individus que l'on retire de leur environnement mais toute une descendance. Ligne de fuite taoïste : « Alors qu'il traversait une montagne, Chuang-tzu vit un grand arbre aux longues branches et au feuillage luxuriant. Un bûcheron qui coupait du bois près de là ne touchait pas à cet arbre. Chuang-tzu lui demanda pourquoi. 'Parce que son bois n'est bon à rien, dit le bûcheron'. » in Chuang-tzu, Paris, Pléiade, 1994, Chapitre XX. Tandis que la médecine chinoise est friande des griffes et du pénis de l'animal, la peau d'un tigre s'échange jusqu'à 100 000 euros sur le marché noir.

⁸⁸ Stephen Jay Gould, *The structure of evolutionary theory*, Cambridge, Belknap Press of Harvard University Press, 2002.

constitue ce passage obligé de la génération, de la transmission et de la sélection. Sans reproduction... rien. Une reproduction qui peut être identique d'une génération à l'autre (mitose) ou différente (méiose), qui toujours continue la vie, décidant de ses formes, oscillant entre conformisme et nouveauté, conservation et intensification. Elle est, pour les animaux, un moteur puissant de leurs actions, le fondement, pense-t-on, de leurs organes, assurément, l'empêcheur de tourner en rond. Or, voilà que dans le cas du tigre, cette reproduction est non seulement assistée, mais planifiée dans ses moindres détails⁸⁹.

À l'instar de ce qui se passe dans les élevages industriels du monde entier, j'ai découvert, en visitant sur la côte pacifique le *Wild Game Park Safari*, ce que pouvait être la cour moderne du félin. Répondant à une panoplie sophistiquée de techniques reproductives, le savoir zootechnique, loin d'être réservé à la seule ferme, s'étend désormais aux zoos, aux sanctuaires et, a fortiori, aux centres de reproduction d'animaux toujours considérés comme « exotiques ». Il existe en la matière tout un registre, plus ou moins empirique, visant à empêcher un accouplement non désirable ou, au contraire, à en provoquer un lorsque l'un ou l'autre des partenaires se montre réfractaire. Comment aiguïser le désir du vieil animal reproducteur ? Comment stimuler la fertilité de futures mères porteuses tout en contenant les élans de jeunes prétendants ? Tout cela participe d'un savoir en devenir, d'une histoire non plus naturelle, mais véritablement postnaturelle. Ici, la contraception n'est plus chasse gardée humaine et la biotechnie sexuelle de devenir, zoologiquement, contagieuse. Le détournement des vitalités de ce monde, désormais partagé et interspécifié, sublimerait véritablement les instincts les plus sauvages. Dans la plupart des cas, pour la plupart des cages, la reproduction est donc affaire de planification (économique, mais aussi sociale et politique). Elle est le jouet d'une démiurgie humaine. Car, en matière de chasse, de

⁸⁹ Bryan G Norton, « Ethics on the ark : zoos, animal welfare, and wildlife conservation », Washington, Smithsonian Institution Press, 1995. Leslie Kaufman, « Zoos Divide Over Contraception and Euthanasia for Animals », *The New York Times*, 2 août 2012.

cour ou de maternité, l'animal postnaturalisé n'a plus son mot à dire, il n'a qu'à obéir.

Dans la même veine, j'ai pu observer, lors de cette même visite dans ce parc animalier de l'Oregon, la manière dont étaient « élevés » les petits tigres. Retirés le plus vite possible des griffes de leur mère, ils grandissent dans un environnement exclusivement humain. Ce qui permet, m'explique la soigneuse⁹⁰, non seulement d'offrir au public un atelier payant de caresses (la publicité dit : « *The Unique Exotic Animal Petting Park in the US* »), mais aussi d'assurer aux futurs propriétaires (institutionnels ou privés) la *livraison* d'un animal habitué à la présence humaine⁹¹. Attristée par la perspective de « perdre » ses bébés tigres dont elle a la responsabilité lorsque ces derniers seront vendus, Shelley se console en nous disant qu'il y en aura d'autres et qu'elle aura tout de même bien profité d'eux. Elle raconte alors son dernier week-end pascal, où famille et amis lui ont rendu visite. Ses proches voulaient absolument voir les « *kids* » s'ébattre dans la cuisine, jouer avec eux dans le jardin, leur donner le biberon. Les photos sont vraiment « *nice* », insiste Shelley. Lorsqu'elle aura un peu de temps, elle les mettra en ligne, sur le profil Facebook qu'elle a créé pour ses « *babies* ». C'est ainsi que les petits tigres vivent une enfance « humaine », tandis que Shelley vit une maternité « tigre ». La maman tigre, elle, ne vit rien du tout.

Voilà donc l'actualité de certains tigres contemporains. Ces derniers sont désormais pris au cœur d'une série de révolutions : géographique (diminution, pour ne pas écrire disparition, de leurs anciens habitats – désormais cages plutôt que forêts), physiologique (réorganisation des processus de nutrition – désormais viande hachée plutôt que gibier traqué ; remaniement des logiques reproductives – désormais policées plutôt qu'exultées), mais aussi éthologique (comportements

⁹⁰ Communication personnelle. Bandon (OR, USA), le 26 avril 2011.

⁹¹ Alan Green, *op. cit.*. Bryan Christy, *The lizard king : the true crimes and passions of the world's greatest reptile smugglers*, New York, Twelve, 2008.

différents en captivité, transformation des relations inter- et intraspécifiques). Biologie modifiée et culture reconstituée, donc. C'est à ce prix que se préserve une diversité génétique, c'est ainsi que se téléguide l'avenir d'une espèce tout entière, c'est comme cela que s'écrit désormais la cohabitation avec nos anciens prédateurs.

En matière de reproduction artificielle, les jungle de garage que forment les centres de reproduction souterrains, les collections privées d'animaux exotiques ou encore les sanctuaires, peuvent être considéré comme des ménageries «voyous», en ce sens où l'élevage tient plus ou moins au hasard et que les préoccupations de sauvegarde génétiques répondent plutôt à des impératifs esthétiques qu'à des projections biotechnologiques de conservation. À l'autre bout du spectre reproductif, au contraire, les zoos les plus modernes utilisent le dernier cri des outils de biologie moléculaire pour assurer l'efficacité d'une reproduction assistée et programmée dans les moindres détails. Des *stud-books* détaillés dressent l'inventaire précis des lignées tandis que les Plans de Survie des Espèces (*SSP*) dictent les grandes lignes de qui est autorisé à se reproduire et avec qui. Dans de nombreux cas donc, bien avant la naissance, le destin de l'animal est donc déjà écrit, une situation qui met de nombreux animaux sous la coupe de subjectivités à la fois taxonomiques et politiques. Parce que certaines sous-espèces doivent être protégées et non pas d'autres (d'abord de l'extinction, ensuite du parasitage génétique), nombreux sont les habitants de zoos vivants sous contrôle eugénique étroit⁹². La majorité des lionnes, des tigres, des girafes ou encore des chimpanzés femelles prennent ainsi la pilule contraceptive. Dans le cas où les politiques internes l'interdisent, les nouveau-nés non désirables pour l'avenir de la lignée seront alors euthanasiés, mais pas avant d'avoir atteint l'âge adulte – ce qui répond à la fois aux normes de parentalité surveillée des zoos, mais aussi au goût prononcé du public pour les portraits de famille⁹³. Le changement de statut des zoos

⁹² Cheryl S Asa et Ingrid J Porton, *Wildlife contraception: issues, methods, and applications*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2005.

⁹³ Leslie Kaufman, *op. cit.*

contemporains qui, de lieux d'exposition d'animaux « autrefois-sauvages », se présentent désormais comme des espaces de conservation d'animaux « bientôt-en-voie-de-disparition », semble justifier un eugénisme non seulement toléré, mais revendiqué – régime qui serait juridiquement, éthiquement et politiquement inacceptable, s'il n'était justifié par des impératifs politiques urgents de conservation⁹⁴. De ce point de vue, penser la biodiversité sans véritablement penser les entreprises de conservation qui s'y attachent semble de plus en plus difficile. Mais penser ces entreprises de conservation sans une dimension anthropologique sérieuse semble tout aussi difficile, voir même périlleux. Je soutiens donc ici que la conservation n'est plus efficace lorsque le conservatisme se réduit à la préservation d'une simple collection d'attributs.

Ni simple biologie, ni complète mythologie, le tigre d'aujourd'hui adopte les traits d'une véritable hybridation. À la fois *Panthera tigris* et *Shere khan*, signe du zodiaque chinois et logo de station-service, l'animal est tour à tour peau et chagrin, cadavre et aphrodisiaque⁹⁵. Pour les poètes (Michaux, Borges, Kipling), la bête évoque : l'animal (tigre, jaguar, panthère) est incantation. Pour les scientifiques (Luo, Johnson, Martenson), la bête se troque : l'animal (Tigre) est incarnation. Cependant, dans les deux cas, les animaux génèrent de l'information (selon différents niveaux d'organisation, du moléculaire au stellaire) et provoquent du sens (direction, signification, sensation) en les articulant. Qu'il s'agisse de reproduction biologique et/ou symbolique, traversé et investi de toute part, l'animal tient lieu de *medium (stands for)*. Il participe d'une puissante économie politique où l'on travaille sans relâche le potentiel organique des corps, leur hybridité⁹⁶ comme leur transpécificité. Ainsi, l'existence de ce tigre moyen

⁹⁴ Voir Matthew Chrulew, « Managing Love and Death at the Zoo: The Biopolitics of Endangered Species Preservation », *Australian Humanities Review*, 2011.

⁹⁵ Voir ici Kristin Nowell, *Far From a Cure: The Tiger Trade Revisited*, Cambridge, TRAFFIC International, 2000.

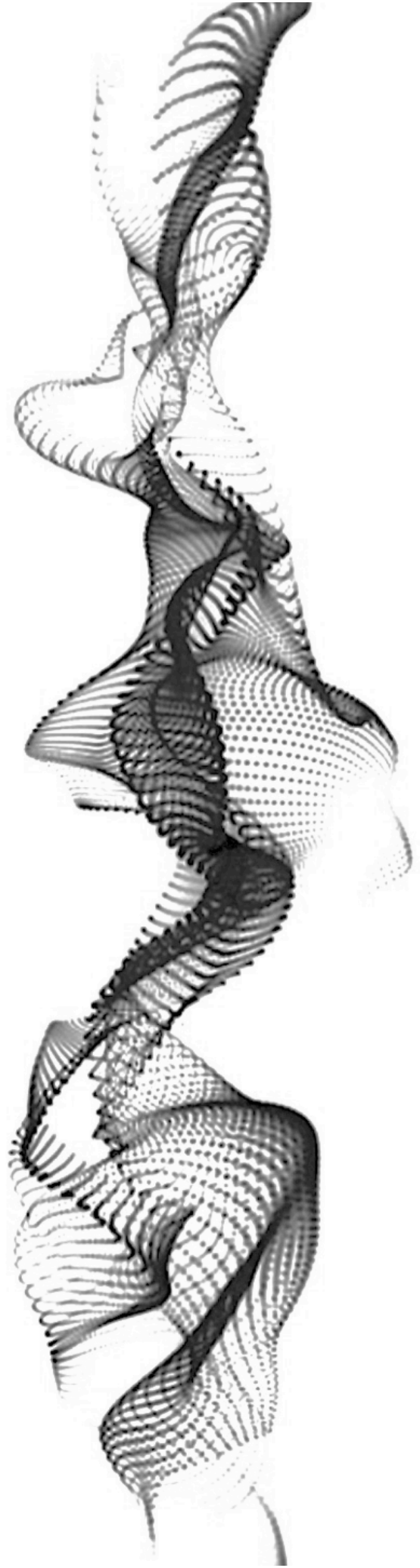
⁹⁶ À noter, en termes stricts d'hybridité et de biologie reproductive, les essais fructueux réalisés aux Etats-Unis par Baghavan Antle et ses *Ligers* (mélange entre un tigre et un lion). Lire Jon Cohen,

contemporain n'est-elle plus seulement constituée de gènes, de chair et d'os. Elle est aussi composée d'imaginaires et de croyance⁹⁷. Dynamiques et ontogéniques, ces dimensions croisées tendent chacune à imprimer leur cours au développement de l'individu, faisant de ce dernier le produit et le processus d'un véritable jeu d'écriture⁹⁸. Distribuée, agencée, partagée, modulée, mais aussi artificialisée, la vie même de ces animaux témoigne ainsi d'une profonde logique d'information et de communication.

Almost chimpanzee: searching for what makes us human, in rainforests, labs, sanctuaries, and zoos, New York, Times Books, 2010, pp. 31 à 53.

⁹⁷ Voir notamment Paul Wells, *The animated bestiary: animals, cartoons, and culture*, Rutgers University Press, 2009, 240 p.

⁹⁸ Dans l'étude 2, je reviens en détails sur cette question de l'écriture, mais je suggère d'ores et déjà ici que ce jeu d'écriture est aussi le notre, le mien, comme celui d'ailleurs de l'animal-thèse.



Étude 1 : Le commerce de la bête

The word "beasts" should properly be used about lions, leopards and tigers, wolves, and foxes, dogs, apes and other which rage about tooth and claw, with the exception of snakes. Further, they are beasts because of the violence with which they rage, and are known as wild (Ferus) because they are accustomed to freedom by nature and are driven (Ferantur) by their own wishes. For their wills are free, and they wander hither and thither, and where the spirit (Animus) will lead them, there they roam.

T. H. White, *The Book of Beasts*

Entre milieux et organismes vivants, entre biotopes et biocénoses⁹⁹, ronfle donc un antique trafic. C'est ainsi que se développe, progressivement et sous une forme actualisée empruntant les traits de notre modernité, un véritable commerce entre jungles de garage et animaux « exotiques ». Dans cette première étude, je tâche de conceptualiser, sous l'étiquette d'un *beastness* que j'espère évocateur, ce curieux négoce. Pensé dans la perspective d'un temps long, un tel le commerce de la bête nous invite ici à reconsidérer les relations humanimales sous l'angle historique de leurs productions (que nous dirons alors *aniculturelles*), mais aussi sous celui, transhistorique, de leurs puissances anthropogéniques. C'est ainsi que je propose de considérer tout commerce du genre par delà les simples logiques économiques ou boutiquières qu'il implique, en suggérant notamment à l'analyse une perspective médiatique qui serait celle d'échanges technico-organiques mutualisés, c'est-à-dire la prise en compte d'échanges non seulement marchands, mais affectifs, politiques et culturels.

⁹⁹ Le terme *biocénose* renvoie à l'ensemble des êtres vivants d'un biotope donné. Ainsi, la biocénose et le biotope constituent ce qu'on appelle un écosystème.

Ce second chapitre porte donc sur un des concepts phares de la thèse, un concept que l'on pourrait dire conducteur puisqu'il permet d'articuler entre eux quelques-uns des liens écosystémiques rattachant désormais quantité d'animaux transpécifiés (comme le portrait de Honey commence à les figurer) et nombre d'espaces postnaturalisés (tels que le *Wild Animal Sanctuary* de Tawny peut les suggérer).

Tous, en devenir...

[I]dentités

Filiation : commerciale

Règne : *animalisé*

Embranchement : *affectif*

Classe : *laborieuse*

Ordre : *non-établi*

Famille : *composée*

Genre : *trans*

Espèce : *conceptuelle*

Génération : humanimale

Nom : *Beastness*

Date de naissance : *inférée*

Habitat : *cash comme caste*

Diète : *protéinée*

Association : divorces et reliques

Avatar : *companion species*

Jalon : *cortico-tripal*

Reterritorialisation : *déterritorialisable*

[D] Beastness

Aujourd'hui employé pour désigner des échanges financiers, d'agents et de capitaux, le mot commerce (*business* en anglais) dit l'économie de marché, renvoie au négoce en tout genre, amende le capitalisme. Mais cette acception reste récente qui relègue au second plan un champ sémantique beaucoup plus large, historiquement attribuable au mot¹⁰⁰, pour qui entretenir un commerce avec quelqu'un ou quelque chose renvoyait alors à cette embarcation commune sur laquelle voguaient bourses et cœurs, comptabilité et littérature. Dans la perspective de notre beastness donc, le mot commerce est à comprendre au sens que l'on donnait autrefois au terme, signification non exclusivement économique (comme pourrait aujourd'hui le laisser penser son emploi), mais bien relationnelle. On entretenait ainsi commerce avec une dame, on disait d'un homme qu'il était d'un commerce agréable. Kaléidoscope de modalités relationnelles, notre commerce de la bête est affaire de bricolage comme de braconnage.

En effet, qu'elles soient subies ou encouragées, les transformations animales ne vont donc pas sans modifier de concert organismes, cultures et représentations. Ainsi s'articulent *bios*, *ethos*, *pathos* et *logos*, s'ébauchent gueules et visages. De ces expérimentations grandeur nature jailliront ainsi de puissantes civilisations, faisant de la question domestique un axe névralgique du développement des sociétés modernes et de leurs explosions¹⁰¹. C'est pourquoi le concept de beastness s'attache précisément à cet étrange commerce de bestialités. Il fait bien sûr référence à ces importants flux monétaires chaque année (ré)investis dans une économie animale pas toujours reluisante¹⁰², à ces vies qui, depuis des millénaires, se sont usées le long des

¹⁰⁰ Voir les différentes acceptions du mot dans l'histoire de la langue française à l'adresse suivante : <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=3074998590> - page consultée le 22 mars 2013.

¹⁰¹ À propos de puissances domestiques, voir Jared Diamond, *Guns, germs, and steel: the fates of human societies*, New York, W.W. Norton & Co., 1999.

¹⁰² À titre d'exemple, l'*American Pet Products Association* estime, pour l'année 2009, les dépenses faites par les 72 millions de foyers nationaux possédant un animal de compagnie à quelques 47,7

flancs domestiques, à ces efforts colossaux nourris par des générations et des générations animales. Mais dire *beastness*, c'est aussi intégrer toute une économie affective où la vie partagée des hommes et des bêtes ne va pas sans moduler biologies, reproductions, comportements, cultures, mythologies, religions et sacrifices. C'est enfin, ne jamais oublier le travail de fond d'une sélection artificielle draconienne, cette manie exigeante d'une chasse aux traits domestiques qui, consciemment ou non, favorise ici et là d'étranges formes de vie. En d'autres mots, la cohabitation humanimale renvoie inlassablement au commerce de ce(ux) que travaille(nt) en continu l'agrégation biopolitique de liens hybrides et que je nommerai un peu plus loin *aniculture*. C'est alors que l'animal est souvent convoqué pour expliquer, voire justifier, certaines de nos comportements tant sa figure¹⁰³ sert à situer, sur le plan des idées, mais aussi sur celui des actes, la hiérarchie des bêtes, la responsabilité des hommes vis-à-vis d'elles, l'importance ou non de leur reconnaître un statut, etc. Sans

*Beastness is
about alliances
between kingdoms.
As such, it soon became a
(bio)political issue.*

eux, nous n'existerions pas, littéralement et métaphoriquement. Et sans nous..., ils seraient assurément tout autres.

Voilà pourquoi, parler *beastness* et penser commerce de la bête, c'est s'intéresser au cash et aux castes, aux mariages et aux divorces, à tous ces héritages qui marquèrent à jamais nos assiettes, nos champs, nos laboratoires et nos foyers. Pour autant, comment rendre compte d'un tel

commerce ? Comment saisir, dans leurs flux et leurs mobilités, un ensemble de dynamiques relationnelles à la fois matérielles et immatérielles, économiques et affectives, non seulement quantitatives, mais qualitatives, toujours vitales ?

milliards de dollars. À ces chiffres, qui concernent la face dorée des relations humanimales, il me paraît important d'ajouter d'autres comptes, notamment concernant les côtés plus obscurs de la force animale. Je pense à ces immenses trafics que contrôlent l'industrie aviaire et bovine, certains laboratoires d'expérimentation ou encore, plusieurs organisations mafieuses chargées du commerce illégal d'animaux exotiques. Bien entendu, la plupart de ces chiffres sont difficiles à obtenir et ce faisant, notre *beastness* délicat à estimer quantitativement. Pour autant, nous verrons plus loin que de telles estimations ne se comptent qu'en milliards de dollars et qu'il s'agit bien là de *big beastness*.

¹⁰³ Pour l'histoire de cette question animale, voir aussi Jacques Derrida, *Séminaire La bête et le souverain*, Paris, Galilée, 2008.

D'abord, en tâchant de cartographier cet important pacte domestique, à l'aide d'un dispositif d'enquête ethnographique et transpécifique spécialement conçu, qui rendrait précisément compte de ces centres commerciaux animaux dans la souplesse de leur transpécificité. Ensuite, en privilégiant une approche filière grâce à laquelle distinguer avec précision l'intégration verticale des acteurs. C'est-à-dire, en me concentrant sur certains foyers de commerces animaliers tels les centres de reproduction, les laboratoires, les sanctuaires ou encore les zoos. Enfin, en racontant le parcours de ces corps pris au cœur d'un réseau de rapports non seulement interspécifiques, mais transpécifiques, en interactions continues. C'est-à-dire, en suivant le genre et les techniques classiques attachés au style historique biographique, détournée pour la circonstance en entreprise biographique. De la sorte, je m'intéresse à nos relations humanimales contemporaines depuis la prise en compte, à la fois géographique et culturellement inscrite, d'une série d'existences postnaturelles. En m'attachant ainsi aux processus d'information et de communication qui opèrent aujourd'hui au cœur des jungles de garage, mon propos se retrouve, lui-même, animé d'un vivant commerce entre les bêtes. Commerce qu'un ensemble de relations processuelles non seulement permettent, mais entretiennent. En aucun cas donc, notre entreprise cartographique ne saurait donc être dissociable de ces mouvements. La carte fait ici partie intégrante du territoire.

Avant que d'éprouver plus avant les vigueurs de mon concept, je voudrais simplement rappeler que l'idée même de beastness ne va pas sans sa propre transpécificité, c'est-à-dire, sans relations, sans compagnons ni congénères. Tel une triade symbiotique, il n'y aura donc pas de beastness sans biographie, ni de biographie ou de beastness sans arkéographie. Je développe le reste de cette triade conceptuelle dans l'étude suivante, mais je souligne d'ores et déjà que chacun de ces concepts n'est capable que d'opérations singulières. De la même manière, chacun de ces membres n'est jamais aussi habile à déployer ses propres puissances que mis en relation avec d'autres forces, en l'occurrence, celles dont sont capables les deux autres conceptualisations germaines. À sa manière donc, chaque concept couvre un territoire, en détermine les

seuils et réussit à en faire varier les intensités, notamment là où ses coéquipiers peinent quant à eux à circuler. Mais c'est de concert que chacun des concepts s'épanouit le mieux. Beastness, biôgraphie et arkéographie sont donc à distinguer même si ils ne sauraient être dissociés. En effet, la biôgraphie permet de mettre à jour (et peut-être aussi, au jour) les leviers de tout beastness tandis que l'arkéographie élève les deux premiers principes à un niveau macroscopique supérieur. La biôgraphie correspond ainsi au premier mouvement de vectorisation dont j'ai parlé plus haut (descriptif, filiatif et déductif) tandis que beastness renvoie au deuxième mouvement de vectorisation dont il était alors question (représentatif, génératif et inductif), là où l'arkéographie porte finalement un troisième et dernier mouvement de vectorisation (évocatif, associatif et abductif).



Figure 7 : Commerce des regards au *Houston Rodeo Festival*

En d'autres mots, faire la biographie d'un animal singulier permet d'actualiser chaque fois un peu plus finement la multiplicité de notre beastness (trajectoire, mais aussi mouvement dans l'espace, de même qu'espace en mouvement). L'actualisation d'une telle multiplicité renvoie alors à un mouvement plus vaste encore, à la fois écologique et médiatique, de vies partagées, d'embarcation commune. C'est-à-dire, d'une arkéographie.

[R] Aniculture

Bricoler la nature, y compris animale, à des fins plus ou moins définies est tout sauf un phénomène récent. Ainsi, les manipulations zoologiques et biotechnologiques contemporaines ne sont pas sans rapports avec un mouvement à la fois plus large et plus ancien de modifications non seulement agricole, mais « anicole ». Génériquement désignés sous le terme de « domestication », de tels rapports abritent (et entretiennent) un agencement baroque de métamorphoses, plus ou moins graduelles et raisonnées, du vivant. Depuis la sélection par croisement reproductif de traits désirables jusqu'à la manipulation génétique du code de la vie même, nous savons cette histoire des relations humains/animaux aussi longue que vitale¹⁰⁴. De la même manière, nous mesurons l'importance de cette aniculture pour les civilisations humaines ainsi que le caractère déterminant de son évolution et des transformations ainsi encouragées¹⁰⁵.

Cependant, par delà la simple justification utilitaire (« l'humain a des besoins, pour cette raison, nous capturons, sélectionnons, croisons, reproduisons, élevons, tuons des milliers d'animaux »), il m'apparaît nécessaire d'appréhender ces associations du vivant non plus seulement sous l'angle de leurs productions (économiques, politiques et sociales) ou encore sous celui de leurs conditions de possibilité (biologiques et

¹⁰⁴ Pat Shipman, Lucinda Backwell, Francesco D'Errico [et al.], « The animal connection and human evolution. », *Current anthropology*, vol. 51 / 4, 2010, p. 519-538.

¹⁰⁵ Jared Diamond, *op. cit.*

culturelles), mais bien aussi selon leur potentiel évolutif. Ce mélange indécidable d'animalités participe alors moins d'une dénaturation ou d'une enculturation¹⁰⁶ que d'une animation. Plus tout à fait sauvages, ni complètement apprivoisées, nombre des existences cultivées par ce cirque domestique apparaissent dès lors problématiques. Humainement reconditionnées, elles composent désormais une ménagerie à l'expressivité étonnante¹⁰⁷.



Figure 8 : *Boosting Fitness*

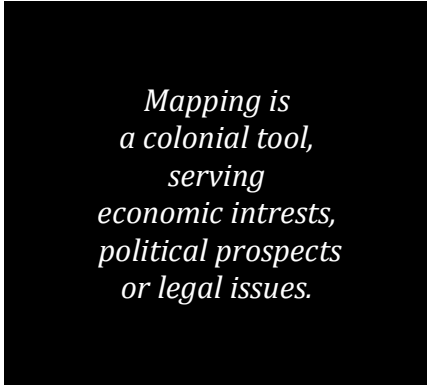
Difficile à cartographier, le phénomène s'avère extrêmement complexe tant il mobilise et imbrique, à des échelles et des niveaux différents, quantité d'interactions interspécifiques (biologiques et culturelles, économiques et affectives, physiques et psychiques). Ce qui ne va pas, bien entendu, sans troubler certaines conceptions classiques du vivant. Car, en soutenant *de facto* un déplacement des catégories

¹⁰⁶ Margaret Mead, « Papers in Honor of Melville J. Herskovits: Socialization and Enculturation », *Current Anthropology*, vol. 4 / 2, avril 1963, p. 184-188.

¹⁰⁷ À propos de ménageries mutantes et de taxonomie bouleversée voir en particulier le travail d'Harriet Ritvo, *The platypus and the mermaid, and other figments of the classifying imagination*, Cambridge, Harvard University Press, 1997.

ontogénétiques et taxonomiques traditionnellement rattachées aux espèces, l'existence de ces animaux défie les narratifs biologiques et anthropologiques traditionnels. Plutôt, donc, que d'articuler ces données à partir de classiques concepts bicéphales, tels nature/culture, objet/sujet, bourreau/victime, je propose de penser ces vies animales en termes d'individuations et d'évolutions créatrices¹⁰⁸.

Voilà pourquoi, je m'attache moins à ce petit bout d'histoire « culturelle » solidement épingle à la suite d'une longue évolution « naturelle », que je n'entends véritablement problématiser la transpécificité de ces existences pour lesquelles la plupart de nos appareillages conceptuels traditionnels semblent ne plus suffire. Non plus seulement formes de vie, mais bien complexe de vitalité, la vie animale telle que je la conçois dans ce texte, suggère un réel potentiel de transformations bio/zoo/philo/technologiques. Ce faisant, on devine la plasticité importante, de même que la résistance toujours créative, d'un mouvement communicationnel animalisé. Mouvement qui est aussi celui d'une animalité douée de communication. En d'autres mots, cette animation, bien qu'intrinsèquement irréductible à la simple biologie des êtres, n'a de cesse d'entraîner dans son sillage quantité de formes vivantes au creux desquelles fraye, presque instinctivement, le passage d'un courant informationnel. Courant qui est à la fois singulièrement incarné et toujours, quelque part, enceint d'une contagieuse multiplicité.



*Mapping is
a colonial tool,
serving
economic interests,
political prospects
or legal issues.*

¹⁰⁸ Je reviens en détails, dans les études 4 et 5, sur le concept simondonien d'individuation et sur celui, bergsonien, d'évolution créatrice.

[E] *Hold Up*

À l'instar de notre technologie¹⁰⁹, indissociable elle aussi de tout narratif anthropogénique¹¹⁰, l'animalité semble bien avoir dû circuler non seulement de corps en corps, mais de discours en discours. Mobilisée à répétition pour expliquer non seulement notre évolution humaine, mais aussi pour définir notre spécificité vis-à-vis des autres animaux, la domestication d'une partie de ces derniers occupe une place importante dans la grande saga des origines humaines (saga au demeurant racontée *par* des humains, *pour* des humains, *à* des humains et dont les implications ne vont jamais sans conséquences importantes pour les autres membres du royaume¹¹¹).

Fable. Lorsqu'*apparurent* agriculture, aniculture et écriture, l'histoire remplaça la préhistoire. À mesure que le chasseur se faisait progressivement éleveur, à mesure que le monde se mit progressivement à pouvoir être puissamment réécrit (un monde qui jusqu'ici était soit lu, soit déchiffré), à la faveur donc d'un nouveau rapport au monde, l'humanité devenait *sapiens*. En expérimentant sur et avec l'animal (l'animal du dehors, mais aussi l'animal du dedans) s'ouvrait alors un immense champ des possibles¹¹². Non pas que ce champ ait été, jusqu'ici, complètement vierge¹¹³. Mais bien que cette sagesse ait alors compris, au point de devoir désormais la pratiquer sans vergogne, les avantages d'un tel *hold-up*. C'est alors que détourner ainsi les souffles de la nature allait devenir non seulement un sport, mais une croisade aux ressorts évolutifs puissants. On s'agrégea ainsi les services de quelques loups devenus chiens

¹⁰⁹ À propos de *techné* et de *logos*, du discours sur la technique ou des techniques du discours, voir Bernard Stiegler, *La technique et le temps*, Paris, Galilée, 1994. & Michel Onfray, *Féeries anatomiques : généalogie du corps faustien*, Paris, Grasset, 2003.

¹¹⁰ À propos de technologie et d'anthropogénèse, voir André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole 1, Technique et langage*, Paris, A. Michel, 1964. & *Le geste et la parole 2, La mémoire et les rythmes*, Paris, A. Michel, 1965.

¹¹¹ Voir ici la discussion ouverte par Pat Shipman, *op. cit.*

¹¹² À propos de lumière et d'obscurité, je reviens dans l'étude 5 sur le cas des peintures rupestres, leurs représentations fortement animalisées et l'hypothèse du proto-cinéma.

¹¹³ De ce point de vue, la chaîne trophique pourrait être considérée comme l'ancêtre stéréotypable de toute médiatique, peut-être même le lieu le plus ancien non seulement d'un recyclage des corps mais d'une corporité sans cesse à réinventer.

et l'on fit rapidement de la manipulation, cette action primaire et première de la main humaine sur les corps animaux, un puissant bouclier biotechnologique. Le champ domestique devenait expérimental et même si l'on devinait un peu de ce pouvoir des corps ainsi retravaillés, on ne soupçonnait probablement pas (comment aurait-on pu ?) toutes les potentialités co-évolutives qui en résulteraient alors.

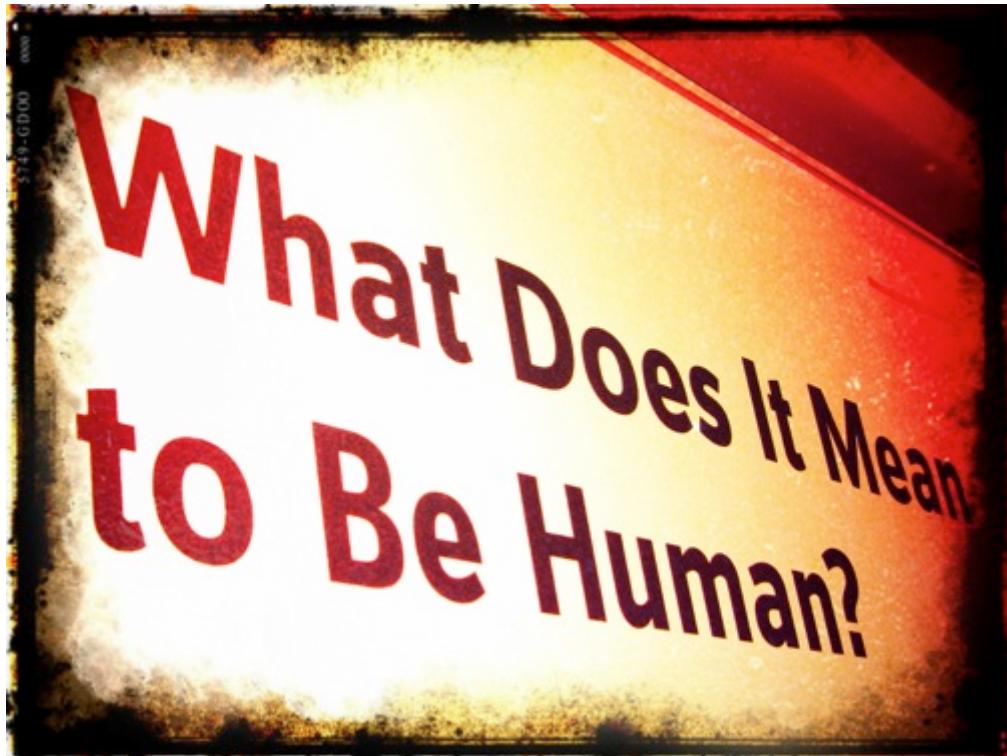


Figure 9 : Casse-bête


Nous aurions donc profité deux fois de l'animal. D'abord, pour passer de proie à prédateur, en nous assurant des forces et des prédispositions d'autrui pour, par exemple, chasser de plus gros gibiers et ainsi, nous octroyer la part du lion, mais aussi pour transformer à notre avantage quantités de formes de vie devenues alors, pense-t-on encore parfois, corvéables à merci. Ensuite (et ce mouvement n'est probablement pas sans lien) pour asseoir notre nouveau pouvoir, pour répartir comme il se devait rôles et mérites, statuts et obligations. Pour renégocier non plus les parts, puisque le Lion n'en a souvent que pour lui, mais les répartitions. C'est ainsi que nous aurions

décidé non pas de gouverner le monde, mais bien d'un mode de gouvernance pour notre monde désormais humanimalisé. Monde qui donc, dès ses débuts, n'était pas seulement humain, mais d'ores et déjà transpécifique, puisque précisément nourris de ces contacts entre espèces différentes. Cette proto-biopolitique repose ainsi sur deux mouvements mutagènes. Le premier engage, le long d'une sélection humainement orientée, le corps de nouveaux animaux, tandis que le second détermine, en même temps que quantité de représentations animales, au gré donc d'une attribution générale des pouvoirs, la latitude de mouvement de ces animaux. Mais c'est alors qu'un troisième mouvement, inhérent aux animaux eux-mêmes, et qui bien souvent est oublié ou négligé, accompagne le déploiement d'un véritable potentiel de création. On comprend le mouvement de spéciation (du loup, au chien), on comprend le mouvement de dressage (faire faire au chien ce que l'on décrète que les chiens doivent faire), mais comprend-on vraiment le mouvement de transpécification (le devenir-humain du chien et le devenir-chien de l'humain) ?

Car, si l'on peut diversifier les races de chien à outrance, si l'on peut entraîner l'animal à telle ou telle tâche, à tel ou tel comportements, si l'on peut lui autoriser certains parcs et lui interdire certains magasins, lui ouvrir des boulangeries, des boîtes de nuit et des chenils, que fait-il, ce chien, d'une existence certes encadrée (quelle existence ne l'est pas ?), mais résolument ouverte ? Peut-on dès lors penser la plupart de nos pionniers animaliers (anciens comme contemporains, chiens comme tigres) tels des *media* en perpétuelle évolution ? *A minima*, la question invite à réfléchir la force des rapports inter et intraspécifiques, rapports qui font et défont les existences mêmes d'organismes vivants (humains compris). Au même titre que n'importe quel *medium*, un organisme vivant ne participe-t-il pas toujours de logiques croisées d'information et de communication ? Or, généralement associé à la mise en forme de l'inerte et du minéral, l'humain façonnement du monde s'appréhende le plus souvent depuis un point de vue centré sur l'inorganique et sur le potentiel de transformation qui lui est associé. C'est ainsi que le sable peut être transformé en microprocesseurs ou devenir verre tandis que la pierre peut éventuellement servir à la construction d'abris ou de

projectiles. Mais *quid* de végétal et de l'animal ? Quid donc, de la rencontre entre *bios* et *teckné* ? Voilà pourquoi, je voudrais ici élargir certaines de nos conceptions technogéniques à l'organique et ainsi, interroger le véritable caractère mutagène de ces existences pionnières tout en réfléchissant à l'expressivité inexplorée qu'elles contiennent.

Je voudrais ainsi revenir quelque peu à la relationnalité inhérente au commerce de la bête et à quelques-uns de ces marchés actuels comme ceux que figurent désormais les jungles de garage. Grâce au portrait de Honey, nous avons commencé de cartographier certains des modes d'existence propres aux espaces postnaturalisés que figurent ici les jungles de garage américaines. Pour prendre un peu de distance vis-à-vis de cette actualité explosive, j'ai souhaité revenir, par l'intermédiaire de ce concept opératoire qu'est notre *beastness*, à la perspective du temps long, c'est-à-dire à l'aniculture et à cette fable, finalement très sérieuse, des leviers anthropogéniques. Ce faisant, nous commençons de mieux mesurer l'importance non seulement du milieu pour les organismes vivants qui s'y déploient, mais des organismes vivants pour le milieu qui s'en trouve potentiellement enrichi, mais nécessairement mobilisé. À la croisée de ces mouvements d'information et de communication gît donc la question des relations, du lien et des puissances qui les accompagnent, *entre* organismes et milieu. Une des dimensions de notre *beastness* s'attache ainsi à la problématique médiatique, problématique faisant de chaque entité vivante un émetteur/récepteur d'information en même temps qu'un personnage à part entière de la communication.



*Media-oriented modes
of affectiveness*

Variations sur le thème de... l'*animal medium*

Inscrite au cœur des études en communication, l'écologie médiatique déploie ainsi ses analyses autour d'une arithmétique aussi simple que contre-intuitive. Pour elle, $1+1=3$. Lorsque additionnés, deux termes, deux chiffres, deux entités, quoiqu'il arrive, produisent – de la matière organisée, de l'organisation matérialisée ou encore des discours. C'est ainsi que l'addition de termes disparates ne saurait être véritablement neutre. Dès lors, la mise en contact, la communication et l'échange d'informations génèrent toujours autant qu'ils impliquent. La réflexion est valable pour les empires¹¹⁴, les routes et les moyens de communication, mais aussi pour les individus. Ses effets s'observent ainsi à un niveau sociétal comme à une échelle neuronale. Voilà pourquoi, penser depuis une perspective biographique, les rapports humanimaux mobilisent des principes véritablement écologiques. Insérer leur animativité dans un cadre théorique (en l'occurrence, communicationnel et médiatique), offre ainsi quelques outils analytiques importants.

Il est banal de considérer que la technique opère la médiation entre la nature et l'homme. Par cela, on entend généralement que la technique apporte un certain nombre de moyens qui permettent de transformer des ressources naturelles, données d'emblée, en éléments utiles à l'homme. Nous voudrions ici donner au mot de médiation un sens plus fort en montrant que, en particulier dans les processus d'élaboration technique, se spécifient de façon conjointe les dispositifs et les éléments naturels ; loin de pouvoir être décrit par des propriétés intrinsèques des éléments naturels, le caractère de ressource doit être appréhendé comme le rapport construit par la médiation technique entre éléments naturels et formes d'organisation socio-économiques.¹¹⁵

Dès lors, chaque organisme peut-être considéré comme le vivant résultat, l'aboutissement, mais aussi le témoin et le messager, d'une évolution millénaire. Mais, depuis que quelques-uns se sont vus greffer, à l'extrémité de ce continuum évolutif,

¹¹⁴ Harold Adams Innis, *The Bias of Communication*, Toronto, University of Toronto Press, 1951.

¹¹⁵ Madeleine Akrich, « Les formes de la médiation technique », No. 60, 1993, p. 92.

une prothèse culturelle (plus exactement : une extension humaine), ces formes de vies animales d'un genre nouveau, la biologie seule ne saurait en rendre compte... De nombreux organismes, notamment ceux que l'on dit « domestiques » sont ainsi l'incarnation de deux histoires, de deux narrations écologiques, de deux lignages : l'un, biologique, l'autre, culturel. Or, de ce point de vue, et même si ce point de vue est le plus souvent cantonné aux seules machines et à l'inorganique transformé, les études de la science et de la technique ont déployé tout un arsenal visant à mieux comprendre ce que la vie partagée des hommes et des machines produisait de situations nouvelles, mais aussi de capital, d'usages, d'interactions, de modes de vie, d'affect, de devenirs enfin¹¹⁶. Il s'agit dans ces cas-là de penser non seulement les conditions de possibilité d'une innovation technique, mais bien aussi ses effets, à la fois technologiques et sociaux¹¹⁷.

Il existe ainsi tout un courant, dans les études en communication, qui s'attache à penser la machine, l'outil et la prothèse comme constitutifs de l'humanité, à la fois dans sa genèse et dans son développement. Je voudrais ici reprendre une partie de cet arsenal théorique pour penser non plus seulement l'outil et la machine inorganique, mais la domesticité animale comme un des fondements médiatiques de l'histoire humaine.

Au même titre que les machines sociales qu'on peut ranger sous la rubrique générale des Équipements collectifs, les machines technologiques d'information et de communication (de l'informatique à la robotique en passant par les médias) opèrent au cœur de la subjectivité humaine, non seulement au sein de ses mémoires ou de son intelligence, mais aussi de sa sensibilité, de ses affects, de ses fantasmes inconscients... On ne peut juger ni positivement ni négativement une telle évolution machinique ;

¹¹⁶ Madeleine Akrich, Bruno Latour et Michel Callon, *Sociologie de la traduction : textes fondateurs*, Paris, Ecole des mines de Paris, 2006.

¹¹⁷ À propos de médiations, de conditions de possibilité et d'élévations au carré, voir les travaux de Thierry Bardini, en particulier son dernier livre *Junkware*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2011.

tout dépend de ce que sera son articulation avec des agencements collectifs d'énonciation.¹¹⁸

Pour F. Guattari, les machines technologiques d'information et de communication opèrent au cœur de la subjectivité humaine. Pour moi, les machines domestiques, opèrent de manière tout aussi puissante au cœur d'une subjectivité partagée, non seulement humaine, mais aussi chienne, simiesque, tigresque ou souricière. En engageant une multitude de devenirs, ces machines transpécifiques (re)conditionnent l'existence de toute une ménagerie (humaine comprise), selon une dynamique multifactorielle de sélections et de mise en forme plus ou moins créatives. Ainsi, dire : sans bêtes, pas d'homme, fait référence à ce co-façonnage du monde organique. Or, cette inclinaison pour le moins universelle à la mise en forme et à la déformation, je la constate le plus souvent rapportée à l'inorganique, au minéral, à la pierre, à la glaise, au fer ou au silicone. Je propose donc ici de la rapporter à l'organique, aux pattes, aux croupes, aux museaux, à un trafic phénotypique (qui est aussi génotypique) mondialisé. Reprendre ainsi, toujours dans une perspective écologique et médiatique, un ensemble de réflexions déjà opérées sur la machine permet d'en essayer la translation sur l'animal. En particulier lorsque ce dernier est dit « domestique », c'est-à-dire en passe de devenir non seulement un artefact vivant, mais un vivant artefact.

De ce point de vue, mon travail s'apparente à une certaine activité académique contemporaine, celle désormais désignée sous l'étiquette un peu lâche d'Études animales. À l'instar de nombreuses « Études culturelles », les Études animales s'inscrivent à la croisée de nombreux savoirs disciplinaires (la zoologie, l'anthropologie, la littérature, mais aussi la psychologie, l'histoire de l'art ou encore les études vétérinaires et l'éthologie). La plupart de ces études s'attachent ainsi à mieux comprendre le rôle et l'importance des interactions non seulement biologiques, mais aussi culturelles, qui existent entre organismes vivants d'espèces différentes¹¹⁹. Leurs

¹¹⁸ Félix Guattari, *Chaosmose*, [Paris], Galilée, 1992, p.15 et 17.

¹¹⁹ Marianne DeKoven et Michael Lundblad, *Species Matters: Humane Advocacy and Cultural Theory*, Columbia University Press, 2012, 333 p.

adeptes enquêtent du côté de nos assiettes¹²⁰, de nos laboratoires de recherche¹²¹, de nos foyers¹²², de nos entreprises de distractions massives¹²³, mais aussi de nos littératures comparées¹²⁴, de nos croyances¹²⁵ et de nos sciences¹²⁶. Je souhaite ici suggérer, à ces Études Animales bourgeonnantes, quelques pistes de réflexion sur les rapports entre animalité et communication, c'est-à-dire à la fois sur la vie humanimale partagée, mais aussi sur le potentiel adaptatif et créatif que toute forme de vie recèle.

Dans cette perspective, ce n'est plus seulement l'inorganique, mais bien aussi l'organique, non plus seulement la technologie, mais le vivant biotechnologisé, non plus seulement le sable et les microprocesseurs, mais l'ADN et les organismes génétiquement modifiés, qu'il faudrait alors considérer comme le résultat vivant et le vivant processus de *médiations*. C'est-à-dire comme le puissant milieu d'individuations complexes. Dès lors, l'animal apparaît à la fois comme un objet (d'élevage, de reproduction, d'implication), comme un sujet (vivant, souffrant, communiquant, plus ou moins empli d'intentionnalité), mais aussi comme un *medium* (un milieu, un moyen, un intermédiaire). Rappelons que pour la biologie, un *medium* est la substance à l'intérieur de laquelle ou grâce à laquelle une culture se développe, tandis que pour la médiatique, un *medium* est une technologie à l'intérieur de laquelle une culture se développe. Pour les Études animales, un *medium* pourrait bien être un organisme vivant à l'intérieur duquel se développe une culture. Ainsi, si l'on pense à

¹²⁰ Susan Squier, *Poultry Science, Chicken Culture: A Partial Alphabet*, Rutgers University Press, 2012, 272 p.

¹²¹ Jim Endersby, *A guinea pig's history of biology*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 2007.

¹²² Aubrey Manning et James Serpell, *Animals and human society : changing perspectives*, London; New York, Routledge, 2006.

¹²³ Ralph R. Acampora, Helena Pedersen, Natalie Dian, *Metamorphoses of the Zoo: Animal Encounter after Noah*, Rowman & Littlefield, 2010, 271 p.

¹²⁴ *Animals and the Human Imagination: A Companion to Animal Studies*, éd. Aaron Gross et Anne Vallely, Columbia University Press, 2012, 371 p.

¹²⁵ Sue Donaldson et Will Kymlicka, *Zoopolis: A Political Theory of Animal Rights*, Oxford University Press, 2011, 264 p.

¹²⁶ *Animals and Science: From Colonial Encounters to the Biotech Industry*, éd. Maggie Bolton et Cathrine Degnen, Cambridge Scholars Publishing, 2010, 270 p.

n'importe quel animal « domestique » (chiens, chats, cochons, poulets, vaches, etc.) et que l'on tâche de comparer deux représentants d'une même espèce, force est de constater que l'un pourrait bien être « naturel » (c'est-à-dire plutôt semblable à ses ancêtres, un Husky et un loup), alors que l'autre serait sérieusement bricolé (c'est-à-dire très peu semblable à ses ancêtres, un Shih Tzu et un loup). Fruit d'une longue sélection artificielle notre équipage domestique traduit à sa façon le potentiel d'information et de communication de la vie animale. Ainsi, la plasticité du chien, du poulet ou de l'humain n'est en aucun cas limitée au poulet, au chien ou à l'humain. Il s'agit là d'une tendance comme d'un potentiel inhérent au vivant et sur lesquels joue l'animalité telle que je la problématise dans ce texte.



Figure 10 : Glowing Chimp @ Atlanta Yerkes Primate Center

En incarnant de la sorte le détournement vitalisé de certains processus génétiques et métaboliques, l'existence animale domestique n'a cessé d'être créative, en même temps qu'elle obéissait sans conteste à des logiques résolument productives (économiques, esthétiques ou bien encore politiques). Entre les pressions sélectives de l'environnement (artificielles ou naturelle, extérieures ou intérieures) et les réponses non seulement adaptatives, mais créatives des organismes vivants, entre ce qui se cherche et ce qui se trouve, gît précisément un terreau animal et animalisable. En explorant ainsi, avec plus ou moins de curiosités et/ou d'intensités, les leviers d'une véritable expérimentation vitale, un animal domestique produit alors des modes de vie tout à fait expérimentaux. Or, nous avons hérité des Lumières l'idée glorieuse qu'un individu est une entité à part entière, capable d'autonomie, de libre arbitre et d'indépendance, mais nous semblons (re)découvrir, avec l'avènement de l'âge non plus électrique, mais génétique, les logiques universelles du vivant, c'est-à-dire l'interdépendance et les implications écologiques qui relient ensemble la totalité des formes de vie¹²⁷.

Il faudrait donc ici, à propos de ces singularités et de ces expérimentations vitales à échelles multiples, trouver un autre terme que « domestique » pour désigner ces trajectoires non seulement originales, mais pionnières. En effet, « domestique » dit bien le foyer et la quotidienneté, rappelle la vie partagée et les compromis incessants, mais oublie un peu trop vite, me semble-t-il, l'apprivoisement, le long et lent processus de familiarisation qu'il charrie nécessairement. « Domestique » oublie la durée. Dans cette mesure, considérer la plupart des animaux domestiques comme les composants actifs d'un dispositif technique, mais aussi social, économique, politique et culturel, permet de mieux saisir le potentiel mutagène de toutes interactions humanimales. Potentiel transmué en autant de possibles dès lors que la manipulation humanimale, cette action première de la main humaine sur le corps animal, se pare de biotechnologies. Ainsi le trope (inclinaison *anicole*) rencontre les moyens (scientifico-

¹²⁷ Lynn Margulis et Dorion Sagan, *Acquiring genomes*, New York, Basic Books, 2003.

techniques) et le vivant animal (nous le verrons dans le cas particulier des souris transgéniques) de se redéployer le long de ces lignes contemporaines.

À propos de dispositif, il est important de dire ici quelques mots. La généalogie d'un tel concept renvoie évidemment aux travaux de Michel Foucault, lorsque ce dernier « essaie de repérer sous ce nom, [...] un ensemble résolument hétérogène comportant des discours, des institutions, des aménagements architecturaux, des décisions réglementaires, des lois, des mesures administratives, des énoncés scientifiques, des propositions philosophiques, morales, philanthropiques ; bref, du dit aussi bien que du non-dit, voilà les éléments du dispositif. Le dispositif lui-même, c'est le réseau qu'on établit entre ces éléments [...] par dispositif, j'entends une sorte – disons – de *formation* qui, à un moment donné, a eu une fonction majeure de répondre à une urgence »¹²⁸. Or, en qualifiant de dispositif le réseau possible entre des éléments aussi hétérogènes qu'un règlement ou un bâtiment, Foucault ouvre le champ des disparités et montre l'interconnexion, comme l'interconnectivité du dit et du non-dit, de *ce* qui est avec *ce* qui consiste. Dans le cas des jungles de garage, un tel concept me semble central tant il permet d'ouvrir les logiques commerciales auxquelles je m'attache, à des dimensions supplémentaires. Par delà la présentation binaire classique qui fait de l'organisme un élément et de son milieu un autre élément à même d'explicitier le mouvement d'adaptation, de réaction, voire de création possible à l'intersection des deux et qui, ce faisant, pose souvent en termes de surface la rencontre entre deux entités préformées et ainsi réifiées, le concept de dispositif me semble ouvrir les champs relationnels à des niveaux différents et effectivement disparates. Ce jeu d'ouverture/fermeture, Agamben essaye de le penser à son tour lorsqu'il propose « tout simplement une partition générale et massive de l'être en deux grands ensembles ou classes : d'une part les êtres vivants (ou les substances), de l'autre les dispositifs à l'intérieur desquels ils ne cessent d'être saisis »¹²⁹. Pour autant, si cela dit bien l'étendue comme les rapports de pouvoir associés à ces espaces à

¹²⁸ Cité par Giorgio Agamben, *Qu'est-ce qu'un dispositif?*, Paris, Payot & Rivages, 2007, p. 8 et 9.

¹²⁹ *Ibidem*, p. 30.

l'intérieur desquels vivants et de non-vivants se meuvent, si cela dit bien aussi les positions respectives des uns et des autres de même que leurs puissances, cela me semble, en revanche, manquer d'une dimension qualitative. Je veux dire qu'une telle partition suppose de nouveau la distinction entre organismes et milieu(x), entre êtres vivants et dispositifs. Or, il m'apparaît clairement qu'une telle distinction empêche de penser le mouvement entre ces deux termes en ce sens où les distinguer suppose la pré-instance de leur forme sur, par exemple, leurs devenir. Encore une fois, dans le cadre des jungles de garage, supposer une forme avant les forces, c'est risquer d'enfermer trop tôt ce qui, *de facto*, n'est pas joué dans la forme. C'est ici une des raisons principales pour laquelle je mobilise les travaux de Simondon qui pense l'individu comme la forme d'une solution (comme le résultat, toujours provisoire, mais métastable, d'une résolution) et ainsi invite à considérer le problème et les disparations qui le sous-tendent avant l'information et la prise de forme à proprement dite. La résolution et les processus qui y sont associés deviennent alors plus importants à penser que les résultats en tant que tels. Encore une fois, il faut ici penser l'individu depuis son individuation, plutôt que le contraire (j'y reviens en détails dans l'étude 4). En attendant, je reconnais l'importance du concept de dispositif proposé par Foucault en ce sens où il ouvre la pensée de l'individuation à des dimensions, à des rythmes et à des intensités nouvelles. Par ailleurs, sa visée stratégique et politique me paraît tout aussi importante à souligner dans le cas des jungles de garage, dont nous verrons plus loin les implications en termes, notamment, d'une gestion biopolitique des corps animaux. Dans ces cas là, dit et non-dit, règlements sanitaires et propositions philosophiques, s'avèrent déterminants pour le devenir non seulement de l'animal ou de sa jungle, mais des différents éléments qui composent ici d'autres *échelles*, infra et supra-organismiques. Pour autant, cette conceptualisation, particulièrement dans sa reprise et dans la partition qu'Agamben propose à sa suite, me semble manquer cruellement... d'animation. C'est-à-dire, de mouvements *entre* ce qui est ici, quasi d'emblé, fixé et divisé.

C'est pourquoi le concept de *meshwork*, développé par Tim Ingold, me paraît plus intéressant. En ce sens où il figure précisément moins un dispositif qu'un champ relationnel.

« [...] *there is no inside or outside, and no boundary separating two domains. Rather there is a trail of movement and growth. Every such trail discloses a relation. But the relation is not between one thing and another – between the organism 'here' and the environment 'there'. It is rather a trail along which life is lived. Neither beginning here and ending there, nor vice versa, the trail winds through or amidst like the root of a plant or a stream between its banks. Each such trail is but one strand in a tissue of trails that together comprise the texture of the lifeworld. This texture is what I mean when I speak of organisms being constituted within a relational field. It is a field not of interconnected points but of interwoven lines; not a network but a meshwork* ». ¹³⁰

Mais retour à la fable et à ses pouvoirs, qui veulent que *dans* la plasticité du vivant et son détournement, *Homo sapiens* trouve les moyens de son évolution, en même temps qu'une occasion renouvelée de réfléchir (à) son propre sort.

Dès lors, si l'ADN est effectivement ce grand mécano avec lequel jouer, se dépasser et éventuellement se réinventer, c'est aussi une cause sérieuse de dommages pour nos croyances les plus intimes¹³¹. Tapie à l'intérieur même du génome, la manipulation de ce fameux code pourrait bien avoir raison de nos murs et des identités. Cette culture animale émergente qu'incarne à sa manière chacun de nos portraits développe précisément une série de charges portées à l'encontre de nos murs. Technologiquement orienté, industrielle et moléculaire, ces cultures animales contemporaines, nous rappellent non seulement la plasticité des existences, leurs latitudes et nos marges de manœuvre vis-à-vis de nos ancêtres et de leurs modes de vie, mais bien aussi la perméabilité de ces mêmes existences. Sans l'aide de notre

¹³⁰ in Tim Ingold, *op. cit.*, p. 69 et 70.

¹³¹ Thierry Hoquet, « Bricolages », *Critique*, n° 709-710, juillet 2006, p. 516-528.

compagnie animalière (qui peut se figurer sous les traits d'un animal de compagnie, d'un hamburger, d'un vaccin ou encore d'une colonie bactérienne digestive), il n'y aurait pas d'humains. Ce *bios* sous tutelle que nous abritons (au sens propre comme au figuré), modifie bien sûr notre conception du patrimoine génétique des individus, mais bouleverse aussi nos conceptions relatives à ce qu'est un animal et à ce que nous serions, à sa suite ; de plus, de moins, de semblable, d'autre. De ce point

de vue, les *biomedia* ne sont pas des nouveaux médias. Les *media* ont toujours été *bio*...¹³²

But if it is easy enough to say we must «recognize the plant [animal ?] as autonomous power», even a superpower, we must somehow do the more difficult work necessary to inhabit this space where plants present a paradoxical and uncanny « autonomy » when we are most directly and unmistakably linked to them.

Richard Doyle

Dans une perspective à la fois anthropologique et médiatique, il me paraissait donc important de souligner, dans cette première étude, la puissance du pouvoir animal, en montrant notamment les puissances, les leviers et certaines des conceptualisations possibles. Même cantonné à la cage, cet exercice du pouvoir animal n'en est pas moins un des passages obligés du devenir collectif qui nous impliquent tous (il faut bien fabriquer la cage ou faire avec lorsque le voisin se décide à en fabriquer une). L'animal « domestiqué » n'est donc pas seulement un véhicule passif réductible à un dispositif de transmission ou à quelques signaux (isolé et docile), il est aussi milieu, intermédiaire, dispositif de production et

message (impliqué et retors).

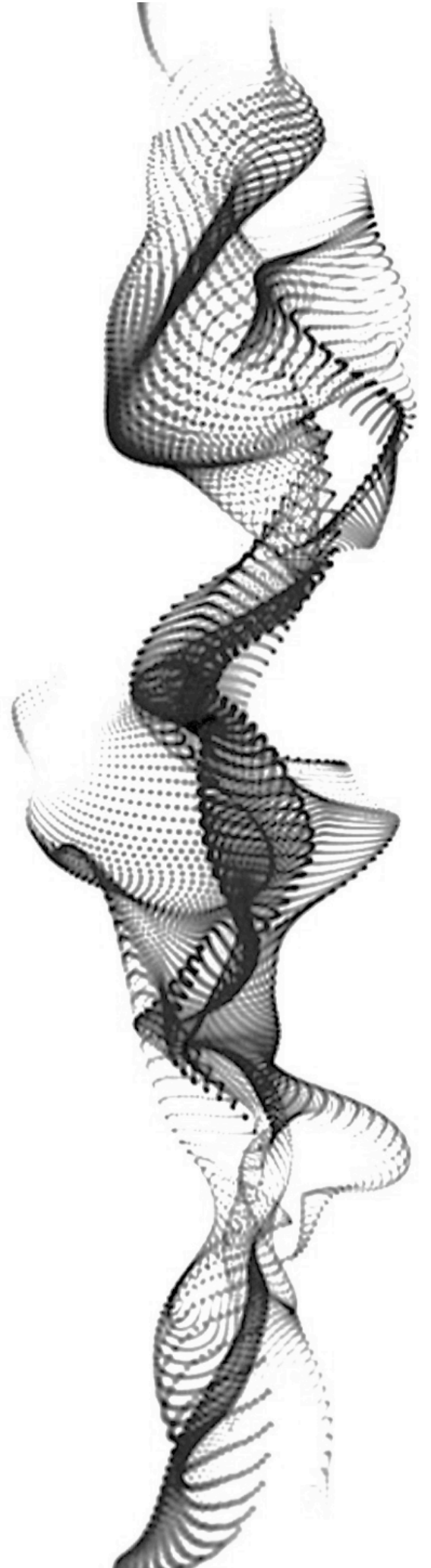
¹³² Je pense ici aux travaux de Eugene Thacker qui s'efforce de repenser la théorie médiatique depuis le mariage de l'informatique et de la génétique. Voir en particulier son livre : *Biomedica*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2004. Or, nous verrons un peu plus loin, avec le portrait de *OncoMouse* que la manipulation humanimale a tôt fait du *bios* un milieu de culture. Ainsi donc, plutôt que de penser les *biomedia* comme les dernières créatures engendrées par notre *mediatite* contemporaine, je suggère, notamment grâce au concept d'aniculture, la prise en compte d'un mouvement plus profond, et qui serait cet enchevêtrement archaïque de *bios* et de *teckné*. En s'adressant d'abord au corps, c'est-à-dire à l'organique, n'importe quel outil est de nature *biologique*. La véritable différence avec l'aniculture réside pour moi dans le caractère retors de la manipulation, en ce sens où, et l'outil « animal » et la main humaine sont organiques et donc, tous deux doués d'une plasticité en même temps que d'une sympathie (pour parler comme Bergson) particulières.

Cette hypothèse d'une culture extensive peut bien sûr être racontée à partir de chacun des points de vue des acteurs impliqués : c'est une nouveauté culturelle dans l'histoire humaine que de faire activement entrer des animaux dans des registres inédits de comportements, phénomène culturel qui s'ajoute à une longue liste de ceux qui désignent l'apprivoisement et la domestication ; c'est une nouveauté culturelle pour ces animaux que d'entrer dans ces registres inédits. Mais l'idée d'une culture extensive, convoquant des êtres les plus divers, une culture au sein de laquelle des inventions se propagent dans des réseaux compliqués où humains et non-humains se font mutuellement faire des choses, se font agir, où les chimpanzés font faire des choses à leurs chercheurs et encouragent ceux des cochons à inventer à leur tour de nouvelles propositions, me semble pouvoir raconter ce qui nous arrive dans des termes qui mettent en appétit par rapport au devenir possible de cette histoire : multiplier les lieux qui, progressivement, composent un monde commun.¹³³

Dès lors, l'animalité bricolée, telle que notre premier portrait la suggérait et telle que l'histoire de la « domestication » peut l'enseigner, est non seulement porteuse d'affects, d'argent, de pouvoir, mais donneuse d'affection, de vie, de leçons. Plutôt donc, que de considérer ces animaux transformés (humains compris)¹³⁴ tels les ambassadeurs d'un moderne cabinet de curiosités, je propose de penser leurs transformations, mais d'ailleurs la « transformabilité » qu'elles supposent, de manière co-constitutive, c'est-à-dire imbriquée et embarquée.

¹³³ Cette hypothèse d'une culture extensive que Vinciane Despret développe ici (in Jean Birnbaum, *op. cit.*, p. 126.), me paraît très importante à considérer dans le cas de nos jungles de garage qui impliquent le plus souvent, côté humains, non pas seulement des chercheurs ou des scientifiques, mais des individus tiers, sans formation éthologique, ni diplôme particulier, et qui, pourtant, vivent avec des organismes au demeurant rarement *testés*, comme dans le cas des tigres par exemple, et, ce faisant, font ensemble leurs premiers pas dans une culture extensive sans protocole, ni hypothèse.

¹³⁴ Nous verrons plus loin, grâce notamment aux travaux de Simondon, quels pourraient être les différents degrés de cette transformation, du physique au collectif, en passant par le vital et le psychique.



Portrait 2 : Rachel

Une cage allait à la recherche d'un oiseau.

Franz Kafka, *Réflexions.*

Dans ce second portrait, je poursuis mon entreprise biographique et continue d'arpenter notre beastness en m'attachant cette fois-ci aux devenirs d'une autre population animale singulière, les chimpanzés. En Amérique du Nord donc, parmi les dizaines de milliers d'animaux « exotiques » qui y vivent actuellement, figurent en effet plusieurs milliers de *Pan troglodytes*. Majoritairement nés en captivité, la plupart sont nourris, logés, blanchis, parfois même « occupés » et « enrichis ». C'est ainsi que, loin de leurs écosystèmes habituels, ces chimpanzés XXIe siècle composent désormais une multiplicité pionnière, dont une part croissante évolue dorénavant dans ces autres jungles de garage qu'on appelle aussi « sanctuaire ». Déplacée, errante ou réfugiée, cette colonie pénitencière un peu particulière peuple aujourd'hui plusieurs dizaines d'espaces postnaturalisés. Espaces spécialement conçus pour accueillir les laissés pour compte d'un trafic animal aussi prospère que problématique.

Alors que le portrait de Honey nous a permis de mieux saisir l'étendue et l'entrecroisement des ramifications (historiques, géographiques, biologiques, zoologiques, médiatiques, juridiques, scientifiques ou encore, philosophiques) de notre beastness, le portrait de Rachel devrait nous aider à mieux comprendre certaines des logiques affectives œuvrant au cœur même de nos humanités. Du macroscopique au microscopique, je veux donc ici zoomer *in* et m'attacher de la sorte au destin d'un sanctuaire en particulier, canadien, et à l'animalité modulée qu'il loge (animalité qui est à la fois fruit *et* rejet d'une industrie biomédicale controversée, mêlée d'entreprises militaires devenues obsolètes et de studios

hollywoodiens en faillite). C'est ainsi que je reviens sur un mode d'existence humanimale particulier : celui, problématique, d'une population déplacée, coincée pourrait-on dire, entre une carte perpétuellement retravaillée (ce que l'on se représente *comme étant* une vie chimpanzé) et un territoire continuellement négocié (la vie que mènent *effectivement* certains chimpanzés). En détaillant de la sorte, par l'entremise de Rachel et de la fondation Fauna, l'importance d'une économie animalière florissante, j'insiste sur ce brassage quotidien (*meshwork*) qu'alimentent en continu dollars et cobayes, protocoles et scénarios, chairs et de représentations. Plutôt donc, qu'une énième carte pour dire le pays chimpanzé, je propose ici un jeu d'écriture sur ces différences qui *nous* font et *les* défont sans cesse, mais qui, toujours, nous rassemble et nous ressemble.

[I]dentités

Filiation : issue de germain

Règne : *Animalia*

Embranchement : *Chordata*

Sous-embranchement : *Vertebrata*

Classe : *Mammalia*

Ordre : *Primates*

Famille : *Hominidae*

Genre : *Pan*

Espèce : *Pan troglodytes*

Génération : postnaturelle

Nom : *Rachel*

Date de naissance : 1982

Habitat : *Fondation Fauna, Québec*

Diète : *Nourriture en libre service, souvent biologique (à noter : la livraison régulière de pochettes surprise).*

Association : divorces et reliques

Avatar : *Cheetah*

Jalon : *Discursif, voire devant académie*

Reterritorialisation : *Galerie d'art*

Autres : *main, traumatisme, solitude, cirque, tutu, pneu, résilience.*

[D] Instase

Rachel aura 30 ans cette année. Elle est née en Oklahoma, à Norman exactement, dans les cages de l'*Institute for Primate Studies*, centre de reproduction actif qui devait jouer un rôle de premier ordre dans l'existence et la composition d'une colonie de chimpanzés américains¹³⁵. Achetée par un couple fortuné, Rachel a grandi en Floride, dans une propriété luxueuse, sous le regard fasciné de ces « parents » sans enfants. Pendant trois ans, elle a vécu dans un appartement privé, doté d'une garde-robe taillée sur mesure et d'un spa. Régulièrement, Rachel fut l'attraction de dîners mondains, régalant de ses grimaces petits et grands convives. Elle a grandi ainsi, sans aucun contact avec les siens, en s'attachant à ses parents trop humains pour comprendre qu'elle deviendrait un jour adulte, qu'elle serait non plus seulement *cute* mais *big*. Après la séparation du couple (Rachel avait alors trois ans), le chimpanzé a été confiée aux bons soins de sa *nanny* qui, pour quelques centaines de dollars, la revendit aussitôt au *Laboratory for Experimental Medecine and Surgery in Primates (LEMSIP)*. Elle habita alors une petite cage, au centre de laquelle se balançait un pneu. Elle participa à trois études, toutes invasives, et fit les frais de trente-neuf biopsies du foie. Derrière les barreaux, elle rencontra, pour la première fois, quelques-uns de ses congénères, retrouvant peut-être quelques frères et sœurs comme elle dispersés. Elle eut alors le violent loisir de détester les armes tranquillisantes, de s'attacher à ceux qui la nourrissaient et de se méfier de ceux (souvent les mêmes) qui la piquaient.

Après plusieurs années de bons et loyaux services, Rachel aurait dû être euthanasiée, à l'instar de nombreux cobayes dès lors devenus inutiles. Mais le laboratoire en question, menaçant de fermer ses portes, fut approché par un sanctuaire canadien en construction, prêt à accueillir et à racheter plusieurs de ces animaux en fin de carrière. On accepta alors de « donner » Rachel, qui après onze

¹³⁵ Il peut être intéressant de noter ici, que ce même institut sera aussi le point de départ de chimpanzés appelés à devenir célèbres comme Washoe ou Nim Chimpsky.

années passées au LEMSIP, traversa les frontières, quittant l'état de New York pour le Québec. Depuis plus de quinze ans, elle vit à Carignan, en compagnie d'autres chimpanzés, tous rescapés. Ensemble, ils habitent un étrange hospice, espace architectural spécialement conçu, aménagé et organisé pour accueillir ces étranges pensionnaires. La fondatrice du lieu, Gloria Grow, décrit l'endroit comme un curieux mélange entre une prison de haute sécurité, un monastère Zen, une maison de retraite et un *deli* montréalais à l'heure de pointe ¹³⁶.



Figure 10 : Rachel
(photographie de Jo-Anne McArthur)¹³⁷

¹³⁶ Andrew Westoll, *The chimps of Fauna Sanctuary*, Toronto, Harper & Collins Publishers, 2011.

¹³⁷ On se reportera ainsi avec intérêt ici au travail de Jo-Anne McArthur et à son site internet : <http://www.weanimals.org/blog.php> (site consulté le 23 mars 2013)

Depuis plus de 10 ans, Gloria Grow vit le quotidien de plusieurs chimpanzés et partage avec eux le plus clair de son temps, de son argent et de son énergie. Dévouée et engagée de longue date dans de nombreuses causes de défense du droit des animaux, mais sans formation en primatologie, la directrice de la fondation *Fauna* a un jour décidé (elle se dit elle-même *born again*) de faire tout son possible pour sauver quelques-uns des chimpanzés américains en déshérence dont on commençait alors, en dehors des cercles autorisés, à découvrir le triste sort. À ces cousins infortunés qu'une bifurcation obscure condamna à la cage, elle a voué sa vie. Ses armes, elle les a faites progressivement, développant ses connaissances suite à un séjour chez Roger et Deborah Fouts (dont l'expérience, les conseils et les contacts l'aideront énormément puisque Gloria suivra finalement leurs pas et leurs plans pour construire son sanctuaire). Sans que ce soit réellement prémédité, elle fut responsable du premier centre canadien pour primates en fin de vie¹³⁸. Avec l'aide de son mari vétérinaire, elle fit construire un bâtiment unique en son genre, spécialement conçu pour recevoir et soigner autant de chimpanzés que d'individualités et de cas particuliers. Il aura fallu penser à l'aménagement d'espaces hermétiques, mais ouvrables, à la circulation et à la communication des différentes aires, à la sécurité et au bien-être d'animaux dont on savait qu'ils seraient tout sauf normaux. Mais, avant même de savoir quels chimpanzés sauver (la rencontre avec Rachel se fera plus tard, lorsqu'une dizaine de chimpanzés seront exfiltrés en catimini du LEMPSIP déclinant), le couple avait décidé d'offrir à ces animaux un sanctuaire, un lieu où ils pourraient finir leurs jours, et ce, sans qu'aucune « contribution » ne soit exigée de leur part. Les animaux de *Fauna* ne « travaillent » donc pas, ils ne sont ni exposés au public, ni véritablement publicisés (seul le voisinage inquiet de devoir cohabiter avec des « singes qui ont le sida » reçoit beaucoup d'information). En théorie, ces animaux ne servent aucune cause, aucun commerce, aucun caprice ni autre envie anthropomorphe, mais ils sont nourris, logés, blanchis, souvent même divertis. À noter ici, la liste d'attente des bénévoles prêts à donner un peu de leur temps et de leur argent pour participer à

¹³⁸ Andrew Westoll, *op. cit.*

l'aventure, qui est non seulement longue (plus d'un an d'attente en moyenne), mais passée au crible des motivations puisque les bénévoles sont triés sur le volet, devenant ainsi le plus souvent, au bout de quelque temps, membres à part entière de cette communauté. Une communauté qui est à la fois hybride¹³⁹ et faite de devenirs réciproques¹⁴⁰, c'est-à-dire composée de membres hétérogènes, mais dont précisément l'hétérogénéité transforme chacun des membres. Il s'agit là d'un environnement multispécifique duquel émerge quantité de processus transpécifiques, à la fois adaptatifs et créatifs, souvent individuants, mais toujours psychogénique.

C'est ainsi que Gloria et son équipe rapprochée pourvoient quotidiennement aux besoins d'une douzaine de chimpanzés, formant ensemble une colonie *humanimale* organisée pour et autour des primates. Chaque semaine, une cuisinière élabore et concocte des petits plats tandis qu'un accord passé avec les agriculteurs de la commune permet d'acheter des fruits et légumes biologiques, victuailles disponibles en permanence sur des chariots roulants situés à l'entrée des chambres (ce système de nourriture en libre service est d'ailleurs une des inventions et des fiertés de Gloria – pour qui cela gomme petit à petit le sentiment de manque et de privation desquels certains animaux souffrent, en même temps que cela évite les contacts répétés, souvent trop proches et par conséquent dangereux, entre les chimpanzés et les équipes chargées de leurs soins). Partie intégrante du dispositif d'« enrichissement actif », une télévision est souvent allumée dans la grande salle, à gauche de la cuisine. Les chimpanzés aiment particulièrement les séries américaines, les publicités pour voitures de sport ou encore, les scènes dénudées. Rien d'érotique pour Gloria, simplement une curiosité enfin assouvie à l'encontre de ces corps humains trop souvent dissimulés derrière des blouses ou des vêtements. Autre particularité, tous les pensionnaires raffolent de la bière

¹³⁹ Dominique Lestel, *op. cit.*

¹⁴⁰ Chris Herzfeld et Patricia Van Schuylenbergh, « Singes humanisés, humains singés: dérive des identités à la lumière des représentations occidentales », *Social Science Information*, vol. 50 / 2, 2011, p. 251-274.

Budweiser. Lorsque par accident certains chimpanzés arrivent à s'évader de leur quartier et qu'ils peuvent enfin circuler à l'intérieur des espaces habituellement réservés aux humains de la *Chimp House*, ils ne cherchent pas à sortir ou à s'évader du bâtiment, mais se précipitent plutôt vers le frigo. Ils se gavent alors de nourriture et vident les bouteilles disponibles avant d'enfiler les gants de caoutchouc pour jouer à faire la vaisselle (les enregistrements des caméras de surveillance sont en ce sens un précieux matériel éthologique). Voilà donc ce que produit aussi ce lieu unique où humains et animaux vivent, d'une manière tout aussi unique, ensemble et où l'expérience mutuelle de l'altérité produit autant qu'elle ouvre des modalités d'interactions nouvelles. Dévoient certains, expérience *live* diront les autres. Ce qui est sûr, c'est que la vie partagée de la fondation *Fauna* laisse suffisamment de latitude aux acteurs pour que s'expriment des comportements a priori peu évidents, pas toujours prévisibles, mais d'une richesse et d'une diversité à même d'intéresser primatologues et éthologues, mais aussi anthropologues, philosophes et biologistes.

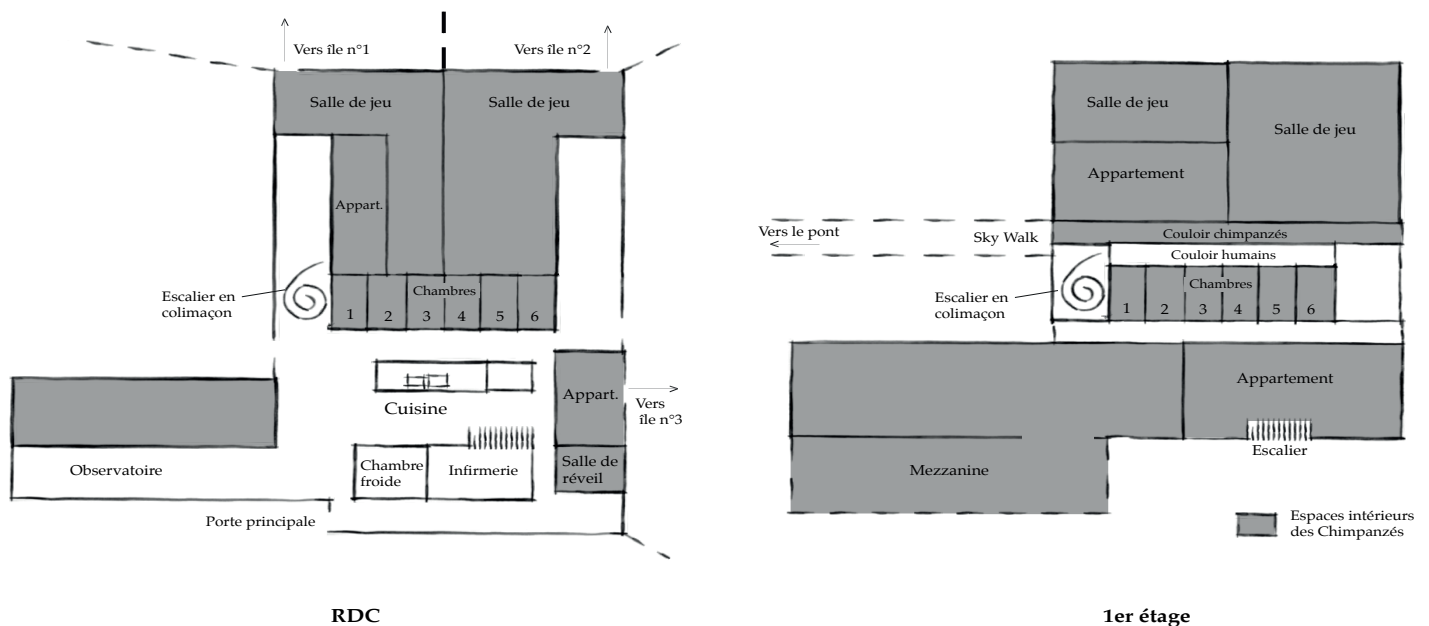


Figure 11 : Plan de la *Chimp House*, Fondation Fauna, QC, Canada

De ce contact unique avec les chimpanzés, Gloria et ses équipes disent en retirer une immense sagesse, une connaissance approfondie de l'autre que l'on apprend à découvrir au fur et à mesure, mais aussi de soi-même qui se dessine en filigrane de cette interaction répétée, de cette cohabitation avec d'autres formes de vies. La fondation *Fauna* abrite ainsi quantités de médiations (organiques, machiniques, discursives) et offrent aux humains comme aux chimpanzés le privilège d'un devenir non plus seulement *medium* mais médium, c'est-à-dire que s'y dessinent les conditions de possibilité d'une communication interspécifique, transindividuelle et collective. Il s'agit là d'un passage crée en direction d'un monde animal aussi rarement écouté que régulièrement menacé et d'un échange bien réel d'informations entre plusieurs systèmes qui, bien que de natures différentes, restent non seulement compatibles, mais irrémédiablement attirés. La captivité renvoie ici au statut du captif, mais aussi à la fascination de celui dont on dit qu'il est captivé. En ce sens, ces jungles de garage qui reproduisent en miniature des écosystèmes complexes, hautement artificialisés où chacun des participants doit trouver (et le plus souvent faire) sa place, ces jungles de garage donc, fournissent autant d'exemples qu'il existe d'occasions d'interactions renouvelées entre organismes vivants.

Une telle écologie, médiatique et organique, renvoie au travail chamanique, à ces capacités partagées de faire communiquer non plus seulement les vivants et les morts, mais bien les vivants d'espèces différentes. Écouter, fréquenter, travailler avec, c'est souvent (re)découvrir un monde animal oublié (sien compris), c'est cultiver une facette supplémentaire de cette réalité que les contacts communs d'un zoo ou d'une animalerie ne font jamais qu'effleurer. Les chimpanzés et les humains qui composent cette étrange communauté qu'est la fondation *Fauna* nourrissent ainsi, depuis plus de dix ans, les leviers hybrides d'une existence collective partagée et ce faisant se découvrent acteurs et vecteurs d'une communication inédite entre organismes vivants.

[R] Extase

À la fondation *Fauna* donc, plus d'aiguilles ni de tranquillisants, mais bien une autre modalité du vivre ensemble, une autre facette de la vie animale partagée. Là-bas, l'animal est affranchi de toute objectivation et n'est plus un simple moyen permettant d'atteindre une fin. Il n'est ni un cobaye au service de la science, ni un NAD (Nouvel Animal Domestique), ni même un compagnon de substitution affective. Ce changement de statut (et de considération) libère ainsi les pensionnaires d'une identité jusqu'ici essentiellement indexée sur leur utilité. En ce sens, la biographie de Rachel et les existences qu'elle exemplifie sont révélatrices d'un pendule affectif puissant au bout duquel balancent des milliers de vies animales. En effet, la vie de Rachel n'est pas sans rappeler celle de nombreux animaux ayant passé ou passant leur existence à la croisée des chemins, au gré d'une économie politique déterminante¹⁴¹. Animaux de cirque, animaux de laboratoire, animaux de compagnie, combien d'existences dépendent aujourd'hui de ce commerce des plus lucratifs, où la bête sert tour à tour de cobaye, de clown ou encore de poupée ? Le Docteur Steven Ross, du *Regenstein Center for African Apes* de Chicago, responsable « chimpanzé » de l'*Association for Zoos and Aquariums*, estime la population américaine à plus de deux mille individus¹⁴². Autant d'existences pionnières donc, autant d'explorateurs dont les conditions et les expériences de vie oscillent selon des considérations humaines à géométrie variable. Bien entendu, la captivité détermine la plupart des modalités et des interactions qui font et défont ces existences. Cependant, la vie partagée, fut-elle derrière ou devant des barreaux, ne va pas sans permettre aux humains et aux chimpanzés l'expérience de la nouveauté, la rencontre et le jeu des identités (comme on dirait d'une roue qu'elle joue sur son axe).

¹⁴¹ Lori Gruen, « Chimpanzee Stories - The First 100 », [En ligne : <http://www.nytimes.com/interactive/2011/11/08/science/08science-chimps.html?ref=science>]. Consulté le 22 mars 2013. & Chris Herzfeld, *Petite histoire des grands singes*, Paris, Editions du Seuil, 2012.

¹⁴² Steven Ross, « Where Are Chimpanzees in the United States? », [En ligne : <http://www.chimpcare.org/map>]. Consulté le 17 mars 2013.

*Such an unfortunate cousin,
sentenced by an occult diversion
to prison while,
on the other side of the bars,
fiercely stands
this other primate,
pleased to call himself
human(e)*

Ce frayage biographique est important non seulement pour les individus qui y participent, mais aussi pour leur descendance. Et l'on aurait tort de croire que ces conditions de vie mutantes n'affectent que les individus qui les subissent. Car, dès lors que les logiques reproductives sont sous contrôle humain (on ne parle bien entendu jamais

de « sexe » dans les laboratoires, mais de « reproduction assistée »), l'avenir de l'espèce ou de la lignée tout entière s'en trouve bouleversé. Je rappelle ici que la population américaine de chimpanzés aura oscillé, au gré de la recherche subventionnée (militaire d'abord, dans le cas de la NASA, biomédicale ensuite, dans le cadre de la recherche sur les hépatites et le VIH), de quelques dizaines d'individus à plusieurs milliers¹⁴³. Récemment, de nombreuses associations de défense des animaux ont réclamé l'abolition de toute forme d'expérimentation sur les primates. À la suite d'un lobbying savamment orchestré, le parlement américain a finalement voté, en décembre 2011, une loi condamnant l'utilisation de chimpanzés dans l'industrie biomédicale¹⁴⁴. Désormais, les centres de reproduction ne seront plus financés par la recherche gouvernementale. Une décision qui risque de mener à l'engorgement des quelques sanctuaires existants, ces derniers préférant « adopter » les déclassés plutôt que de les voir euthanasiés. Cette loi pourrait donc bien avoir au moins autant d'impact sur la vie des chimpanzés américains, en terme de natalité, mais aussi de population, qu'un virus ou une déforestation pourraient en avoir sur des populations ne vivant pas en captivité. Il s'agirait dans ce cas d'une véritable pression sélective, non plus seulement naturelle, mais bien biopolitique¹⁴⁵.

¹⁴³ Allison Argo, « Chimpanzees. An Unnatural History », Chicago, Questar, 2008.

¹⁴⁴ James Gorman, « U.S. Suspends Use of Chimps in New Research », *The New York Times*, 15 décembre 2011.

¹⁴⁵ À propos de biopolitique, de filiation et de génération, voir en particulier Cary Wolfe, *Before the law : humans and other animals in a biopolitical frame*, Chicago, University of Chicago Press, 2013.

Que ce soit pour aider la conquête spatiale ou pour enrichir les connaissances épidémiologiques, les chimpanzés auront sérieusement contribué à l'avancement des sociétés humaines¹⁴⁶. Sacrifiées sur l'autel du progrès, plusieurs milliers de ces existences auront ainsi marqué notre Histoire (sans jamais que l'on ne les commémore, ni d'ailleurs que l'on se souvienne véritablement d'une telle contribution). Pourtant, le fait que l'humanité se cultive au contact des animaux n'est pas nouveau. La tradition d'un apprentissage *sapiens* qui ne serait possible que grâce à l'observation ou à la vie partagée d'autres animaux remonte au moins jusqu'à l'Antiquité, où la notion grecque de *Mètis* disait bien la forme d'intelligence développée par les hommes au contact de l'animal¹⁴⁷. En ce sens, le XX^e siècle aura sans conteste donné à ce trope ancestral la forme et le visage d'une véritable exploitation. Au creux de notre *Mètis* contemporaine gît ainsi un rapport violent d'asservissement, reposant sur une supériorité fantasmée, mais performative, aux conséquences souvent dramatiques. À cet égard, la rédemption hollywoodienne mise en scène dans la dernière version de *La planète des singes* est éclairante : que ce soit dans un laboratoire de biotechnologie ou dans un foyer américain recomposé, que cela passe par le travail en commun (la triade du scientifique, du cobaye et de l'institution) ou par la cohabitation domestique (recueillir et élever un bébé chimpanzé comme on le ferait d'un petit humain), la vie partagée recèle toujours une part de découverte et de créativité. Modalités indécidables à la fois réflexives et révélatrices, mais toujours productrices de connaissances et de pratiques nouvelles. Autrement dit, vivre avec un animal n'est jamais neutre, en tant que cela débouche toujours sur une forme de relation individuante. Cependant, chaque époque et chaque société déploient une série de rapports qui lui sont propres. Tel un marqueur important des dynamiques individuelles et collectives, la cohabitation humanimale repose sur une conception marquée, bien que changeante, de l'altérité. En ce sens, elle dit beaucoup des hommes et de leurs

¹⁴⁶ *Animals and Science: From Colonial Encounters to the Biotech Industry, op. cit.*

¹⁴⁷ Marcel Detienne et Jean Pierre Vernant, *Les ruses de l'intelligence : la mètis des Grecs*, Paris, Flammarion, 1974.

temps. Et, de ce point de vue, le nôtre est particulièrement schizophrénique. D'un côté, nous traitons certaines bêtes comme si elles n'étaient que de simples objets, de l'autre nous choyons certains animaux comme s'ils étaient plus que des demi-dieux. Ceux destinés à nos assiettes vivent ainsi des existences véritablement concentrationnaires tandis que ceux destinés aux coussins brodés coulent des jours on ne peut plus paisibles. Au creux de ce système se dessine une conception relative de la vie animale où toutes les vies ne semblent pas disposer de valeurs égales, mais plutôt devoir être valorisée en fonction des liens qui relie, entre-elles, différentes existences. En ce sens, s'intéresser sérieusement à ces sanctuaires et à la vie qui s'y mène pourrait bien aider à mieux mesurer l'importance animale pour la vie humaine.

Pour ce qui concerne les sanctuaires, qu'il s'agisse des fondateurs, directeurs, soigneurs ou bénévoles, tous semblent unanimes : vivre au contact de chimpanzés a littéralement changé leur vie, sauvé leur couple, aidé à leur réinsertion sociale, à un sevrage ou encore donné à leurs existences précédentes, en quête de sens, la consistance d'un véritable combat, parfois même d'une vocation. Il est ici permis de mieux saisir la nature de ces liens humanimaux tissés entre des chimpanzés rescapés et des humains qui, bien que sauveurs, se disent souvent eux-mêmes sauvés comme leurs animaux. Dans ces conditions, acter le simple fait que quelques individus (rares si l'on mesure le privilège qui est celui de vivre au quotidien avec des chimpanzés) cultivent précieusement la transpécificité de rapports hybrides est, me semble-t-il, important. Ces rapports, faits de patience, de résilience, parfois de dévotion, ne sont pas sans rappeler le sens premier du mot sanctuaire et certaines de ses connotations religieuses qui renvoient directement à l'idée de sacré. Et peut-être cette cohabitation humanimale extra-ordinaire est-elle effectivement un peu sacrée, un peu religieuse dans cet accès à un au-delà qu'elle permet. Le latin *religare* ne dit-il pas justement ce lien tissé entre deux mondes ? Et si il ne s'agit pas ici nécessairement de terrestre et de spirituel, il s'agit assurément de tangible et d'intangible, d'existences et de disparitions. Tout primatologue sait le

privilège qui est le sien... Lui qui partage, avec une forme de vie non humaine, à la fois si proche et si lointaine, la richesse d'une communication. En ce sens, les sanctuarisés humains dont il est question dans ce chapitre peuvent apparaître tels les médiums singuliers d'une espèce humaine plus habituée aux images hollywoodiennes d'une planète singée qu'à l'existence véritablement criante de ces singes vivant désormais un peu partout sur notre planète. Passeurs d'un autre monde donc, ils ont de notre appartenance vivante une autre vision, d'autant plus renforcée qu'elle est dès lors partagée.

[E] Hétérostase

Plutôt donc, que de définir *a priori* ce qu'est (ou n'est plus) un animal, un chimpanzé ou un humain, l'analyse d'une jungle de garage (comme peut la figurer sans l'y restreindre un sanctuaire pour chimpanzés, une collection privée de félins ou un élevage reproductif d'animaux exotiques) permet de s'attacher à ce qu'est (ou n'est pas) une *existence* animale et aux différentes manières dont se réorganise un quotidien partagé lorsqu'émergent des conditions de vie inédites.

Dans ce chapitre, j'ai donc tâché de rendre compte d'un lieu étrange où la vie partagée d'humains et de chimpanzés génère autant qu'elle active le potentiel explosif d'existences jusqu'ici infréquentées, à la fois baroques et originales. Cette culture *humanimale* contemporaine, marginale et parfois souterraine, donne désormais naissance à de véritables espaces postnaturalisés, espaces où de nombreux chimpanzés vivent « humainement » tandis que plusieurs humains vivraient presque « chimpanzéement »¹⁴⁸. Reformulons : où humains et chimpanzés, ensemble (même si différemment, et de manière différentielle), s'individuent conjointement, selon des logiques partagées, à des vitesses et selon des intensités

¹⁴⁸ À propos de domestication réciproque, voir Dominique Lestel, « How Chimpanzees Have Domesticated Humans: Towards an Anthropology of Human-Animal Communication », *Anthropology Today*, vol. 14 / 3, juin 1998, p. 12-15.

différentes, bien que simultanées. Bien entendu, les comportements des uns et des autres répondent encore et toujours à l'héritage millénaire qui les a forgés. En d'autres termes, un chimpanzé reste un chimpanzé ; un humain, humain. Pour autant, difficile de ne pas considérer la puissance épigénétique de certains facteurs, intra et interspécifiques¹⁴⁹. Difficile, en fait, de ne pas accorder d'importance à la reproduction assistée et intensive, aux régimes alimentaires calibrés, aux interventions biomédicales répétées, à la prise quotidienne d'expédients, bref, à un spectre de liens affectifs hybrides et, plus généralement, à toutes ces interactions mutagènes qui participent désormais de ces communautés composites. Difficile en effet de ne pas repenser formes et forces, rôles et mouvements, aujourd'hui capables de redonner à nos ontologies spécifiques la gueule et le visage d'existences particulières. Sexe sous surveillance, drogues obligatoires et individuations pionnières transforment désormais non seulement les corps et les identités de nombreux primates – humains compris –, mais aussi les sociétés et les représentations mentales qu'ensemble, nous nous voyons contraints de recomposer.

La nouveauté, le caractère presque surréaliste de certaines situations (un chimpanzé qui joue aux poupées, mange bio, consomme des antidépresseurs et raffole des séries télé), l'inédit et l'aspect problématique de ces existences animales, tout cela ne saurait complètement répondre à une simple logique d'adaptation – logique qui renverrait à un mode prédéterminé de normalité ainsi maintenue. Dans ces conditions, penser en termes d'évolution créatrice¹⁵⁰ (plutôt qu'en termes d'évolution simplement adaptative) souligne le caractère innovant et viable de certains comportements. Cela permet ainsi de rendre compte des élévations au carré qu'induisent ces situations nouvelles et de traduire la vie partagée d'organismes qui, bien que cousins, restent aujourd'hui encore, éloignés. Il n'y a pas

¹⁴⁹ Étienne Danchin [et al.], « Beyond DNA: integrating inclusive inheritance into an extended theory of evolution », *Nat Rev Genet*, vol. 12 / 7, juillet 2011, p. 475-486.

¹⁵⁰ Henri Bergson, *op. cit.*

si longtemps, les sociétés occidentales découvraient l'existence des grands singes. Fascinés, nous les aurons capturés, enfermés, étudiés, dressés et finalement, peut-être, redécouverts. Certains primatologues auront ouvert les portes à une meilleure compréhension de ces animaux tandis que les industries culturelles continuent de forger les représentations populaires associées à ces derniers (de ce point de vue, les publicités, les dessins animés comme les productions cinématographiques sont à la fois révélateurs d'une fascination collective, d'une peur partagée et d'une attirance indélébile vis-à-vis de ceux qui à la fois nous ressemblent tout en étant si différents). Cette étrange relation, infiniment récente au regard de nos histoires évolutives respectives, aura inéluctablement rapproché ces familles taxonomiques¹⁵¹. À un point tel que, dans certains cas, l'union sera consommée : suffisamment proches de nous pour servir de modèles ou de moteur, les protocoles scientifiques comme les œuvres de science-fiction arbitrent entre points communs et différences, oubliant souvent qu'une opposition est aussi une certaine forme d'association.

Coincée entre une série de savoirs biologiques, éthologiques, mais aussi anthropologiques et culturels, à la fois réels et fictifs, alimentée par quantité de discours politiques, historiques, cinématographiques et éthiques qui accompagnent les savoirs en question, nourrie à la diversité de conditions de vie menées par des organismes de moins en moins « sauvages » et de plus en plus artificialisés, à la fois sujets à manipulation et producteurs de liens psycho-affectifs, fraye donc aujourd'hui la fragile existence d'une colonie animale pénitencière à bien des égards exemplaire.

¹⁵¹ À propos de rapprochement et de connectivité, voir la magie humanimale de David Abram, *The spell of the sensuous : perception and language in a more-than-human world*, 1st ed., New York, Pantheon Books, 1996.

Variations sur le thème du... totem

Le 24 décembre 2011, dans un contexte médiatique un peu vide de nouvelles fraîches, était annoncée la mort de Cheetah. À l'âge de 80 ans, au *Palm Harbor Sanctuary* de Floride, mourait ainsi le compagnon légendaire de cet autre roi de la jungle, version *comic*, qu'est encore Tarzan. En ce soir de Noël donc, l'ogre médiatique se délecte tandis que représentations et divertissements se mêlent et se mélangent autour d'une photogénie puissante. Une rapide recherche *Google* montre bien l'étendue des bribes identitaires semées derrière l'animal. De Cheetah, il restera donc de nombreuses d'images, des clips et des séquences vidéo, quantités de publicités et d'extraits de films. Compilées, ces traces numérisées forment à elles seules une oraison funèbre à la fois rapide et efficace. Pourtant, à l'image de ces quelques humains ayant emprunté la peau de Tarzan le temps d'un tournage, l'animal qui vient de décéder n'est pas *vraiment* Cheetah. Plutôt une de ces nombreuses doublures, c'est-à-dire un acteur répondant au doux nom de Org. Mais alors, qu'est-ce que *acteur* veut dire pour un chimpanzé, qu'est-ce qu'un chimpanzé peut bien *acter* ? Combien sont-ils alors à avoir « joué » Cheetah ? Combien sont-ils à dire avoir « été » Cheetah ? Certaines jungles de garage réclament en effet la possession du vrai Cheetah. Probablement parce qu'un « singe », pour toute une génération occidentale, c'est toujours un peu Cheetah... Coincés donc, que sont ces singes entre un enclos et une représentation, nombreux sont effectivement devenus des Cheetah. Ajoutons à cela le fait que, pour un *roadside zoo*, avoir un chimpanzé *Cheetahisable* (véritable ou prétendu, peu importe finalement) est un sacré atout publicitaire et commercial. En fait, la logique est extensible aux médias qui, pour une nouvelle de Noël et ce, peut importe que Cheetah soit la vraie Cheetah ou bien Org, ce genre d'histoire animale est la bienvenue. Et puis, de toute manière, qui pourra dire la différence¹⁵² ?

¹⁵² Andrew Woods, « Me Cheeta ... no, me Cheeta: the myth of Tarzan's favourite chimp », *The Guardian*, 28 décembre 2011.

Noël est désormais derrière nous, ou devant, c'est selon. Pour autant, je veux ici poser, avec Cheetah, la question du Totem. Autre volet de notre beastness, la mort de Org (Cheetah ne meurt jamais, seuls meurent ces incarnations) pose pour moi la question de l'identification et me permet de penser le Totem non seulement comme un animal investi de tout un tas de représentations, mais bien comme une forme d'animalité (pas nécessairement organique d'ailleurs) servant à nous réinventer en permanence (à mesure précisément que nous totémisons¹⁵³). Qu'une ou plusieurs qualités animales soient ainsi isolables et transmissibles, que ces qualités soient *métepsychiques* et *métepsychosables*¹⁵⁴, voilà donc qui intéresse notre beastness. Or, pour mieux saisir ces qualités associées, pour comprendre quelques-uns des ressorts qui fondent cette association qui est aussi une sorte de fusion, entre un humain et un animal, par l'intermédiaire justement de ce que cet animal évoque, provoque, dégage, j'ai mené une petite expérience. Rien de très scientifique, une curiosité plutôt, à même d'injecter une certaine animativité. Ainsi, je suis allé demander à ceux qui s'y connaissent le mieux en animaux et en magie, à ceux qui totémisme à tour de bras et dont les fièvres régulières firent plus d'animaux que les ovaires, je suis allé leur demander ce qu'« animal » représentait pour eux. Un mardi après-midi, je suis donc allé à l'école primaire Lajoie de Montréal, demander à des *enfants* si il voulait bien partager un peu de leur animalité avec moi. J'ai alors écrit

¹⁵³ La question du totémisme est une question importante pour l'anthropologie, mais je ne rentrerai pas, ici, dans les controverses que le thème continue de susciter (d'abord entre américains et britanniques, entre Frazer et Boas, entre cultures amérindiennes et cultures australiennes, ensuite entre Lévi-Strauss et Descola, entre exorcismes et ontologies). Je rappellerai simplement cette longue association entre animaux, entre animalité, spiritualité et humanité, entre ces caractéristiques propres à l'animal, mais qui peuvent être transmissibles à l'humain moyennant un dispositif (mythologique, rituel) particuliers. Or, ce sont précisément ces logiques circulatoires et leurs transmissions possibles qui m'intéressent ici.

¹⁵⁴ C'est-à-dire ici, un mouvement véritable des âmes (*anima*, toujours) qui, de corps en corps sait se propager et infuser, non seulement dans le temps, mais dans l'espace. Cette tigréité dont Honey fait encore preuve, mais dont Pat Craig est aussi dépositaire ne renvoie pas, pour moi, à une autre forme idéale platonicienne, mais bien plutôt à ce qui, de génération en génération, passe de corps en corps, et que les seuls gènes ne sauraient contenir complètement. Sans être moi-même un tigre, je peux pourtant loger une certaine tigréité, c'est-à-dire une qualité et non une forme attachée à l'animal tigre, à un tigre rencontré. Il s'agit donc là d'une affectivité plus ou moins contagieuse et non pas d'un affect *a priori* circonscrit.

sur leur tableau le mot « animal », en leur demandant de bien vouloir dessiner sur une feuille de brouillon ce que ce mot évoquait pour eux. Une demie heure plus tard, j'avais devant moi un tas proto-giacomettien de dessins colorés et une idée plutôt forte du pouvoir de suggestion, ici baroquement totémisé, de l'animal en question.

Curieusement, la plupart des enfants n'avaient pas dessiné *leur* animal de compagnie (la majorité dira pourtant, après l'exercice, avoir un animal à la maison tandis que tous ont une tortue dans la classe). Pas de lien donc, ici, entre le corps animal et sa construction sémantique associée, pas d'implication nécessaire, pour ces petits d'hommes, entre le mot et la chose. Certains avaient dessiné un monstre, d'autres une chimère. Un des enfants avait même dessiné le fond d'écran de l'ordinateur familial, sur lequel flottait d'étranges poissons, mélange de barrières de corail et de l'ami *Némo*. Plutôt donc, que la représentation de formes de vie connues, les enfants ont ce jour là opté pour une série d'assemblages véritablement insolite de qualités animales.

*Fever made
more animals
than ovaries
ever did.*

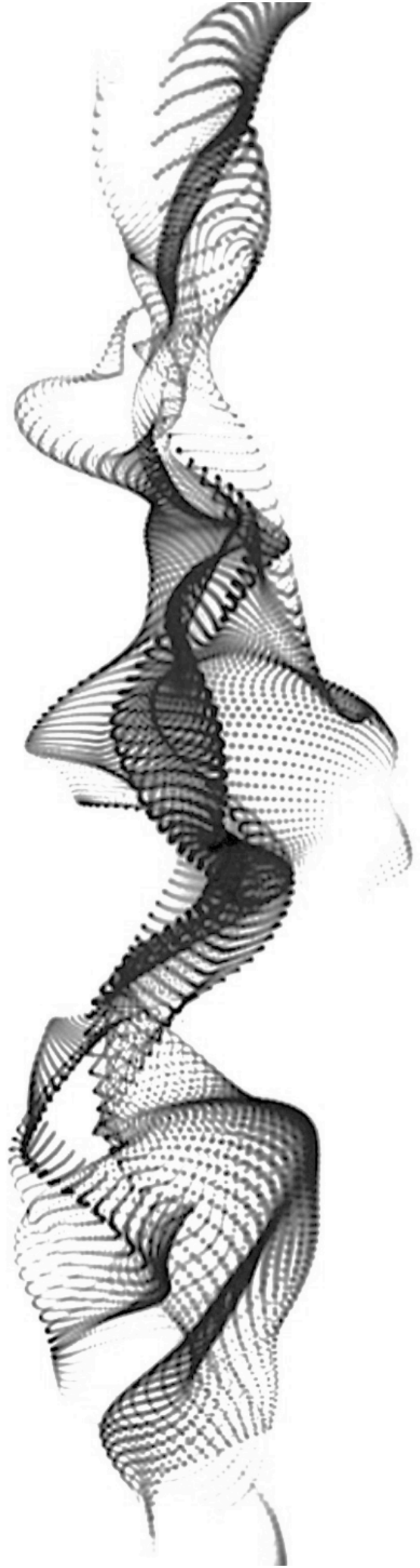
Petit détour par l'enfance pour nous rappeler les puissances évocatoires inhérentes à la vie animale. Puissances qui ne sont pas nécessairement fidèles à la réalité des animaux (un peu comme la littérature qui, pendant des centaines d'années, n'avait rien de réaliste, mais qui, depuis quelques décennies maintenant, s'efforce majoritairement de représenter le monde tel qu'il est¹⁵⁵). Ainsi, charges et décharges animales

¹⁵⁵ Je renvoie ici à une très belle interview du poète argentin Jorge Luis Borges qui, au seuil de sa vie, réfléchi à haute voix sur ce qu'est devenu la littérature (voir Jean Daive, « *Entretiens avec Jorge Luis Borges* », Genève, Radio France, 2005). Bien entendu cela n'est que très partial et loin de moi l'idée de sceller le sort de la littérature contemporaine d'après ces mots. Simplement, la figure est suffisamment importante pour être digne d'écoute et l'idée suffisamment intéressante pour être creusée. En effet, pourquoi ce réflexe de ne voir dans l'animal qu'uniquement les animaux... Problématiser cette idée d'animalité renvoie ainsi pour moi à ces autres formes de vies suggérées par l'animal, mais non réductibles aux animaux et qui, pourtant, sont pleines d'animalités, à la fois transpécifiques, plastiques et contagieuses.

renvoient non seulement à ces animaux totems, mais bien aussi à certaines animalités dès lors totémisées. Dans le cas particulier de Honey comme dans celui de Rachel, il me paraît essentiel de rappeler la puissance de représentation qui accompagne leurs existences et, ce faisant, d'intégrer à notre beastness cette dimension totémique, qui n'est pas fictive même si fictionnelle, qui n'est pas exorcistique même si parfois faite d'exorcismes, mais qui est absolument opérative et renvoie ainsi à la totémisation potentialisable des animaux et donc, peut-être de l'animal. Rachel est non seulement un chimpanzé, mais elle fut aussi, tour à tour, enfant de substitution, cobaye et ambassadrice. Sa présence est ainsi non seulement physique, mais psychique et collective. C'est ainsi que dans ce texte Rachel non seulement existe mais consiste et insiste. Je(u) d'écriture qui, dans sa récursivité, modifie les leviers même de l'existence (n'est-ce pas là le principe d'une ambassade, comme celui de toute virtualisation ?).

Ce travail d'écriture qui est le mien découle évidemment d'un travail de recherche, mais il est aussi le compagnon-maître d'un animal-thèse petit à petit constitué. De ce point de vue, peut-être que mon texte n'est autre qu'une version un peu plus élaborée de ces dessins offerts par les enfants. Peut-être est-ce là aussi un moyen (auquel la thèse ne serait être réduite, mais qui néanmoins y participe pleinement) de redonner à quelques mots, la consistance de choses, en même temps que de redonner à quelques choses, la consistance d'un mot. Peut-être aussi, ce genre de dessin est-il à rapprocher de ces peintures rupestres dont je reparlerai à l'étude 5 et qui mettent en scène non seulement des formes animales en mouvement, mais bien aussi la forme animalisée d'un mouvement.

Animation donc, une fois encore.



Étude 2 : L'écriture du vivant

La difficulté, pour une biographie au présent, c'est de ne pouvoir gommer la figure advenue, encore au futur pour l'instant qu'on décrit : il faut rebrousser chemin depuis ce qu'on sait pour tenter de retrouver ce qui, à chaque instant, est indéterminé, tient du hasard et informe le destin.

François Bon, *Rolling Stones, une biographie*

Dans une première étude, nous avons vu que les marchés du commerce animal étaient nombreux (centres de reproductions, animaleries clandestines, foires itinérantes, cours arrière, etc.) et diversifiés (production, distribution, vente, « récupération »). Quant aux acteurs, pluriels et multiples, ils s'intègrent verticalement (autour d'un axe de production, d'une filiation), mais aussi horizontalement (selon un réseau de distribution, une génération). Saisir au mieux ces connexions suppose ainsi une approche croisée des situations d'interactions, une approche qui serait à la fois qualitative *et* quantitative. Dès lors, en me demandant à quoi peut bien ressembler le quotidien de certains animaux postnaturalisés, je fraye un chemin de traverse en territoire ontologique et m'intéresse à la diversité de ces modalités contemporaines, existentielles et humanimales, dont certains organismes vivants sont aujourd'hui non seulement les témoins, mais les explorateurs. Il s'agit pour moi de caractériser un phénomène en perpétuel devenir, c'est-à-dire non seulement d'écrire ce que peut être un tel phénomène, mais aussi – et peut-être surtout, ce qu'il peut faire. Phénomène au demeurant dont les vitesses, les intensités et les puissances ne cessent d'être moduler. Ainsi, pour aider à mieux comprendre la portée de ces modulations, j'ai proposé (dès la Matrice de cette thèse, puis dans nos deux premiers portraits) l'écriture d'une série de biographies. Chacune de ces biographies vise ainsi à cartographier une zone troublée (opaque, mais aussi mouvante et pleine de jeu) du savoir zoologique. Ainsi, nous avons vu le cas particulier de Honey, ce tigre qui n'en

est plus vraiment un, mais qui sans cesse semble se réinventer tangentiellement à une certaine *tigréité*, désormais contagieuse. Nous avons ensuite découvert le portrait de Rachel, ce chimpanzé humanisé que ne cesse de renégocier son individualité à chaque milieu qu'on lui impose. Un peu plus loin encore, nous ferons la connaissance de Molloko, condor californien, élevé à la marionnette et chantre bien malgré lui du *geotagging* animal. Nous verrons aussi la connaissance de Nellie, dauphin devenu acteur, puis athlète et finalement doyen de son espèce. Puis nous verrons, l'étrange cas des souris transgéniques, fabriquées, vendues et reproduites en série avant que de (ré)introduire Kanuk, chien et apprenti ethnographe de son état.

Pour autant, chacun de ces arrêts sur « existence » pose véritablement problème, tant ils fixent ce qui, par la force des choses, ne peut être et ne serait être fixé. On considérera peut-être alors, et à bon droit, qu'il s'agit, dans ces biographies, d'un regard non seulement arbitraire, mais réducteur, porté à l'endroit d'une forme de vie, comme d'une vie en forme, qui pourtant ne saurait se réduire (autrement que par la pensée ou pour la pensée) à des faits singuliers, à des dates, à des actes ou encore à des témoignages. C'est pourquoi, il nous faut prendre la peine de bien distinguer une biographie d'une biographie, principalement en ce sens qu'une biographie s'attache souvent à ce qui est mort, tandis que nos biographies sont tout entière tournées vers ce qui vit (non seulement les formes de vie, mais les affects qui traversent et animent ces formes). Ainsi, là où la biographie découpe et recompose l'animal en décomposition, je tâche plutôt de suivre et de chevaucher les forces composantes d'une animalité. C'est pourquoi, il me semble que ces biographies et ce, malgré leurs limites intrinsèques, comportent toujours une certaine part de réalité humanimale et donc, de ses mouvements qui sont aussi les nôtres, en même temps qu'elles permettent alors d'amorcer sérieusement un questionnement croisé, écologique et « individuatif » sur le commerce de la bête, ses plates-formes multimodales d'échanges et l'animalité d'un monde en mutation qu'ensemble nous charrions.

[I]dentités

Filiation : historico-littéraire
Règne : *pré-historique*
Embranchement : *oralisant*
Classe : *identificatoire*
Ordre : *exemplaire*
Famille : *prosopographique*
Genre : *personnage célèbre*
Espèce : *hybridée*

Génération : hérautique
Nom : *Biôgraphie*
Date de naissance : *XXIe siècle*
Habitat : *mouvementé*
Diète : *caractérielle*

Association : micro-politique
Avatar : *héraldique*
Jalon : *(re)connaissance*
Reterritorialisation : *trombinoscope*

[D] Biôgraphie

Cette deuxième étude théorique porte ainsi sur les deux autres concepts centraux de la thèse, à savoir biôgraphie et archéographie. Par biôgraphie, il faut comprendre l'écriture du vivant tandis que par archéographie, il faut entendre l'écriture d'une cohabitation entre vivants. Commençons par biôgraphie. Comme explicitée dans la première étude, à propos de notre beastness, la biôgraphie est le second membre d'une triade conceptuelle animalisée. Réaliser des biôgraphies est ici le moyen de rendre compte, effectivement, d'un commerce qui sans cela risquerait fort d'être par trop abstrait. La biôgraphie s'intéresse ainsi à l'histoire (la petite et la grande) d'une trajectoire de vie identifiable et isolable et, au travers de cette histoire, aux ressorts d'une véritable individuation. Elle porte la trace (sans nécessairement en porter l'entièreté) d'un monde beaucoup plus vaste, beaucoup plus complexe et certainement moins facilement identifiable. En ce sens, notre

biographie est à la vie animale ce que le laboratoire scientifique est à la vie. En isolant une partie du monde vivant, en la coupant donc de la vie elle-même, il devient possible de mieux cerner ce qui a bien pu la traverser. Voilà l'avantage de son défaut, l'arbitraire et les limites d'une telle construction. Il ne s'agira donc pas ici de déduire le tout de ses parties, ni même d'en induire certaines propriétés, mais bien plutôt de s'essayer à la reproduction même du vivant, par bouture pourrais-je presque dire, depuis un de ses membres qui, bien que coupé de son propre corps, n'en charrie pas moins avec lui un véritable potentiel d'animation. Non pas des biographies pour dire tout le commerce de la bête, mais bien plutôt des biographies pour nous aider à commercer avec les bêtes. Depuis ces *exemplums*, il s'agira donc d'appréhender quelques-uns des traits les plus saillants de la vie animale.

Exemplum renvoie ici, outre ses sens classiques d'exemple et de ressources rhétorique (« d'objet distingué des autres et mis à part pour servir de modèle »), à une réflexion plus large et qui touche le concept même de paradigme. En particulier, tel que le discute, à la suite de M. Foucault, G. Agamben.

À savoir :

« [...] nous n'avons pas affaire ici à un signifiant élargi pour désigner des phénomènes hétérogènes en vertu d'une même structure sémantique ; plus semblable à l'allégorie qu'à la métaphore, le paradigme est un cas singulier qui n'est isolé du contexte dont il fait partie que dans la mesure où, en présentant sa propre singularité, il rend intelligible un nouvel ensemble dont il constitue lui-même l'homogénéité. Prendre un exemple est un acte complexe, qui suppose que le terme qui fait fonction de paradigme soit désactivé de son usage normal, non pour être déplacé dans un autre domaine, mais au contraire pour montrer le canon de cet usage, qu'il n'est pas possible de présenter d'une autre manière. Festus nous informe que les latins distinguaient *exemplar* et *exemplum* : le premier, que l'on considère avec les sens (*oculis conspictur*), indique ce que nous devons imiter (*exemplar est quod simile faciamus*) ; le second exige en revanche une évaluation plus complexe (pas seulement sensible : *animo aestimatur*) et revêt une signification surtout morale et intellectuelle. Le paradigme foucauldien unit ces deux notions :

non seulement exemplaire et modèle, qui impose la constitution d'une science normale, mais aussi et surtout *exemplum*, qui permet de rassembler des énoncés et des pratiques discursives dans un nouvel ensemble intelligible et dans un nouveau contexte problématique. »¹⁵⁶

Ainsi, mes exemplums, qui sont un peu plus que des exempla, renvoie ici à cette *animo aestimatur*, à cet action de donner vie à une estimation, d'animer une entreprise d'évaluation qui deviennent alors, aussi, un mouvement d'appréciation. En ce sens précisément, mes exemplums visent à provoquer la réflexion chez celle ou celui qui s'y trouve confronté. C'est pourquoi, ces *exemplums* ou *animo-paradigmes* ont moins valeur d'exemplarité (plant) que d'exemplifications (boutures replantées). Ce disant, nos biôgraphies renvoient ainsi moins à l'animal (à la plante mère, à Honey ou à Rachel) qu'ils charrient d'étranges animalités, comme autant de bourgeons, peut-être même une plante en devenir ou un devenir plante, en tous cas, le mouvement singularisé d'une vie comme d'un jardinage.

Par biôgraphie donc (du grec *bios*, vivant et *graphein*, écriture/inscription), j'entends l'in-formation du vivant, soit son inscription au cœur du monde. Ma perspective est encore une fois médiatique. De la même manière que la biographie d'un personnage célèbre évoque souvent son siècle, la biôgraphie d'un animal évoque évidemment son environnement (pris au sens large, incluant organique et inorganique, matière et représentations, marées et ensoleillements, inné et acquis). C'est pourquoi je décris le parcours humanimal d'individus dans leurs interactions avec d'autres formes de vie. À la manière troyenne, cavalière et stratégique, je poursuis la vie d'un organisme et sa participation à une série d'interactions médiatiques (non limitées dans ce cas aux catégorisations classiques nature/culture, sciences/sociétés, sujet/objet). Je m'intéresse ainsi à l'environnement et aux prothèses de ce même organisme pour pouvoir décrire, sans en perdre le fil, ses liens et sa trajectoire dans le monde. Il s'agit là d'une

¹⁵⁶ Giorgio Agamben, *Signatura rerum: sur la méthode*, Paris, J. Vrin, 2008, p.19.

concordance spatiale et temporelle avec une multitude d'autres trajectoires. C'est ainsi que je souhaite rendre compte d'une relation, d'un échange et d'une histoire commune.

Biôgraphique implique donc l'état *et* le processus, la photographie et le film d'un monde coproduit où interagissent toute sorte d'entités; organiques, organisationnelles et sémiotiques. Il s'agit donc ici de penser les rapports humanimaux de manière à la fois plus souple et plus résistante (notamment en récusant l'occidentale et canonique distinction entre nature et culture). Ainsi, en prenant acte d'une tendance naturelle à l'artificiel et d'une inclinaison à l'artificialisation naturalisée, on comprendra un peu mieux les rapports humanimaux dans leurs différents modes d'existences, soit le long d'une consistance appréciée à l'effectivité sur le réel. Consistance dont il nous faut bien prendre acte surtout si l'on entend décrire avec le plus de finesse possible ce déphasage animal particulier qui est celui de l'aniculture et qu'animent en continu des ressorts domestiques non seulement adaptatifs, mais créatifs. Ici, l'appréhension consolidée d'une réalité humanimale impliquera donc, nécessairement, l'interaction croisée, sur un même plan, mais à des degrés d'intensité différents, d'organismes vivants, de processus culturels hybrides ou encore de représentations symboliques. Nous verrons, dans l'étude 4 sur l'individuation, quels peuvent être et comment les appréhender lesdits mouvements d'une telle interaction croisée. En attendant, il est important de redire que ces interactions ont dès lors, en elles-mêmes et pour elles-mêmes, une valeur intrinsèque. Il est donc ici question de concevoir un tel rapport, non seulement entre des termes, mais bien aussi du point de vue de leurs générations.

Dès lors, il devient important de fouiller, de nourrir et de justifier les avantages théoriques et méthodologiques qu'offre une telle perspective de la multiplicité, comme il devient nécessaire d'intégrer la description *elle-même* en tant qu'élément actif des situations observées. Cela permet d'élargir, dans une perspective encore une fois générative, la vie en commun, mais aussi le partage d'une réalité et ses

implications, à autre chose qu'une simple humanité cantonnée et souvent consanguine dans ses rapports d'écriture¹⁵⁷.

À propos d'écriture, il faut ici revenir aux travaux de Jacques Derrida, en particulier lorsque ce dernier souligne :

« On tend maintenant à dire 'écriture' pour tout cela et pour autre chose : pour désigner non seulement les gestes physiques de l'inscription littérale, pictographique ou idéographique, mais aussi la totalité e ce qui la rend possible ; puis aussi, au-delà de la face signifiante, la face signifiée elle-même ; par delà tout ce qui peut donner lieu à l'inscription en général, qu'elle soit ou non littérale et même si ce qu'elle distribue dans l'espace est étranger à l'ordre de la voix : cinématographique, chorégraphique, certes, mais aussi 'écriture' picturale, musicale, sculpturale, etc. On pourrait aussi parler d'écriture athlétique et plus sûrement encore, si l'on songe aux techniques qui gouvernent aujourd'hui ces domaines, d'écriture militaire ou politique. Tout cela pour décrire non seulement le système de notation s'attachant secondairement à ses activités mais l'essence et le contenu de ces activités elles-mêmes. C'est en ce sens que la biologie parle aujourd'hui d'écriture et de *pro-gramme* à propos des processus les plus élémentaires de l'information dans la cellule vivante. »¹⁵⁸

Si donc, l'écriture est cette action d'inscription, irrémédiablement liée à la trace et aux passages du flux vivant, il ne faudrait pas, pour autant, voir de l'écriture partout. Car dire écriture suppose aussi la plasticité de l'inscription, son inscriptibilité. Or, ce qui peut être écrit un jour, peut-être effacé le lendemain. Comme toute inscription, des durées sont ici à l'œuvre qui, dans leurs rencontres respectives, opèrent au cœur même de la plasticité, qui peut alors avoir certaines surfaces et certaines profondeurs¹⁵⁹. Ainsi, lorsque j'écris 'écriture', en référence précisément à des inscriptions transductives, je renvoie à la plasticité des existences et aux multiples

¹⁵⁷ À propos de consanguinité et de ces mauvaises questions souvent posées aux animaux, voir l'étonnant bestiaire de Vinciane Despret, *Que diraient les animaux, si... on leur posait les bonnes questions ?*, Paris, la Découverte, 2012.

¹⁵⁸ *De la Grammatologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1967, p. 19

¹⁵⁹ À propos de plasticité, voir Catherine Malabou, *La plasticité au soir de l'écriture : dialectique, destruction, déconstruction*, Paris, Léo Scheer, 2005.

niveaux qui les animent et qui sont aussi ceux de l'individuation simondonienne. Ainsi, est *écriture* ce qui travaille la plasticité de la matière, dans un mouvement d'inscription dont les traces font alors sillage. Ces traces peuvent ainsi être considérées en tant qu'information, mais elles ne sauraient être entièrement associées à de la communication, en ce sens où, si elles permettent bien à l'indétermination de s'exprimer en creux, elles ne sauraient les déterminer complètement. C'est ici, en référence justement à la citation de R. Ruyer qui ouvrait la première page de toute la thèse, une théorie de l'irritation qui devient nécessaire et qui permet de passer de la trace à l'écriture, de l'information à la communication et du programme à l'événement qui, tous, dans leurs conditions de possibilité renvoient aux signes et aux signaux, mais dont l'expression à la fois affective et effective, ne sauraient complètement s'y réduire. En chevauchant cette part d'indétermination, permise par la plasticité, activée dans l'écriture et éventuellement ré-activable dans l'inscription, l'animalité se fait frayage. Une fois, dix fois, mille fois, chacun des sillons laissés au passage creuse une trajectoire, dessine une biographie, soit une ligne singulière aux résonances multiples, capable de puissance comme de modulation, mais qui, toujours, entre dans un registre d'intensité où l'habitude pourrait elle aussi finir par frayer.

Écriture renvoie donc à ces mouvements d'inscription qui sont ceux de la vie animale, qui sont donc ceux de Honey, de Rachel et de David, qui sont aussi ceux de ce texte, de ses concepts, de vos lectures. C'est ainsi que l'écriture figure la trace d'un mouvement traversant corps, temps et espace. Pour autant, ce mouvement ne peut être sans inscription, c'est-à-dire sans corps, ni lieux pour le charger et le décharger, le nourrir et l'exploser.

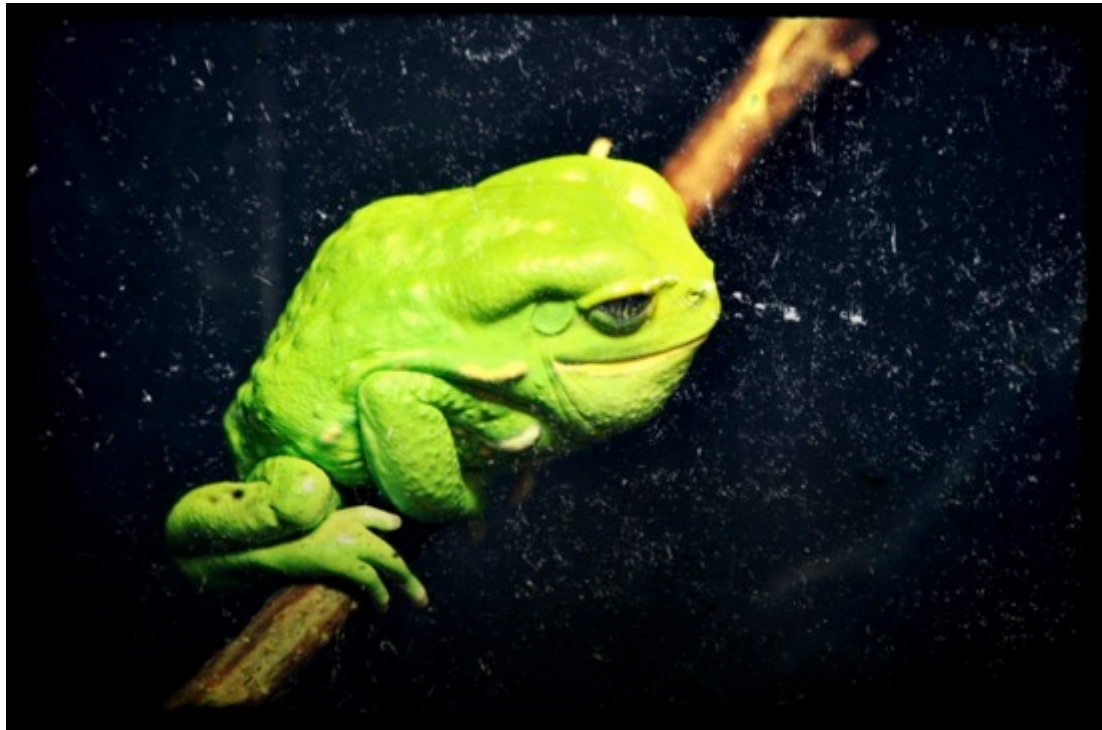


Figure 12 : *Being*

C'est ainsi que je concentre chacun de mes propos biographiques sur deux niveaux : celui, organique, d'un animal, d'un corps et celui, tectonique, d'un lieu, d'un espace et d'une durée. De cette façon, je tâche de broser, en en faisant la (toujours trop rapide) histoire, les leviers d'une existence particulière (comme l'ont déjà *exemplumé* les biographies de Honey ou de Rachel). Existences que je tâche ainsi de rapprocher d'un centre animalier, en revenant notamment sur les origines, les acteurs et le fonctionnement de ces jungles de garage qui tiennent lieu, pour chacune de ces existences singulières, d'habitat (comme dans le cas des sanctuaires tels le Wild Animal Sanctuary ou la fondation Fauna). De la sorte, je puis, à partir de ces *animalls* où vivent nos animaux biographiés, dessiner et destiner quelques lignes de fuite en direction d'autres centres et d'autres animaux, sous bien des aspects apparentés, non seulement dans leur mission, mais dans le principe de leur représentation politique, dans leurs modes de financement, dans leur plan de construction, dans la passion et le dévouement qu'ils abritent. Entre ces deux types d'existence, celles de lieux

improbables et celles de bêtes invraisemblables, je tâche de rendre compte non seulement de ce qu'est un Animal (un Chimpanzé, un Tigre, un Condor, une Souris, un Dauphin, un Humain), mais surtout de ce que peut être (ou ne plus être), à l'aube du XXI^e siècle, une existence animale. Je tâche ainsi de mieux cerner les modalités d'une vie humanimale partagée.

[R] Animalls

Pris sur le vif, observé en un lieu de rencontres interspécifiques et cristallisé autour d'une occasion particulière, j'isole donc l'événement biôgraphique à partir d'une organisation composite qui implique une communauté d'humains et d'animaux. Dans la prochaine étude, méthodologique, je localiserais précisément chacun de ces centres commerciaux, essentiellement nord-américains et que figurent particulièrement centre de reproduction illégaux, foyers domestiques classiques, laboratoires de recherche, sanctuaires.

Mais avant, je tiens à préciser l'idée même de centre commercial animal (ou *animall*). Le jeu de mots entre animal et mall est un peu facile, mais il rappelle pour moi quelque chose d'important, à savoir que le *mall* est aujourd'hui une institution, qu'il est devenu ce lieu de sociabilité où s'expriment de nombreux enjeux économiques, mais aussi culturels et politiques. En ce sens, il est cette actualisation contemporaine du marché d'antan¹⁶⁰. On s'y balade, on s'y rencontre, on se montre et se raconte. On consomme et se consume. Le centre commercial est ainsi un lieu de rencontre et d'échange, où les frontières entre espace public et espace privé se négocient en permanence. Au cœur donc, de ces lieux qu'affectionne tout particulièrement notre modernité, magasiner n'est pas tout. Et en aucun cas, le *shopping* ne saurait se réduire au seul acte d'achat. Les *malls* sont ainsi devenus de

¹⁶⁰ Voir ici l'héritage des travaux de F. Braudel, son travail sur le capitalisme et la place qu'il accorde aux marchés dans ce contexte - *Civilisation matérielle, économie et capitalisme (XV^e-XVIII^e siècles)*. Paris : Armand Colin, 1979.

véritables lieux de vie. De la même manière, le foyer, entendu au sens contemporain, statistique et économique, dépasse la simple désignation d'un domicile. On s'y réchauffe et s'y retrouve. On y cuisine et s'y restaure. D'ailleurs, les plus vieilles techniques de recensement s'en servaient pour mesurer le développement des villages et des campagnes.

Individualisés, nos foyers continuent de cristalliser un ensemble de dynamiques politiques, économiques et sociales considérables. Dynamiques que j'entends précisément souligner depuis une perspective humanimale. En plus donc, de décrire ces lieux et leurs modalités de fonctionnement (structures, organisations,

dynamiques), ce qui, en soi, constitue déjà une série d'observations micropolitiques passionnantes, je tâche de recueillir une série d'informations biographiques pertinentes quant aux logiques de fonctionnements d'une communauté humanimale des plus particulière.

Maintaining a certain level of activity often implies, for organisms, a complete reorganization of other levels, cellular or collective for example. Being domestic thus supposes the constant rearrangements of several enmeshed regimes of individuation.

Mais attention, si la biographie s'intéresse ainsi à l'histoire (la petite et la grande) d'une trajectoire de vie identifiable, sa tâche est périlleuse tant elle isole pour suspendre et surprendre les reliefs d'une existence qui autrement resterait « noyée » dans une marée d'autres existences. Ces rythmes organiques qui contribuent au renouvellement créatif de la vie (pour certains aux durées

millénaires) sont désormais aux prises avec d'autres rythmes, par exemple des rythmes machiniques (je pense ici à ces dispositifs de capture qui permettent à nos caméras de plonger là où aucun humain n'avait encore pu/su retenir ses

souffles¹⁶¹). Or, l'assemblage parfois houleux de ces rythmes, qui sont autant de durées propres, tend parfois à engloutir les singularités de chaque organisme vivant au profit d'une appréhension globale de l'organisation du vivant capable d'offrir rapidement à notre cognition souvent monomaniaque une cause suffisante de compréhension. En effet, c'est une chose que de penser savoir ce qu'est un chimpanzé, un tigre ou un dauphin, de peut-être même penser savoir ce(ux) que sont les chimpanzés, les tigres, les dauphins. Une autre chose est de rencontrer un chimpanzé, un tigre, un dauphin. Une autre chose encore est de vivre avec eux au quotidien. Or, voilà qu'il existe (et le trope n'est pas limité aux animaux) une quantité non négligeable de discours se produisant facilement (et se déversant tout aussi facilement) « au nom » de l'animal et qui, pour autant, ne semblent ni les écouter vraiment ni leur donner sérieusement la parole (où et quand en auraient-ils d'ailleurs l'occasion ?). Ceux que le silence pourtant rassemble n'en constituent pas moins une des catégories biopolitiques les plus bavardes.

Couramment, l'animal est donc objet de zoographies, c'est-à-dire de fiches d'identité qui décrivent de manière archétypale le représentant d'une espèce ou d'une variété spécifique¹⁶². On parle alors du cochon, peut-être des cochons, rarement pourtant d'un cochon. Je voudrais ainsi inverser cette logique zoo-épistémologique en tirant le portrait d'animaux lambda. Non pas lambda au regard de leurs congénères (un singe qui maîtrise le langage des signes aurait de quoi surprendre les siens si jamais il était parachuté en plein Éden forestier¹⁶³), mais bien ordinaire du point de vue des communautés transpécifiques qu'ensemble nous composons (il existe de nombreuses expériences faites sur les singes)...

¹⁶¹ À propos d'appareils de capture, de plongée et de souffles, je recommande le visionnement de la série *Planet Earth*, produite par la BBC et commentées par l'inénarrable David Attenborough.

¹⁶² Voir ici les classiques manuels de zootechnies. Par exemple : M. Cunningham, Mickey A. Latour et Duane Acker, *Animal Science and Industry*. 7th ed. New Jersey : Pearson Education, 2005.

¹⁶³ À propos de langage, de société humaine et d'exceptionnalisme, voir la discussion de Dominique Lestel, « Language and the Constitution of Human Societies », *Generalized Science of Humanity Series*, vol. 4, 2008, p. 73-83.

C'est pourquoi, j'espère voire mes biographies¹⁶⁴ servir d'amorces résistantes à un monde aussi fasciné que fascinant où le langage humain, ses mots comme ses maux, gagnerait à prendre la peine de suspendre, pour un temps et pour un temps seulement, le rythme effréné de leur course.

[E] Arkéographie

Pour les anciens Grecs, il existait ainsi une véritable science de la biographie, cette technique enregistreuse du monde. Bien souvent, la compilation de biographies donnait matière à une fresque historique, sociale, politique et culturelle, appelée prosopographie.

Étymologiquement, prosopographie signifie "description d'une personne" (du grec *prosôpon* : "personnage (de théâtre)¹⁶⁵", d'où "personne", "individu" en général). Pour les historiens de l'Antiquité, la prosopographie a longtemps été une science auxiliaire de l'histoire dont l'objectif était d'étudier les biographies des membres d'une catégorie spécifique de la société, le plus souvent des élites, sociales ou politiques. Par métonymie, "prosopographie" désigne également l'ouvrage dans lequel les personnages sont classés par ordre alphabétique et notices individuelles, avec une description des traits retenus pour l'étude¹⁶⁶.

¹⁶⁴ Notons d'ores et déjà ici, qu'en me faisant le biographe d'animaux singuliers, je participe moi aussi à la production d'un savoir contemporain sur le vivant animal (sur les bêtes, bien sûr, mais aussi sur l'humain, animal lui aussi). C'est pourquoi le biographe lui-même ne saurait se détacher du processus tout entier et c'est aussi pourquoi je reviendrai en détail sur cette dorsalité épineuse dans la variation de l'étude 3, celle sur le thème du silence.

¹⁶⁵ Nous verrons un peu plus loin, avec Simondon, ce que la *persona* a d'important pour nos humanités.

¹⁶⁶ Voir <http://fr.wikipedia.org/wiki/Prosopographie> pour les généralités, <http://bcs.fltr.ucl.ac.be/Proso.html> pour les spécificités, notamment bibliographiques. Pages consultées le 1 avril 2010.

Je voudrais ici réactualiser partie de cet ancien héritage disciplinaire en réalisant, de manière à la fois détournée et très contemporaine, une véritable prosopographie humanimale qui serait donc réfléchie à partir d'une série de biographies. Ce *forking* prosopographique, je lui donne le nom d'arkéographie, en associant dans une même démarche, un intérêt renouvelé pour l'Arche de Noé et une problématique redoublée pour la singularité. Ainsi :

Aniculture + écriture du vivant = biographies animales.
Biographies animales x n = prosopographie humanimale
= arkéographie.

Par arkéographie, il faut donc entendre l'écriture d'une cohabitation entre vivants. En effet, l'arkéographie est ici pensée comme une véritable discipline (au sens d'un plan ou d'un procédé et non d'une chapelle ou d'une université) permettant de cartographier la vie partagée de certains humains et de certains animaux. En reprenant ainsi, et en actualisant alors, le mythe de l'Arche de Noé, je m'intéresse à ce qui peut bien se passer *dans* l'arche (et non seulement aux causes du déluge ou encore aux promesses de mondes nouveaux). Je plonge alors dans l'embarcation même et m'attache au quotidien qu'humains et animaux partagent effectivement. Plutôt que le « avant » et le « après » déluge, le *pendant* donc.

Or, cette mainmise des hommes sur le monde animal est une vieille idée, fixe, qui plus est. Chargé par Dieu d'appareiller Arche et troupeau, Noé se voit confier (et avec lui la descendance humaine tout entière) la responsabilité de sélectionner, de conduire et de sauver les animaux du grand Déluge (cataclysme et Apocalypse à l'origine desquels, on retrouve déjà la volonté divine de punir une humanité trop coupable)¹⁶⁷.

¹⁶⁷ En plus de l'extrait biblique (Livre de la Genèse, chapitre 6 et 9), voir Schwartz, 2000 & Tonsing, 1984.

Qu'avais-je besoin en premier lieu de m'embarrasser dans cet imbroglio de bateau, et de ménagerie, où pas un dompteur, même moi, n'aurait pu se reconnaître, dont pas un nautonier, même moi, n'aurait voulu assurer la sauvegarde au milieu de ma colère déchaînée. Et la manigance, la voici : il n'y avait pas d'arche. Mais non ! Il n'y avait pas de bateau de cent, de trois cents ou de mille coudées, de cent, de trois cents ou de mille enjambées, d'aucune mesure matérielle. Il y avait le cœur de Noé. Un point c'est tout. Comme il y a le cœur de tout homme, un point c'est tout. Et j'ai dit à Noé - comme je peux le dire à tout homme : - Fais entrer dans ton cœur, toute chair de ce qui est au monde pour le conserver en vie avec toi... et j'établirai mon alliance avec toi.

Jean Giono,
Fragments d'un Déluge

Dès lors, embarqués sur le flot d'une destinée commune, désormais inséparables, humains et animaux se doivent de cohabiter. Moment fondateur pour la culture judéo-chrétienne, l'épisode biblique servirait aussi de parabole écologique¹⁶⁸. Et de nous demander : qui est aujourd'hui responsable des animaux ? Ou plutôt, comment se compose et se dilue cette responsabilité humaine partagée du troupeau ? Les poètes nomment-ils encore les bêtes ? Qui se charge de les nourrir et de les marier ? Vétérinaires, gardiens de zoos, éleveurs, visiteurs, spectateurs, activistes, maîtres, propriétaires, scientifiques, chercheurs, commerçants, biographes, nous participons tous de cette responsabilité, plus souvent d'ailleurs, héritée qu'assumée.

Cependant, ce qui me paraît plus important, et plus intéressant encore, par delà la simple attribution des rôles et des pouvoirs, c'est la vie partagée des uns et des autres. À l'image de l'épisode biblique, la responsabilité humaine semble continuer de se concentrer sur les causes (activités humaines déplorables et destructrices, sauvetage nécessaire de la part de certains « écologistes ») et sur les

conséquences pour l'avenir (préserver nos chances de retrouver le monde tel qu'il était avant les bêtises, une fois le Déluge et la colère de la Terre passés). Notre responsabilité ainsi engagée s'inquiète du pourquoi (*input*) et prospecte du côté des conséquences (*output*). Mais ne dit pas grand-chose de l'entre-deux, des entrailles et de la boîte noire...

¹⁶⁸ Michel Pastoureau, *Les animaux célèbres*, Paris, Bonneton, 2001.

Car, que sait-on *réellement* de la cohabitation humanimale ? En tant que tel, l'épisode biblique parle peu du voyage ou de la traversée proprement dite, si ce n'est d'une colombe, mais s'attarde longuement à l'avant et à l'après, à la menace et au dénouement. Ce qui se passe sur le bateau, le quotidien effectivement partagé des humains et des bêtes, la Bible ne s'en émeut guère¹⁶⁹. La manière dont humains et animaux cohabitent, partagent leur temps, leur énergie bref, s'échangent et se transforment, est du même coup passé sous silence...

Écrire la biographie d'animaux singuliers renverrait ainsi à trois niveaux d'écriture. Celui d'une trajectoire animale dans le monde (les éléments biographiques de l'animal), celui du choix narratif opéré par le biographe (la sélection narrative de tel événement plutôt qu'un autre), celui de l'écriture même du biographe (que son travail ne peut laisser indifférent, pour qui écrire une biographie devient à son tour biographique). Voilà pourquoi, parler *Beastness* par l'intermédiaire d'une série de biographies, non seulement informe (sur) la vie des bêtes, son commerce et son écriture, mais insiste bien aussi sur les implications complexe de la recherche participante. Raconter l'histoire de Honey ou de Rachel c'est mettre sur le devant de la scène une existence hybride, en proie à des logiques organiques puissantes (biologiques, économiques, politiques, mass-médiatiques, etc.). C'est aussi informer biographe et lecteurs, éventuellement transformer opinions en idées, animer ce qui aurait pu rester stérile ou lettre morte. Tout ceci, l'écriture domestique permet, me semble-t-il, d'en rendre compte dès lors que nous la considérerons du point de vue de l'animalité communicative, en fonction non pas seulement de ce qu'elle *est*, mais de ce dont elle est, dès lors, véritablement *capable*.

Autrement dit, il ne s'agit pas pour moi de faire la simple biographie d'animaux un peu étranges et ainsi espérer (dé)montrer l'étrangeté de notre époque (tentative au demeurant tout sauf étrangère à nos institutions). Non, il s'agit plutôt de rejoindre

¹⁶⁹ Groupe de recherche ASTER., *Le déluge et ses récits : points de vue sémiotiques*, [Sainte-Foy Québec], Presses de l'Université Laval, 2005.

l'étrangeté supposée de ces existences en en faisant la biôgraphie. C'est-à-dire, en associant dans un même mouvement de constitution biôgraphe, biôgraphé et écriture. Ainsi, *dire* l'animal n'est en aucun cas *retour sur* ce qui serait alors observé de l'extérieur. Bien au contraire, il s'agit ici de *dire avec* l'animal tout ce qui, à l'intérieur est partagé, comme ce qui, à l'extérieur, est projeté. Ici, *transpécifique* n'est pas simple épithète accolée à *ethnographie*, transpécifique dit la graphie elle-même et, ce faisant, nous engage à repenser l'ethno qui jusqu'ici, non seulement supportait une telle inscription, mais en vivait.

Variation sur le thème... du Déluge

Envisagée sous l'angle d'une individuation, la prise en compte biôgraphique de ces existences animales contemporaines m'aide à discuter un ensemble d'arguments ayant trait à la conservation des espèces ; particulièrement lorsque celles-ci sont déclarées menacées. Ces arguments sont déterminants puisqu'ils débouchent souvent sur une série de mesures légales aux répercussions politiques, économiques, scientifiques et techniques considérables. Lorsqu'une espèce est menacée, que cette espèce est significativement considérée (par exemple, essentielle à l'équilibre des écosystèmes, ou encore hautement symbolique pour les esprits et les représentations collectives), de l'argent, du temps, des passions et des hommes sont consacrés à sa protection, pour sa sauvegarde. Qu'il s'agisse de décimer ou de sauver, l'humanité ne semble ni vouloir, ni pouvoir s'empêcher d'intervenir. Cette ère géologique dans laquelle nous vivons et que certains ont finalement décidé d'appeler Anthropocène¹⁷⁰, est profondément marquée par cette

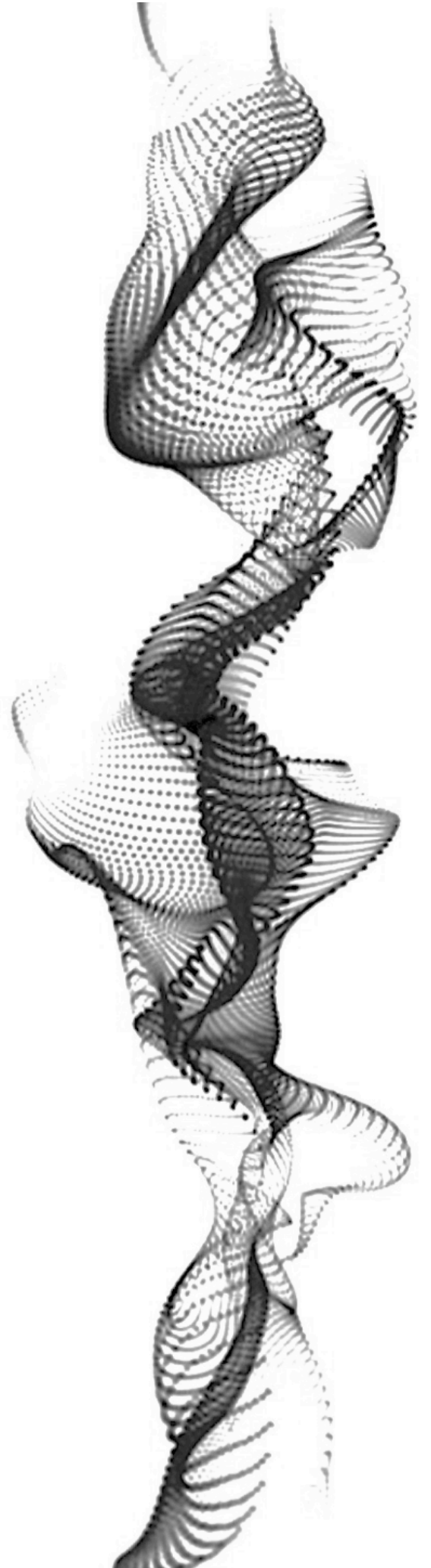
¹⁷⁰ « Chers collègues, De nombreuses questions me sont posées sur l'Anthropocène. Voici des éléments de réponse, sous forme de FAQ. Que veut dire Anthropocène ? Ce nom a été proposé par un géochimiste (Paul Crutzen) pour souligner l'importance que joue désormais l'Homme dans la nature, et les traces qu'il y laisse (biologique et chimiques notamment). Est-ce une ère géologique ? Certains voudraient faire reconnaître ce terme comme une ère géologique parce que l'influence de l'Homme serait est globale. C'est pour cette raison que le nom est construit de la même façon. Par ailleurs dire que c'est géologique semble souligner l'importance, MAIS c'est oublier un élément fondamental ... une ère géologique n'a pas du tout la même durée. L'ère géologique la plus courte atteint 65 millions

idée, non seulement écologique, mais idéologique, qu'il faut sauver cette nature que nous condamnons¹⁷¹. En ce sens, nous verrons que le cas du Condor californien reste emblématique. Rare sauvetage écologique réussi, l'espèce doit miraculeusement sa survie à une conjonction complexe d'intérêts économiques, politiques, culturels et scientifiques¹⁷². Ici, le succès reproductif (*fitness*) du charognard ne se mesure plus à l'aune de certaines capacités biologiques ou éthologiques, mais bien au capital symbolique que l'animal possède auprès d'une autre espèce, prédatrice *et* salvatrice. L'humain porte en lui des germes de mort et de salut, deux faces d'une même médaille écologiste, sorte de zoo/star académie affective. Or, dans cette course, certains animaux sont plus égaux que d'autres.

d'années. La visibilité d'un terme autorise-t-elle un amalgame trompeur ? Il y eut longtemps l'ère Quaternaire, pour magnifier la présence de l'Homme sur Terre. Mais la science avançant, les données ont été complexifiées ... cette ère a été dite marquée par des glaciations, mais on découvrit qu'il y en avait eu d'autres etc., etc. L'ère quaternaire a donc disparu (congrès géologique international de Florence, 2004). Mais par quelque anthropocentrisme mal géré le Quaternaire est revenu par la fenêtre, il s'agit aujourd'hui d'une subdivision de l'ère Cénozoïque, et le nom a perdu un niveau hiérarchique. Déjà ici notons que le Quaternaire, simple système fait 2,6 millions d'années, alors que les autres systèmes sont bien plus longs, le plus court fait plus de 20 millions d'années. Il n'est donc pas interdit de différencier l'Anthropocène, mais le présenter comme une ère géologique est inapproprié ». La mise au point est de Partick De Wever, chercheur au Muséum d'histoire Naturelle, à Paris. Elle me paraît importante tant elle rappelle le mouvement affectif qui existe entre savoir spécialisé et savoir populaire, mouvements que nous retrouverons, à la fin de notre étude 5, à propos de des-extinction.

¹⁷¹ Claude Lorius, *Voyage dans l'anthropocène : cette nouvelle ère dont nous sommes les héros*, Arles, Actes Sud, 2010.

¹⁷² Noel F. R Snyder et Helen Snyder, *The California condor: a saga of natural history and conservation*, San Diego, Academic Press, 2000.



Portrait 3 : Molloko

La discussion se clôt dès qu'elle commence : nul ne connaît de langage pour dire le donné indépendamment du langage. Toute description de ladite chose même ne présente qu'un donné relatif au langage usité. La chose fuit sur l'asymptote infinie du dit.

Michel Serres, *Les cinq sens*.

Arizona. Nous approchons de l'entrée méridionale du Grand Canyon, cette « merveille » du monde naturel. Contrairement à d'autres de ces merveilles, celle-ci s'admire en baissant les yeux, du haut vers le bas. Mais comme beaucoup d'autres, il s'agit là désormais d'une attraction mondialement courue, au sommet de laquelle des millions de visiteurs se pressent chaque année. Du coup, conséquence précisément de cet afflux massif, nul besoin de transpirer pour découvrir la splendeur de ces gorges titanesques. Il suffit simplement d'emprunter une petite route asphaltée permettant aux valides comme aux invalides de longer les arrêtes époustouflantes que des millénaires d'érosion ont bien voulu polir. Ainsi, à chaque point de vue notable, sur les quelques arbres maigres qui survivent encore à de telles expositions, des chewing-gums, de toutes les couleurs et qui sont les signes mastiqués de celles et ceux qui passèrent par là¹⁷³. Par endroit, la roche est à ce point lissée qu'on devine les pas, le trajet répété et les mouvements exécutés par un flux ininterrompu de visiteurs (dont nous faisons alors partie intégrante), et qui ne semble vouloir admirer ladite merveille que le long d'un dispositif scénographié. La disposition des sols fait ici le mouvement des corps tandis qu'un seul et même patron invite à admirer la vue depuis tel ou tel angle. On distingue alors quelques sentiers qui plongent manifestement jusqu'à la

¹⁷³ Je dis tout cela pour deux raisons. D'abord parce qu'il s'agit ici des traces tangibles d'un passage lui aussi doué d'érosion et que toutes ces empreintes, non seulement écologiques, mais économiques, laissées derrière un tel frayage touristique constituent le donné d'autant de sillons (qui, au demeurant, ne vont pas sans rappeler le bœuf). Ensuite, parce qu'il s'agit là précisément d'écriture, en ce sens où de tels sillons renvoient à la plasticité des lieux, qui est non seulement celle de la terre, mais celle des êtres qui la peuplent et la contemplant, et qui ne cessent, ensemble, de la travailler.

rivière Colorado, 1500 mètres plus bas. Vu d'en haut, quelques points noirs à l'horizon laissent deviner un essaimage de vie humaine qui, à mesure que l'on descend, aura tendance à se raréfier. À quelques minutes d'intervalle, nous croisons ainsi de jeunes militaires à la course et un vétéran en fauteuil roulant. C'est aussi ça les merveilles du monde, un mélange baroque d'organismes vivants aux régimes et aux vitesses très différents.

Si je raconte cela, c'est parce que cet écosystème un peu spécial qu'est en passe de devenir le Grand Canyon, était jusqu'à très récemment le terrain de jeu réservé d'une faune plutôt sauvage. Mais, sous les assauts répétés d'une humanité suréquipée, voilà que la merveille s'est littéralement transformée. Automobiles qui font des routes et des parkings, piqueniques huileux dont les miettes régaler quotidiennement une microfaune à la *fitness* ainsi *boostée*, réseau tentaculaire d'assainissement des eaux usées, mais aussi logements de passage et supermarchés, voilà que désormais des milliers d'humains *habitent* le Grand Canyon (jamais les mêmes humains, mais toujours des humains et le mode de vie touristique qui nous est désormais associé). Ainsi, se succèdent au pied du vide les nationalités du monde entier. Et la roue des fortunes, sous une pression qui est d'abord démographique, de tourner rapidement tout en redistribuant les cartes existentielles. En ce 1er avril 2011, nous croisons donc, pour la première fois, la route du condor de Californie. J'aurais aimé raconter ici comment nous avons aperçu l'animal, à la jumelle, après 9h de marche dans des pierriers qui n'en finissent pas. Comment, j'ai réussi à distinguer la plaque de vinyle et le numéro sur l'aile du charognard en vol, voire même abrité dans une des multiples anfractuosités que recèle les lieux. Malheureusement, même après être descendu dans le cœur du Canyon pour y camper, après avoir passé des heures à scruter l'horizon, rien. Pas un seul Condor.

Sacré pour des générations d'Amérindiens¹⁷⁴, il faudra attendre le retour au parking et la conférence bihebdomadaire d'un *Park Ranger* pour véritablement découvrir la bête, son histoire et ses aventures. Le tout sur... vidéoprojecteur. Car, c'est aussi comme cela que l'on peut dorénavant découvrir *Gymnogyps californianus* et en apprendre un peu plus sur ce qu'il porte désormais d'honneurs et de stigmates. Devenu héros d'une conservation exemplaire, il est en même temps héraut d'une puissance humanimale très spéciale. En effet, le majestueux animal a bien failli, il y a quelques années de cela, y passer et ainsi grossir les rangs de ces espèces disparues. Heureusement, diront certains, à tout Déluge, son sauveur. Victime de délocalisation sauvage et d'empoisonnement collatéral, quelques rares spécimens auront ainsi été sauvés de l'extinction par une communauté d'humains résolue à ne pas voir définitivement disparaître ce symbole des grands espaces américains.

Dans ce troisième portrait, je fais la biographie de Molloko, premier de ces condors GPS à avoir été réintroduit dans la « nature » (comprendre le Grand Canyon, ses miradors cafétéria et sa promenade asphaltée). Depuis les gorges de la merveille, jusqu'aux ordinateurs du *San Diego Zoo's Institute for Conservation Research*, j'ai ainsi suivi le vol emblématique de ce Phoenix moderne.

[I]dentités

Filiation : Nécrophile
Règne : *Animalia*
Embranchement : *Chordata*
Sous-embranchement : *Vertebrata*
Classe : *Aves*
Ordre : *Accipitriformes*
Famille : *Cathartidae*
Genre : *Gymnogyps*
Espèce : *Gymnogyps californianus*

¹⁷⁴ Amérindiens qui n'imaginaient probablement pas voir ce totem disparaître un jour, ni même renaître et encore moins, peut-être, sous les coups d'une énième saisie capitalisable qui finirait par l'emporter grâce à un combat aussi idéologique qu'éthologique.

Génération : Géolocalisée

Nom : *Molloko*

Date de naissance : *au choix, Pleistocène ou 3 mars 1988*

Habitat : *cieux (air et éther)*

Diète : *charognes (avec ou sans marionnette pour la béquée)*

Association : symbolique

Avatar : *American Bald Eagle*

Jalon : *patriotique*

Reterritorialisation : *Top 5 conservacionniste*

Autres : *maillon fort, devenu faible, de la chaîne alimentaire, junk eater*



Figure 13 : Véritable *artefact* de cette croisade humanimale, l'aile de chacun des rescapés porte désormais une plaque de vinyle sur laquelle est inscrit un numéro difficile à déchiffrer sans l'aide d'un zoom ou d'une jumelle et dont il nous faudra, plus tard, apprendre le code. Ici le matricule 216.

[D] Je(u)

Many people believed that once condors were removed from the wild, they wouldn't breed in zoos. Fortunately, they were proven wrong on March 3, 1988 when a female condor named UN-1 laid the first fertile egg ever produced in captivity. UN-1 (which stands for "Unknown #1" – Biologists were unsure of her breeding history) was one of the original wild condors removed from the wild in 1985. Her mate, AC-4 ("Adult Condor #4"), was also removed from the wild in 1985. That was the first year the California Condor Recovery Team started trapping adult condors and bringing them into captivity. The reason for the trappings was that the wild condor population dropped down to only nine birds, with only one active breeding pair left. The belief was that if the condors didn't get help through a captive breeding effort, they were in danger of going extinct. It took three years of getting to know each other, but AC-4 and UN-1 became one of the most important pairs of California condors! Because we didn't know how good their parenting skills were, their egg was put in an incubator and after 55 days the famous little egg began to hatch. Sixty hours after the chick pipped a hole in the shell some of the egg membranes were starting to dry out, indicating that she needed a little assistance getting out of the shell. An eight-person team of keepers and veterinarians mobilized to help her into the world and after 21 minutes of carefully picking away pieces of the shell, the chick was finally out. She was given the name Molloko ("MO-lo-ko"), which means "condor" in Maidu, a northern California Native American dialect.¹⁷⁵

C'est ainsi que commença la vie de Molloko. Aîné d'un programme de conservation important, fruit d'un amour sous surveillance, l'animal sortit ainsi de son œuf pour découvrir les (bonnes) intentions d'une armée de bénévoles attendris. Ensemble, ils devaient ainsi signer la première existence *humanocondor*. Pour ne pas trop dépayser l'animal et ainsi préserver toute sa « condorité », les responsables de ce programme de conservation décidèrent alors de placer le nouveau-né dans une sorte de couveuse, pièce isolée où des haut-parleurs diffusaient une bande-son préalablement

¹⁷⁵ Ce petit faire-part provient d'une association de conservation composée de nombreux scientifiques et « amoureux de la nature » participant activement au programme de réinsertion du Condor californien. Pour plus de détails, voir Bird Keeper, « California Condor Conservation » Blog Archive » Twenty Years of Molloko », [En ligne : <http://cacondorconservation.org/2008/02/twenty-years-of-molloko/>]. Consulté le 13 mars 2013.

enregistrée sur les hauteurs du Grand Canyon sensée évoquer le milieu naturel de l'animal. Plutôt donc que les hauteurs, le premier d'une longue lignée de condors expérimentait les profondeurs. Ainsi, le long d'un axe humanimal encore inédit, la roue métempsychique venait de faire sa révolution. Car, dans un drôle de jeu

*That was then.
This is now.*

R. Pell, *CPNH*

identitaire, ces corps que les condors préfèrent en général morts devaient alors, vivants, devoir les sauver. Et non seulement les sauver, mais aussi leur « apprendre » à devenir Condor.

Ce mélange des genres n'est pas simplement paradoxal, il est aussi génératif. Dans les années 80, au moment où l'on découvrait la menace d'extinction qui planait sur l'espèce tout entière (et c'est toujours ici que les choses s'intensifient, lorsque précisément la bête entre dans le giron des attentions humaines), quelques pionniers de la conservation animale alors en développement décidèrent de se pencher en détail sur l'éthogramme de l'animal en danger. Or, problème, leur petit nombre couplé à la difficulté de les localiser et donc de les observer, ne suffisait pas alors à donner de véritables indications sur leur reproduction, l'amplitude de leurs déplacements, leurs rapports sociaux éventuels, etc. Si bien qu'il fallu extrapoler et baser toute la connaissance scientifique de laquelle découlerait ensuite la survie éventuelle de l'espèce comme d'ailleurs, cet étrange « cours » d'initiation sur l'art et la manière d'être condor, toutes ces connaissances éthologiques donc, reposaient alors sur les activités, par ailleurs enregistrées, d'une autre espèce, le Condor des Andes. Difficile ici de faire plus transpécifique... Pour sauver *Gymnogyps californianus*, *Homo sapiens* devait se baser sur ce que l'on savait alors de *Vultur gryphus* pour apprendre à un individu (Molloko) appartenant à une espèce menacée (*Gymnogyps californianus*) à devenir lui même un véritable condor et ainsi espérer prolonger la vie de toute une espèce...¹⁷⁶

¹⁷⁶ Noel F. R Snyder et Helen Snyder, *op. cit.*

Rapidement, Molloko deviendra donc un condor pondeur. À vingt ans, elle avait produit 26 œufs que les équipes du programme de conservation récolteront et amèneront à maturité pour 22 d'entre eux. Ainsi Molloko fait figure de matriarche pour cette colonie en devenant d'animaux rescapés. Non seulement sera-t-elle la première condor à sortir d'un œuf pondu en captivité, mais deviendra-t-elle aussi la mère biologique d'une vingtaine d'autres condors. Cependant, la question de la reproduction n'est pas le seul enjeu de cette entreprise de réintroduction. Les dernières études menées à ce sujet montrent qu'il existe une menace tout aussi importante (menace qui renvoie aussi aux premières raisons de l'extinction frôlée), la menace d'un empoisonnement au plomb¹⁷⁷. En effet, le condor se nourrit principalement de charognes, or, la plupart de ces charognes sont le fruit de la chasse et les balles mortelles des chasseurs contiennent souvent du plomb. Ainsi va l'empoisonnement aussi lent que sûr de l'espèce. Pour ne pas voir réduit à néant, vingt ans de croisade et d'efforts pour sauver l'animal, plusieurs associations de défense du Condor négocient avec les chasseurs, leur offrant même des bons de réduction pour des balles sans plomb, plus chère, mais « *condor friendly* ». D'un bout à l'autre de la chaîne trophique, les menaces persistent donc, tandis que les entreprises de conservation se heurtent de plus en plus souvent à l'indémêlable réseau des chairs. Réintroduire « en nature » signifie le plus souvent ne plus maîtriser la plupart des paramètres écosystémiques.

Par une série de paradoxes donc, l'artificiel devient aujourd'hui la planche de salut du naturel qui, à l'état de nature, se trouve bien souvent incapable de survivre. Pour mieux comprendre la réalité de ces logiques transpécifiques lorsque appliquées à la conservation animale (voir aussi la discussion du portrait 1) et ainsi éclairer un peu plus un des aspects les plus politiques de notre beastness actuel, je me suis rendu au centre de conservation du zoo de San Diego d'où se pilote une bonne partie du projet

¹⁷⁷ Myra E. Finkelstein, Daniel F. Doak, Daniel George, « Lead poisoning and the deceptive recovery of the critically endangered California condor », *Proceedings of the National Academy of Sciences*, vol. 109 / 28, octobre 2012, p. 11449-11454.

de réintroduction du Condor de Californie. Je voulais comprendre ce que cet étrange mélange de technique et d'organique pouvait bien produire, dans le cas de Molloko, des condors ou, de manière plus large, dans le cas de nos humanités, de nouveauté et d'évolution adaptative, mais créative – non seulement individuelle et collective, existentielle et spécifique, mais croisée, vitale et transpécifique.

[R] Tue

Un peu à l'écart des cages, se trouve le *Arnold and Mabel Beckman Center for Conservation Research*. À l'instar de nombreux zoos, celui de San Diego abrite quantité de programmes de conservation. C'est ici que travaille James Sheppard, un *spatial ecologist*, ce qui signifie qu'il est spécialisé dans les mouvements, les trajets et les déplacements d'animaux protégés. Chargé de la géolocalisation et de la surveillance des condors participants au programme de conservation, il passe son temps entre son laboratoire, ses livres et ses écrans GPS et puis le terrain, où il descend régulièrement en rappel vérifier que la nidification des oiseaux se passe correctement. Interviewé, il raconte comment ces nouvelles technologies de géolocalisation ont permis de mieux comprendre les déplacements, les migrations, mais aussi les rapports hiérarchiques entre condors¹⁷⁸. En effet, grâce au *biologging*¹⁷⁹, il est désormais possible de suivre le mouvement de certains troupeaux ou encore certaines activités météorologiques de la région. Surveillées et étudiées les colonies se multiplient et la population de Condor, autrefois réduite à une dizaine d'individus, s'élevait en septembre 2012 à quatre cent

¹⁷⁸ Communication personnelle. San Diego (Ca, USA), le 8 avril 2011.

¹⁷⁹ Les *biologgers* sont des instruments digitaux miniaturisés capables de fournir des informations très précises quant aux déplacements et aux comportements spatiaux d'animaux « sauvages » habituellement difficiles à suivre. Ces mêmes instruments fournissent ainsi quantité de données numériques alors éthologiquement digérées et participent d'une production nouvelle de connaissances scientifiques. De ce point de vue, les débats actuels sur la biométrie n'épargnent pas certaines espèces animales. L'utilisation à la fois techniques, scientifique et politique de ces données participe d'un mouvement important pour notre transpécificité, en ce sens où ces pratiques encadrent aujourd'hui nombre de nos humanités. On parle de commercialiser des puces GPS pour chiens ou chats et ce, dans l'idée d'éviter les enlèvements et de retracer les filières de contrebandes. Ces dispositifs sont donc capables de marquer la vie et, ce faisant, d'en décider, lorsqu'il le « faut », le cours, son prix et ses fluctuations acceptables ou non.

dix spécimens. Grâce à une série de sites spécialisés, il est donc possible aux internautes du monde entier de suivre la saga évolutive de cette population dorénavant célèbre (nombre, distribution, généalogie, habitats)¹⁸⁰. Ainsi, l'espèce continue d'habiter l'éther, les cieux et nos ondes. Cet engouement pour l'animal et certaines espèces phares n'est bien entendu pas étranger à son statut, ni d'ailleurs à son futur. À en juger par le nombre grandissant de projets visant la réinsertion d'espèces en milieux naturels, on comprend l'importance de cette *zoo star academy* mondiale qui distribuent sur une échelle affective les cartes du devenir animal. Bien entendu, cette entreprise de conservation aura coûté des millions de dollars, majoritairement déboursés par les états et donc le contribuable américain. De nombreuses controverses ont ainsi jailli dénonçant cet emploi discutable de ressources financières là où tant d'humains en auraient bien besoin¹⁸¹. J'ai donc posé la question de la légitimité d'une telle entreprise au Dr. Sheppard. Sa réponse était intéressante puisqu'il a dit s'être engagé dans ce travail parce qu'il voulait que ses enfants puissent, comme lui et les hommes avant lui, continuer d'admirer le vol magnifique de cet oiseau mythique pour l'identité américaine. James est néo-zélandais... Dans l'arène des arguments et des contre-arguments, s'affrontent donc question de gros sou et question de principe, argent et idéologie, monnaie et idées. De cette lutte importante, découle l'attribution ou non de budgets et de ressources, c'est-à-dire les conditions matérielles de possibilités d'un tel sauvetage ou la disparition programmée de ces entreprises de conservation. Au creux de ce *beastness* donc, s'ébauchent ainsi l'existence humanimale et les possibilités, désormais sous tutelle, de reproduction et de continuation de nombreuses vies animales.

Pour autant, l'histoire des réintroductions est aussi riche en échecs qu'elle est pauvre en succès. Ainsi, condors de Californie, oryx d'Arabie, bouquetins de Nubie ou encore

¹⁸⁰ Voir notamment la page réservée aux Condors sur le site des parcs naturels américains : National Park Service, « Condor Update Archive - Grand Canyon National Park », [En ligne : http://www.nps.gov/grca/naturescience/condor_updates.htm]. Consulté le 22 mars 2013.

¹⁸¹ C'est là un des arguments récurrents auquel la défense du droit des animaux en général se heurte fréquemment. Avant de sauver les bêtes, peut-être devrions-nous sauver les nôtres.

chevaux de Przewalski figurent au top 10 de ce palmarès reproductif humanimal et voient leur *fitness* boostée comme leur avenir transformé sous la pression d'une humanité Noé. Ainsi donc, à mesure que s'artificialise leur conception, se naturalisent nos représentations. Ici, technique et biologique s'entremêlent. Ces existences parfois millénaires ne jouent donc plus leur survie sur des capacités d'adaptation physiques, mais bien plutôt sur un potentiel de séduction graphique (on retrouve ici l'idée d'une écriture du vivant). Chaque année, apparaissent et disparaissent ainsi des taxons, des individus et du vivant. Les causes de ces disparitions sont complexes et même si l'emprise des activités humaines sur un nombre croissant de milieux implique nécessairement une série de pressions sélectives, les réflexes conservacionnistes nourris à grand renfort de médiatisation ne vont pas sans affecter, à leur tour, la vie, toujours aussi complexe, des écosystèmes. Ainsi, l'individuation psychique et collective, lorsqu'éprouve de conservation, alimente une série d'individuations nouvelles, physiques et vitales. Par un jeu d'écriture qui n'est plus le seul monopole des « natures », mais bien aussi, désormais, celui des « cultures », de nombreux organismes voient ainsi leurs existences (re)programmées. Bien entendu, les puissances démiurgiques dont s'emparent fréquemment *Homo sapiens* sont importantes, en ce sens où elles déterminent bien souvent les conditions de possibilité de la vie, mais la part d'indétermination croissante associée à ces expériences grandeur nature, nous rappelle cette autre dimension du vivant qu'est l'invention sous contrainte et la créativité. Ainsi, dans le cas de Molloko, comme d'ailleurs dans la plupart des cas d'entreprises de conservation, les conditions de possibilités des existences animales se trouvent non seulement bouleversées, mais sous contrôle étroit. Cependant, ces situations postnaturelles ne vont pas sans ouvrir d'autres possibles. Car, et c'est là un des plus vieux enseignements liés à la domestication animale, la sélection *consciente* de tel ou tel traits animaux implique nécessairement la sélection *inconsciente* de tout un tas d'autres traits, de la même manière que cela implique l'ouverture de nouvelles avenues évolutives, non seulement adaptatives, mais créatives, non restreintes aux seuls individus, mais transpécifiques, effectives à de multiples niveaux d'organisation (cellulaires, organiques, populationnels,

spécifiques, écosystémiques). Ainsi, investie d'une mission de sauvegarde (qui très souvent vient contrebalancer des actions humaines précédentes et souvent destructrices), l'humanité rejoue, à des échelles jusqu'ici inaccessibles, la grande aventure de l'Arche et du Déluge. Au passage, et sans nécessairement avoir à condamner toutes les actions de conservation, nous pourrions bien (re)découvrir le potentiel animatif propre à la vie. En réponse, donc, à ces narratifs animaliers gonflés d'orgueil et de mièvreries mettant en scène le retour à la nature de pauvres bêtes que nous avons bien failli tuer et voir disparaître à tout jamais, je propose de reconsidérer ces événements comme des cristalliseurs de devenirs, comme une des facettes de ce commerce humanimal dont j'ai dit en introduction qu'il était aussi antique qu'avant-gardiste.

Ainsi, qu'une véritable menace pèse sur la vie d'un nombre croissant d'animaux sauvages n'est pas discutable. En revanche, que cette menace soit automatiquement confisquée sur l'autel de la culpabilité, sans que pour autant cela n'entraîne de réflexions plus larges sur nos rapports avec les animaux, sur cette manie que nous avons de toujours chercher la part humaine chez ceux que nous pensons si fragiles au point qu'il faudrait leur apprendre à manger, à couvrir, à se reproduire, etc., voilà qui me semble être une tout autre histoire. La biographie de Molloko évoque donc pour moi, un phénomène plus large et en même temps hautement problématique, de nos modes actuels de cohabitations humanimales. À savoir : quel système politique pour la gestion des royaumes ? Le principe d'un souverain humain, qui reconnaît son pouvoir de vie et de mort sur les habitants d'autres royaumes annexés sous son aile, n'est-il pas sérieusement désuet ? Il ne s'agit pas ici de plaider en faveur d'un droit des animaux, mais simplement d'inciter à reconnaître cet impératif de base qui est celui de la tolérance et qui consiste précisément à devoir considérer l'autre pour ce qu'il est et, peut-être aussi, ce qu'il est en passe de devenir. Ainsi donc, je souhaite que mon travail engage à repenser les modalités biopolitiques, monarchiques et peu éclairées, sur lesquelles reposent encore la plupart de nos interactions humanimales. Plutôt donc : penser l'animal depuis son animalisation plutôt que l'animalisation depuis

l'animal ou, pire encore, depuis l'humain. Autrement dit, s'efforcer de concevoir l'individuation humanimale et non plus seulement l'humanité de l'animal ou l'humanisation de notre animalité.

[E] Île

La plupart des entreprises de conservation, dont Molloko est à bien des égards emblématique, endossent un mode bien particulier d'interactions transpécifiques. La conservationnisme aiguë de certains humains rappelle le spectre et l'étendue des relations humanimales. Face à l'autre, confrontés que nous sommes à la mort, la sienne, mais aussi la nôtre, s'ouvre un champ de réactions et de créations possibles et proprement immense. La voie protectionniste n'est pas la voie conservationniste, qui n'est pas non plus la voie créationniste, ni même la voie libérationniste. Les modalités inédites face auxquelles nous nous retrouvons aujourd'hui confrontés n'impliquent pas nécessairement le recours à des pratiques passées et pourraient aussi bien nous inciter à développer de nouveaux modes d'interaction. L'épisode californien de Molloko, nous rappelle ainsi la plasticité des existences humanimales et nous invite à réfléchir nos interactions par delà des catégories épistémiques et métaphysiques préconstruites, qui ne recouvrent aujourd'hui qu'une réalité limitée. Penser la vie de Honey, de Rachel, d'OncoMouse, de Nellie ou de Molloko sur la base de nos traditionnelles dichotomies (nature/culture, victime/bourreau, victime/sauveur, bien/mal) ne saurait rendre compte ni des réalités ni des possibilités qui en découlent. Ainsi, ces situations postnaturelles, pionnières et contemporaines, ne semblent pas inviter à l'application automatisée de règles générales, mais plutôt, suggérer la création de modes d'interactions aussi singuliers que ces modes de cohabitations actuels peuvent l'être. Ainsi, nous verrons dans l'étude 4, qu'une pensée de l'individuation (qui est en même temps une individuation repensée) permettrait de saisir toute la complexité relationnelle des situations ainsi engagées et, ce faisant, d'ouvrir une série de pistes inédites à la réflexion comme à l'action. Interagir avec un

lion croisé en pleine savane n'est probablement pas interagir avec un lion nourri au biberon depuis sa plus tendre enfance. C'est ici la question des instincts et des intelligences qui se posent. Or, les travaux de Bergson, de Simondon et de Ruyer montrent bien les difficultés de penser l'instinct sur le mode d'une simple conduite mécanique. Au contraire, ces derniers nous invitent à réfléchir (mais aussi à vivre) la part d'indétermination qu'implique nécessairement tout événement, particulièrement multispécifique, et, ce faisant, à développer de nouveaux modes opératoires lorsqu'il s'agit d'humainités. La population tigre américaine est suffisamment importante pour que ces existences, qui sont les existences de prédateurs, ne soient pas simplement conçues comme un fléau ou une aberration à corriger, mais bien aussi comme le mouvement de la vie elle-même qui met aujourd'hui en relation des organismes jusqu'ici relativement isolés les uns des autres. C'est alors la question de la rencontre (et la question de la durée de cette rencontre) qui se pose. Je ne suggère en aucun cas de traiter un lion comme l'on traite son chien, c'est-à-dire comme un animal de compagnie millénaire aussi docile que rompu à nos humanités. Au contraire, je suggère de considérer ce lion pour ce qu'il est et pour ce qu'il en train de devenir. C'est-à-dire, commencer par reconnaître ces efforts colossaux déployés par une population déplacée, aux *umwelts* très différents des nôtres. Je suggère ainsi de nous creuser les méninges pour établir des modes d'interactions qui ne soient pas nécessairement empruntés au passé, qui ne limitent pas non plus l'appréhension des situations à ce que l'on connaît déjà, mais bien qui intègrent cette part d'indétermination intimement liée à toute communication et qui peut prendre, sous certaines conditions (que je discute dans les chapitres suivants) les formes d'une animalité. Autrement dit, j'invite à l'animalité des comportements et de la pensée là où, peut-être, l'humanité est par trop absolue.

Anecdote (qui n'en est pas une). Lorsque Lambert, un lion de 4 ans vivant en Ohio¹⁸², s'échappe de sa cage et que son propriétaire arrive à rattraper in extremis, avant que la police ne l'abatte, la question du droit à posséder un tel animal a de nouveau

¹⁸² Voir Michael Webber, « The Elephant in the Living Room », 2010.

envahie les débats médiatiques. Une journaliste se demande alors pourquoi ces animaux dont on sait le pouvoir et la dangerosité sont-ils admis dans les foyers. En écoutant s'affoler le micro, je me demande quelle(s) différence(s) avec les armes à feu dont on sait tout aussi bien le pouvoir et la dangerosité. De nouveau, dos à dos, mais main dans la main, se retrouve organique et inorganique, machine et animal, outil et domestique. Qu'est-ce qui, dans le semi-automatique et dans le lion, est investi avant même leur expression ? Qu'est-ce qui, dans le Beretta et dans le python, est contenu de virtualités ? Et comment, dans ces conditions, penser non seulement l'existence, mais la consistance ou l'insistance ? Bien entendu, certains diront qu'il faut appuyer sur la gâchette pour que l'arme fasse feu (principe de soumission de la technique à l'humain), tandis que le lion est seul capable de dévorer (principe d'autonomie de l'animal). Laisser un fusil dans un tiroir, c'est contenir dans ce même tiroir bien plus qu'un fusil (principe d'autodéfense qui est aussi un principe d'autoattaque). Pour notre lion, le tiroir est un peu plus grand, mais ce que la cage contient d'affects l'est tout autant. Fusil et lion participent ici d'une réalité complexe où de nombreux processus opèrent avec plus ou moins de discrétion et de visibilité. La question des armes est celle de la liberté, des lobbies, des *losers*, de l'individualisme grandissant, du hasard et de la malchance, peut-être, mais aussi des producteurs d'armes à feu, des médias, de nos peurs. De la même façon, la question des jungles de garage est celle de l'âme, du marché noir, de l'ego, des chamanes, de l'individualisme grandissant, du hasard et de la chance peut-être, mais aussi des éleveurs, des médias et de nos fascinations réciproques. Nous verrons ainsi, au sujet de l'individuation, qu'un objet technique ou un organisme vivant participent tous deux d'un processus englobant d'individuation et ces derniers apparaissent toujours comme étant partie prenante de modes opératoires qui les dépassent, à la fois intérieurs, mais extérieurs.

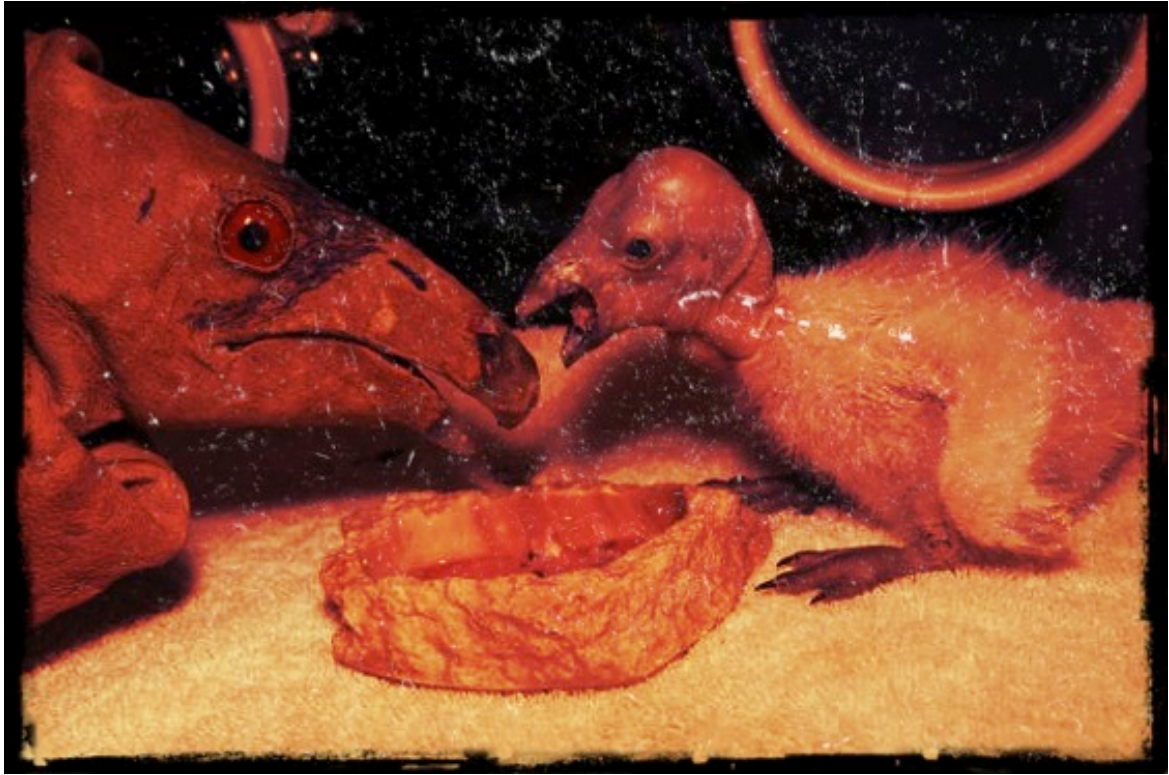


Figure 14 : The Puppet Condor

Variations sur le thème de... l'artificialité

Dans cet étrange jeu d'identités et de volitions, l'écrasante majorité de ces survivants nouveau genre ont donc dû non seulement s'adapter, mais bel et bien se montrer créatifs. Ainsi, je me demande ce qu'il peut bien rester d'un animal emblématique tel le condor, vivant à des hauteurs généralement dissuasives pour des humains qui peuvent d'ailleurs aussi servir de déjeuner, lorsque les descendants dudit animal naissent désormais en captivité, que ces derniers grandissent désormais dans des environnements confinés, au son notamment d'une cassette audio grésillante, mais aussi nourrit à la béquie d'une bouillie diététiquement pré-testée, distribuée par une marionnette sensée reproduire les formes maternelles ? Comment, dans de telles conditions, se négocie l'identité des uns et des autres ? En effet, l'artificialité joue ici un rôle crucial en ce sens où elle sert aux uns (les humains) à jouer aux autres (les

condors), mais où les autres (les condors) interagissent désormais au contact de machines et autres simulations leur donnant une « idée » des uns et donc les leviers d'une construction identitaire éventuellement « autre ».

Je voudrais donc ici, discuter un peu plus en détail l'importance, pour ces générations de pionniers que sont désormais ces condors 2.0, d'un étrange artefact dont j'ai mentionné rapidement l'existence un peu plus haut, à savoir la *puppet condor*, et à propos duquel, il y a bien des choses à dire. Je redis ici que cette marionnette sert de masque pour nourrir le petit condor qui dès lors identifie, dans un mouvement très pavlovien, les moments de sa nutrition à l'apparition de cette forme plus ou moins animée. Ici, la marionnette figure non seulement les traits, mais les modalités d'une relation devenue simulacre. Comment donc, d'une machine douée d'animation, peut-on reproduire les traits d'une certaine animalité ? Et ainsi, « fabriquer » un véritable animal à qui faire faire (faire comprendre, faire aimer, faire agir) un certain nombre d'activités ? Ici, le masque reprend son étymologie première et renvoie à la question de la personne, du personnage et des problématiques identitaires qui y sont associées. Problématiques dont traitent de très belles pages de Simondon, à commencer par ce paragraphe :

Il en va de même dans les êtres vivants ; quand on passe de l'irritabilité à la sensibilité, de la sensibilité aux véritables perceptions, on voit diminuer les niveaux d'énergie requis pour la stimulation, et augmenter les distances utiles, mais au prix d'une augmentation de la sélectivité, avec toutes les conséquences qu'elles impliquent. L'acteur antique au moyen du masque servant de porte-voix (*persona*) se fait plus facilement entendre (la bouche du masque est un court pavillon exponentiel réalisant une meilleure adaptation d'impédances entre organe de la phonation et milieu aérien) ; mais le registre de la voix transmis par cet adaptateur est moins étendu, et d'autre part les jeux de physionomie sont perdus ; pour toute la durée de la scène, le porteur de la *persona* est un personnage (le vieillard, le jeune homme) ; la *persona* implique une réduction des possibles ; elle impose, déjà matériellement, les limites d'un rôle.¹⁸³

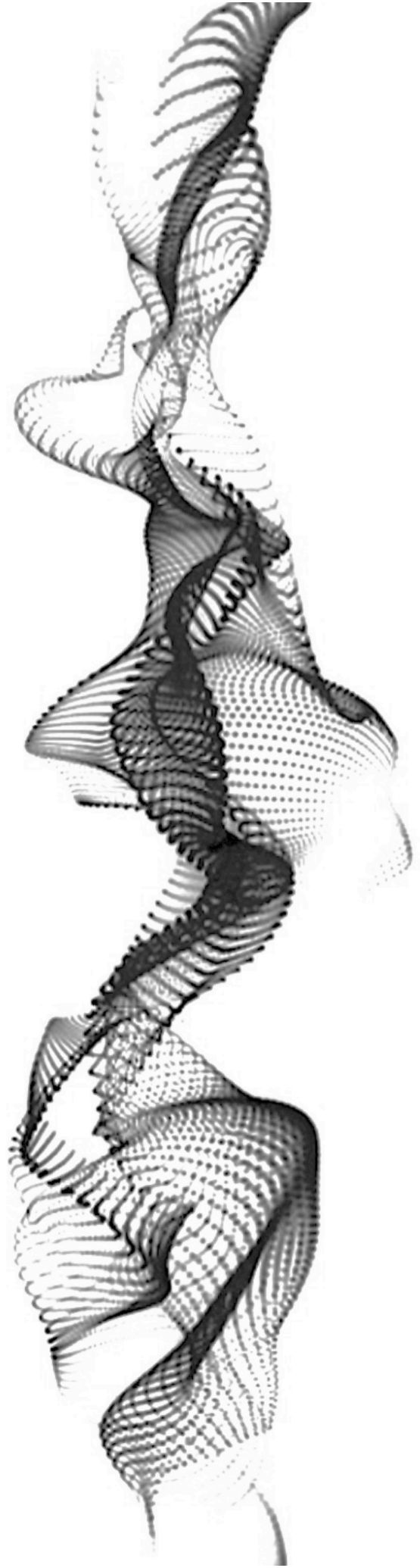
¹⁸³ Gilbert Simondon, *Communication et information*, Chatou, les Éd. de la transparence, 2010, p 72.

Confronté dès ces débuts au masque et à la forme reproduite d'une mère artificielle, Molloko découvre alors le premier personnage d'une longue série d'interventions. En isolant la béquée, comme une fonction centrale, du corps maternel, la marionnette sert de distributeur alimentaire. Et peut-être le contenu diététique est-il alors intensifié tandis que le registre de cette transmission était réduit d'autant et les jeux de physionomie perdus. Un Condor n'a-t-il pas de regard ? Parce que l'on sait qu'il dispose d'une vue redoutable... À plusieurs centaines de mètres d'altitude, il est capable de repérer une forme au sol aussi petite qu'une capsule de bouteille de bière¹⁸⁴. L'artificialité ne s'oppose pas ici à la nature, en ce sens où les artefacts impliqués dans le processus de conservation (par exemple, la marionnette ou la cassette audio) jouent sur des tendances bien naturelles (grandir). Dans le cas de Molloko donc, comme dans celui de nombreuses humanités, il s'agit moins d'opposer ce qui serait de l'ordre du naturel (du bien ?) et ce qui serait de l'ordre de l'artificiel (du mal ?), que de montrer, comme le suggérait Simondon, les rapports d'intensifications possibles dès lors qu'un masque (nécessairement fabriqué, à la fois dans ses formes, dans ses possibles, mais aussi dans ses registres affectifs) est impliqué dans la relation (dans le cas qui nous intéresse, humanimale). Ainsi donc, nourri à la main, sans regard, mais selon une diététique parfaite, Molloko a grandi, devenant ainsi le vivant ambassadeur d'entreprises conservationnistes partout dans le monde. Au sens propre comme au figuré...

*For his Eagle Scout project, local Boy Scout, Jason Schmuckle, made some of the first condor puppets used to feed the newly hatched chicks to help to keep them from imprinting onto humans.*¹⁸⁵

¹⁸⁴ À propos de ces petites capsules et toujours dans la série « s'occuper de l'animal fragile », à noter les opérations combinées, lorsque les condors sont capturés pour vérifier le vinyle de leur aile, l'ablation dans de nombreux estomac de ces dites petites capsules. C'est que, dans le reflet du soleil, leur lueur attire les condors qui se jettent alors dessus et les ingèrent goulument. Après la béquée artificielle donc, les charognes métallisées et leurs ablations médicalisées.

¹⁸⁵ National Park Service, *op. cit.*



Étude 3 : Méthodologie

Mais l'épisode et la mise en scène du voyage, mieux que tout autre subterfuge, permettent ce corps à corps rapide, brutal, impitoyable, et marquent mieux chacun des coups. La loi d'exotisme et sa formule – comme d'une esthétique du divers – se sont d'abord dégagées d'une opposition concrète et rude : celle des climats et des races. De même, par le mécanisme quotidien de la route, l'opposition sera flagrante entre ces deux mondes : celui que l'on pense et celui que l'on heurte, ce dont l'on rêve et ce que l'on fait, entre ce que l'on désire et ce que l'on obtient ; entre la cime conquise par une métaphore et l'altitude lourdement gagnée par les jambes ; entre le fleuve coulant dans les alexandrins longs, et l'eau qui dévale vers la mer et qui noie ; entre la danse ailée de l'idée, et le rude piétinement de la route ; tous objets dont s'aperçoit le double jeu, soit qu'un écrivain s'en empare en voyageant dans le monde des mots, soit qu'un voyageur, verbalisant parfois contre son gré, les décrive ou les évalue.

V. Segalen, *L'équipée*

Dans notre frayage en jungle de garage, biôgraphe et lecteurs avancent. Derrière nous, les trois portraits de Honey, de Rachel et de Molloko et les concepts développés de beastness, de biôgraphie, d'animalls et d'arkéographie. En problématisant plus avant quelques-unes de nos modalités humanimales contemporaines, j'ai ainsi soulevé plusieurs questions qui me paraissent cruciales si l'on veut faire sens d'un commerce de la bête qui non seulement consiste et existe, mais persiste et insiste. En dégageant alors, progressivement, l'idée d'un je(u) possible entre ce qui tue et ce qui sauve, en montrant quelles pouvaient être les ressorts d'une double capture, celle des forces vitales et celle de leur orientation, en soulignant donc la possibilité d'une île, j'espérais montrer comment et pourquoi la question animale (et non plus seulement la question *de* l'animal) était aussi celle de l'animalité. C'est pourquoi je suggère désormais de nous attacher à un certain mouvement de mise en forme, comme de nous rattacher à la mise en forme d'un mouvement, plutôt que de vouloir, quasi mécaniquement, nous attacher aux formes en mouvement. C'est ainsi que j'introduis progressivement un

certain nombre d'inflexions propres à nous accompagner dans la création¹⁸⁶ de nouveaux modes possibles, non seulement pour la pensée animale, mais pour la vie humanimale partagée. Dans cette perspective, il me faut désormais préciser ces autres coordonnées cartographiques qui sont celles de ma conception méthodologique, et dire un peu de leurs positions comme de leurs puissances. Il me faut donc expliciter les processus desquels sont née ma recherche et avec les

*Along with the
domestic spark burns
an animal candle.
And while light is
flickering on the Ark's
walls, one can
eventually foresee the
shadow of life*

lesquels j'ai dû/pu/su composer de bout en bout. J'ai déjà dit, dans la *Matrice*, de quoi et comment était fait ce texte. J'ai alors proposé de considérer l'animalité de manière avant tout relationnelle et qualitative, en extrayant de son ghetto corporalisé, un concept qui me paraissait capable de nous informer de ceux que *sont* les animaux comme de ce qu'ils *font*, mais à même, aussi, de nous dire de quoi est désormais *capable* cette animalité que nous partageons ensemble et donc, comment appréhender un peu de ces processus qui tous nous *animent*.

C'est pourquoi il me paraît important de rappeler encore une fois, que ce travail n'est désormais plus un travail sur les animaux, ni même un travail sur l'animalité, mais bien un travail tout entier animé d'animalités. Or, ce que j'ai explicité plus haut, à propos d'écriture, de vivants et de textes, à propos d'animaux et d'animal-thèse justement, il me faut désormais y revenir, dans la réalisation et la justification de cet autre processus d'écriture qu'est la méthodologie. Car, si l'intention première de mon travail est bien d'être capable d'appivoiser la transpécificité d'une animalité partagée (pour la mieux habiter et ainsi éventuellement en rendre compte), si notre commerce animal peut dès lors être compris à la manière d'une conceptualisation véritablement opératoire, c'est-à-dire inscrite au cœur d'une entreprise de cartographie qui chercherait à actualiser une sorte de *Terra Incognita*

¹⁸⁶ Puisqu'il s'agit bien, dorénavant, de penser non seulement l'adaptation et certaines des conduites instinctives animales, mais bien aussi la création et certaines de leurs inventions.

humanimale et qui charrierait alors, dans son sillage, autant de conditions d'animation spécifiques, et *si* les biôgraphies jouent alors le rôle de marins collectivement (animalls) embarqués (arkéographie), *alors* la méthode toute entière renvoie précisément à une forme particulière de navigation et de frayage, c'est-à-dire d'écriture, de trace et d'inscription.

En ce sens, la véritable méthodologie de ce travail figure elle-même une certaine animalité, aux problématiques d'orientation et de découverte aussi singulières que ces organismes qui la motivent ou que ces démarches de connaissances qui lui sont dès lors associées. Cette troisième étude donc, pour faire le point sur ces questions de méthode, qui sont aussi des questions critiques d'épistémologie.

[I]dentités

Filiation : méthodique

Règne : *en mouvement*

Embranchement : *nomade*

Sous-embranchement : *caravansérail*

Classe : *mobilisée*

Ordre : *voyageur*

Famille : *recomposée*

Genre : *ethnographique*

Espèce : *radicalement empirique*

Génération : 25 000 kms

Nom : *Beastness Trip*

Date de naissance : *17 janvier 2011*

Habitat : *GMC Vandura (monté campeur)*

Diète : *sans plomb*

Association : affinités (s)électives

Avatar : *ethnographie multispécifique et para-sites*

Jalon : *animotif*

Reterritorialisation : *6998 St Denis*

Autres : *pneumatiques*

[D] Beastness Trip

Au cours de l'année 2011, Laura, Kanuk et moi avons parcouru plus de 25 000 kms à travers le continent nord-américain. En suivant les principes méthodologiques récemment développés par une partie de l'anthropologie culturelle contemporaine¹⁸⁷, nous sommes ainsi partis à la rencontre de ces nouveaux mutants qui peuplent depuis peu une version biotechnologique de l'arche de Noé (tigres oestrogénésés, chimpanzés astronautes, condors satellites, chèvres araignées, souris oncogéniques et autres ménageries hollywoodiennes). Nous avons alors « visité » plusieurs de ces centres animaliers (*animalls*) où vivent, loin de leurs écosystèmes habituels, quantité d'animaux pionniers. Dans cette double perspective, à la fois médiatique et transpécifique développée plus haut, nous avons donc réalisé une succession d'ethnographies dite en passant¹⁸⁸, non seulement humanimales, mais multi-sites¹⁸⁹. Je rappelle ici que l'ethnographie multi-sites est une ethnographie mobile qui examine la circulation des sujets, des objets et des significations. On y (pour)suit donc des choses, des personnes, des métaphores ou encore des récits à travers une série articulée de spatialités et de temporalités. Quant à l'ethnographie en passant, elle s'efforce de répondre à la question suivante, semblerait-il aujourd'hui aussi urgente que brûlante : « *How do we conceive of the order, or system, at work in today's world, and where do we need to be to grasp it better?* »¹⁹⁰. Dans le prolongement de ces pratiques anthropologiques émergentes, j'entendais donc ouvrir certains savoirs éthologiques à une complexité relationnelle non seulement vitale pour le commerce des sociétés humaines et les populations animales qu'un tel commerce

¹⁸⁷ À propos d'ethnographie multispécifique, voir « Klaus_Ley_7-1-2012.mov (Objet video/quicktime) », [En ligne : http://www.liai.org/files/Klaus_Ley_7-1-2012.mov]. Consulté le 22 mars 2013. Ainsi que la discussion de Hamilton & Placas, 2011.

¹⁸⁸ Nick Couldry, « Passing ethnographies: Rethinking the sites of agency and reflexivity in a mediated world. », in *Global media studies: Ethnographic perspectives*, New York, Routledge, 2003, p. 40-56.

¹⁸⁹ George Marcus, *Para-sites: a casebook against cynical reason*, Chicago, University of Chicago Press, 2000.

¹⁹⁰ Nick Couldry, *op. cit.*, p. 40.

engage, mais expérientielle, tant elle redessine les modalités d'un vivre ensemble à la fois archaïque et avant-gardiste.

C'est ainsi que nous sommes parti à la rencontre de celles et ceux qui composent aujourd'hui une partie importante du beastness US et canadien. Nous avons rencontrés des soigneurs, des vétérinaires, des chercheurs, des scénaristes, des commerçants, des consommateurs, des propriétaires, des trafiquants. Mais aussi des cobayes, des artistes, des NAD (nouveaux animaux domestiques), des humains, des chimpanzés, des tigres, des souris, des condors, des saumons et des chimères, fluorescentes ou non. De la sorte, nous avons parcouru de nombreux espaces postnaturels, tâché d'interviewer responsables et acteurs d'un commerce florissant, pas toujours reluisant, mais très souvent retors et surprenant. J'ai mené de nombreux entretiens (directifs et semi-directifs), documenté ce que j'avais pu voir de ce voyage (notes manuscrites, photographies, vidéos) tout en m'efforçant de consigner ce que j'avais su en penser (archives numériques et billet de blogue). Ce travail de terrain, je l'ai partagé, du début à la fin, avec ma douce moitié tour à tour caméraman, conseillère, copilote et interprète. Nous étions accompagnés de Kanuk, un labrador un peu bâtard recueilli quelques semaines avant notre départ dans un chenil des Cantons de l'Est où son ancienne maîtresse avait demandé à ce qu'on l'euthanasie au plus tôt. Tous les trois, et chacun à notre manière, nous avons donc pris la route et participé à ce premier *Beastness Trip*. Pour déplacer nos transpécificités, pour vivre, dormir et nous nourrir (occasionnellement aussi, pour réaliser une ou deux interviews), nous avons usé la route, et laissé cette même route nous user parfois jusqu'à la corde, à bord d'un Chevrolet Vandura de 1986. Véhicule « récréatif », converti en *mobile home* et acheté à bas prix dont l'état un peu douteux ne nous permettait pas de prédire le succès ou les échecs d'un tel trajet, mais dont les promesses valaient la peine qu'on s'y essaye. Bien entendu, ce que nous avons rapporté d'un tel voyage n'a que très peu à voir avec ce que l'on pensait bien aller chercher et trouver sur le terrain.

À la maison,
sur la route.
Sur la route,
à la maison...

Bashô

À l'affût du moindre signe d'animalité (un parc à chien, une boucherie, un cirque, mais aussi des animaleries clandestines, des fermes ou encore des panneaux publicitaires), nous avons chaque jour nourri « l'animal-thèse » de la même manière que nous nourrissions, sans trop le savoir, nos propres animalités. Les impérieuses qui, sans cesse, nous rappelaient qu'avant d'être des chercheurs nous étions des corps – des corps en mouvements, souvent fatigués parfois exaltés, mais toujours gitans. Mais aussi les contingentes, les instinctives, les intuitives, les féroces et les douces, les exaltées ou les terrifiées, les simples et les plus complexes. Chaque fois pourtant, ce même mouvement d'usage et d'usure, dont parle Segalen, propre à donner aux idées la consistance d'un nomadisme effréné. Au cours de ce périple, nous ne nous sommes que très rarement attardés. La plupart du temps, nous n'avons fait que passer. Ce qui, pour une ethnographie, est évidemment problématique. J'y reviens. Mais ce qui, pour une cartographie, était véritablement essentiel. Ce travail porte donc les marques d'un passage plus que celles d'une installation. C'est là, je crois, le défaut de sa qualité...

In effect, by pursuing this strategy, I made a choice. I could have chosen a radical contextualist approach, which might have led me to abandon research altogether – since the context available was never going to be complete enough! Instead, I took a more pragmatic approach, working in each case with what context I could obtain, and building up from a larger picture of the way people talked about those sites, and the patterns in such talk.¹⁹¹

Je redis ici le principe de mon travail qui réside moins dans le compte-rendu d'une réalité qui serait par trop complexe pour être fidèlement chiffrée, que dans la production (parfois adaptative, mais le plus souvent possible, créative) d'un mouvement et d'une animation capable de donner à voir, et éventuellement à sentir pour mieux la réfléchir, l'animalité d'un monde partagé. En ce sens, notre beastness faisait lui-même partie intégrante de ce commerce de la bête qu'il s'échine depuis le début à transcrire. Je dirai, un peu plus loin, ce que transcrire signifia pour moi

¹⁹¹ *Ibidem.*, p. 52.

lorsque, au retour de notre périple et après autant d'efforts et de travail, j'ai perdu une grande partie de mes données et avec elles, beaucoup des traces numériques de ma recherche. Alors que ce silence forcé aurait pu porter un coup sérieux à mes travaux, il deviendra finalement un moteur épistémique à l'animalité furieuse. Ce sera là le sujet de ma prochaine variation, sur le thème du silence précisément.

Enfin, parce que mon travail consiste en la caractérisation d'un phénomène dont l'étude est encore vierge, il me fallait entreprendre la cartographie d'un territoire jusqu'ici peu ou pas fréquenté. À l'exhaustivité d'un espace connu, il m'a alors fallu, dans un premier temps au moins, préférer le dégrossissement d'un espace jusqu'ici inconnu. Les sites sélectionnés répondent ainsi à cette interrogation explicitée plus haut, à savoir : comment *apprivoiser* un commerce, comment approcher ce qui n'a pas encore la profondeur du sillon, mais qui pourtant a déjà la puissance d'un frayage. À propos de cet apprivoisement, je voudrais dire ici que le recours à la métaphore domestique n'est évidemment pas neutre. Cependant, et contrairement à la plupart des usages métaphoriques, il ne s'agira pas, dans ce cas particulier, de plaquer une réalité déjà intelligible (la domestication animale) sur une autre réalité quant à elle plus difficile à saisir (le commerce de la bête). Il n'est donc pas question ici de métaphore au sens *heuristique*, mais bien plutôt d'une métaphore *créative* qui superposerait alors deux niveaux de réalité disparate pour les faire dialoguer et les faire entrer en résonances. Les fruits de ce dialogue offrant alors de véritables nourritures. Je propose donc de penser mon dispositif méthodologique sur le même mode, exploratoire, que celui utilisé par exemple par l'éleveur. Ainsi donc, les logiques du croisement reproductif d'animaux, précisément parce qu'elles sont de nature vivante et animalisée, peuvent très bien servir au travail des idées, tout aussi vivantes et animalisables. J'ai alors essayé de penser une méthodologie basée sur de telles logiques. *Inbreeding*, donc, en ce sens où il s'agissait d'apprivoiser un complexe relationnel transpécifique, sans véritable consistance préalable, mais au potentiel d'appareillage sérieusement puissant. De la même manière qu'au moment

de la mise à bas il est difficile de savoir à quoi ressemblera le rejeton, il était tout aussi difficile, pour moi, au moment de la préparation du voyage et de l'élaboration méthodologique qui l'accompagnait, de savoir ce que deviendrait un tel projet. Ainsi, je me lançais moins à la découverte d'un sentier déjà balisé que je ne me proposais de frayer, avec mes propres balises, un chemin de traverse en jungle humanimal.

En suivant la piste économique, mais aussi affective, sociale, politique et culturelle qu'offrent ces *malls* animaliers, je voulais donc circonscrire une réalité humanimale à la fois baroque et composite. Simplement parti à la rencontre animalière de maternités et de salons funéraires, de centres de reproduction, de laboratoires et de zoos, des foyers ou encore de sanctuaires, j'ai poursuivi ces lieux que file et défile l'existence transpécifique au cours de son passage sur terre. Peut-être que de telles rencontres sauraient éclairer un peu mieux l'économie animale d'un monde en mutation par trop difficile à saisir depuis un fauteuil.



Figure 15 : Préparatifs

Pour le détail du parcours et des différentes étapes de notre *Beastness Trip*, on se reportera, en annexe, au répertoire exhaustif de son tracé, de ses haltes et de ses rencontres.

[R] Transpécifisme

Par l'intermédiaire d'un dispositif méthodologique aussi hybride que les existences qui l'occupent, je tâche donc de rendre compte d'un commerce humanimal complexe, à la fois matériel et immatériel, économique et affectif, verticalement organisé (filières de « production ») et horizontalement structuré (réseaux de « distribution »). Un tel commerce implique la cohabitation parfois étrange d'individus appartenant à des espèces différentes, mais dont les existences, spatiotemporellement agencées, s'entrelacent toujours plus singulièrement. De ce point de vue, l'Amérique du Nord abrite une véritable tradition humanimale. En effet, qu'il s'agisse des rapports entre bétail et civilisation (conquête de l'ouest, 2^d rang des producteurs de viande mondiaux¹⁹²), entre troupeau et agroalimentation (fermes, abattoirs, *fast food*), entre cobayes et pharmacopée, l'animal accompagne l'histoire nationale des États-Unis et du Canada depuis leurs débuts, tout en peuplant encore l'histoire locale des foyers.

Les animaux transforment ainsi la vie des hommes, leurs champs et leurs assiettes depuis des siècles (nous avons vu cela à propos de l'aniculture). Pour autant, ce phénomène considérable au regard de la constitution et du développement d'une puissance politique, économique et militaire mondiale n'est que difficilement accessible et rarement présenté comme un tout. En suivant les frontières naturelles et artificielles de ce continent, en longeant donc les lignes civilisationnelles de ces deux pays, j'espérais bien démultiplier mon accès à cette vie humanimale comme à

¹⁹² Voir le classement mondial et les poids associés à cette production colossale : http://www.nationmaster.com/graph/agr_mea_pro-agriculture-meat-production (page consultée le 12 novembre 2010).

ses centres commerciaux et à leur sémiologie. En longeant donc ces lignes, qu'elles soient géographiques, climatiques, culturelles ou encore linguistiques, j'espérais alors diversifier suffisamment mon approche de manière à pouvoir distinguer constantes et contingences, différences et répétitions. Pas de représentativité absolue donc, mais des opérations articulées. Pas de modélisation, mais de l'exemplification donc, parfois extraordinaire, parfois ordinaire, mais toujours, me semble-t-il, animatrice.

Ce ne sont donc pas les résultats d'une éthologie branchée « mutants » qui intéresse mon travail, mais bien plutôt la production d'éléments ethnographiques, médiatiques et transpécifiques¹⁹³ impliquant tous, dans un milieu donné et à un moment donné, la réunion d'humains et d'animaux, de croyances, d'outils, d'habitudes ou encore de gestes. Mes recherches s'intéressent ainsi aux environnements organiques et inorganiques qui permettent (et que permettent) les relations humanimales : « *Multispecies ethnography centers on how a multitude of organisms' livelihoods shape and are shaped by political, economic, and cultural forces* »¹⁹⁴. Il ne s'agit donc pas non plus, ici, de comparer ce que seraient les conditions d'existence de certains animaux vivant dans des jungles de garage à celles, plus conventionnelles, d'autres animaux, de la même espèce ou d'espèces distinctes, évoluant dans des jungles¹⁹⁵ au grand air (fusse en liberté, en semi-liberté ou en captivité). Non, il s'agit plutôt de rendre compte d'une dynamique transindividuelle où la vie partagée d'humains et d'animaux produirait non seulement des situations nouvelles, mais bien aussi des conditions de possibilité et d'individuation inédites. Or, de ce point de vue, les études sociologiques de la traduction¹⁹⁶ ont bien montré l'intérêt heuristique, à la fois théorique et pratique,

¹⁹³ Eduardo Kohn, « How dogs dream: Amazonian natures and the politics of transspecies engagement », *American Ethnologist*, vol. 34 / 1, février 2007, p. 3-24.

¹⁹⁴ Eben Kirksey et Stefan Helmreich, *op. cit.*

¹⁹⁵ À propos de jungles, voir un travail de déconstruction possible vis-à-vis de cette construction à la fois sémantique et idéologique : Michael Lundblad, *The birth of a jungle: animality in progressive-era U.S. literature and culture*, New York, Oxford University Press, 2013.

¹⁹⁶ Madeleine Akrich, Bruno Latour et Michel Callon, *op. cit.*

d'une analyse, non plus seulement catégorielle, mais processuelle des interactions. En replaçant le social au cœur d'effets causés par la communication superposée d'actants hétérogènes, la théorie de l'acteur-réseau, par exemple, confère à ces derniers, notamment au(x) non-humain(s), un pouvoir d'agentivité important (non plus objet ou sujet, mais actants, non plus humains, machines ou animaux, mais acteurs). Pour être réel et donc, exercer sur la réalité un certain pouvoir, consister ou insister suffisent. Le tigre de Kung-Fu Panda n'est pas. Et pourtant..., il existe bel et bien.

Dans la même veine, les travaux de D. Haraway fournissent d'importants outils pour (re)penser l'étendue d'une telle consistance. En développant sa figure de « *Companion Species* », elle nous aide à (re)penser le devenir « domestique » non plus seulement de manière bilatérale, mais bien de manière interactive. Pour elle, « être un, c'est toujours devenir à plusieurs »¹⁹⁷. Rapporté à notre ménagerie postnaturalisée, cet ancrage transdisciplinaire assure un relais théorique non négligeable et ouvre sur une intéressante zoologie de la traduction. Considérés non plus comme des objets/sujets de représentations ou encore comme des sujets/objets de manipulations, humains et animaux participent alors d'un réseau composite où la notion même d'espèce peine à circuler. Ainsi, pour les ethnographies multi-sites¹⁹⁸ et transpécifiques¹⁹⁹ que je réalise, une telle perspective offre plusieurs avantages. D'abord, plutôt que de fixer d'emblée les animaux rencontrés dans une série de cases (« animal », « dangereux », « évadé », ou encore « tigre », « mutant », « menacé », « protégé »), cette autre approche permet d'épouser le mouvement des corps (limité, augmenté, ralenti, accéléré, dopé – pensons aux cages, au régime alimentaire, à la médication et autres dispositifs biopolitiques contraignants) dans un vécu partagé. Ensuite, plutôt que de chercher la comparaison automatique (humain/animal, avant/après,

¹⁹⁷ Donna J. Haraway, *When Species Meet*, University of Minnesota Press, 2007, 360 p.

¹⁹⁸ George Marcus, « Ethnography In/Of The World System : The Emergence of Multi-Sited Ethnography », *Annual review of anthropology*, vol. 24, 1995, p. 95-117.

¹⁹⁹ Eduardo Kohn, *op. cit.*. Eben Kirksey et Stefan Helmreich, *op. cit.*

naturel/artificiel) et ainsi glisser incidemment du côté prescriptif (mieux/moins bien), penser en termes de devenirs ouvre la normativité générique aux potentialités démultipliées des singularités. Enfin, cela permet, à la faveur du parcours, des rencontres et des entretiens réalisés, un assemblage a priori non hiérarchisé des bribes de réalité recueillies (dire « accueillies » serait probablement plus juste). En d'autres termes, il s'agit ici de redonner au mot « posture »,

Certains pensent
qu'ils font un
voyage, en fait,
c'est le voyage qui
vous fait ou vous
défait.

N. Bouvier,
L'usage du monde

régulièrement employé pour désigner certains des rapports théorico-épistémologique-méthodologiques du chercheur, la consistance des corps et de leurs souffles. Observer et participer sont affaire de chairs et d'inscription, de souffle et de mouvement, c'est-à-dire d'animation.

Dès lors, la question n'est plus de savoir si l'observateur est oui ou non participant, mais bien plutôt, de déterminer précisément ses degrés et ses modalités de participation. Le nœud de sa démarche ne réside plus dans une auto-extraction de la réalité, ou encore dans l'effacement maximal d'une présence parasitaire au profit d'une autre réalité qu'il s'agirait alors de dépeindre et d'analyser le plus objectivement possible. Non, le nœud d'une telle démarche habite plutôt l'expérience elle-même et réside dans l'ouverture réfléchie du chercheur à des mondes animaux visités. À ce sujet, il serait intéressant de réfléchir autrement, à l'aune de cette idée d'engagement, la désormais canonique question de l'*Umwelt*. Car, si le monde animal fonctionne sur la base de tropes ou, comme les nommait J. Von Uexküll, de porteurs ou supports²⁰⁰ de significations (*Bedeutungsträger*), et bien l'humain ne doit pas être exempté de ces tropes, ni de

²⁰⁰ On retrouve ici, la question médiatique, qui s'intéresse non pas au simple transport mais au pouvoir de transporter. Qu'est-ce qu'un porteur de signification, un porteur d'ADN, un porteur de message ? Dans ma précédente variation sur le thème de l'animal *medium*, j'ai ainsi proposé de penser tout intermédiaire, tout moyen non seulement comme un véhicule mais bien aussi comme un chauffeur, c'est-à-dire comme un milieu doué de puissances propres, actif et producteur. J'y reviendrai à nouveau, dans mon portrait 5, au sujet de OncoMouse.

ces transports²⁰¹. Nous sommes toujours les visiteurs de mondes qui nous échappent *a priori*, mais dont la technologie peut parfois entrebâiller quelques portes – par exemple lorsqu'elle nous donne à voir ce que nos yeux nus étaient jusqu'ici incapables de saisir et du même coup de réfléchir clairement. Puisque partielle, partielle et partagée, cette expérience est dès lors indissociable d'une certaine posture, d'une série de postures, plastiques, retorses et comparables à celles qu'épouse n'importe quel corps (animal) en mouvement ; postures à la fois anthropomorphisables et anthropodécentrables. Plutôt donc que des observateurs dégagés, je propose de penser la possibilité de visiteurs engagés. C'est ainsi que je propose de regarder le tigre d'aujourd'hui dans les yeux (une posture anthropomorphique) et non pas de regarder le monde du tigre avec mes seuls yeux (une posture anthropocentrique).

Un des enjeux de ma recherche consista donc à démultiplier au maximum les postures en espérant couvrir le plus largement possible les champs de rapports humains/animaux (forme de souplesse ou d'élongation des souffles). Modulables et modulées, ces postures portent (et ce faisant, transportent autant qu'elles supportent) la charge de mondes animaux en devenirs. Désormais, humain et animaux ne partagent plus seulement un dehors, un environnement et une écologie, mais bien aussi, et peut-être surtout, un dedans, une intériorité et une ontologie. Entre ce dedans et ce dehors, une frontière médiatique s'ébauche tandis que s'y déploie un véritable potentiel de transformations, plus ou moins silencieuses²⁰².

²⁰¹ Notons ici que, même si à chaque organisme est associé un *umwelt*, ces mondes propres ne sont pas sans mouvements eux-mêmes. Non seulement l'organisme s'y meut, mais le milieu lui-même, est meut autant qu'il se transforme. Qu'est-ce qu'un réchauffement climatique ou, plus simplement, une maladie décimant une source alimentaire première, peut avoir de conséquences sur les *umwelts* des uns et des autres. Autrement dit, il est important, toujours à propos d'*umwelt* de penser aussi ses significations portées et transportées, en termes de mouvement, de changement et pourquoi pas d'animation. À ce sujet, voir notamment Maxine Sheets-Johnstone, « Consciousness: A Natural History », *Journal of Consciousness Studies*, vol. 5 / 3, 1998, p. 288.

²⁰² François Jullien, *Les transformations silencieuses*, Paris, Grasset, 2009.

[E] Sur la route...

La méthode suivie tout au long de cette recherche se devait ainsi, comme d'ailleurs l'organisation du texte lui-même (voire la Matrice), de répondre à la problématique centrale de mon travail, à savoir comment repenser communication et animalité. Étymologiquement, nous avons vu que le mot « méthode » provenait du grec *meta*, sur et *odos*, route. Dans cette perspective, n'importe quelle méthode pourrait être pensée d'un point de vue pragmatique, tel un guide de voyage aguerri. Ainsi, cet horizon de déplacements, qui est aussi une certaine éthique de travail, nous rappelle quelques-uns des enjeux liés au statut de la recherche et à la posture du chercheur vis-à-vis de ces enjeux. Ainsi, les mouvements du chercheur (qu'ils soient

Il ne s'agit au fond que d'une chose qui est de savoir si le monde est réel et jusqu'à quel point. Et d'une autre, qui en dépend : de savoir si nous l'atteignons et jusqu'à quel point.

R. Munier, *Le su et l'insu*.

géographiques, historiques ou encore épistémologiques) ne sauraient être assimilés à une quelconque neutralité (encore pire, à une objectivité fantasmée), tant le regard que l'on porte sur le monde provient lui-même de ce monde et porte lui aussi son monde. Non, il fallait que notre méthode puisse non seulement parler d'animaux, mais qu'elle soit elle-même animale et que donc les principes méthodologiques la fondant renvoient sans compromission aucune à cette idée (je le rappelle : non exclusivement quantitative, ni d'ailleurs limitée à l'organique) d'animalité.

Mon « terrain » devait donc être pensé comme la constitution d'un espace et la préparation optimale de conditions de possibilités, c'est-à-dire tel un potentiel encouragé et soigneusement cultivé de rencontre, de découvertes et d'échanges transpécifiques. Ainsi, le choix des étapes, du tracé comme celui des rencontres ne répond pas à une logique fermée qui prétendrait à l'exhaustivité, mais bien plutôt à une méthodique organisation capable de faire advenir, au moment précisément de

la rencontre, quelque chose de l'ordre de l'animalité. Puisqu'historiquement, l'animal fut essentiellement capturé, je voulais absolument déroger à cette infirmité qui consiste à vouloir sempiternellement faire faire quelque chose à l'autre. C'est-à-dire, à l'employer, à l'instrumentaliser, à toujours le préalablement conditionner et ce, dans un but fixé *a priori* et validé (sur la base de ces *a priori*) *a posteriori*. Non, je tenais plutôt à essayer, non pas de capturer l'animal ou bien encore certaines formes d'animalité, mais bien plutôt de négocier autrement les conditions de possibilité d'une captivité. J'étais (et suis encore) captivé par l'animalité de certains animaux, des animaux qui pouvaient être (et étaient très souvent) eux-mêmes capturés. Il s'agissait donc pour moi de la négocier au mieux, c'est-à-dire de commencer par reconnaître cette double captivité, pour éventuellement tâcher, plus tard et très lentement, de s'en extraire. Ou, plus exactement, pour éventuellement permettre (et « éventuellement » rappelle ici l'évènement qu'est chaque rencontre humanimale) la sortie d'une situation qui serait d'emblée discréditée parce que non naturelle, pour entrer dans un je(u) où précisément ce qui se passe ne peut être réduit à ce qui se passait, ni même déduit de ce qui se passera. Il me fallait donc trouver (et souvent inventer moi aussi) le moyen d'être conscient de ma propre présence au moment où je m'intéressais à la présence d'un autre et à cette conscience partagée que lui aussi devait bien devoir développer.

Illustration.

Dans une cage de l'Oregon, un vieux lion sommeille. Depuis une dizaine d'années, il sert de reproducteur à la colonie animalière d'un *roadside zoo* (jungle de garage que l'on rencontre souvent le long des flancs autoroutiers américains et qui captent avec plus ou moins de succès une partie du trafic routier). Pour aiguïser les appétits du vieux mâle, une femelle en chaleur occupe régulièrement la cage voisine. Notre animal est ainsi capable de sentir, de voir et de savoir la chaleur de sa congénère, mais il est incapable d'en jouir. Lorsque les portes s'ouvrent enfin, le commerce habituel reprend ses droits. Entre deux activités sexuelles saisonnalisées, le roi de

la jungle patiente ainsi et assiste alors placidement au défilé continu de visiteurs qui ne manquent jamais. Une pancarte vaguement biographique rappelle la vigueur de l'animal et ses succès reproductifs. Admiratifs devant les prouesses de la bête ainsi dévoilées, chacun essaye ensuite de faire venir le fauve, un peu comme on s'y prendrait avec un chien ou un chat errant croisé au hasard d'une ruelle et qu'on imagine ainsi pouvoir amadouer. La plupart du temps, le vieux lion, lui, ne bouge pas. Parfois, il tourne un peu la tête, balaye de son regard l'assistance avant de retourner, lentement, à ses souffles. Cela prendra plusieurs heures pour qu'il s'approche finalement du grillage, derrière lequel je me tiens. Après m'avoir flairé pendant tout ce temps, peut-être s'est-il étonné de voir le corps que j'étais alors pour lui ne pas effectuer, comme la plupart des autres corps quotidiennement détectés, la translation vers la cage voisine. L'heure de midi avait sonné et avec, les allées s'étaient vidées. Nous étions seuls. Deux plus un grillage. J'étais humain avant que de plonger mon regard dans le sien. Lui était lion. Mais au moment de cet échange (et un regard est souvent, en la matière, des plus insistants), nous nous sommes retrouvés autres, nous sommes devenus, l'espace d'un instant et l'espace d'un instant seulement, animés par quelque chose de très spécial. Un instant hors du temps où le petit d'homme que j'étais (et que je devrais, par la suite, redevenir), plongeait dans l'immensité d'une communication à laquelle rien ne pouvait véritablement préparer. Une communication en acte qui ne pouvait être pensée avant et qui ne saurait être pensée après. Une communication qui serait, pour toujours, simplement à expérimenter, *in situ*. C'est-à-dire, à vivre, tout simplement et aussi difficilement que cela puisse être. En revanche, il resta, et reste encore, de cet échange, une animalité qui, dans le curieux fait d'écrire et, ce faisant, de revenir sur l'événement lui-même, se trouve ravivée. Animalisée, voilà ce que cela avait produit d'effets. Ce que le vieux lion en aura retiré, je n'en ai aucune idée. J'ose pourtant croire que dans ces conditions le *trans* fut plus fort que l'*inter* et qu'éventuellement, ce regard croisé lui fit, à lui aussi, quelque chose, autre chose²⁰³.

²⁰³ À propos de regards croisés et de beastness, voir en particulier Marie-José Mondzain, *Le commerce des regards*, Paris, Seuil, 2003.

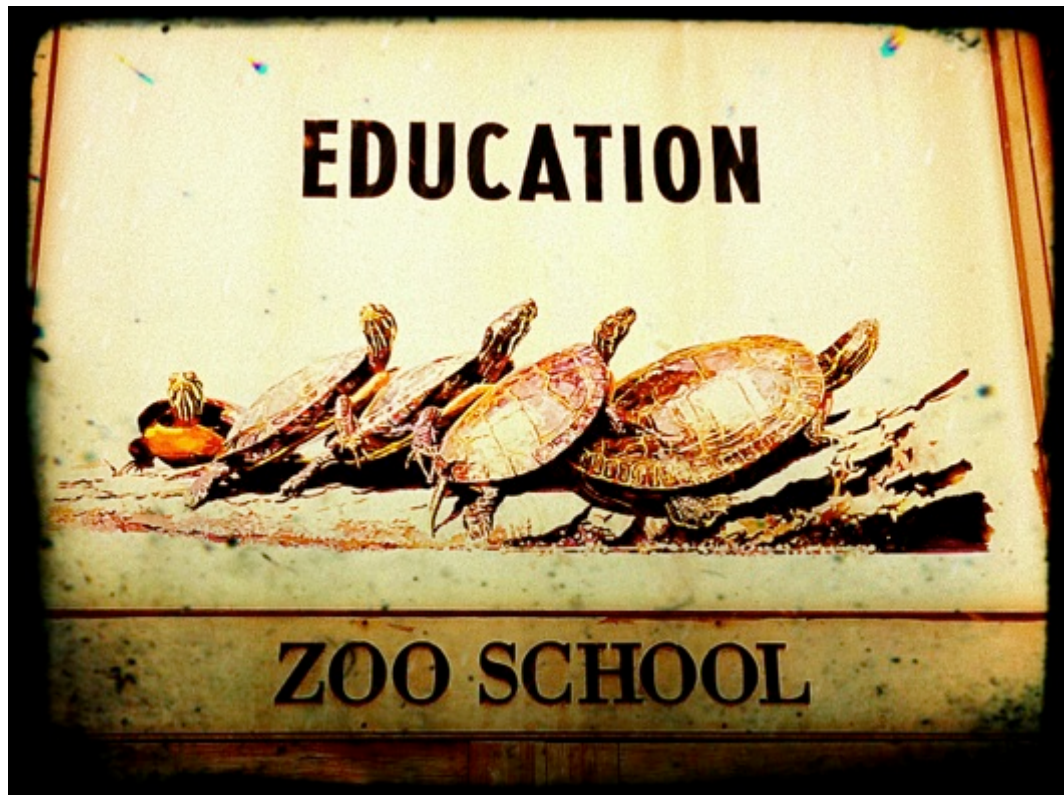


Figure 16 : Zoo smart, Jungle smart

À plusieurs reprises, pendant notre *Beastness Trip*, ce commerce de regards m'aura saisi. Je pense aussi à Léo, le gorille du zoo de Granby, avec qui nous commercions tranquillement (mon amie soigneuse m'avait introduit discrètement en même temps que les autres employés), jusqu'à ce que le zoo ouvre ses portes et que le flot dominical de visiteurs se déverse et que le vieux singe, à qui on ne la fait pas, aille immédiatement se réfugier au fond de la cage. Avant que ne débute réellement sa journée de travail donc, j'avais eu le privilège de prendre mon petit déjeuner avec l'animal, de manger ma barre de céréales tandis qu'il épluchait sa banane. Moment d'éternité suspendue, que ceux-là. D'autant plus intense que je n'avais alors aucune éducation véritable en matière de primatologie. Si bien qu'au bout d'un moment, alors que je me faisais tout un film de partager mon repas avec un Gorille, d'être si privilégié de partager avec lui un peu d'éternité justement, Léo se redressa. Menaçant. Quelques secondes passèrent où je continuais de le regarder,

interrogateur, avant qu'il ne fonde sur moi et cogne la paroi de plexiglas avec une telle force que j'en tremble encore. Regarder un gorille dans les yeux, qui plus est quand il mange est un acte de défiance important. Et voilà que je venais de lui voler ses quelques minutes de tranquillité quotidienne. On ne prend pas son petit déjeuner avec un gorille, cage ou pas cage.

Variation sur le thème du... silence

Chaque voyageur sait – et ce, qu'il soit anthropologue ou non – qu'entre le trajet initialement conçu et la trajectoire effectivement concédée, il y a un monde. Précisément celui, imprévisible, des inattendus, des surprises, des rencontres opportunes ou inopportunes, celui des espoirs déçus ou des moments d'éternité, des accidents comme des dangers, en deux mots : celui des routes et des déroutes. Ce qui motive le voyage est de ce même fait de l'ordre de l'exposition (exactement à ces routes et à ces déroutes), bien plus que celui d'un quelconque objectif à atteindre. Si cela n'était par trop galvaudé, je dirais que ce qui compte dans cette perspective, ce n'est pas tant la destination que les différents moyens (*media* et médiations à même) d'en constituer une. Cette « philosophie » du voyage me paraissait être partagée par des individus aux occupations, aux métiers et aux statuts très différents. Je pense non seulement à ces voyageurs écrivains que l'on a baptisés après coup des écrivains voyageurs (ces Blaise Cendrars, Charles-Albert Cingria, Nicolas Bouvier ou autres Bruce Chatwin), je pense aussi à quelques anthropologues de renom (comme par exemple Gregory Bateson ou Margaret Mead). Enfin, je pense à toute cette tradition britannique de naturalistes (depuis les fameux *Species Seekers*²⁰⁴ jusqu'à Alfred Russel Wallace en passant par Charles Darwin), une tradition forgée au gré des mers, au cours de grandes traversées et à qui nous devons bien des découvertes. À l'opposé de l'intellectuel en chambre donc, cette filiation transdisciplinaire (à la fois littéraire, anthropologique et naturaliste)

²⁰⁴ Voir Richard Conniff, *The species seekers : heroes, fools, and the mad pursuit of life on Earth*, 1st ed., New York, W.W. Norton, 2011.

me semble devoir se retrouver sur au moins un point, précisément celui de l'animation. En effet, qu'il s'agisse de découvrir un continent, une culture ou bien encore, cette nature « vraie », qu'il s'agisse de paysages, d'hommes, d'animaux ou de végétaux, c'est là toujours, me semble-t-il, une histoire de souffles. Mus par une soif de découverte, animés par une curiosité intellectuelle et/ou encore propulsés par un besoin impérieux de mouvement, ces « voyages » comme leurs voyageurs sont avant tout des aventures et des aventuriers, c'est-à-dire les dépositaires d'un mode d'activité reposant tout entier sur le mouvement des corps, sur celui des idées, des arts et des savoirs. Cette filiation, je l'ai charrié avec moi tout au long de ce premier Beastness Trip. Un tel patronage donnait à chaque imprévu les puissances nécessaires pour affronter ce qui prenait alors les figures d'un potentiel ouvert. Ainsi, lorsque survint le plus sérieux de tous les imprévus, cette filiation dont j'étais bien malgré moi enceint devait finir par me sauver.

Après avoir parcouru plus de 25 000 kms dans mon sac, le disque dur qui contenait plusieurs de mes données est tombé du haut de mon étagère où je le gardais religieusement en attendant la livraison *UPS* d'un autre disque devant servir de sauvegarde. Les dommages sont ici partagés. J'en ai beaucoup voulu aux trois entreprises spécialisées qui tour à tour ont essayé de récupérer mes données et qui moyennant fortune n'ont rien trouvé de mieux que de siller un peu plus, à chaque fois qu'ils remplaçaient les bras de lecture défectueux, le disque au contenu si précieux. Mais je m'en suis surtout voulu de ne pas avoir, plus tôt, sauvegarder mon or comme on me l'avait pourtant maintes fois conseillé. Ce disque contenait des photos, des vidéos et quelques-unes de mes interviews. Je pensais utiliser tout ce matériel pour faire un documentaire et concevoir un site internet sur le mode d'un zoo virtuel où l'animal ne serait pas automatiquement accessible, mais où son animalité serait pourtant contagieuse. Il ne me restait donc plus que ces traces ethnographiques classiques qui sont celles des carnets de notes et des appareils photo. Cela aura pris trois mois avant que je sache définitivement ne jamais devoir retrouver ce que j'avais, avec autant d'efforts et de patience, mis des années à

récolter. Trois mois pour décider des scénarios qui suivraient. Trois mois pour trancher entre arrêter, recommencer ou continuer. Trois mois où je devais méditer sur le silence. Bien sûr, le silence que laissait dans mon crâne non seulement des prothèses mécaniques sur lesquelles je découvrais qu'il était si facile de compter et tout aussi difficile de s'en affranchir. Mais aussi méditation sur un autre silence,

plus profond, plus sérieux, plus important peut-être, celui que la perte de mes données numériques avait ouvert et qui jamais ne semblait devoir se refermer.

Marcher jusqu'au lieu
où tarit la source,
Puis attendre, assis,
Que se lève le nuage.

Wang Wei

Méditation.

Je travaillais sur les rapports humains/animaux et j'allais bientôt perdre la majorité de ce que j'avais patiemment collecté de sons et d'images à leur sujet.

L'ensemble de ces traces, de ces captures logo- et vidéocentriques devant me servir de moteur pour

penser leurs états, leurs transformations et, éventuellement, pour écrire moi même, un jour, quelques mots les concernant et bien, cet ensemble, serait désormais muet et voué au silence quasi-définitif. Et bien voilà que cet accident se transformait en moteur épistémologique furieux. Voilà qu'à l'occasion du pire (il suffisait pour prendre la mesure de ce pire de regarder mes collègues se décomposer en apprenant mon infortune – peut-être étaient-ils moins désolés pour moi que terrifiés à l'idée que cela puisse aussi leur arriver), voilà qu'à l'occasion du pire donc, j'entrevois pourtant le meilleur. Il faut dire ici que je suis de nature plutôt enthousiaste, mais il faut surtout rappeler les visées initiales de mon travail et les raisons profondes qui m'ont poussé à « faire » un doctorat.

Je n'ai jamais considéré mes recherches comme un travail d'ordre journalistique. C'est-à-dire que je ne souhaitais en rien rendre compte d'un bout du monde oublié ou d'une réalité méconnue par souci de nouvelles, encore moins, par souci de

divertissement. Non, je tenais plutôt à (dé)couvrir, au contact et à la faveur de ces mondes animaux entrecroisés, la consistance d'une animalité (et les problématiques qualitatives associées à cette consistance), que je sentais bien partager avec d'autres formes de vie, mais que le seul contact humano-humain ne savait jamais, complètement, déployer. En d'autres mots, je cherchais dès le début de cette entreprise à explorer plus avant les reliquats d'une bifurcation obscure. Celle qui *contraint* aujourd'hui l'écrasante majorité d'entre nous à ne penser qu'en recourant à des mots, à assimiler pensée et langage sans que généralement ni l'un ni l'autre ne puisse être conçu autrement que dans un rapport de cause à effet²⁰⁵. Or, j'étais convaincu (et le suis, aujourd'hui, plus que jamais) qu'une autre dimension était à (re)trouver dans ces manifestations animales qui m'interpellaient à chaque fois un peu plus sérieusement, manifestations que la plupart d'entre nous semblons tâcher d'enfouir à tout prix (probablement par simple crainte, peut-être aussi par manque d'apprivoisement). Je pense, par exemple, au tremblement de l'être lorsque l'on a peur, lorsque l'on est amoureux ou encore, lorsque l'on est gravement malade. De manière quasi réflexe donc, lorsque quelque chose de ces tremblements semble surgir, les mots viennent rapidement les couvrir. Rester sans voix, ne rien avoir à dire alors pourtant que le monde tremble, voilà qui ne semble pas toujours très valorisé. Qu'on me comprenne bien, je ne suggère en rien le retour à un stade infra- ou pré-langagier, dans une tentation toute romantique de m'explorer comme tant d'autres sur une humanité si loin de tout, de la nature, des autres, d'elle-même, etc. Au contraire, ce que j'essaye de pointer ici, ce sont les disparations, souvent temporelles, qu'il est parfois si difficile d'habiter. Coller aux tremblements du monde, qui sont aussi des souffles, sans automatiquement sortir l'arsenal symbolique ses puissances toutes cérébrales, voilà qui me paraît aussi difficile à explorer qu'essentiel à pratiquer. Car, ces tremblements, je les tiens pour beaucoup plus que de simples sensations tant ils m'apparaissent aujourd'hui figurer ces mystérieuses amorces de concrétude, non seulement mentales, mais

²⁰⁵ Je développe, un peu plus loin dans le texte, les rapports qui commencent ici à se dessiner entre langage, silence, trace, inscription, donné et données.

physiques. Cette consistance qui est donc la réalité d'une telle concrétude, je n'étais jusqu'ici capable de la côtoyer qu'en de rares occasions (la plupart du temps, agrippé à quelques maigres morceaux de roches, suspendu que j'étais à plusieurs centaines de mètres au-dessus du vide), occasions qui donnaient alors, à mon être, la véritable consistance d'un corps. Il ne s'agit pas ici d'annihiler nos puissances langagières, mais bien plutôt d'apprendre à les suspendre, pour un temps. On ne sort jamais vraiment du mouvement (sauf, peut-être mort), en revanche il est possible de rythmer un tel mouvement, d'imprimer cadences et intensités différentielles. C'est précisément dans ces impressions, dans leurs possibles comme dans leurs actualisations, que je devais découvrir cette animalité qui me semblait être jumelle au tigre bondissant, au poème comme à ces lectures.

Cette intuition première donc, j'entendais lui donner la conscience d'une intelligence orientée, peut-être même la maîtrise d'une pensée véritable. Mais cette pensée en devenir ne pouvait être tout entière cognitive, ni d'ailleurs restreinte académiquement. Or, voilà que ce silence forcé donnait soudain à mon parcours un *sens* nouveau, c'est-à-dire non seulement le sens d'une direction ou celui d'une signification, mais les sens aussi d'une sensation étrange que seule la respiration (et non plus les mots) savait désormais comprendre. En effet, je découvrais à l'occasion de cette perte, non seulement le mutisme de mes données, mais la présence, silencieuse et puissante, de ce qui avait jusqu'ici été donné. Car, si le muet est silencieux, le silence n'est pas nécessairement muet. Une trace enregistrée et dont l'enregistrement devient muet n'est pas nécessairement disparue. Il faut ici comprendre différentes échelles d'enregistrement possibles. Ce que mon disque dur avait perdu n'effaçait pas nécessairement la trace de ce que mes cellules avaient vécu. Simplement, les données de mon disque étant académiquement beaucoup plus bruyantes que celles de mes cellules, elles occupaient une place de premier ordre dans mon processus non seulement méthodologique, mais épistémologique et créatif. Les perdre changea la donne et transmua mes données en donné. Moi qui ne me sentais pas toujours à ma place dans les cercles

universitaires, qui ne me sentais pas non plus toujours à ma place dans les cercles athlétiques, mais qui vivais, par appétit, au carrefour de ces deux cercles, qui avais passé deux ans de ma vie alité, sans pouvoir ni me lever, ni marcher, c'est-à-dire à devoir me mobiliser autrement, moi qui devais par la suite passer plusieurs mois dans un monastère taoïste, perdu au fin fond de la Chine méridionale, à tâcher recouvrer l'usage de ce corps atrophié (et de l'animalité qui va avec), en médecine traditionnelle et arts martiaux (sous le totem donc, d'un bestiaire bien particulier, fait de postures physiques et mythologiques) et qui, finalement, faisais aujourd'hui un doctorat en communication sur/avec/pour/par l'animalité, et bien ce silence forcé donnait désormais à toutes ces tranches de vie et à ces fragmentations biographiques, le liant nécessaire (et jusqu'ici manquant) pour transformer ma quête et ses tempêtes existentielles en un véritable travail.

Dès lors, il me fallait impérativement faire de ces leviers expérientiels (nécessaires et irremplaçables pour moi), le milieu d'une recherche créative qui puisse servir à bien d'autres que moi (je rappelle ici ma dette vis-à-vis de l'argent public et de ceux qui en détiennent tout ou partie des circuits). Je n'ai jamais été et ne suis toujours pas un chercheur exégète. Je connais mon canon disciplinaire, je lis et continue de lire certains textes avec ferveur (moins pour ce qu'ils ont d'incontournables dans la discipline, que pour ce qu'ils me font d'immanquable), mais je ne suis pas intéressé par ces mondes de papier qui prétendent si bien refaire le monde des « sans-papiers ». Non, ce qui, je crois, peut faire la valeur d'un tel travail, est à chercher plutôt du côté de cette part animale que tous nous logeons quelque part, mais dont nous ne sommes pas tous complètement familiers. Je dirais donc, que ce travail qui est le mien, mais qui est surtout le fruit d'une transpécificité partagée, est avant tout un travail sur la respiration du monde, sur ses souffles et ses mouvements (bien entendu, les mouvements des corps, mais aussi ceux des idées), capables de faire à quelque chose d'autre(s) chose(s) ou de faire faire, à soi comme aux autres, quelque chose d'autre.

Souvent l'on me demande quel est le lien entre mon « sujet » et la communication. Jusqu'à ce que je perde mes données numériques, cette question me mettait mal à l'aise, tant la question instillait en moi de doutes et savait si bien planter les graines de ce syndrome létal pour tout chercheur, qu'on dit être « de l'imposteur », mais qui est surtout celui du perpétuel incertain (ce qui, pour un chercheur, n'est, me semble-t-il, pas nécessairement devoir être un symptôme, mais plutôt être une ligne de force). Voilà donc que, confronté par la force des choses à la perte de traces discrètes et au silence digital, je comprenais que ce fameux lien (qui s'avère être en réalité bien plus qu'un simple lien, une constitution commune) entre animaux et communication, n'avait que peu à voir avec la *communication animale* ou encore avec la *communication entre humains et animaux* (qui serait plutôt la partie émergée de l'iceberg, au mieux une porte d'entrée, au pire un trou). Non, cette relationnalité était en fait à chercher du côté de l'animation. Car, qu'est-ce donc que *la* communication, si ce n'est la science (mais aussi l'art²⁰⁶) qui consiste en l'animation, autour de soi et en soi, d'un quelconque mouvement. Penser la singularité comme vecteur de multiplicité ne permet-il pas de mieux comprendre que « faire acheter », « vendre », « faire voter », « faire travailler », « faire comprendre », ou encore, lire, écrire, parler, penser, que tout cela relève en fait non pas seulement de la Communication, mais d'une animation bel et bien communicative ? Je ne fais donc pas ici référence à la communication telle qu'elle s'est constituée, depuis quelques dizaines d'années seulement, en tant que discipline universitaire, mais bien plutôt à cette faculté, qui est aussi une tendance, propre au vivant, bien plus ancienne que nos départements, et qui consiste en une réinvention perpétuelle des modes d'existence, en la reproduction, à partir d'une certaine transmission, de tout ou partie d'un état, et ce, dans un mouvement affectif complexe qui, toujours, implique.

²⁰⁶ Entendu comme une pratique esthétique et qualitative, à la fois instinctive et intelligible.

En revenant au silence des mots, je découvrais donc le bruit d'un autre monde (non pas un cri, plutôt une sourdine)²⁰⁷. Quiconque essaye de se taire, de calmer le discours intérieur au point d'entendre les souffles remuer, le cœur battre, les tempes se gonfler, quiconque faisant silence à l'extérieur et à l'intérieur, redécouvrira, à sa manière, avec son caractère et quelques prédispositions, l'activité d'un monde égaré (activité interne bien sûr, mais qui est aussi une activité externe, puisque partageable par tous). Ce monde gît et vit derrière nos prothèses

La parole,
qui est aussi
ce jalon posé
à la surface
d'un monde étrange.
Ancrage qui rassure donc
(assure dirait peut-être l'alpiniste),
mais ne dispense en aucun cas
de l'ascension.
À tâtons donc,
avec plus ou moins
de maestria,
grimper...
Car, dès lors,
il ne s'agit plus
de discourir
ou encore de dire,
mais bien plutôt
d'élaborer.

(vestimentaires, d'abord, technologiques ensuite, langagière avant tout), d'où il vaque à ses occupations. Ceux d'entre nous que la maladie a un jour touchés savent très bien (et « très bien » veut dire : dans les chairs, bien plus que dans les souvenirs), ce que ces *activités souterraines* ont d'important. Elles sont vitales, primordiales, essentielles au fonctionnement du reste, de tout le reste. C'est donc de ces occupations souterraines²⁰⁸ dont je voulais m'occuper, auxquelles je tenais à m'exposer, que je souhaite ici cartographier. Non seulement pour les mieux penser, mais, à l'aune d'un certain partage, pour les mieux pratiquer.

En relisant ces lignes, je comprends qu'il s'agit, dans cette variation sur le thème du silence, de ma propre biographie, en réalité tout à fait bavarde... Mais je m'aperçois aussi qu'un tel discours pourrait être, trop facilement peut-être, renvoyé dos à dos avec un courant au demeurant peu apprécié de nos académies, en étant, par exemple, associé, contre mon gré bien sûr,

²⁰⁷ Et je veux ici, remercier les astres pour leur hospitalité lorsque le proche se dérobait.

²⁰⁸ En matière de souterrains, nos habitants des jungles de garage en connaissent assurément un rayon.

à un mélange psychanalytico-ésotérique douteux. Car, cette idée d'une connectivité secrète entre les êtres n'est-elle pas, finalement et bien considérée, ridicule ? Bien mal, pourtant, nous en prendrait que de vouer aux gémonies, de manière quasi réflexe, ces tentatives, mêmes éthérées, d'aborder la vie autrement qu'avec des mots ! Il y a évidemment quantité de charlatans en ce domaine. Charlatans qui, au demeurant, vivent souvent très bien. Constatation qui me donne à penser qu'il y a là, dans nos rapports au silence, le jeu important d'une corde sensible dont nombre d'entre nous assourdissons pourtant les résonnances. N'y a-t-il pas là, dans cette exploration de l'animalité telle que j'ai essayé de la présenter, quelque chose de tout à fait singulier, quelque chose qui dépasse les étiquettes et renvoie vigoureusement, dos à dos, niaiseries comme illuminations ?

Si être chercheur en communication et anthropologue, renvoie à l'importance de mieux comprendre ces liens qui, toujours, rattachent tout un chacun à son environnement, alors, et ce qu'il s'agisse de rites, de cultures, d'influences, de pratiques, de discours, d'une matière organisée ou encore d'une organisation matérialisée, et bien, ne s'agit-il pas là d'une manière singulière de *faire*. Dès lors, la question ne pourra jamais être celle de faire plutôt que de ne pas faire, celle de bouger ou de ne pas bouger, de penser ou de ne pas penser, d'être ou de ne pas être (il s'agit là, me semble-t-il, de mauvaises questions, tant il est impossible pour nous vivants de ne rien faire). Voilà pourquoi, il me paraît beaucoup plus intéressant de poser la question du *comment faire* et du *quoi faire*. Essayez donc, pour voir, de ne rien faire, de ne pas danser autour du vide. Dans le meilleur des cas, ce que vous parviendrez à effectivement faire, c'est de vous taire, de rester immobile, pendant quelques minutes, pendant toute une vie. En aucun cas, vous ne faites rien. Même si ce *rien* ne vous intéresse pas, vous ennueie, vous dérouté, peut-être même vous inquiète, vous faites quelque chose. À commencer par respirer. Curieux constat que celui-là... Nous ne pouvons pas vivre sans respirer et pourtant ne savons que très peu sur cet acte qu'est la respiration. Histoire de ne pas tomber dans la prose du yogi moderne, je rappelle ici ce que la racine indo-européenne *an(u)* veut dire :

souffle, air, visage. Une étymologie qui renvoie à un air qui devient souffle, qui devient visage, qui devient air et ainsi de suite. L'animation est alors enceinte de ces phases transformatrices entre l'air du dehors, le souffle, qui est échange entre le dedans et le dehors, et le visage d'un dedans. De ce point de vue, il me semble que l'on retrouve ces problématiques d'animation dans la publicité commerciale ou le marketing politique. On les retrouve aussi dans les rites et les pratiques culturelles, dans les arts, les lettres comme les sciences. Pensées sous l'angle de l'animation, toutes ces frontières entre un dedans (qui serait nôtre) et un dehors (qui ne l'est pas ou pas encore), ces frontières disparaissent puisqu'elles deviennent alors moins des zones de démarcation ou des lignes de distinctions, que des espaces limitrophes de passages, de productions, c'est-à-dire des durées constitutives qui permettent au dedans et au dehors de jouer, ensemble, à quelques respirations²⁰⁹.

Car, la respiration est affaire de flux (continus) et non simplement d'activités (discrètes). En d'autres mots, il s'agit là moins de choses aux contours définis depuis l'ouverture ou la fermeture de portes, que de champs aux espaces concentrés ou dilués. Rien alors, ne demeure indéfiniment figé et quiconque à un peu pratiquer les frontières comprend mieux quel peut être leur niveau d'activité, attracteurs en perpétuel mouvement. Il s'agit donc, dans ce travail, de penser un niveau d'organisation hors langage, mais pour autant sensible aux langages, capables de subsumer formes et matières, dans un mouvement rythmé, sans symphonie préalable, possiblement dysharmonique, mais potentiellement mélodieux.

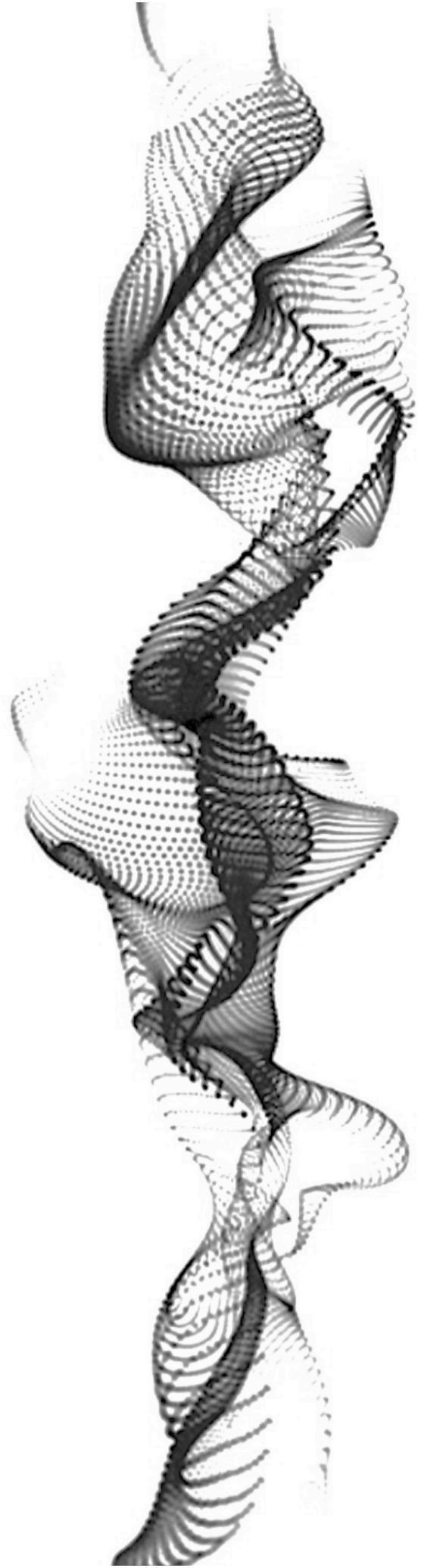
²⁰⁹ Dans la marge d'une première version papier, Thierry écrit, si justement que je le reproduis tel quel ici : « le monde se ramifie dans mes poumons : chaque invagination (matrice encore) du monde en moi me communique les souffles. Pourquoi alors ne pas insister sur les rapports troubles et délicats des souffles à la trace, et retrouver ainsi un discours de la présence différée, médiatisée, et ainsi encore la question médiatique : non pas celle d'un dispositif ou appareil de capture, mais bien plutôt que la perte des traces (médiatisées) t'aurait permis de te concentrer, de rediriger tes souffles sur l'*animal-medium* ? ». C'est effectivement, dans cette disparition digitale devenue disparition analogique, le retour en fronde de la médiatique. L'*animal thèse* est lui aussi un *animal medium*, à la fois milieu de vie et vie du milieu, moyen d'animation et intermédiaire entre espèces toutes animales. Ce double mouvement donc, entre les données (mutilées) et le donné (réactivé) offrira peut-être à d'autres, l'occasion d'une sonde exploratoire, voire transpécifique, nouvelle, perçue comme autant de plongées possibles en territoires de tremblements.

Ainsi donc, perdre la trace numérisée d'un donné qui ne s'y réduit pas, m'aura obligé à faire silence, à habiter autrement le chantier d'un édifice transpécifié jusqu'alors patiemment construit, pour découvrir alors, que cette fameuse animalité que je tâchais de capturer d'une manière ou d'une autre, serait désormais à chercher, non pas du côté du produit fini ou de la cage, mais bien plutôt du côté du processus et de ses puissances (capturatrices comme libératrices), qui sont précisément celles du mouvement et de l'animalité même. Voilà qui m'a d'abord terrorisé, puisqu'il me fallait abandonner nombre des cadres formels de la pensée traditionnellement associés au vivant, précisément trop souvent rattachés à la forme de ce qui est vivant. Terrorisant aussi, parce qu'il me fallait penser au-delà de notre modernité et de ses individualités révérees (*me, myself and I*) pour espérer dépasser, et la forme de vie, et la forme de vie en mouvement. Alors, et alors seulement, il me devenait possible de penser la forme d'un mouvement comme son animation et ainsi donc, de découvrir cette animalité détachée de la forme, depuis ses manifestations croisées justement, c'est-à-dire depuis son potentiel transindividuel.

Lorsque la voix se tait, lorsque l'armistice se signe, même provisoirement, lorsque que les munitions explicatives du monde que les uns et les autres nous chargeons et déchargeons en permanence, se rangent, alors, peut éventuellement émerger un autre monde (et la problématique de l'émergence est ici capitale), peut-être aussi, affleurer un autre mode d'existence, d'autres modalités de faire avec (avec soi, avec les autres, avec le monde). Étant entendu que ces modalités peuvent ainsi être rechargées par les mots eux-mêmes, qui ne sont plus alors des substituts plus ou moins compensatoires, mais des alliés véritables, plus ou moins puissants. C'est ainsi que les biographies de Honey, de Rachel, de Molloko, de Nellie, d'OncoMouse ou encore de Kanuk ont été pensées, comme autant d'occasions à même de rendre au silence (et non, j'espère, de réduire) notre langage. Mais le temps d'un instant et d'un instant seulement, puisque ce langage est non seulement impossible à suspendre complètement, mais qu'il est bien, lui aussi, partie prenante de

l'animalité (nous pourrions alors penser le langage et l'écriture comme les formes actualisées de l'instinct devenu intelligence²¹⁰). Le temps aussi, peut-être, qu'une pensée différenciée et différenciable, surgisse. Jusqu'à ce que les études conceptuelles prennent le relais, et charge à nouveau le langage pour mieux saisir ce que seul il ne saurait saisir, mais que sans lui nous ne saurions comprendre. Entre ces deux mouvements, qui sont ceux des portraits et des études, mais aussi du texte et de sa lecture, des mouvements chaque fois circonstanciés, chaque fois renouvelés, entre ces deux pôles donc, pourrait bien surgir une forme intéressante d'animation. Tout au moins est-ce là l'esprit (*anima*, encore une fois) dans lequel ce texte s'est constitué.

²¹⁰ Voir Henri Bergson, *op. cit.* Ainsi que toute la réflexion sur la sympathie et l'écriture développée par Brian Massumi, « Ceci n'est pas une morsure. Animalité et abstraction chez Deleuze et Guatarri. », *Philosophie animale française*, Hiver 2011, p. 67-91.



Portrait 4 : Nellie

*Ils se sont trouvés au bord du chemin,
Sur l'autoroute des vacances.*

Michel Fugain, *Une belle histoire.*

4874^e kilomètre. Nous laissons la Géorgie derrière nous, traversons Jacksonville, puis St Augustine, pour entrer de plain-pied en Floride et ainsi retrouver le littoral atlantique. Nous emboîtons le pas de cette immense caravane du soleil qui, chaque année, draine des milliers de *snow birds*. Ces migrants annuels d'un nouveau genre fuient aujourd'hui le mordant du froid et la dureté des hivers nord-américains qui pendant plus de 4 mois, frappent le nord du 35^e parallèle. Pour l'essentiel retraits, ils composent une communauté mobile non négligeable. Nous les croiserons à maintes reprises, sur la route, dans des aires de repos, sur les stationnements de *Walmart* (qui autorisent les véhicules récréatifs à passer la nuit sur leurs parkings, alimentant ainsi un trafic et une forme de banditisme bien particuliers), mais aussi aux portes de ces *Gated Communities* où vivent en vase clos nombre de ces oiseaux.

À l'instar de certaines oies, ces organismes grossissent les rangs d'un déplacement annuel aux rythmes propres dont on devine les conséquences environnementales à la faveur d'une économie touristique importante, pour l'état de Floride, pour les littoraux et leurs vies aquatiques (la pêche est ici directement touchée par ces migrations). Or, qu'une communauté de personnes âgées migrantes soit ainsi désignée, totémisée en même temps qu'animalisée, ne pouvait pas échapper à notre Beastness Trip. D'autant plus que dans leurs bagages sans enfants il n'est pas rare de trouver l'animalerie domestique classique. Et ce faisant, de voir se multiplier, le long de leurs circulations, *pet shops*, vétérinaires et autres centres commerciaux animaux. À regarder passer ces bus aménagés au confort ultra-moderne, je me dis que cet héliotropisme n'est pas sans bouleverser l'économie des hommes et celle

des bêtes. De ces interactions quotidiennes naissent de nouveaux équilibres écologiques où il devient de plus en plus difficile de distinguer, des formes culturelles, des formes biologiques et vice-versa.

Avec l'arrivée du soleil donc, nous nous défaisons de quelques couches. Les tenues se font plus légères, de même que les idées au fur et à mesure défaites de leur fixité et nourries au mouvement. Voilà plus d'un mois que nous roulons. La sédentarité se dilue petit à petit au point de devenir, nous aussi, quelque peu migrants, nomades, mais toujours chasseurs-cueilleurs d'animalités. À notre gauche, l'Atlantique et son bleu marine qui fend le ciel et que renifle les sables chauds. La route 1A que nous descendons, à bien des égards emblématique d'une Amérique automobile, montre des signes de vieillesse. Celle qui fut, pendant près de 50 ans, le seul accès véritable au soleil, le passage obligé des vacanciers en quête de baignade, semble esseulée. Et pour cause, la dure loi des voies de communication en mutation frappe de plein fouet cet axe historique. Nous savons l'importance, pour toute civilisation, de ce que H. Innis appelle les biais spatiaux et les biais temporels²¹¹. Ce qu'une route, un chemin de fer ou un sentier font aux sociétés est d'une importance cruciale pour le développement des économies et des pouvoirs. Dans le cas de la route 1A, cette relation entre axe de communication et organisation sociopolitique est particulièrement significative. Depuis que l'aviation civile relie le froid au chaud bien plus rapidement que ne le fait l'ancienne route (et à des prix défiant toute concurrence), depuis aussi qu'un peu plus à l'ouest, dans l'intérieur des terres, l'autoroute 95, plus large et plus rapide (celle arrivant directement de Washington) déverse son lot rival de voyageurs motorisés, depuis enfin, que *DisneyWorld* à ouvert ses portes, et bien le trafic sur la route 1A s'est dilué au point parfois d'être fantomatique. Et avec lui de disparaître les attractions touristiques qui faisaient le régal des plus jeunes, celles notamment qui avaient poussées le long des flancs autoroutiers, entre l'océan et le bitume, et qui aujourd'hui périclitent silencieusement. Signe des temps qui changent, bourreau et victime d'une

²¹¹ Harold Adams Innis, *op. cit.*

modernité affolée, les haltes autrefois obligatoires sur cette ex-autoroute des vacances ne sont guère plus que des reliques où l'on déchiffre en filigrane ce que décadence peut faire à splendeur. Au-dessus de la lagune, un long pont nous emmène jusqu'à *Marineland*, parc d'attraction marin fameux où l'on finit de détruire l'ancien aquarium et qui semble subir de plein fouet cette réorganisation géographique des flux (populaires, monétaires et culturels). Si les jungles de garage ont aussi leurs cycles de vie, alors *Marineland* figure bien ces hauts et ces bas, ces moments de splendeur et de décadence²¹².

La chaleur est telle qu'il est impossible de laisser Kanuk dans la *Beastness Mobile*. La marchande de glace qui, sous son parasol, devine la scène s'approche et nous propose de garder la bête le temps de notre visite. Celle qui nous explique alors vendre ici des rafraîchissements depuis 30 ans, se désole du rachat récent de *Marineland* par le *Georgia Aquarium* d'Atlanta. Nous apprendrons effectivement un peu plus tard²¹³ que le plus grand aquarium du monde vient en effet d'acquérir *Marineland* et ce, moins pour les lieux, l'activité ou le public que pour sa colonie de dauphins qui faisait jusque là défaut à la collection géorgienne (un grand aquarium sans dauphin?...). Rappelons simplement ici que le *Georgia Aquarium* a été construit sur un terrain cédé par *Coca-Cola* à la ville d'Atlanta et ce, grâce à une généreuse dotation du fondateur de *Home Depot* qui souhaite remercier l'État de son soutien et enrichir l'offre touristique de la ville. Ces « détails » ne sont pas anodins. Lorsqu'un milliardaire décide de redonner à sa communauté et à ses dirigeants, lorsque des millions de visiteurs sont ainsi espérés dans ce qui allait

²¹² À l'heure où j'écris ces lignes, deux anciens dresseurs d'un autre *Marineland*, canadien celui là, sont traînés devant la justice non pas pour mauvais traitement sur l'animal, mais parce qu'ils dénonçaient justement les mauvaises conditions de captivité des animaux. Non seulement le *Marineland* historique floridien fit des petits un peu partout sur la planète, mais ces petits sont aujourd'hui devenus grands et puissants. Voir Linda Diebel, « *Marineland animals suffering, former staffers say* », *The Toronto Star*, 15 août 2012.

²¹³ Lorsque nous essayerons d'interviewer avec caméra l'ancienne directrice des communications de *Marineland*, nous découvrirons qu'un contrat de confidentialité avait été signé entre le nouvel acquéreur et les anciens employés. De ce fait, nous irons par la suite, rencontrer, à Atlanta, le directeur de la communication et des relations publiques de l'aquarium. L'entrevue se crispa alors sérieusement lorsque j'abordais la question de Nellie et de la colonie de dauphin...

devenir le plus grand aquarium du monde, des milliers d'animaux se trouvent alors impliqués, c'est-à-dire commandés, expédiés, entraînés. Voilà le genre de tractations, d'imbrications sociales, politiques, économiques et écologiques qui destinent bonne part de nos humanités contemporaines et contribuent quotidiennement à alimenter ce *big beastness* que sont les grands parcs d'attractions animaliers et les zoos nord-américains.

Cette après-midi là, nous rencontrerons la doyenne des employés. Elle se prénomme Nellie et n'a pas de nom de famille. Elle vient tout juste de souffler ses 58 bougies (nous arrivons le lendemain de son anniversaire et de la soirée organisée pour fêter celle qui vit depuis toujours à Marineland²¹⁴). Elle est la survivante, l'emblème, mais aussi la mémoire, de cette valse de transformations qui auront faites et défaites le parc d'attraction depuis sa création. Nellie est un dauphin à gros nez (*Bottlenose dolphin*), c'est aussi une athlète de haut niveau qui s'entraîne 5 heures par jour et enchaîne les prestations aussi souvent que possible. Nellie est par ailleurs la mascotte de l'université de Jacksonville, de même que la vedette d'une quantité improbable de photos prises par des millions de visiteurs (une rapide recherche dans *Google* permet de s'en convaincre). C'est enfin, l'une des toutes premières animaux/star à avoir fait de la publicité et à avoir occupé, en plus des bassins et des chambres noires, les écrans de télévision américains. On peut ainsi redécouvrir Nellie dans une publicité pour des montres Timex²¹⁵, dont on vantait alors les mérites de résistance, de solidité et de persistance. C'était à la fin des années 50. Probablement ne pensait-on pas à l'époque que cette même Nellie deviendrait non seulement le plus vieux dauphin en captivité, mais le plus vieux dauphin tout court.

Présentations.

²¹⁴ Anthony DeMatteo, « Marineland's Nellie the dolphin turns 58 », *The Florida Times Union*, 28 février 2011.

²¹⁵ John Cameron Swayze, « Timex Watches - Classic TV Commercials », Marine Studios, 1960.

THE DOLPHIN CONSERVATION CENTER AT MARINELAND'S INTERACTIVE PROGRAM GUIDELINES

THESE GUIDELINES ARE FOR PARTICIPATION IN THE INTERACTIVE PROGRAMS AT THE DOLPHIN CONSERVATION CENTER AT MARINELAND (DCC).

ALL PARTICIPANTS ARE REQUIRED TO FOLLOW THE DIRECTION OF THE EMPLOYEES OF DCC AND THEIR AGENTS, WHEN PARTICIPATING IN ANY ACTIVITY OFFERED BY DCC.

1. IF YOU ARE UNDER THE INFLUENCE OF ALCOHOLIC BEVERAGES OR ANY TYPE OF CONTROLLED SUBSTANCE, YOU WILL FORFEIT YOUR RIGHT TO PARTICIPATE IN THE INTERACTIVE PROGRAM, AND YOU WILL NOT BE REIMBURSED.
2. YOU WILL BE ASKED TO REMOVE JEWELRY AND SUNGLASSES PRIOR TO ENTERING THE WATER. (PRESCRIPTION LENSES WORN FOR VISION CORRECTION ARE ACCEPTABLE.)
3. THE USE OF CAMERAS AND VIDEO EQUIPMENT ARE NOT PERMITTED DURING INTERACTIVE PROGRAMS BY PARTICIPANTS.
4. APPROACHING THE ANIMAL'S HABITAT OR ENTERING THE WATER WITHOUT DIRECTION FROM THE ANIMAL TRAINING STAFF IS PROHIBITED; ALWAYS WAIT FOR AND FOLLOW INSTRUCTIONS FROM THE ANIMAL TRAINING STAFF BEFORE ATTEMPTING TO TOUCH OR INTERACT WITH A DOLPHIN.
5. PARTICIPANTS MUST WEAR A BATHING SUIT; "CUT-OFF" CLOTHING IS NOT ALLOWED. PERSONAL FLOATATION DEVICES (LIFEJACKETS) ARE MANDATORY FOR IN-WATER DOLPHIN PROGRAMS, AND ARE PROVIDED BY DCC.
6. FOOTWEAR IS OPTIONAL BUT NOT NECESSARY (AQUA SOCKS, SECURED WATER SANDALS, ETC.). DCC RESERVES THE RIGHT TO REQUEST THEY BE REMOVED IF CONSIDERED A DISTRACTION TO THE ANIMALS.
7. PLEASE USE RESTROOMS BEFORE PARTICIPATING IN THE PROGRAM, TO AVOID INTERRUPTIONS.
8. IF AT ANY TIME DURING THE INTERACTIVE PROGRAM YOU FAIL TO FOLLOW DIRECTION OR CAUSE A DISRUPTION, YOU WILL FORFEIT YOUR RIGHT TO PARTICIPATE IN THE PROGRAM, AND YOU WILL NOT BE REIMBURSED.



DOLPHIN CONSERVATION CENTER
Marineland

Figure 17 : Régulation

[I]dentités

Filiation : neuronale

Règne : *Animalia*

Embranchement : *Chordata*

Sous-embranchement : *Vertebrata*

Classe : *Mammalia*

Ordre : *Cetacea*

Famille : *Delphinidae*

Genre : *Tursiops*

Espèce : *Tursiops truncatus*

Génération : fascinatrice

Nom : *Nellie*

Date de naissance : 27 février 1953 (*Marine Studios*)

Habitat : *Aquariums de Marineland, Floride*

Diète : *Stricte. Ne se nourrit que de récompenses. Récompenses sous forme de poisson (mais du poisson de première qualité, toujours congelé, ce qui permet en même temps d'hydrater l'animal au mieux).*

Association : sportive

Avatar : *Flipper*

Jalon : *saut en hauteur*

Reterritorialisation : *Giorgia Aquarium (Atlanta)*

Autres : *cerceaux, bleu, soleil, autoroute, vacances, Timex*

[D] Survivante

*Nellie, the world's oldest dolphin in human care, is approaching 58 years of age and will celebrate her birthday with Marineland staff and visitors. The public is invited to join the festivities at 11 a.m. on Sunday, Feb. 27, at Marineland's Dolphin Conservation Center. The celebration will include a fish-and-ice cake made especially for the birthday girl, along with a round of "Happy Birthday" performed by all of her friends and fans. Cake more suitable to the tastes of her human party guests will follow. General admission rates apply.*²¹⁶

²¹⁶ « Nellie's 58th Birthday Celebration! - Swim With Dolphins in Florida », [En ligne : <http://www.marineland.net/page.php?id=1329>]. Consulté le 27 octobre 2011.

Dans son ensemble, comme dans ses microdétails, la vie de Nelly est indissociable de celle du lieu où elle est née, qui est aussi le lieu où elle a toujours vécu et où elle souffle (trempe) chaque année ses bougies (gâteau glacée baroque et poissonneux). Comme nombre d'animaux vivants en captivité, ces conditions de vie sont tout à fait particulières (diète, activités, contacts inter- et intraspécifiques, etc.), aussi réglées que strictement contrôlées. Elles sont donc à la fois stables et écosystémiques. Un écosystème qui ici, rime avec humanisation et qui vise continuellement à introduire de l'ordre dans du désordre, de la maîtrise dans du spontané (horaires fixes, activités chronométrées, récompenses pesées, interactions réglementées, etc.). Cet ordre des choses, à la fois précis, orienté et quasi disciplinaire fait de cet écosystème (et des animaux qu'il abrite) une actualisation puissante d'organisation autoritaire en matière d'interactions humains/animaux, l'équivalent humanisé de nos sociétés de contrôle. Codifications, procédures et modes d'emploi sont strictement pensés et résultent d'une expérience à la fois éthologique et commerciale. De ce point de vue, plonger dans l'histoire de Marineland est des plus instructif²¹⁷. On y découvre des origines à la fois scientifiques et cinématographiques, on apprend notamment que ce centre d'abord artisanal fut ensuite le premier océanarium du monde et que, pendant longtemps (en fait, jusqu'à ce que la souris *Mickey* et l'univers *Disney* s'installent à quelques kilomètres), le parc fut un des parcs d'attractions américains les plus importants. Notons aussi que l'appellation *Marineland* sera reprise par plusieurs parcs en Amérique du Nord et en Europe²¹⁸.

Aujourd'hui, ledit parc abrite une concentration unique de dauphins (les dauphins qui sont désormais, pour des raisons à la fois stratégiques de développement commercial et historiques de « savoir-faire » la seule espèce animale du parc).

²¹⁷ Cheryl Messinger et Terran McGinnis, *Marineland*, Arcadia Publishing, 2011.

²¹⁸ À propos de l'histoire des *vivarium* aquatiques devenus aquarium au XIX^{ème} siècle, puis Océanarium dans la seconde moitié du XX^{ème} siècle, toujours à mesure que les compétences techniques (verre, osmoseurs), comme l'appétit du grand public augmentait, voir le classique Vernon N. Kisling, *Zoo and Aquarium History: Ancient Animal Collections to Zoological Gardens*, CRC Press, 2001.

Marineland offre ainsi une série d'activités tout entières dédiées aux « contacts » avec l'animal. Les visiteurs peuvent ainsi enfilez une combinaison de néoprène et glisser lentement dans le bassin, pour se rapprocher, mais aussi pour toucher l'animal. D'un côté comme de l'autre, côté humain, comme dauphin, le contact n'est donc plus simplement opéré à distance. Ce qui est intéressant du point de vue des expériences partagées puisqu'il ne s'agit donc plus (et tel est la tendance dans de plus en plus d'*animalls* touristiques) de simplement voir, c'est-à-dire de regarder ou d'être regardé par l'animal, mais bien aussi de faire participer, dans un équilibre synesthésique d'un autre ordre, le toucher et le mouvement des corps. Une différence de taille, me semble-t-il, puisqu'il ne s'agit plus simplement de se rendre compte visuellement, d'un mouvement ou d'une autre forme de vie en mouvement (appréciation première et distanciée des souffles que 100 ans de cinéma ont puissamment su retranscrire). Il s'agit là, aussi, de percevoir l'animal autrement (chaud, froid, visqueux, doux, brusque, rapide, joueur). Voilà donc, un nouveau frayage dans le champ des possibles interactifs humanimaux. Pour s'en convaincre, il suffit simplement d'observer petits et grands pousser des cris ou retenir leur souffle lorsque pour la première fois la main touche la peau de Nellie et devine l'animation dont cette dernière est douée. Mais on imagine aussi les effets « collatéraux » d'un tel frayage. Je pense ici, particulièrement, à la microbiologie humanimale, c'est-à-dire à ces autres vivants qui trouvent désormais là un pont et une connexion possible. D'ailleurs, pour contrecarrer ces velléités de transmission, l'eau des bassins subit les assauts répétés du chlore et autres composés chimiques artificiels. Ce qui à pour conséquences, notamment, d'irriter les muqueuses de certains dauphins. Par ailleurs, et ce comme dans la plupart des lieux publics américains, une pancarte rappelle désormais aux visiteurs de bien se laver les mains avant de rentrer dans le bassin...

À tout nouveau contact humanimal donc, particulièrement lorsque ces derniers sont sciemment encadrés, une multitude d'autres contacts (microbiens, peut-être aussi cognitifs) voient leurs possibilités décuplées. On se rappelle ici du masque et

de la *persona* dont parlait Simondon (portrait 3). Élargir la flamme, baisser la gamme. Augmenter la gamme, réduire la flamme. La durée d'un contact limite ainsi l'intensité des connexions possibles, mais les connexions sont elles-mêmes *modulées* en fonction des avenues ouvertes ou fermées. Je dis tout cela en rapport bien sûr avec cette théorie médiatique à laquelle je me rattache régulièrement, une théorie bien assise sur l'idée qu'un *medium* non seulement permet toujours une certaine qualité de rapports au monde, mais dont la mise à distance intrinsèquement charriée de ce(s) monde(s), forge un équilibre particulier des sens (nous ne développerons pas le même rapport à l'animalité au contact d'une image dans un livre ou à celui d'un animal dans un zoo, l'implication de la perception et des processus cognitifs et épistémiques qui l'accompagnent sont ici fort différents). De la sorte, penser l'appareil sensori-moteur comme étant toujours impliqué dans nos interactions avec le dehors (en l'espèce avec l'animal, mais ce peut-être avec

You do not create a
peaceful existence.
You dissolve in it.

Myōkyō
Zengetsū

des idées ou des machines) renvoie à ces équilibres desquels émergent sensation, action et signification. Cela nous rappelle la nature irréductible de ces interactions qui engagent nos sens, et ce, dans une proportionnalité modulable qu'il convient toujours de réfléchir tant elle implique une certaine plasticité (capacité à se transformer), mais aussi une certaine affectivité (capacité à cohabiter).

Peut-être puis-je dire ici, aussi et toujours à propos de ces spectateurs devenus, chez Marineland, un peu plus acteurs, quelques mots au sujet de la marge de manœuvre. Une marge de manœuvre qui est celle de l'humain, un humain qui est en combinaison, dans une piscine, qui se déplace maladroitement d'un côté à l'autre du bassin, qui lance éventuellement un ballon de basket pour amadouer l'animal, qui a signé tout un tas de papiers et dépensé quelques centaines de dollars, un humain donc, qui rencontre un animal. Un animal qui s'est levé de bonne heure, qui connaît son numéro par cœur, qui semble vite capable de savoir si il

s'agit de patauger avec un enfant où avec un adulte, qui reçoit, une fois le numéro terminé, sa dose de poisson, qui se laisse distraire par un groupe d'Allemands qui tapote sur le verre de l'aquarium, qui répond rapidement au coup de sifflet qui le rappelle à l'ordre, qui cliquette à l'envie, et bien, entre cet humain et cet animal, quelque chose se passe. Quelque chose d'irréductible aux mots, quelque chose de bien souvent encadré, prévu à l'avance, mais qui, toujours, peut surprendre. Telle est l'espace et la durée de la marge de manœuvre. Je pense alors à ce spectateur qui pourrait décider de sauter à l'improviste dans le bassin (il fait si chaud !) ou à ce dauphin qui pourrait bien décider de ne pas rendre le ballon et/ou de ne plus sauter dans le cerceau. Personne ne pourrait alors le réprimander, encore moins le molester, surtout pas devant un public fasciné²¹⁹ et l'armada de ces appareils de capture que nous avons, tous, dégainés pour l'occasion. Enregistrements digitaux à même d'inonder la toile en quelques heures, si jamais quelque chose de *répréhensible* devait être capturé en images. Il ne faut ainsi jamais oublier que cette mise *en scène* reste une mise *de scène* et que les surprises, même si tout est ici fait pour les éviter, arrivent. Toujours. De passage à la Nouvelle-Orléans, je découvrirais notamment ce que catastrophe naturelle veut dire, non seulement pour les humains, mais pour la compagnie animale dont nous semblons incapables de nous défaire et dont nous devenons alors, *a minima*, responsables²²⁰.

Nellie est donc une artiste. Et comme de nombreux artistes, ses conditions de vie ne sont nécessairement pas réductibles aux conditions de son art. Tant bien que mal, Nellie exerce, Nellie s'exerce. De ce point de vue, penser les relations humains/animaux autrement que sous le prisme de la captivité permet de pousser un peu plus loin la compréhension de situations où le dresseur n'est pas toujours

²¹⁹ À propos de public fasciné et de goût prononcé pour la mise en scène, on se reportera avec intérêt aux travaux d'Harriet Ritvo, *Noble Cows and Hybrid Zebras: Essays on Animals and History*, University of Virginia Press, 2010, p. 103-122.

²²⁰ Dans ma conclusion, je reviendrai sur cette distinction que l'on peut faire entre « être responsable *de* » et « être responsable *devant* », entre une vision éthique et une vision morale de la responsabilité, en particulier après la lecture de Gilles Deleuze, *Spinoza, Philosophie pratique*, Paris, Éditions de Minuit, 1981.

dresseur et ou le dressé est parfois dressant. En effet, il faut bien réfléchir à ce que veut dire et à ce(ux) qu'implique(nt) un numéro de cirque, conventionnel ou non. Il faut méditer ces heures passées ensemble à apprendre telle ou telle commande, à comprendre telle ou telle conduite, à lire l'autre, à lire celui qui doit faire son numéro, mais aussi à lire celui qui récompense le numéro bien exécuté ou encore, réprimande tout le reste. Bref, des heures et des heures partagées où temps, énergie, patience et finalement travail, oui débouchent sur une conduite spécifique, mais aussi sur de l'attachement, de l'animosité peut-être même, de la fierté aussi, quelquefois, mais toujours, de l'activité croisée. Bien ou mal, souhaitables ou non, ces situations engendrent production et processus, tant elles impliquent humains et animaux dans une commune durée.



Figure 18 : Nellie, photographée lors de son entraînement matinal

[R] Sousvivants

Il existe, à propos de la captivité, un dilemme profond chez les humains que nous sommes, dilemme souvent rendu manifeste lors, par exemple, d'une visite au zoo. C'est ainsi que, régulièrement, un visiteur demande à un soigneur si nous (entendre les humains) pouvons savoir si l'animal est heureux²²¹. Ce dernier s'inquiète alors, manifestement, de pouvoir et de savoir si l'animal est effectivement heureux ou bien si il ne l'est pas, mais aussi ce qu'il ressent ou ne ressent pas. C'est là, me semble-t-il aussi, toute la complexité du débat sur l'anthropocentrisme et l'anthropomorphisme. À ce genre de question, les spécialistes (éthologues, vétérinaires, mais aussi soigneurs et philosophes) ont souvent la même réponse, quasi automatiquement formulée. Selon eux, nous ne *pouvons* pas savoir si tel ou tel animal est heureux, et ce, en captivité ou ailleurs. Et nous ne *pourrions* pas savoir cela sans risquer de projeter nos propres idées du bonheur sur l'animal, ici inassimilable, et dont on souhaiterait pourtant deviner toutes les intentionnalités. Conséquence de ce vrai problème, pourtant, me semble-t-il, mal posé : la seule chose que nous *pouvons* faire (m'ont répondu les dresseurs de *Marineland*, les soigneurs du *Wild Animal Sanctuary*, du *Lemur Center*, de *Save the Chimps*, du *Wildlife Waysation* ou encore le primatologue Steven Ross), c'est mesurer non pas le bonheur ou le malheur de l'animal, mais bien son stress. Baromètre irréfutable selon eux d'un changement (par exemple, un animal qui ne se nourrit plus, ne socialise plus, « traîne » et se traîne), le stress sert ici à mesurer le taux d'inquiétude dès lors manifesté par la bête et ainsi lisible par l'humain (et pourquoi pas d'autres bêtes). C'est ainsi que, dans les bonnes « boutiques », de gros efforts sont entrepris pour « stresser » l'animal le moins possible. Incontournables en la

²²¹ Pour Jaime Sheppard, soigneuse au *National Aviary* de Pittsburgh, ce qui intéresse le plus les visiteurs, ce ne sont pas les spécificités techniques de l'animal (où vit-il normalement ? qu'elles sont ses activités ?, etc.), mais bien le fait de savoir si tel oiseau est bel et bien heureux en cage. De ce commentaire, je retiens deux choses importantes. D'abord, cette tendance manifeste à se demander ce que peut bien ressentir l'autre. Ensuite, cette autre tendance manifeste à lui prêter des sentiments bien humains. Pouvoir d'altérité donc, mêlée à une de projection.

matière : que l'animal dispose d'un endroit à l'abri des regards, pour pouvoir s'y réfugier au besoin, que l'animal soit intégré (surtout si c'est un animal social) au groupe (intra ou interspécifié) peu importe son rang ou son rôle, cela doit toujours être clarifié, ou encore, que l'environnement ne présente pas, de manière générale, de mauvaise surprise (par exemple : nourriture distribuée aux mauvaises heures ou, plus globalement, distorsions entre stimulus et réactions habituels). Bref, on rêve ici d'une vie avec le moins de heurts possible, réglée et sans surprises.

Or, cette perspective humanimale sur le bonheur commué en absence de stress, mais aussi, parce que ces raisonnements sont en général prescriptifs et performatifs, sur le fonctionnement du monde qui dès lors en découle, cette perspective et ces raisonnements donc, ressemblent à s'y méprendre à un des mots d'ordre puissants de nos sociétés contemporaines : *no stress !* Qui, en effet, n'est pas sensible au stress ? Un stress qu'on éviterait alors, qu'on fuirait au maximum, duquel on se tiendrait à l'écart. Soucis et autres engagements contraignants sont ici à proscrire. Pourtant, cette affaire de stress s'avère hautement problématique.

Le professeur Arnold, qui enseigne l'Évolution à l'Université d'Atlanta, m'avait déjà mis la puce à l'oreille : et si les animaux avaient *besoin* de stress ? Et si tous nos efforts pour les déstresser le plus possible ne faisaient, en réalité, qu'accélérer leur ennui et précipiter leur mort ? À cela, j'avais d'abord rétorqué, un peu saisi, que dans de nombreux cas, notamment dans les filières illégales chargées d'approvisionner le marché noir et la contrebande d'animaux exotiques, et bien, le stress était bel et bien là et pas du tout bénéfique puisque évidemment on ne se souciait en général guère des conditions de vie des animaux, pourvus qu'on puisse les vendre, c'est-à-dire qu'ils n'aient pas l'air trop mal en point au moment de l'achat comme de la revente (c'est là une règle d'or de l'emballage, règle que les abattoirs connaissent d'ailleurs très bien) ! S'en suivit alors, une longue discussion sur le *bon* et le *mauvais* stress, sur ce qui fait du bien (active) et ce qui fait du mal (empoisonne). Nous n'avons bien entendu pondu aucune recette miracle, encore moins un mode d'emploi révolutionnaire sur le stress et ses bienfaits, mais nous

avons commencé de tordre le cou à cette question des conditions de vie et du stress qui y est associé. Question qui semble en réalité directement liée au problème des interactions entre organismes et milieux²²².

C'est ainsi que la zootechnie suggère, pour le bonheur de ces captifs et la réussite du système économique qui les entretient, l'absence de stress. Bien souvent accompagnées d'une visée productive, ces prescriptions d'une réduction de stress sont effectivement un moyen *mesurable* d'apprécier les conditions de vie de l'animal. Par exemple, produire plus de lait parce que Beethoven accompagne la traite ou passer le plus de temps devant les glaces de la cage aux heures d'ouverture du public parce que la nourriture est abondante à cet endroit, etc. De la sorte, la plupart de nos modalités d'interactions humanimales sont ainsi mesurées

Les tigres myopes
ne font plus que
des petits
bonds.

H. Michaux,
*Principes
d'enfants*

sur une échelle quantifiable de valeur. On ne peut pas mesurer le bonheur, mais on peut mesurer des litres de lait produits à l'heure ou encore, compter les heures passées au bon ou au mauvais endroit. Impératifs économiques riment donc ici avec connaissances éthologiques. Les uns et les autres entretenant ainsi un rapport résolument commercial.

Pour autant, et à propos de stress, il faut ici se rappeler cette inclinaison primaire de la vie sur terre, tendance qui veut qu'être stressé, c'est aussi être vivant. Dans le cas de Nellie, l'absence de prédateur (qui est, dans la « nature », probablement la source de stress la plus importante), cette absence de stress signifie dès lors une énergie libérée. Pensons à la révolution que fut, pour nous humains, le verrou sur une porte d'entrée et à ces nuits que nous passons depuis certains de ne pas devoir veiller sur une porte qui pourrait à chaque moment s'ouvrir. Stress, attention, concentration

²²² Michael Arnold, *Natural hybridization and evolution*, New York: Oxford, Oxford University Press, 1997. Michael Arnold, *Reticulate evolution and humans: origins and ecology*, Oxford, Oxford University Press, 2009.

et stimulation sont ainsi intimement liés. Car, ce temps de « conscience » ainsi libéré, cette attention désormais flottante, nous pouvons dès lors la consacrer à autre chose. Le régime des énergies disponibles non pas ne change, mais se transforme. L'attention est toujours là, l'énergie et l'animalité potentiellement exprimable. Simplement les lieux, les espaces et les gâchettes qui les invitent changent. Dans le cas de certains animaux athlètes, par exemple, cette autre chose ainsi libérée peut vouloir dire performer. Une performance qui alimenterait alors la part belle de notre commerce. Voilà pourquoi, le cas de Nellie renvoie pour moi à une économie du spectacle qui, jusqu'à l'arrivée de nos écrans modernes faisait vivre quantité d'artistes. Jusqu'alors nombreux étaient les animaux parmi les intermittents du spectacle. La déception dont parlait Tawny à propos de ses tigres et dont la plupart des visiteurs se plaignent lorsqu'ils découvrent un tigre en sieste constante, et bien cette déception n'est pas sans lien avec l'animativité désormais véhiculée par des films que l'on dit justement d'animation. Kung Fu panda : 1. Honey : 0. Les cabrioles et autres cascades effectuées par Nellie semblent d'autant plus extro-ordinaires qu'elles n'ont jamais été vues. Mais, dès lors qu'un ordinateur et autres effets spéciaux entrent dans la danse, la physicalité des corps touche à ses limites. *The show must go on...*

Ainsi, nous avons vu à propos de Marineland les curieux cycles de vie de ces parcs d'attractions, quelque part toujours itinérants, obligés, si ce n'est de changer de lieu, de changer de décor et de s'adapter à un public toujours plus exigeant, lui-même en constante évolution. De ce point de vue, l'histoire de nos zoos modernes dit bien les transformations obligées pour tous ces lieux chargés d'animalités. Une animalité et ses incarnations ne se racontent plus et ne s'exposent pas de la même façon au début du XXe siècle ou au début du XXIe siècle. Ces adaptations successives (qui sont aussi sérieusement créatives), certains animaux les ont suivies/subies en même temps que leurs dresseurs, et ce, à mesure que leurs environnements artificiels réagissaient aux pressions sélectives d'un marché redoutable. Corvéable à merci, mais toujours retors, le spectre animal aura ainsi dû

apprendre à obéir. Mais attention, il sait encore désobéir, je pense ici, notamment, aux évasions en tout genre (dont celle de Zanesville) et aux morsures, parfois mortelles, parfois salutaires, d'animaux *on the loose*, je pense aussi à ce jeu du feu qui exige une flamme et porte toujours en lui la menace d'une brûlure...

De ce point de vue, les captifs d'aujourd'hui sont moins de nouveaux esclaves que de très anciens esclaves, toujours pas affranchis, mais dont la lutte ne serait pas, pour autant, complètement oubliée. Ne sous-estimons donc pas alors, le caractère ignoble et inacceptable de nombreuses situations de captivité, tant il est vrai que ces situations, désormais d'autant plus facilement exposées au public, déclenchent et continuent de déclencher quantité d'animosités, incitant alors, souvent violemment, nombre d'entre nous à l'action. Et l'animalité de se transformer ainsi de corps en corps. Exterminer suppose toujours le retour d'un spectre.

Lors de notre tour, nous avons ainsi tenu à interviewer quelques-unes des associations les plus importantes en matière de défense animale. Nous avons ainsi rencontré les cadres dirigeants de PETA (*People for Ethical Treatment of Animals*) et discuté avec eux, en même temps que découvert leur quartier général, certaines des conditions primordiales de la lutte. Pour ces femmes (ce sont souvent des femmes), la fin justifie les moyens et tout doit être fait pour condamner (et à terme, ainsi, voir disparaître) toute forme de cruauté envers les animaux²²³. Pour ce faire, ils ne reculent devant rien, actions légales comme illégales, mais aussi utilisation des techniques modernes de persuasion et d'influence. Les fonds importants dont dispose cette association (le département des donations, notamment notariales, est un des plus importants de leur structure...), mais aussi son mode d'organisation qui n'a rien à envier aux machines de guerre politiques conventionnelles rappelle à quel point notre *beastness*, dans son volet éthico-politique, n'est pas une simple affaire d'animaux, mais bien plutôt, encore une fois, d'animation. En effet, dire

²²³ À propos d'éthique végétarienne, voir Dominique Lestel, *Apologie du carnivore*, Paris, Fayard, 2011, pp. 45-92 et pp. 129-134.

animation permet de mieux comprendre cette énergie noire débloquée à la faveur de situations effectivement noires et qui anime aujourd'hui non seulement quelques individus bien organisés, mais des débats de sociétés importants²²⁴. Je pense ici, bien sûr, aux problématiques alimentaires (et à la vague de conversion végétarienne), mais je pense aussi à ces luttes juridiques qui statuent en ce moment même sur la brevetabilité du vivant et s'écharpent toujours au sujet du clonage thérapeutique/reproductif.

L'économie politique du divertissement animal nous invite ainsi à réfléchir de nouveaux modes d'interaction non pas avec l'animal (qui n'existe que dans nos têtes), mais bien avec les animaux. À y regarder de plus près, nos fondations éthiques à ce sujet sont sérieusement bancales. Dans la très grande majorité des cas litigieux, ce que nous mettons en jeu (et ce qui, dès lors, fonde la distinction homme/animaux et la distribution des capacités, des rôles et des pouvoirs), ce ne sont jamais les traits animaux eux-mêmes, mais bien souvent les traits humains découverts (recouverts, mais aussi supposés) chez les animaux de l'animal. Ainsi, nous devrions nous sentir coupables d'infliger de la souffrance aux animaux, de ne pas leur reconnaître les droits qu'ils méritent pour, eux aussi, utiliser des outils, avoir un système nerveux, ressentir, comprendre, être doué d'empathie, etc. Et il nous faudrait alors, respecter les animaux pour cette humanité qui est la leur. Rarement, pourtant, est-il question de la réciproque : respecter les humains pour leur part d'animalité.

Qu'on me comprenne bien ici. Je suis absolument sympathique à ce combat animal et aux changements (souvent dérisoires au regard d'une situation globale explosive), qui peuvent alors aller dans le bon sens, suite justement à de tels combats. Cependant, je ne pense pas que ces pratiques culpabilisatrices puissent un jour régler véritablement le problème. Les postulats métaphysiques sur lesquels

²²⁴ Ingrid Newkirk, *The PETA practical guide to animal rights: simple acts of kindness to help animals in trouble*, New York, St. Martin's Griffin, 2009.

reposit souvent les raisons d'un tel combat ne me semblent pas dignes des animaux et de ce que nous devrions finir par comprendre grâce à eux. C'est pourquoi, je propose de repenser l'animalité non pas par opposition à l'humanité, mais comme des qualités partagées par chacun des animaux que nous sommes et suivons effectivement.

Ainsi, mon travail tâche de proposer d'autres modes²²⁵ d'interaction avec les animaux et je plaide ici, pour un respect de l'animal qui ne reposerait en rien sur un respect humain de l'humain dans l'animal (ce qui serait une version moderne d'un vieux trope que précisément notre époque semble définitivement devoir remettre en cause), mais bien plutôt sur une observation fine et participante de la vie partagée. Non pas donc, applaudir ou condamner telle ou telle conduite parce qu'exemplaire ou bien terrible de notre perspective humanisée, mais bien plutôt visiter, le plus humblement possible, ces mondes qui ne sont pas et ne seront jamais complètement les nôtres, mais qui, en même temps, dans leur partage et leur animalité, sont cependant, paradoxalement, les nôtres. Voilà pourquoi, je tâche ici de trouver (en acte et singulièrement) les conditions d'une interaction qui ne sacrifierait pas la différence au profit d'une unité fantasmée, mais qui permettrait plutôt aux uns et aux autres la liberté du je(u).

Initiative.

²²⁵ Mode dit bien ici, une nouvelle fois, la modalité ou, plus exactement, les modalités de ce que nous partageons, là aussi selon certaines modalités, avec les animaux. Nous verrons au prochain chapitre que ces modalités renvoient à des différences de degré, justement modulables, entre différentes échelles d'organisation et que le je(u) entre ces différents degrés et ces différentes échelles est précisément modulateur.

[E] Vivante

Elle s'appelle Martine Colette, elle vit à Hollywood dans une immense propriété nichée au cœur des montagnes qui surplombent la ville des anges. Jeune, elle a commencé à récupérer, sur les plateaux de tournage où elle était maquilleuse, les laissés pour compte d'une économie peu reluisante, celle qui, contrairement à ses productions dorées qui lui ont donné naissance, s'embarrassait peu de sentiments. C'est ainsi que, petit à petit, l'appartement de Martine est devenu trop étroit pour tous ces perroquets, ces chiens, ces chats, ces chimpanzés qu'elle avait récupérés. C'est alors qu'elle s'est mise à militer, à lever des fonds, non seulement pour loger ses bêtes, mais pour les nourrir. C'est ainsi qu'elle a obtenu le droit de construire un véritable sanctuaire, dans ces montagnes californiennes où la taille des villas vous donne une idée assez fidèle des places respectives au box-office. Donc, Martine vit aujourd'hui entourée de grands singes, de félins, d'oiseaux tropicaux dans un des quartiers les plus huppés de toute l'Amérique. Elle règne (et je crois que c'est le mot le plus approprié à toute la description qui va suivre) telle la grande prêtresse d'une jungle devenue royaume.

Nous sommes un samedi matin, nous avons rendez-vous à 8h, chez elle, chez eux. Nous avons passé la nuit en bordure de la route à nous faire réveiller par des gardes de sécurité privés inquiets de voir stationner, dans ce ghetto très privé, un camion rouge immatriculé au Québec. J'ai tremblé devant le fusil braqué et les injonctions répétées de quitter les lieux. Mauvaise nuit. Peut-être donc, sonnons-nous à la porte de la grande grille dans un état un peu second. Toujours est-il qu'une équipe de jeunes hommes ouvre la porte et nous demande de patienter, le temps de prévenir *Madame Martine* de notre arrivée. Les talkies grésillent à l'unisson, on nous fait signe d'avancer. Je pense garer le véhicule et continuer à pied jusqu'au bâtiment qui me paraissait être *le* bâtiment. Mais on me dit de suivre la petite route en contrebas, de ne surtout pas ouvrir les portes, de bien garder notre chien, que les animaux ont déjà commencé à sentir, à l'intérieur du véhicule et de bien vouloir nous arrêter lorsqu'on

nous le dira. Il faut ici imaginer notre vieux camion engagé sur un sentier dégingué qui descend, cahin-caha, le long de cages de métal, au gré des cris dont on ne sait très bien à quel genre de bêtes ils appartiennent. On devine alors la compagnie animalière singulière, importante et métissée qui habite les lieux. En jetant un coup d'œil aux constructions, je devine que c'est là le fruit d'un travail d'équipe articulé, mais non le bâti de professionnels. À ce moment-là, je me rappelle les problématiques financières propres à ce genre de jungle, problématiques maintes fois rencontrées lors de nos différentes visites de sanctuaires. Le rêve animal a toujours un prix. Planté au beau milieu du chemin, un autre jeune homme nous fait signe de nous garer (Martine nous dira plus tard aimer particulièrement travailler avec de jeunes hommes, eux dont la vigueur, précise-t-elle, a encore quelque chose d'animal). Je m'exécute et stationne notre bête de métal. Nous descendons, entrebâillons les fenêtres, remplissons d'eau le bol de Kanuk et emboîtons le pas de notre guide en nous demandant bien où il nous emmène (certaines de nos visites de sanctuaires se firent à l'intérieur, d'autres dehors, parfois devant les cages, parfois même dans les cuisines à préparer des pochettes surprises avec des bénévoles). Nous arrivons ainsi à une clôture, qui n'est pas électrifiée dont je me dis alors qu'elle est probablement sans fauves à surveiller. L'allée pavée débouche sur une toute petite propriété, dissimulée derrière une végétation importante. Il y a de l'eau ici, il y a de la vie donc. Nous entendons quantité de chants et devinons, derrière le feuillage imposant de l'oasis, l'exotique d'une telle volière. Une femme s'approche et fait signe à notre guide de repartir. Elle est petite, manifestement *latina*. Elle porte une tenue de domestique colorée, une version disco de l'habituelle tenue noire et blanche. Ce n'est toujours pas *Madame Martine*... On nous conduit dans un bureau rectangulaire, encaissé, sans beaucoup de lumière donc, mais qu'on devine frais et agréable par des chaleurs comme celles de cette semaine. Martine Colette trône ainsi derrière un large bureau. Elle nous prie alors de nous asseoir, coupe le son de la télévision qui lui fait face et qui continuera de projeter dans notre dos pendant toute la durée de l'entretien ses éclats multicolores, si bien que l'on ne saura jamais vraiment si *Madame Martine* regarde le mur ou les programmes animaliers de *National Geographic TV*. Peut-être pour

l'ambiance, peut-être pour les animaux qui lui manquent déjà, peut-être pour se rappeler, en ces temps difficiles où cette grande dame remue ciel et terre pour sauver son sanctuaire en faillite, ce qu'elle nous présentera comme étant sa vocation. Nous installons les caméras. Martine se recoiffe. Elle est grande, blonde, vieillie, mais coquette. Elle a beau s'appeler Martine, être la fille d'un diplomate belge, elle est californienne. La conversation s'installe. À mesure que nous racontons notre parcours, notre travail, notre intérêt pour les humanimalités, nos haltes et les rencontres que nous avons faites jusqu'ici, le protocole de départ sera peu à peu oublié. Nous nous sommes ainsi « sentis », la patte est blanche, nous pouvons poursuivre. Martine demande des nouvelles de toutes les directrices de sanctuaires (ce sont effectivement toutes des directrices et non des directeurs) rencontrées au gré du chemin. Je comprends que le monde des réfugiés animaux est un petit monde, un monde qui ne se dévoile pas facilement, mais qui devient instantanément chaleureux dès lors qu'il

*And the Buffaloes used to say
be proud of your name,
The Buffaloes used to say
be what you are,
The Buffaloes used to say
roam where you roam,
The Buffaloes used to say
do what you do...*

Moriarty,
Jimmy

vous reconnaît comme l'un des siens. Martine nous raconte son histoire, passe plusieurs minutes à nous rappeler le sort funeste de toutes ces bêtes qu'Hollywood s'arrache à prix d'or. Elle parle d'un marché noir considérable. Elle nous raconte l'histoire d'un trafiquant de drogue et de sa panthère noire. Elle nous raconte comment, il y a quelques semaines, elle reçoit un appel du FBI qui lui demande avec gravité si elle connaît un certain Mr xxx. Martine dit que non, l'officier passe le combiné. Martine reconnaît alors la voix, une voix qui dit que, comme prévu, on pensait bien apporter l'animal cette semaine, mais que tout cela ne sera finalement possible que si

Madame Martine signe la décharge quand les autorités apporteront effectivement la panthère. Car, même au FBI, on ne sait pas quoi faire des panthères noires. *Madame Martine* laisse traîner un long silence, elle n'a ni place ni argent pour une nouvelle

panthère. Puis dit oui. Elle raconte ensuite qu'elle ne connaissait pas le nom de Monsieur xxx, simplement le son de sa voix. Que ce dernier lui téléphonait de temps en temps pour prendre conseil, mais qu'il n'avait jamais parlé de lui apporter l'animal, qu'il appelait surtout pour savoir quoi faire avec la nourriture, les griffes, la cage. Il dit à Martine avoir acheté une panthère noire sur un coup de tête et par fascination, mais il ne sait pas très bien comment faire lorsque cette dernière rugit violemment ou se comporte dangereusement en présence d'invités à qui il faut pourtant bien montrer l'animal. Sinon, à quoi bon. Martine nous dit ensuite que ce n'est pas la première fois qu'on l'appelle au secours en lui demandant le mode d'emploi d'animaux exotiques dont on aura eu envie et dont on se sera facilement procuré un exemplaire, mais qu'on connaît toujours et finalement très mal. Elle nous raconte comment, petit à petit, l'ancienne maquilleuse est devenue, pour le tout Hollywood, la confidente, la vétérinaire, la *baby-sitter*, la famille d'accueil, la grande prêtresse d'un commerce qu'elle condamne sans véritablement le réprouver. Je lui pose la question du bien et donc, un peu, celle du mal. Elle me répond que pour elle, il n'y a pas de situations bonnes ou mauvaises *a priori*, qu'elle connaît des tigres très heureux dans des propriétés gigantesques où les enclos sont suffisamment bien construits pour que l'animal et ses propriétaires en profitent (*take advantage of*). Elle connaît aussi des tigres misérables, des chimpanzés battus, des boas mal en point. Sur le ton de la confiance, elle nous dit qu'elle-même vit avec un chimpanzé femelle depuis 10 ans, que cette dernière a sa chambre, qu'elle va et vient, à sa guise, dans la propriété (je me rappelle la clôture qui n'était pas électrifiée). Elle lève la tête. En suivant son regard, nous découvrons une alcôve, un matelas et quelques couvertures. On se demande alors rapidement si l'on n'est pas en train de rêver, si la bête ne va pas surgir, là, comme si de rien n'était, comme un chien qui vient renifler les invités, ou un chat quémander quelques caresses aux nouveaux venus. Sauf qu'ici, le chien ou le chat serait capable d'arracher une tête ou de faire des pirouettes en montrant les dents, c'est selon. Martine nous rassure, pas d'inquiétude, nous sommes samedi, l'animal est avec les siens (entendre d'autres chimpanzés). Elle nous explique qu'il passe trois jours par semaine avec elle, dans la maison, et quatre avec d'autres chimpanzés logés

un peu plus loin sur la propriété. À moins que ce ne soit les vacances et qu'elle ait un peu plus de temps ou alors que l'animal manifeste l'envie (et non le caprice, précise-t-elle), de rester plus longtemps à la « maison ». Je lui demande comment se passe la cohabitation, si cela ne pose pas de problème aux autres employés par exemple. Elle me dit que sa *lady* mexicaine et le chimpanzé se disputent souvent, toujours à cause du frigo où le singe a ses habitudes et la *lady* aussi. Elle continuera pendant plus de deux heures de nous abreuver de thé et d'anecdotes, de pensées et de projets en tout genre. Puis, elle nous raccompagne à notre voiture, son prochain rendez-vous est finalement arrivé. Mais, avant de nous dire au revoir, elle tient absolument à rencontrer Kanuk. J'ouvre alors la porte de notre maison, ils se regardent, elle le caresse, lui murmure quelque chose à l'oreille et nous salue. Longtemps, je repenserai à cette rencontre, quasi surréaliste, à cette femme qui a dédié sa vie aux animaux, qui bien sûr passe souvent pour la Brigitte Bardot locale, mais qui vit avec un chimpanzé dans sa maison et une cinquantaine d'autres fauves dans son jardin, sans que tout cela ne lui semble problématique. Plus tard, je lirai qu'à l'occasion des grands incendies qui ravagèrent ce coin de pays, *Madame Martine* avait refusé de quitter les lieux alors même que les autorités avaient décidé d'y sacrifier les animaux. Comme à La Nouvelle-Orléans, les plans d'évacuation intègrent rarement les animaux exotiques... Cette femme incarne ainsi pour moi cette fameuse évolution créatrice dont parle Bergson et que je discute dans les études 4 et 5. Chamane à sa façon, elle nous aura gentiment ouvert, l'espace de quelques heures, les portes de son royaume animal.

Variations sur le thème de... la captivité

Il y a, à propos de la captivité beaucoup de choses à dire. Mais je trouve que toutes ces choses reviennent très souvent à une question, à un mot d'ordre plus précisément, quasiment hypnotique : « Suis-moi »... La racine est la même, pourtant entre être captif et être captivé, il y a un monde. Précisément celui du mouvement. Or, ce

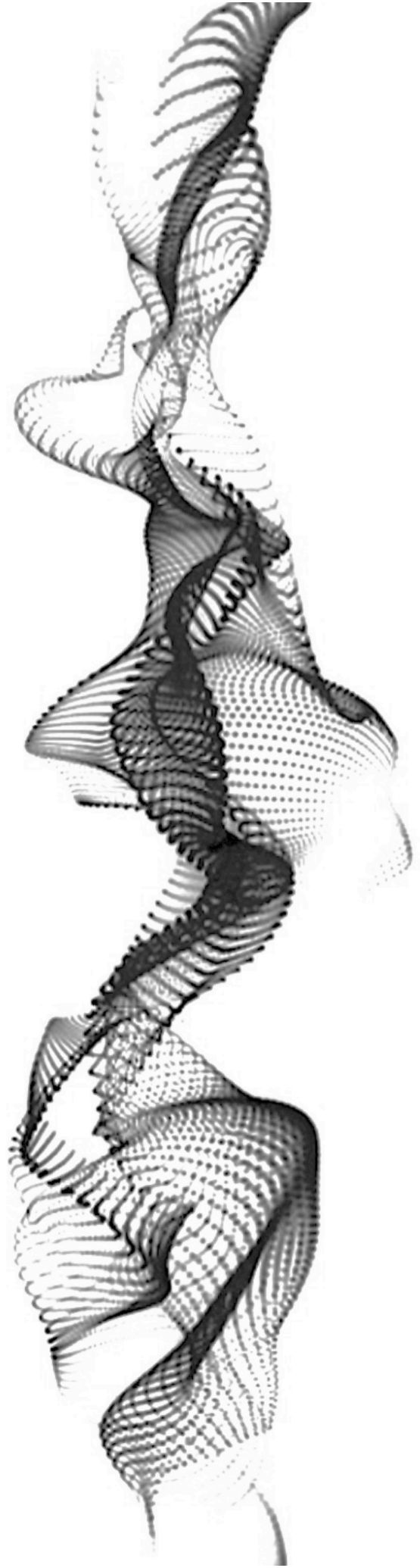
mouvement peut rapidement devenir limité. Notamment lorsque la captivité se fait muséale, lorsque précisément celui qui nous captive (de par sa forme, sa matière, mais surtout son mouvement, y compris celui qui se fait entre sa forme, sa matière et nos pensées). Cette fascination risque alors de basculer dans du fascisme (là encore, la racine est commune, les distinctions de degré, les seuils puissants, ce qui tient ensemble donc, ce qui fagote ou phagocyte, la mesure est délicate). Ce mouvement, qui est probablement celui de la liberté, nous le trouvons retravaillé dans les zoos, les foyers et bien entendu, aussi, dans les jungles de garage. Vouloir disposer de l'animal, revient très souvent à empêcher ses mouvements qui précisément nous captivaient. Voilà pourquoi, je suggère de considérer les situations de captivité non pas seulement du point de vue du grillage et des barreaux, mais bien aussi depuis celui des mouvements empêchés par les barreaux, mais peut-être aussi permis par le grillage. N'est-ce pas ici la question du cadre et des contraintes qui se repose ?



**Figure 19 : La captivité, selon *Madame Martine*
À quelques centaines de mètres, le feu ravage déjà les forêts du parc...**

Lorsque la forêt hollywoodienne prend feu, Martine limite ses propres mouvements, au risque même d'y laisser sa peau. Pourquoi ? Pour permettre à son royaume de continuer les siens. Chez elle aussi pourtant, il y a des cages. Des cages qui, dans un monde idéal, n'existerait pas, tout comme la faim, la maladie, les peurs et les gestes qui vont avec, gestes qui, amassés finissent par cristalliser, par offrir à la peur non plus une fenêtre, mais un portique. Je viens de dire la relation « muséale », son côté totalitaire et morbide. Effectivement, la plupart des animaux qui peuplent nos jungles de garage habitent un espace très limité, confiné justement à la vue de ces admirateurs qui n'admirent alors qu'une toute petite fraction restante de l'animal. En limitant l'animation, c'est l'âme tout entière qui risque d'y rester. Et les animaux de ne bouger que dans le cadre de la cage ou du bassin, là où le spectateur peuvent les suivre, c'est-à-dire perdre leurs mouvements. Je crois qu'il y a dans la question de la suite, du mouvement enfilé, sans réelle latitude, mais tout en continuation, un axe précisément le long duquel quantités d'histoires postnaturelles s'écrivent aujourd'hui. Peut-être devrions-nous penser d'autres axes où la captivité ne serait pas le seul élément de jugement, mais bien une contrainte appréciée depuis la perspective du mouvement, c'est-à-dire précisément celle de la communication et de l'animalité. Suivre un animal ? Est-ce alors le capturer, pour pouvoir mieux le suivre, mais, du même coup, risquer de ne plus pouvoir le suivre ? Ou est-ce plutôt ce faire suivant et non plus seulement suiveur ?

Telle est ici l'importance de penser non pas seulement forme et matière, mais bien aussi mouvement. Forme du mouvement et matière à mouvement.



Étude 4 : Individuation

Les relations entre les individus ne portent que très rarement sur ce qu'ils sont, mais sur cet espace d'indétermination, cette zone de préindividuations qui les relie à une nature plus large. Dès lors, nous pouvons faire l'hypothèse que, si la nature préindividuelle précède toute distinction de domaines ou de modes d'existence, l'individu se constitue et prolonge des éléments qui sont à la fois physiques, biologiques, techniques et sociaux, et qui forment un milieu à l'intérieur même de l'individu.

Didier Debaise, *Qu'est-ce qu'une pensée relationnelle ?*

Pour ce huitième chapitre et cette quatrième étude, je reviens sur deux notions théoriques essentielles à ce travail, celle de communication et celle d'individuation. En effet, concernant les jungles de garage, nous avons vu certains des défis, en particulier animatifs, que posait à la pensée un phénomène à la fois inédit, pionnier et explosif, et qui, dès lors, ne saurait être appréhendé depuis une perspective strictement mécaniste (sous forme d'enchaînements causaux, sur le simple mode stimuli/réactions), ni d'ailleurs dans une perspective finaliste (sous forme de téléologie unilinéaire, où les effets se réduiraient à leurs seules causes, où la forme actualisée serait inévitablement à penser depuis une forme virtualisée).

C'est pourquoi, je veux maintenant développer plus avant une autre conceptualisation possible du vivant, ici associée à l'étrange cas des jungles de garage, en inscrivant mon travail au cœur d'une généalogie de penseurs, en m'attachant comme eux à reconsidérer *la* forme (et en particulier les formes de vies animales) telle qu'étant non pas seulement l'incarnation d'une entité ; alors passée, présente ou à venir, ouverte ou fermée, objective ou subjective, fonctionnelle ou catégorisable, mais bien plutôt comme *une* résolution possible, souvent créative et spatiotemporellement marquée, d'un problème donné (que nous dirons, depuis Simondon, d'ordre disparatif). C'est-à-dire, que je m'attache moins ici au produit, même provisoire, que serait alors *une*

forme (y compris une forme de vie animale), plutôt qu'aux processus informationnels et communicationnels, tout aussi provisoires dans leurs manifestations, mais pour autant sans cesse exprimés dans et pour les complexités transformationnelles (Simondon dirait probablement transductives) d'un champ ; toujours en ceint d'indétermination, réactif et irritant, concentré ou dilué, attracteur ou repoussoir.

Je souhaite ainsi soumettre les modes d'existence de jungles de garage américaines aux rayons d'une pensée qui considère alors, dans la transpécificité des existences plus ou moins mutagènes que ces jungles abritent désormais, le réservoir d'un véritable devenir et non plus, seulement, une quelconque aberration contre-nature, voire une forme dénaturée. Il s'agira donc de (re)donner à ces modes d'existence problématiques une certaine consistance²²⁶ (dès lors serait à mieux *saisir*), plutôt que d'enfermer d'emblée le phénomène au creux d'une représentation *a priori* préconçue et *a posteriori* entérinée. Je veux ainsi, essayer de penser les relations humanimales tel le bouillonnant foyer de nouvelles modalités d'individuatrices et, ce faisant, mettre au jour quelques-unes des dimensions (au demeurant fort complexes) qui participent selon moi d'une communication intense entre individus et milieux. Communication qui serait dès lors à appréhender, non plus seulement dans une perspective mécanique ou téléologique, mais bien aussi dans une perspective créative, au fil d'un mouvement humanimisé d'animation.

²²⁶ À propos toujours du plan de consistance déjà évoqué dans la Matrice, Deleuze précise, à Vincennes, dans son cours du 21 janvier 1974 : « À partir de Spinoza, dont nous avons besoin, on dégageait une espèce de plan de composition, de consistance, qui se définissait par l'unité des matériaux, ou d'une certaine manière (et c'est la même chose), par la position d'univocité. C'est une pensée qui ne passe ni par les formes, ni par les organes, ni par les organismes, une sorte de pensée informelle, et dire que le plan de consistance se définit par une unité des matériaux nous renvoie aussi à un système de variables, à savoir les variables consistaient, une fois dit que c'étaient les mêmes matériaux dans tous les agencements, les variables consistaient dans les positions et les connexions. C'était la variation des positions et des connexions des matériaux qui constituaient les agencements dits machiniques, agencements machiniques dont le point commun était que tous réalisaient le plan de consistance suivant tel ou tel degré de puissance ».

Ainsi, l'animalité pourrait alors être conçue non plus comme les simples traits caractéristiques d'une forme, en l'occurrence animale, mais aussi comme une inflexion non obligatoirement (r)attachée à une forme, mais véritablement communicable, potentiellement activable dans des champs et sur des plans constitutifs, alors définis du point de vue de leurs mouvements comme de leurs tendances.

En suivant le travail de Gilbert Simondon (1924-1989), philosophe et penseur de l'individuation, je veux commencer par préciser la texture des rapports entre communication et animalité. Je rappelle ici, que la communication est à distinguer de la prise d'information, en cela que la communication comporte toujours une certaine

Il faudra donc considérer
la plupart des
jungles de garage
comme le résultat
et le vivant processus
de médiations,
c'est-à-dire
comme le puissant milieu
d'individuations complexes.
Dans ces *animalls*,
la vie partagée d'humains
et d'animaux
produit non seulement
des situations nouvelles,
mais bien aussi
des modes
d'individuations
inédits.

part (pour ne pas dire une part certaine) d'*indétermination*. Part qui est d'une importance capitale pour la réaction ou l'action qui prolongent alors (et ce faisant, transforment déjà) ladite prise d'information. C'est là, précisément dans cette part²²⁷, que repose toute l'importance, pour mon travail et qu'il me faut désormais expliciter, d'une pensée de l'individuation. Pensée qui dès lors, permet de concevoir l'animalité comme un des mouvements possibles, ainsi nourrit et alors développé, à même cette indétermination (mouvement effectivement explosif, qui aurait ainsi ses propres modalités, ses propres régimes, ses puissances et ses intensités, tous à affectivité variable).

²²⁷ Une part qu'il faut prendre soin de ne pas réduire à de simples termes quantitatifs, par exemple à des pourcentages, mais bien plutôt qu'il nous faut élargir, dans nos registres mentaux, à des dimensions résolument qualitatives. C'est pourquoi, il est difficile de localiser cette dite part, de la mesurer ou bien encore, de l'isoler, mais bien plutôt l'apprécier. *Animo aestimatur...*

Mais, avant de problématiser plus avant animalité et indétermination (étude 5), il me faut tout d'abord concevoir de manière plus précise les rapports entre indétermination et communication, de même que les rapports entre communication et individuation. En suivant une nouvelle fois, notre structure ternaire : [D]escriptions, [R]eprésentations et [É]vocations, je déroule ce chapitre en trois *mouvements*, le long ici encore d'une structure génétique qui se songe en véritable ressort génératif. En effet, penser l'individuation, c'est commencer par penser les relations humains/animaux autrement et ne plus, nécessairement, devoir distinguer entre humains et animaux du point de vue exclusif de la matière et/ou de la forme (filiation, *capacité d'être affecté*). C'est alors poursuivre en pensée les rapports entre organismes vivants sur un mode non seulement réactif et informationnel, mais créatif et communicationnel (génération, *capacité d'affecter*). C'est enfin, à partir d'une pensée relationnelle développée, être en mesure de saisir la transpécificité des situations où l'idée même d'humanimalité devient constitutive (association, *affectivités*).

Ainsi, communication n'est donc pas information.

L'objet, vivant ou non, est récepteur des actions auxquelles il est soumis ; il produit en retour certaines actions qui peuvent être des signaux ou comporter des signaux, mais, entre ce qu'il reçoit et ce qu'il fait existe une réalité intermédiaire : il peut différer la réponse ou donner une réponse nouvelle, différente de celle qui était attendue ; s'il est vivant, il peut fuir, se dérober, attaquer ; il n'est pas un répondeur automatique ; le mur à écho impose un délai, affaiblissement, et distorsion du signal émis ; le miroir retourne l'image de gauche à droite ne serait-ce que par rapport à la possibilité d'être détecté et identifié, l'objet a déjà une conduite propre qui s'insère entre ce qu'il reçoit et ce qu'il émet (dissimulation, conduite « *deceptive* », ou au contraire affichage des phanères, « *display* »).²²⁸

²²⁸ Gilbert Simondon, *op. cit.*, p. 77.

Relation *entre* n'est pas distinction, mais modes opératoires.

La communication minimum est donc un processus circulaire comportant l'action de deux réalités l'une sur l'autre ; ces réalités peuvent n'être qu'incomplètement individualisées ; mais, entre leur « entrée » et leur « sortie » (récepteurs et effecteurs) intervient une couche intermédiaire, une tierce réalité du type de la gnose, de la motivation, de l'attitude ou de la tendance, parfois seulement de l'énergie potentielle recelée par chacun des deux termes en relation de communication ; même dans ce cas, l'énergie potentielle du système à entrée et sortie apporte un aspect aléatoire et partiellement imprévisible de la réponse à toute simulation.²²⁹

Tandis qu'individuation reste engagement (et l'humain, un agent de mutations aléatoires – *random mutagenic agent*)

Remuer un tas de sable, ce n'est pas entrer en communication avec lui, si le sable est parfaitement homogène et ne recèle aucune singularité ; mais la communication s'amorce si la rencontre d'une pierre, primitivement invisible, modifie le geste ou cause un éboulement, ou bien encore s'il sort un animal caché.²³⁰

[I]dentités

Filiation

Règne : *vital*

Embranchement : *psychique*

Sous-embranchement : *corporel et corpusculaire*

Classe : *affective*

Ordre : *métastabilisable*

Famille : *recomposable*

Genre : *singulier*

Espèce : *transindividuelle*

²²⁹ *Ibidem.*

²³⁰ *Ibidem.*

Génération

Nom : *Individuation*

Date de naissance : *transductive*

Habitat : *transindividuel*

Diète : *disparative*

Association

Avatar : *devenir*

Jalon : *résonnance*

Reterritorialisation : *la pensée animale*

Autres : *désindividuation et individualisation*

[D] Premier mouvement d'une pensée de l'individuation

De la distinction entre humains et animaux aux rapports entre humains et animaux

Avant d'entrer dans les détails de l'individuation et de ses puissances, il est important de souligner le fait que cette pensée de l'individuation est nécessairement liée à un problème épistémologique fondamental, pour les sciences comme pour la philosophie, qui est de savoir quelles relations entre l'homme et l'animal ? Et, dès lors, comment appréhender, qui est aussi articuler et disposer, de tels rapports ? Car, pendant très longtemps²³¹, la question de « l'individu » était réservée, en occident pour le moins, aux seuls domaines et compétences humains. Dès lors, une pensée qui n'est plus simplement celle de l'individu, mais plutôt celle, tout entière, de l'individuation, non seulement déborde, mais noie un tel cadre formel, notamment en rapportant la question individuelle à des processus plus étendus, qui englobent alors l'ensemble des formes de vie qui, jusqu'ici pourtant, faisaient l'objet de taxonomie aussi catégorielle que performative. Non pas, me semble-t-il, pour nier la variété du monde et la diversité des formes de vie qui le peuple, mais bien plutôt pour insister sur

²³¹ Cette longue histoire des représentations animales et de leurs évolutions, je l'ai introduite dans ma première étude. Je ne renverrai ici qu'à une seule source, qui pour autant me paraît centrale dès lors qu'il s'agit de mieux comprendre ces rapports historiquement marqués. Texte que je discute par ailleurs en détails un peu plus loin dans ce chapitre : Gilbert Simondon, *Deux leçons sur l'animal et l'homme*, Paris, Ellipses, 2004.

l'importance de ces mouvements transversaux. Mouvements de formes en formes, de forme à forme, qui suggèrent alors la variabilité plus que les variations, la différencialité plutôt que les différences et que l'on retrouve manifestes de par le monde. Mouvement aussi, peut-être, pour nous rappeler un peu de ce *flux* prodigue qui risque bien sinon d'être négligé, à chaque découpage cognitif, à chaque fois donc, que l'intelligence entend séquencer le monde pour tâcher ainsi de le mieux saisir.

À la traîne de ces
individuations
contemporaines
flottent désormais
actes de naissance
mutants,
gènes manipulés,
héritages détournés,
mais aussi
acquisitions vitales
et
créativités
inépuisables.

Pour autant, s'il s'agit là d'une problématique simple à poser, elle n'en reste pas moins extrêmement difficile à résoudre, c'est-à-dire aussi facile à compliquer que sa détermination fonde non seulement des définitions, mais des conduites vitales²³².

Je veux donc ici, avant que de discuter d'individuation, écrire un peu de cette importance animale qui souvent sert d'amorces, profondément ontologiques, à la question de l'individuation. Car, c'est bien souvent au niveau des animaux, de notre humanité vs leur animalité, que se pose la question de l'individu. Question posée dans le feutre des bibliothèques, le faste ou le néfaste des académies, mais question aussi posée dans

la tête et les cœurs (peut-être aussi entre la tête et les cœurs) de tous ceux qui, un jour, ont croisé sur leur route, un animal singulier. Voilà pourquoi, il me semble que la plupart des problématisations découlant d'un tel mouvement, sont à la fois communes et quotidiennes, singulières et multiples, vulgaires et métaphysiques. *Communes et quotidiennes* dans la mesure où une majorité d'humains se trouve régulièrement

²³² À propos d'animalité donc, de distinctions et de définitions ontologiques, voir précisément Dominique Lestel, *L'animalité : essai sur le statut de l'humain*, Paris, Hatier, 1996. L'auteur développe dans ce livre trois hypothèses centrales pour notre travail : « L'animal représente toujours une étrange figure de l'altérité pour l'homme avec qui il développe des relations étonnantes et d'une intensité parfois inattendue. L'identité de l'homme en tant qu'homme se joue en grande partie à travers la caractérisation de l'animalité, qui excède largement la définition de l'animal. Nous ressentons le sentiment, a priori contre-intuitif mais dont il est difficile de se débarrasser, que la technique moderne a radicalement transformé la question de l'animalité et ses enjeux. » p.10.

confrontée et ce, jeune, à cette fameuse question de l'animal²³³. Ainsi, nous sommes capables de *reconnaître* un animal, de le distinguer d'un fond et d'un milieu, probablement de l'isoler dans sa forme, peut-être même dans son mouvement et tout cela, que l'on nous/se pose ou non la question. Dès lors, nous pouvons essayer de le décrire, peut-être même commence-t-on à le penser, bien que sommairement. Dans tous les cas, nous sommes, me semble-t-il, toujours interpellés par leur singularité, par leurs formes, leurs couleurs, leurs regards, leurs odeurs, leurs déplacements, etc. En un mot : par leur individualité.

Cette attraction à la fois primaire et primordiale que nous éprouvons vis-à-vis des bêtes renvoie, il me semble, aux premières découvertes d'une altérité anthropodécentrée, souvent même à des souvenirs d'enfance, plus ou moins vifs en fonction de ce qui y est aujourd'hui encore associé (sorte de morsure, celles des crocs comme des fascinations secrètes). Ainsi, pour se forger une bonne idée de la chose, je suggère de passer tranquillement avec un chien devant une école primaire... Alors, l'agitation qui est celle des enfants, la vigilance qui est celle des surveillants ou des parents, l'intérêt ou l'indifférence du chien, mais aussi l'observation du maître diraient bien cette connexion un peu mystérieuse qui semble ici et là nous lier aux animaux et qui, ce faisant, invite chacun d'entre nous à participer (selon des modalités et des intérêts différents) à ce commerce de la bête en perpétuel mouvement. Si c'est là un moteur certain de notre beastness, c'est aussi une exemplification possible de ces *pré-* et *trans*-individualités²³⁴ dont parle Simondon. Ainsi, à l'intérieur de chaque organisme, quelque chose d'ouvert et de réactif nous rappelle (à) l'animalité.

Dans cette rencontre avec l'autre, dans le pont entre organismes que jette cette rencontre, quelque chose d'expansif et d'attractif semble ainsi se déclencher, *a minima*

²³³ On se rappelle ici de la précédente variation sur le thème du totem (portrait 3) et de l'expérience « Dessine moi un... animal » réalisée avec des enfants de l'école Lajoie, comme on se rappelle d'ailleurs des dessins qu'ils firent alors.

²³⁴ Pour une présentation claire et efficace des concepts simondoniens, voir Didier Debaïse, « Le langage de l'individuation », *Multitudes*, n° 18, octobre 2004, p. 101-106.

se déclarer. Dès lors, ces deux inclinaisons, l'intérieure et l'extérieure, disent beaucoup d'une affectivité ainsi engagée, peut-être même déçagée. Ces « premières fois » de la rencontre humanimale, nous en avons vécu plusieurs au cours de notre périple américain. Souvent depuis et avec Kanuk, dont le pouvoir d'attraction sur les enfants ne se dément pas, mais j'y reviendrai en détail dans le dernier portrait. Je voulais simplement rappeler ici, à propos donc, de ce problème qui est de savoir *comment* penser les animaux, comment qualifier l'animalité, rappeler que cet « impératif philosophique » prolonge le plus souvent (espérons seulement qu'il ne le précède pas automatiquement) une véritable rencontre et se nourrit alors d'une curiosité ainsi partagée par quantité d'*Homo sapiens*. Communes et quotidiennes donc, parce que nous développons semblerait-il tous un mode et une série de rapports avec les animaux et donc, avec l'animal qui en serait alors une des premières conceptualisations. Et ce, sans que tout cela soit nécessairement la résultante d'une réflexion profonde sur ce qui nous rapproche ou nous sépare les uns des autres, mais bien qu'il s'agisse ici d'une indétermination soufflée, dans le poumon de l'expérience.

Une expérience qui dès lors, est à la fois *singulière et multiple*. Singulière parce qu'unique dans la mesure où la rencontre n'est jamais véritablement deux fois la même, dans la mesure aussi où cette rencontre peut être rejouée, peut-être même donner lieu à une certaine habitude, alors répétition dans la différence, mise en relation indivisible et première. Mais multiple aussi parce que se joue et se rejoue continuellement, à l'occasion de l'événement humanimal, la rencontre effective d'une multiplicité qui aurait très bien pu s'ignorer et ne jamais se croiser, mais qui dorénavant se sait et peut décider ne plus se taire ou se défaire. L'interaction fait ici figure d'occurrence puisque ce sont les conditions de possibilités de la rencontre qui peuvent être organisées, mais non pas, jamais, la rencontre elle-même, dont les affectivités, virtuelles ou actuelles, dont les inventions comme le jeu ne sauraient être réductibles à la simple configuration ou aux conditions de possibilités. C'est, enfin, une expérience aussi *vulgaire que métaphysique*, puisque n'importe quelle rencontre humanimale dépasse déjà, dans sa durée et dans ses potentialités, le simple cadre de

la pensée. Car, s'il est possible de revenir sur une rencontre passée en pensée, s'il est possible de penser à l'avance la rencontre à venir, il est impossible de contenir, en pensées, la rencontre elle-même. Mais, de la même manière, la pensée semble elle aussi dépasser le simple cadre de la rencontre, dans la mesure où cette pensée contient en elle-même et pour elle-même autant de nouvelles rencontres possibles, projetables et réalisables. Ici donc, vulgaire et métaphysique sont deux termes qui ne s'opposent pas, mais qui bien au contraire s'entretiennent mutuellement et se répondent dans un jeu de réciprocité qui me semble plutôt s'apparenter au travail d'équipe et au sport collectif bien plus qu'à la compétition entre ces deux modes

Plutôt, donc,
que d'articuler concepts
et données
à partir de classiques
concepts bicéphales,
tels nature/culture,
objet/sujet,
bourreau/victime,
je propose de penser
ces vies animales
en termes
d'individuations
et
d'évolutions
créatrices.

d'existence. Ainsi, l'« autre », cet animal, figure non seulement celui qui *existe*, dans la rencontre, partie prenante de l'événement, mais aussi celui qui, suite à la rencontre ou avant la rencontre, *consiste* et *insiste* (dans la pensée même de cette rencontre, non seulement pré- ou post-figurée, mais bel et bien tout entière dé-figurative, c'est-à-dire se jouant des formes dans leurs mouvements). C'est alors qu'en libérant tout un potentiel d'animation, ladite rencontre humanimale charge et décharge continuellement les formes d'un véritable mouvement.

Or, toute cette question, qui est d'abord celle des animaux, ensuite, peut-être, celle de l'animal, repose jusqu'ici, entière, sur le problème de savoir *quoi* des relations entre humains et animaux (différences, continuité, puissances, risques, etc.). C'est alors que cette question est rapidement devenue, par simple extension, peut-être par contagion, celle de l'autre. Un autre que l'on pose alors en termes comparatifs de ressemblances/différences, entre un moi, un eux, éventuellement un nous. C'est ici pour moi, une des raisons principales de mon intérêt pour Simondon. Raison qui réside précisément dans les puissances de la tierce voie tracée par ce dernier et qui

invite la conception classique des rapports humains/animaux à bifurquer, à s'échapper comme à s'affranchir de traditions humanocentristes, souvent dichotomiques²³⁵.

Car, cet *autre* que figure si bien et en même temps si mal l'animal, n'est peut-être pas nécessairement à chercher et à construire du côté de cette autre forme (de vie, de couleur, de sexe, d'espèces) alors à différencier absolument de soi (qui n'est que couleur, sexe ou espèce ?). Ainsi, placer la ligne de fracture entre humains et animaux n'est pas placer la ligne de fracture entre vivant et non vivant qui n'est pas non plus placer la ligne de fracture entre forme et mouvement, qui est encore différent de ne pas fracturer du tout²³⁶. C'est là un problème plus profond encore, sur lequel reposent d'ailleurs la plupart des découpages opérés entre les sciences (physique, chimie, biologie, humaine) et les disciplines elles-mêmes (zoologie, anthropologie, éthologie, sociologie).

Savoir s'il faut distinguer ou non vie humaine et vie animale, jusqu'à quel point et comment, n'est, semble-t-il, pas une question à laquelle ne réponde directement aucune science, bien qu'un certain nombre puisse paraître dépendre, dans leur possibilité et dans leur définition, de la réponse à une telle question.²³⁷

Ces lignes de fracturation ont donc une histoire, aussi longue que continue et qui traverse les époques comme les idées occidentales²³⁸ de bout en bout. Il ne s'agira pas ici de revenir en détail sur cette histoire, mais bien plutôt d'en extraire quelques-unes

²³⁵ À propos de ces traditions, voir en particulier Gilbert Simondon, *op. cit.* Et Jacques Derrida, *op. cit.*

²³⁶ Curieusement, la majorité des langues indo-européennes semblent ne disposer que d'un seul mot pour dire la vie, là où il en existe parfois plusieurs pour dire la neige (Innuït) ou encore ce qui pose problème (Hébreu). Mon travail essaye ainsi de développer des modes d'expression, à la fois verbaux et non-verbaux, capable précisément d'exprimer *qualitativement* l'existence de la « vie » ou d'une vie et ce, par delà le simple mot.

²³⁷ Gilbert Simondon, *op. cit.*, p.8.

²³⁸ De ce point de vue, il serait très intéressant de regarder ce que d'autres traditions philosophiques font de la question animale. Par exemple, les traditions orientales ou amérindiennes.

des forces constituantes et ceci, pour nous aider d'abord à identifier et ainsi à éviter toute une série d'écueils, majeurs, et pour ensuite apprécier toute l'originalité et les puissances d'une pensée comme celle de l'individuation simondonienne. À propos donc, de cette distinction entre humains et animaux, J-Y. Chateau, dans son introduction aux *Deux leçons sur l'animal et l'homme* de G. Simondon, note cinq questions qui opèrent au cœur même de cette distinction. La première question est de savoir s'il y a continuité entre l'homme et l'animal ou bien différence essentielle entre eux. Le problème est ensuite, plus précisément, de savoir, au cas où la différence serait reconnue, si l'on est conduit à une « dichotomie » tranchée, isolant l'homme de la nature. Puis, s'il y a une différence entre l'homme et l'animal, quel est celui qui est supérieur ? Si c'est l'homme qui est supérieur, la question est alors de savoir si c'est par progrès par rapport à l'animal ou s'il y a dégradation de l'homme à l'animal ? Au cas, enfin, où il n'y aurait pas lieu d'établir de différence dichotomique et hiérarchique entre l'homme et les animaux, mais d'affirmer leur homogénéité, reste encore le problème de savoir si les animaux doivent être pensés sur le modèle des humains, tels que les conceptions traditionnelles les considéraient (dotés de raison, d'intelligence, d'âme rationnelle, etc.) ou bien, si les hommes doivent être pensés sur le modèle des animaux.

Dans tous ces cas de figure cependant et ce, peu importe les réponses apportées, humains et animaux sont appréhender d'abord et avant tout du point de vue de leur forme ou bien encore de leur matière. Récusant précisément ces avenues, hylémorphique ou substantialiste, Simondon cherche alors à construire une pensée de la troisième voie/voix, qui s'attacherait à considérer l'individu à travers son individuation, ce qui est très différent que de penser l'individuation à partir des seuls individus²³⁹. Égarée délibérément en pleine jungles de garage, une telle pensée permet ainsi de ne pas avoir, et ce, quasi automatiquement, à trancher dans l'analyse à partir de la participation (ou non) de tel ou tel animal, entendu au sens de telles ou telles formes, forme animale donc, alors plus ou moins fidèle, plus ou moins conforme à telle

²³⁹ Gilbert Simondon, *op. cit.*, p.24.

ou telle nature, à telle ou telle substance. Ainsi, il s'agit plutôt d'appréhender les espaces postnaturalisés que composent ces jungles de garage, tels des champs d'opérations composant alors certaines modalités, communautaires, singulières et multiples, mais bel et bien *transpécifiques* du point de vue des individuations qu'un tel champ relationnel abrite et permet, compose et explose. C'est qu'il n'y a pas, pour Simondon, de différence de principe, ni d'ailleurs de différence de nature, entre un animal et un humain, entre des êtres qui ne seraient que vivants et d'autres qui seraient non seulement vivants, mais pensants. Il nous faudra ainsi préciser, à propos d'animation et dans l'étude 5, ce qu'une telle *non-distinction* implique. Nous verrons, notamment avec Bergson, que ne plus dissocier (comme cela se faisait jusqu'alors) entre des formes de vie au demeurant diversifiées (par exemple animales et végétales), n'empêche en rien de les distinguer, dès lors non plus seulement à partir de leurs contours, mais bien aussi depuis leurs tendances. Ainsi, la tendance animale, ce mouvement qui est celui de l'animalité, se retrouvent parfois chez des plantes et vis versa, la tendance végétative, ce mouvement qui est celui de la végétalité, se retrouvent parfois chez les animaux.

Dit autrement : il s'agit ici de penser en termes de mouvements et de repos, à la manière d'activités distribuées, modulables et intensifiables, bien plus qu'en termes de caractéristiques alors allouées et plus ou moins en propre.

Ceci ne signifie pas qu'il y ait des êtres seulement vivants et d'autres, vivants et pensants : il est probable que les animaux se trouvent parfois en situation psychique. Seulement, ces situations qui conduisent à des actes de pensée sont moins fréquentes chez les animaux. L'homme, disposant de possibilités psychiques plus étendues, en particulier grâce aux ressources du symbolisme²⁴⁰, fait plus souvent appel au psychisme ; c'est la situation purement vitale qui est chez lui exceptionnelle, et pour laquelle il se sent plus démuné. Mais il n'y a pas là une nature, une essence permettant de mieux fonder une anthropologie ; simplement, un seuil est franchi : l'animal est mieux équipé pour vivre que pour penser, et l'homme pour penser que pour vivre. Mais l'un et l'autre

vivent et pensent, de façon courante ou exceptionnelle.²⁴¹

À propos de symbolisme, pensons ici à Chantek, au langage des signes et au cheeseburgers, c'est-à-dire à ces ressources symboliques désormais mises à la disposition de l'animal. Ce qui nous renvoie par ailleurs, à tout un courant de recherche, interdisciplinaire, attaché à penser la vie comme profondément ancrée dans des processus sémiotique. En reprenant la triade Peircienne, certains auteurs distinguent alors entre des registres de significations humains (le symbole) et d'autres, pour autant communs au reste du vivant (icône et indice)²⁴². Je veux donc dire ici en quoi je me distingue d'une telle conception. Les processus sémiotiques ont pour moi des épaisseurs et des portées différentes. Si je partage la prémisse, à savoir qu'une forme de conscience (non réductible à nos consciences humaines et mammifères, c'est-à-dire, neuronales et corticales) s'exprime à tous les niveaux de la vie, je ne partage pas l'hermétisme des registres sémiotiques et préfère, encore une fois, appréhender le vivant, non pas seulement depuis l'angle des spécificités de telle ou telle espèce, mais bien plutôt depuis la perspective combinée de mouvements, non seulement sémiotiques, mais enregistrables, à la fois informationnels et communicationnels. De plus, si le symbolisme doit ainsi être considéré, comme un des propres de l'homme s'entend, je me demande quoi penser des processus sémiotiques catalysés par un Chantek par exemple, processus qui me paraissent tout à fait symboliques, notamment dans leur capacité certaine d'abstraction (signer « grève », « cheeseburger » ou « chien rouge » ne suppose-t-il pas le maniement, réglementaire, de symboles qui, même si hérités d'un contact privilégié avec l'humanité, n'en reste pas moins manipulés et opérés par un orang-outan en ayant saisi les combinaisons). C'est pourquoi, il me paraît encore une fois plus intéressant de considérer des modalités, par exemple de nature symbolique, partagées par différentes formes de vie et, ce faisant, d'enquêter du côté de ces mouvements transverses et transductifs au

²⁴¹ Gilbert Simondon, *op. cit.*, p. 165 (note de bas de page numéro 6).

²⁴² Voir notamment Jesper Hoffmeyer, *Biosemiotics: an examination into the signs of life and the life of signs*, Scranton, University of Scranton Press, 2008. Mais aussi : Terrence Deacon, *The symbolic species: the co-evolution of language and the human brain.*, London, Penguin, 1998. Et, à sa suite, Eduardo Kohn, *op. cit.*

cœur desquels opèrent la disparation, plutôt que de continuer à entretenir les murs du bastion « exception humaine ».

Pour Simondon, les seules différences qui existent entre l'homme et l'animal sont bien des différences de degré(s), au demeurant localisées, à la fois mobiles et mobilisables. Les différents régimes d'individuations ainsi supportés et du même coup activés, (régimes qui ne sont pas hermétiques, mais au contraire qui s'enchevêtrent et se répondent, se nourrissent, parfois même s'avortent), ces régimes font dès lors partie intégrante de la « vie », une vie qui est partagée et une vie qui ne saurait être coupée, encore moins détachée d'un ensemble plus vaste (le plan de nature, pour Simondon). Dans le cas particulier des jungles de garage, une telle perspective permet effectivement de repenser certaines des relations entre individus et milieux, comme d'ailleurs, celles des individus entre eux (fussent-ils membres d'espèces différentes) et celles de l'individu à lui-même. En postulant ainsi, comme le fait Simondon, une nature « pré-individuelle », manière de *physis* ou d'élan vital, alors partie intégrante des corps et de leurs activités, la perspective naturaliste se déplace. L'animal n'est donc plus le simple messenger d'une nature plus ou moins corrompue, qu'il s'agirait dès lors de retrouver. Non, dans la perspective simondonienne, l'animal devient ce complexe de vitalités, dès lors porteur d'une nature que l'on pourrait dire en *flux tendus* et qui serait alors à (ré)actualisée chaque fois qu'elle se trouverait affectée, dans les problèmes justement que les disparations savent poser aux organisations et dans le jeu, précisément, des résolutions qu'apportent alors leurs formes du vivant.

Plus loin, je ferai l'hypothèse que, dans certaines jungles de garage, la multiplication des situations d'interactions entre humains et animaux, mais aussi l'intensification de ces humanités, que tout cela, ensemble, produit un nombre grandissant de situations psychiques inédites où la fréquence des actes de pensée des animaux va en augmentant et qu'il est probable qu'elles atteignent parfois des seuils de changements qualitatifs. Seuils qui débouchent alors, sur des individuations pionnières où les animaux deviennent un peu plus humains et où les humains deviennent, à leur tour, un peu plus animaux. En fait, pour être plus juste et ainsi éviter l'interchangeabilité

des identités, il faudrait dire : où humains et animaux explorent alors les lignes d'une individuation singulière, attenante parfois à des seuils qualitatifs qui propulsent ailleurs *vie, animalité et pensée*. Ici, la relation me semble exponentielle à la durée de l'expérience. Car, ces différentes occasions d'expérience provoquent ainsi, chez chacun des organismes impliqués, une indépendance renouvelée, chaque fois possible comme d'ailleurs remise en jeu, et ce, en les confrontant à des situations inédites,

L'enjeu consiste à
reconsidérer
sérieusement
la formation
du vivant animal
en ne se limitant
ni à la simple
reproduction des êtres,
ni à l'étude exhaustive
des éléments qui,
de proche en proche,
élaboreraient
les
individus.

singulières et en germes, porteuses de changements puissants (en ce sens, un chimpanzé qui joue aux poupées, mange bio, consomme des antidépresseurs et raffole des séries télé s'apparente plus à un explorateur qu'à tout autre chose). Ces montées disparates d'affects pourront alors, plus tard, lorsque tout cela aura su cristalliser, supporter la singularité, et ce, dans un mouvement circulaire du dehors au dedans et du dedans au dehors. Voilà qui me semble être, justement, l'occasion d'un je(u).

À la prise en compte automatisée d'objets discrets se substitue donc, dans le travail de Simondon, l'observation localisée d'existences concrètes. Existences qu'il est désormais possible de penser

telles un vivant foyer de potentiels. C'est-à-dire, comme un vivier d'animalités, en prise constante avec l'événement et dont les puissances topologiques au repos actualisent sans cesse les forces ainsi orientées. Dès lors, des résidus d'opérations multiples viennent en permanence alourdir l'individu et pour ainsi dire, le vieillir. Cet étrange régime de production excédentaire qu'est la vie métabolise ainsi tout un tas d'excréments qui finissent par pétrifier, en sourdine, tous les corps de la terre. Ce constat d'un univers processuel, partagé et subi, sommes-nous capables de le penser, en rapport avec les jungles de garage, en termes de créativité et d'inventions plutôt qu'en simples termes d'adaptation et de répétition ?

[R] Deuxième mouvement

Des rapports entre humains et animaux à une pensée relationnelle humanimale

Nous venons de voir que penser l'individuation plutôt que l'indivision était autre une manière (et, dans le cas des jungles de garage, à résonnances multiples) de poser le problème des rapports humains/animaux. J'ai donc, ci-dessus, tâché de synthétiser les comment et les pourquoi de cette problématique en montrant notamment que,

Mais bien plutôt
de chercher
à construire,
pour en combler
le manque,
une autre dimension,
non séparée des
constituants
en présence,
bien que différente,
capable de décrire
le changement d'état
ainsi que
le potentiel
inhérent
à tout
changement.

même si aucune science ne semblait être maîtresse dans la définition d'une telle détermination (alors que précisément, de la détermination de ce problème résulte de nombreux découpages scientifiques et disciplinaires actuels), la question humanimale était très souvent cantonnée à l'arbitrage partial entre humanité et animalité et ce, qu'il s'agissait alors de départager qui était humains de qui ne l'étaient pas, ou alors ne pas vraiment.

Dans ces conditions, les puissances développées par la pensée simondonienne de l'individuation résident précisément dans le refus d'une telle distinction et dans l'important travail fait pour proposer une nouvelle voix, une autre voie capable d'appréhender les relations entre organismes d'espèces différentes

autrement que sur une base comparative (+ ou -). En déplaçant ainsi le référent commun à l'aune duquel appréhender les relations humanimales depuis l'individu jusqu'à l'individuation (c'est-à-dire, en passant d'une pensée de la matière et de la forme à une pensée du mouvement), Simondon propose de réfléchir non plus seulement à ce(ux) que sont ou ne sont pas humains et animaux, mais bien à ce(ux) que peut faire ou ne pas faire leurs relationnalités événementielles. Au cœur de

l'individuation simondonienne gît ainsi une pensée relationnelle et processuelle importante.

Qu'apportent ces contraintes de l'individuation au niveau d'une pensée des relations? Tout d'abord: que la question des relations, quel que soit le domaine dans lequel elle se pose, doit être replacée dans le contexte d'une genèse de l'être-individuel (que celui-ci soit un objet technique, du vivant ou encore du physique), toute relation véritable étant essentiellement processuelle. C'est parce qu'elle a coupé la relation et l'individuation que la pensée moderne n'a pu que reproduire des faux problèmes comme ceux de savoir comment des individus peuvent former des groupes, comment des sujets peuvent entrer en relation avec des objets, etc. On suppose que la relation vient après la constitution des termes (sujets, individus, objets, groupes). Or, ce que la construction du plan de nature permet, c'est de placer la relation antérieurement au terme, à l'intérieur même de l'individuation. Les individus communiquent dans des groupes parce qu'ils sont pris chacun dans des individuations, des devenirs. De la même manière, des sujets sont en relation à des objets parce qu'ils tendent chacun à quelque chose d'autre qu'eux-mêmes, quelque chose qui participe à leur identité. Ce qui communique, ce ne sont pas des sujets entre eux, mais des régimes d'individuations qui se rencontrent.²⁴³

Une fois encore, il s'agit ici de penser l'individu depuis son individuation et non l'inverse. Cette idée que l'être tout entier est relation, que ce qui *est* est aussi ce qui *opère* en même temps que ce qui *s'opère*²⁴⁴, nous la retrouvons en filigrane de toutes nos biographies. Là où l'appréhension identitaire et respective de Honey, de Rachel, de Molloko ou de Nellie relève moins des faits et gestes d'un individu *préexistant*, soumis à la contrainte des respirations du monde qui l'entoure, qu'elle ne relève en fait d'un régime d'individuation complexe à la croisée duquel souffle précisément le monde.

²⁴³ *Ibidem.*

²⁴⁴ Didier Debaise, « What is Relational Thinking? », *Inflexion*, 2012.

Ainsi, en nous attachant aux modularités existentielles de tel ou tel régime, aux qualités disparates de leurs intensités, il devient possible, et probablement nécessaire, de reconsidérer les relations humanimales, non plus seulement du point de vue de ceux qui les animent, mais bien depuis la perspective de ce qu'elles permettent et engendrent de vie, dans leurs mouvements respectifs d'animation.

Cette pensée relationnelle humanimale peut paraître paradoxale tant elle bouscule certaines de nos conceptions les plus profondes. Elle n'en reste pas moins profonde.

Il peut paraître étonnant de traiter des éléments aussi différents que des éléments physiques, biologiques, collectifs et techniques, en les reliant dans une pensée de l'être comme relation. Le risque est certainement de niveler les différences de ces domaines par une proposition trop générale à laquelle rien ne résisterait. L'« être est relation » ne signifie nullement qu'on puisse faire l'économie des spécificités d'existence de ces domaines ni des problèmes qu'ils posent. C'est une proposition qu'on peut appeler « *technique* », au sens où elle n'a de portée que dans son fonctionnement toujours local, situé, lié à des contraintes ; elle n'a de sens que dans le cadre d'une construction élargie d'un problème à partir duquel ces domaines peuvent être repensés à la fois dans leurs communications, nécessairement transversales, et dans leurs spécificités.²⁴⁵

Une telle proposition « technique », la pensée *estrangée* des jungles de garage en a besoin. Car, cette proposition permet de repenser sérieusement ces associations *a priori* problématiques du vivant que j'appelle ici à repenser sous l'angle particulier de la communication et de l'animalité. C'est-à-dire à devoir désormais reconsidérer ce(ux) qu'implique(nt) véritablement la mise en continuité de telles associations (Simondon dirait couplage²⁴⁶). Ici, les effecteurs de l'organisme deviennent aussi ses effecteurs (par exemple, les organes respiratoires remplissent des actions physiologiques, mais ils frayent en même temps les voies d'une communication plus étendue encore, de part et d'autre du mouvement qu'ils supportent alors). Ainsi, ces

²⁴⁵ Didier Debaise, *op. cit.*

²⁴⁶ Gilbert Simondon, *op. cit.*, p.69.

différents degrés de couplage et de sélectivité orientent la relation, mais ils informent en même temps la métastabilité de l'organisme. Une certaine charge pré-individuelle est ici à rapporter au potentiel interne de chaque organisme. Charge qui devient alors réactive aux incidences (de faibles comme de fortes intensités) qui traversent en permanence les systèmes.

Au moment donc, du développement de l'organisme vivant, à l'âge où Nellie saute

Il s'agit donc d'interpeller le conditionnement relationnel que comporte le potentiel rattaché à chaque situation d'interaction, plus particulièrement encore, lorsque ces situations sont dites transpécifiques.

dans ses premiers cerceaux, où Rachel enfile ses premières robes, au moment où OncoMouse® développera ses premières tumeurs, toutes ces charges préindividuelles s'activent et charrient dans leur mouvements (à la fois internalisés et externalisables), l'organisme dans son entier comme dans son devenir. Organismes qui, ce faisant, découvrent alors d'autres niveaux d'organisations possibles, niveaux qui sont encore et toujours ceux d'une individuation à venir comme à jouer²⁴⁷.

Ainsi, il s'agit moins de dire le choix ou l'orientation plus ou moins active de l'individu – dans un monde qui dès lors, serait plus ou moins résistant, plus ou

moins assujetti au vouloir – que de loger, précisément, la bascule de ces éléments qui, de proche en proche, épousent mouvements et élaborent de nouvelles formes. Dans ce repos topologique activable, gît l'indétermination, dans un collectif de puissances qui, éventuellement, peuvent se faire volonté, bien plus que dans une volonté qui se rêverait toute puissante. De ce point de vue, les sociétés humaines, comme animales ou cellulaires, imposeraient moins une forme aux organismes ou à leurs organisations

²⁴⁷ Voir ici, les précisions et autres éclairages utiles de Brian Massumi, « "Technical Mentality" Revisited: Brian Massumi On Gilbert Simondon », *Parrhesia: A Journal of Critical Philosophy*, 2009, p. 36-45.

qui les composent et qu'elles composent, qu'elles ne canaliserait un ensemble disparate de devenirs (y compris viraux²⁴⁸). De la même manière, nos jungles de garage, en tant que *microcosmicités* et milieux particuliers obligent moins les corps à telles ou telles postures, qu'elles ne concentrent l'amplitude et la résonance possible des corps eux-mêmes. Ce faisant, ces espaces postnaturalisés renvoient moins, par essence, à une structure préexistante (que l'on trouverait alors plus ou moins conforme, plus ou moins déformée), qu'ils n'impliquent avec plus ou moins d'intensités et d'urgence, la vectorialisation comme la trajectoire d'individuations toujours *en train* de se faire. Dans de telles conditions, dire « je » serait une manière de (tout autant qu'une aptitude à) l'orientation, c'est-à-dire latitude véritable tout entière occupée à maintenir une certaine stabilité vis-à-vis des variations actuelles (comme virtuelles) d'un milieu enveloppant (y compris par association ou projection).

[E] Troisième mouvement

D'une pensée relationnelle humanimale à une humanimalité repensée

Désormais, penser en terme d'individuation plutôt qu'en termes d'individus implique la pensée nécessaire d'un *processus* qui, dans son activation, voit flotter dans son sillage quelques traces. Traces qui constituent alors autant d'incrémentations possibles pour la vie et ses modes d'existences à venir – en ce sens où de telles traces contiennent, en elles-mêmes et pour elles-mêmes certaines résonances qui peuvent alors devenir opérationnalités²⁴⁹. Ces mouvements donc, de va-et-vient entre individu et milieu, entre individus et individus, entre l'individu et lui-même, composent ici la topologie sériée de durées plus ou moins activables. Milieu s'entend ici non seulement au sens biotique ou géographique, mais aussi au sens énergétique. Un milieu est ainsi

²⁴⁸ À propos des sociétés de contrôle et de transduction virale, voir particulièrement la discussion de T. Bardini au sujet d'une biologie transcendantale en devenir. In « Devenir animal et vie aérienne. Prolégomènes à une biologie transcendantale », *Chimères*, N° 73, octobre 2010, p. 121-126.

²⁴⁹ À propos de traces devenues données, redevenues traces et de donné retrouvé, je renvoie à ma précédente variation sur le thème du silence (étude 3).

composé, localisable et chargé. Il est en même temps composable, mobilisable et rechargeable.

De la même façon, cette pensée de l'individuation semble dépasser le travail même de Simondon tant elle résonne avec, active, poursuit, fait bifurquer et finalement permet d'actualiser un courant beaucoup plus ample de pensées comme de penseurs, dont il est alors possible, *a posteriori*, de faire la filiation et pourquoi pas d'ouvrir à la génération, fût-elle contagieuse.

There is a genealogy that runs from Henri Bergson's account of the relation between matter and the indeterminacy of life that is sharpened, elaborated, and transformed in the work of Jakob von Uexküll (1864–1944), Gilbert Simondon (1924–1989) and Raymond Ruyer (1902–1987). This genealogy elaborates man, not as a special kind of being—conscious, rational, self-reflective, world-building but as a striving animal whose becoming coincides with and develops the openness of matter, capitalizing on and opening out the form-taking qualities of the material universe to direct life internally. It is a line of thought that insists on the temporality and spatiality that produces subjects and objects, a genealogy of the temporality of becoming. This tradition culminates and finds its latest inflection in the work of Gilles Deleuze and Félix Guattari.²⁵⁰

En considérant l'homme, et *a fortiori* l'animal, comme tout entier dirigé vers un véritable devenir, cette tradition replace le vivant au cœur d'un continuum protéiforme mû, du dedans, par une série de forces opérationnalisantes et, ce faisant, s'intéresse moins aux caractéristiques qu'aux tendances²⁵¹. Dans un tel mouvement l'on considère évidemment les différences de degrés entre humains et animaux, mais l'on considère aussi les différents régimes d'individuation qui, à l'occasion de l'événement, entre en résonnance et peuvent alors produire, à l'occasion justement de certaines disparations, d'autres régimes, en tout cas moduler, de manière

²⁵⁰ Elisabeth Grosz, « Deleuze, Ruyer, and Becoming-Brain: The Music of Life's Temporality », *Parrhesia*, 2012, p. 1-13.

²⁵¹ Henri Bergson, *op. cit.*, p. 107 sq.

différentielle, l'intensité de certaines affectivités et ainsi, précisément, dans le pli de cette indétermination attachée à toute entreprise de communication, déclencher de possible explosion. Voilà pourquoi, la transpécificité des jungles de garage n'est donc pas seulement celle d'organismes appartenant à des espèces différentes. Cette transpécificité est aussi celle d'échelles, de durées et de modes opératoires différents mis en relation par la rencontre interspécifique de certains organismes.

Autrement dit, considérée sous l'angle humanimal, la pensée relationnelle déplie ici un tout autre niveau de réalité, niveau qui dépasse nécessairement celui des constituants de départ en ce sens où il ne peut leur être complètement assujéti. Si donc, l'émergence n'est pas possible sans causes, elle ne serait pour autant devoir être réduite à ces dernières qui furent nécessaires, mais insuffisantes à son expression. Chimpanzés et humains ne sont donc pas, nécessairement, chimpanzé *ou* humain avant la rencontre (puisqu'il faudrait alors, pouvoir définir précisément ce qu'est ou n'est pas un chimpanzé ou un humain²⁵² et, ce faisant, devoir le faire en opposant trop souvent ces termes entre eux, ce qui les rend quelque part caduques).

Mais, s'il est difficile de dire ce qu'*étaient* humains ou chimpanzés avant la rencontre, de le dire autrement qu'en des termes approximatifs, peut-être utiles, parfois même nécessaires, mais jamais complètement justes, il est impossible de les définir complètement *après* la rencontre (ce qui suppose toujours de devoir les fixer et donc, de trancher au cœur même de ce qui, pourtant, est en train d'opérer à même leur individualité), dès lors qu'un devenir chimpanzé chevauche l'individuation humaine et qu'un devenir humain couve alors en creux d'une individuation chimpanzé.

²⁵² À propos de ces définitions performatives et de ce(ux) qu'elles risqueraient de nous faire oublier, à méditer : « *Whenever we see, whenever we perceptually feel, whenever we live abstraction, we are taking on nonhuman occasions of experience. We are inheriting their activity, taking it into our own special activity as human form of life: as a society of occasions of experience contributing to a continuing growth pattern it pleases us to call our human self. What we perceptually feel to be our 'humanity' is a semblance of that life. Like all semblances, it is created through specific techniques of existence, in this case, of historic proportions. And like all semblances, it appears most for itself at the moment of its perishing. The 'human' is a singularly historical virtual reality appearing through the animal body it also pleases us to call human. 'Humanity' is a growth ring expressing a certain episode in the historic route of the collective life of our animal body* » in Massumi, *op. cit.* p. 26.

Dit autrement : il s'agit non seulement, en suivant l'invitation spinozienne, de penser ce que *peut* un corps, mais aussi de comprendre ce que la fréquentation de ces capacités produit effectivement d'autres corps. Voilà pourquoi, penser sur le principe de modes opératoires différentiels et disparates, les jungles de garage servent pour moi de catalyseurs aux devenirs, d'espace de rencontre comme de production, mais toujours d'espaces qui ne sauraient alors pouvoir être considérés sur le même *plan* que la rencontre elle-même. De ce point de vue, il existe moins des modes d'emploi de ce que serait un tigre, un singe, un dauphin ou un humain, que quantité d'emplois des différents modes d'existence qu'incarnent et deviennent, singulièrement toujours, chacun de ces organismes vivants. À la croisée de ces devenirs transpécifiques se jouent donc, différentes intensités, de même que se logent leurs potentiels associés, qu'il est pourtant impossible de circonscrire à leurs simples actualisations.

Or, si les individuations d'organismes vivants désormais au cœur de jungles de garage peuvent être à la fois synchrones et asynchrones, qu'elles répondent à des processus déterministes ou aléatoires, qu'elles réagissent à des effets propagés depuis des niveaux d'organisations différents (quantiques, atomiques, moléculaires, cellulaires, tissulaires, organiques ou bien encore écologiques²⁵³), alors il devient très pressant de mieux comprendre les modalités d'émergences (ou non) entre tous ces niveaux. C'est alors la question du seuil et des changements qualitatifs qui se pose. Comment un mouvement stable peut-il produire des effets divergents, alors même que la simple accumulation ne suffit à caractériser ce changement d'état ?

²⁵³ À propos de ces différents niveaux d'organisation et leurs enchevêtrements respectifs, je rappelle que certaines cellules d'un corps pourtant mort peuvent encore être cultivées (leurs durées et leurs modes d'existence étant non seulement disparates mais singuliers). De la même manière, dans le cas de la xénotransplantation par exemple, il est possible à un organe de porc de prolonger son existence dans un corps humain (tant cet organe se trouve compatible, par sa taille et sa matérialité, avec le corps d'une autre espèce, en l'occurrence humaine et qui s'avère par ailleurs plus facile à « (re)produire » qu'un organe de primate).

Variations sur le thème du... changement qualitatif

À chaque fois qu'un drame survient, qu'un animal dit exotique « attaque » un humain, la même rengaine semble se déchaîner dans les médias et donc chez ceux qui ne vivent alors le drame et ses fantasmes qu'à distance. Ces animaux sont dangereux, martèle-t-on à tout va ! Et pourquoi, demande-t-on, rien n'est-il fait pour éviter ces drames, pour prémunir justement, et les uns, et les autres de tels travers ? Les propriétaires d'animaux ont beau le redire, leur animal n'a pourtant pas changé, peut-être un peu grandi, oui, peut-être aussi un peu vieilli, mais enfin d'où vient cette explosion soudaine qui malheureusement a soufflé au passage une vie, un bras, une certitude et quelques confiances mutuelles. Car quelque chose s'est bel et bien exprimé, qui n'était pas nécessairement prévu, même si on le dit aujourd'hui non seulement prévisible, mais inévitable.

Que s'est-il donc passé pour que le compagnon de toujours se transforme aujourd'hui en redoutable fauve ? Et que dire alors de cet ordinaire devenu tout à coup extraordinaire, comment concevoir que quelque chose ait muté alors même que le quotidien, lui n'a pas changé ? C'est ainsi qu'au dedans, quelque chose aura pu/su résonner, en contact justement avec autre chose, peut-être au dehors, peut-être au dedans. Dire, comme c'est aussi le cas lorsqu'un meurtre de masse survient, qu'un tel événement n'a rien de surprenant, que ce qui est surprenant c'est qu'il ne soit pas arrivé plus tôt, que nous ne l'ayons pas vu venir et ce, malgré la relecture, *a posteriori* si claire des tous ces indices aujourd'hui évidents, qu'en réalité dans l'arme comme dans l'animal était *inscrit* le triste sort avenir. Autrement dit, cause matérielle, cause efficiente et cause formelle se conjuguent pour mieux servir la cause finale. Rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme, disent les astres qu'on peut encore et toujours lire avant (si la prophétie se réalise, vous êtes un Dieu, sinon c'est que Dieu, justement, à ses raisons qu'il nous faut encore ignorer) ou bien relire après coup (la prophétie était bel et bien là, formulée clairement, mais nous n'avons pas su la voir, tant pis pour nous).

Ce que je tâche de faire, dans ce travail, consiste à mettre au jour (et quelque peu à jour peut-être), cette autre dimension, que mes trois mouvements précédents avaient pour mission de déployer, non séparée des constituants en présence, bien que différente et irréductible à ces derniers, et pour autant capable de décrire ici le changement d'état (de même que le potentiel) inhérent à toute transformation. Comment donc, dire la disparation et ces puissances individuatrices, sans les réduire à leurs simples causes, mais sans, pour autant, supposer l'intervention extérieure, peut-être même transcendante, d'une autre forme de causalité, fut-elle inaccessible à notre entendement ? Comment donc, penser les drames humanimaux autrement que sur le mode, facile, du tout prévisible (à condition d'avoir les clefs et les antennes) ou bien encore sur le mode impondérable et mystique (malgré la puissance des clefs et des antennes de certains) ?

En commençant par rappeler un paradoxe... et ses limites.

Le paradoxe, d'abord, que l'on dit sorite (*sōros*, en grec ancien, signifiait «tas»)²⁵⁴.

1. Un grain isolé ne constitue pas un tas.

L'ajout d'un grain ne fait pas d'un non-tas, un tas.

L'on ne peut donc pas constituer un tas par l'accumulation de grains.

Mais alors, existe-t-il un nombre n tel que : n grains ne forment pas un tas, $n+1$ grains forment un tas ?

2. Un tas reste un tas si on lui enlève un grain.

Un grain unique ou même l'absence de grains constitue toujours un tas.

Combien de grains faut-il pour faire un tas ?

²⁵⁴ Pour une présentation exhaustive de ces différents paradoxes, voir Dominic Hyde, « Sorites Paradox », in Edward N. Zalta, (éd.). *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, éd. Edward N. Zalta, Winter 2011, 2011.

Ces vieux paradoxes sorites nous apprennent, encore aujourd'hui, deux choses : d'abord, qu'il existe, dans chaque situation, la possibilité d'un saut à un autre niveau d'organisation que le niveau d'organisation immédiatement perceptible et duquel pourtant proviendrait ledit saut. Ensuite, que certains des éléments nécessaires au saut ne figurent plus, après cette émergence, en tant que tel, à un niveau comme à un autre, alors même qu'ils font, toujours, partie intégrante du processus.

Autrement dit, impossible de savoir précisément *quoi* avant que ce quoi n'advienne véritablement.

Produire ou susciter ne signifie pas « contenir » : le possible ne contient pas déjà l'actuel avant que celui-ci n'émerge, car tout individu [...] est un événement qui ne peut être réductible à l'ensemble des éléments requis par sa genèse.²⁵⁵

Ainsi, les conséquences extérieures d'un tel saut (non seulement quantitatif, mais qualitatif) renvoient à une rupture de cet équilibre métastable dont parle Simondon. Il y a là, toute une série d'interférences qui viennent briser la résonance interne et, ce faisant, peuvent s'apparenter à une forme de mort, bien que cette mort puisse aussi servir de terreau à de futures résurrections. Quelque chose s'est donc effectivement passé, dans l'animal, qui déclencha non pas simplement une conduite, mais une possibilité de conduite. Une émotion, peut-être, au sens alors d'une contradiction affective qu'il faut dès lors surmonter. Ou bien une disparation physique et/ou énergétique. Dans tous les cas, une certaine tension qui demande la résolution active et appelle le devenir.

Limites, maintenant.

C'est ainsi, qu'en parallèle de ces conséquences que l'on pourrait dire *extérieures* (même si j'ai, un peu plus haut, récusé l'idée d'un espace délimité pour celle de champs) interviennent aussi des conséquences *intérieures* (là aussi, fin de quelque

²⁵⁵ Didier Debaise, *op. cit.*

chose, en même temps que débute d'autre chose). Car, l'organisme s'alourdit alors, lui-même, soi-même et en soi-même, du poids des résidus de l'opération, sorte d'excréments qui finiront éventuellement par pétrifier. Voilà donc, qui nous donne matière à repenser, par exemple, l'évasion de Zanesville ou le quotidien de la fondation Fauna.

Ce champ n'est global et simultané par rapport à lui-même que comme champ, avant la prise de forme ; l'absence intérieure de frontières traduit la montée des énergies potentielles et l'homogénéité par dédifférenciation qui permettront à la prise de forme d'avancer transductivement : la matière est champ métastable avant la prise de forme. Mais la prise de forme est précisément un passage de la métastabilité à la stabilité : la matière informée se différencie et n'est plus un champ ; elle perd sa résonance interne. La théorie de la forme attribuée à la totalité, à la fois les caractères d'un champ et ceux d'un organisme : or, le champ existe avant la prise de forme et l'organisme après. La prise de forme, envisagée comme une opération de modulation transductivement propagée, fait passer le réel de l'état métastable à l'état stable et remplace une configuration de champ par une configuration d'organisme.²⁵⁶

C'est ainsi que l'on pourrait parler d'amplitude, au sens d'un souffle devenu lui-même respiration et ce, au contact, précisément, d'individuations toujours singulières. Bien entendu, des probabilités existent qui *devinent* les devenirs, mais la part d'indétermination propre à toute communication ne saurait, par la même, être oubliée ni même négligée. Dans le cas des jungles de garage, par exemple, cette part d'indétermination devient essentielle à toute formalisation qui viserait à mieux comprendre ce que *fait* précisément la communication, tant les probabilités d'une rencontre de ce type sont non seulement vierges de tout précédents, mais difficiles à circonscrire, tant s'enchevêtrent ici les corps, les instincts et les intelligences²⁵⁷. De ce point de vue, nos jungles comme nos garagistes rendent visibles certains processus

²⁵⁶ Gilbert Simondon, *op. cit.* p. 547.

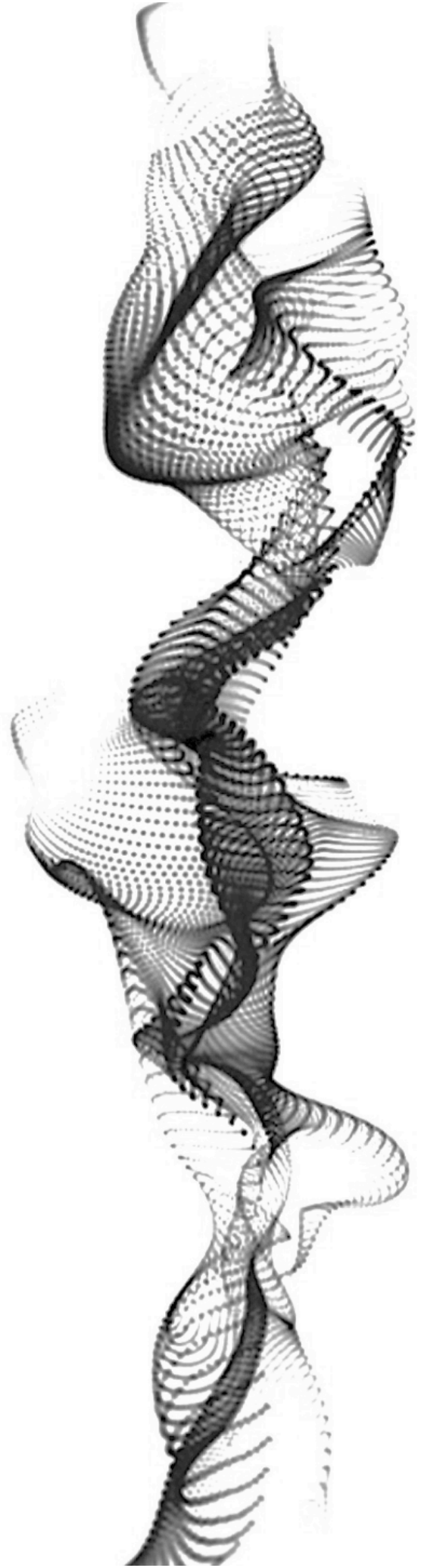
²⁵⁷ La langue anglaise dit bien la différence de posture et de souffles entre *growing* et *manufacturing*, entre grandir et faire pousser d'un côté, et fabriquer et produire de l'autre. De ce point de vue, nos jungles de garage sont moins des fabriques que de véritables serres.

comme certaines de leurs implications, par trop souvent invisibles, peut-être même par ailleurs insaisissables²⁵⁸. Ici, individuations physiques, vitales, psychiques et collectives sont donc affaire de forces et d'intensités, de puissances et de rencontres. Singulières, elles sont aussi pionnières, en ce sens où elles me semblent explorer non seulement l'individuation propre à chaque événement, mais où fraye, en même temps, d'autres foyers d'individuation, par exemple ceux d'une multiplicité à venir.

Dans le portrait à venir, que je tire d'OncoMouse, nous verrons justement que dans le cas des souris oncogéniques, les identités s'échangent littéralement puisque la souris semble se faire humaine jusque dans ses propres gènes. Mais, loin de seulement tuer, ce mélange des genres un peu douteux que d'aucuns décrivent contre-nature, crée en fait du vivant, d'autres vivants, de la vie, du capital aussi, des affects et des vaccins encore, en deux mots : de l'animation et du mouvement – que la simple prise en compte formelle ou spécifique aurait du mal à contenir seule.

Ainsi donc, confrontés que nous sommes à ces humanimalités décidément troublées, penser de concert communication *et* individuation permet, me semble-t-il, de mieux saisir certains de ces modes d'existence aujourd'hui déployés au contact de ce(ux) qui, confronté(s) à leur part d'indétermination, chevauche effectivement et transductivement cette irritation qualitative aussi nommée animalité.

²⁵⁸ Si le poète peut être considéré comme celui qui permet à deux mots qui s'ignoraient jusqu'alors de se rencontrer, alors il existe vraisemblablement une poétique des jungles de garage. De ce point de vue, je me demande si poète il y a d'un *medium* qui serait vie même ?



Portrait 5 : OncoMouse®

Souris, (Mat. med.) Les Pharmacologistes ont célébré comme médicamenteuses plusieurs parties et préparations de la souris, la chair, la peau, le sang, la cendre, et cela fort arbitrairement, à leur ordinaire.

Diderot et D'Alembert, *Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers.*

À l'entrée du bâtiment réservé aux souris (*Mouse House*), un petit écriteau rappelle aux visiteurs l'histoire létale qui unit depuis des millénaires humains et rongeurs. La mise en scène de ce théâtre zoologique est pour le moins efficace. Un gros rideau de velours rouge garde la porte. Derrière, un très long couloir où le regard peine à distinguer, de part et d'autre d'une ligne blanche, de grandes cages vitrées. À l'intérieur de ces mêmes cages, quelques (faux) rondins de bois et un tapis de feuilles mortes, qui grouille. Des pancartes savantes en balisent le parcours. Elles décrivent habitats naturels et habitudes alimentaires des espèces concernées, insistent sur le rôle important que jouent rats, souris, campagnols et autres castors dans les écosystèmes du monde entier. Si quelques rares graphiques soulignent le pouvoir de contagion de ces « nuisibles », toutes les inscriptions rappellent l'indissociable *communauté* que nous formons en fait avec les rongeurs. Par delà l'épidémiologie (ces derniers auraient provoqué plus de victimes humaines que toutes les guerres réunies), l'attraction du zoo du Bronx souligne à sa façon l'importance des relations humanimales et le rôle fondamental de certaines espèces animales dans l'évolution des sociétés humaines.

Or, voilà qu'une « branche » évolutive bien particulière du rongeur participe désormais d'un véritable dispositif biopolitique, à la fois scientifique et médical. En effet, le corps de l'animal sert désormais d'appât aux maladies de notre siècle, par exemple le cancer, plaies dont ces souris promettent, bien malgré elles, de dévoiler

quelques-uns des mystères. Dès lors, intimement porteuse de la mort et de ses chemins, la variation *synthétique*, ingénierée et biotechnologique, du rongeur pourrait bien ne plus décimer l'humain, mais plutôt contribuer à la sauver²⁵⁹.

Transgénique, voilà donc que ces souris portent désormais un peu de notre identité. Et voilà que nous partageons aussi un peu de la nôtre avec cet ancien « nuisible » désormais en voie d'hominisation. D'une banalité sommaire pour les biologistes, ce *topoi* de la vie quotidienne en laboratoire n'en reste pas moins, pour l'anthropologue comme pour ceux qu'intéressent nos humanités contemporaines, problématique. C'est ainsi que figurent, au rang des jungles de garage actuelles, certains de nos laboratoires de recherche, *bunker* légalisé d'un vivant retranché, où l'attention portée aux protocoles ne peut faire oublier la réalité des mutants qui les accomplissent. Dans ce cinquième portrait, je m'intéresse au cas très particulier des animaux modifiés génétiquement, conçus sur cette base et élevés dans cette seule perspective. Animaux sous contrôle étroit donc, évoluant dans des environnements hyper surveillés, mais démontrant encore et toujours une certaine latitude créative, comme d'ailleurs une marge de manœuvre importante.

Voilà pourquoi, je m'intéresse ici à ces formes limites du contrôle animal et à l'animalité délimitée qui semble alors s'en dégager. Puisque tel est le principe de mes biographies, je concentre mon propos sur une souris en particulier, au nom de scène évocateur : OncoMouse®. Mais attention, il ne faut pas s'y méprendre, l'animal en question n'a pas de corps propre, seulement une multitude d'incarnations. Ou bien alors, peut-être, cet autre corps, bioinformatisé, que constitue cet ADN répliquable à l'envie, mais qui toujours reste singulier. Oncogénique donc, la particularité de cette souris réside dans cette mort qu'on aura sciemment injectée au cœur même de son identité, transformant ainsi l'organisme

²⁵⁹ Il existe de nombreux précédents où l'animal joua un rôle crucial dans l'avancée de la science humaine, mais pour lequel il fût toujours « remercié », sans jamais être vraiment reconnu. Pensons par exemple à la conquête spatiale, à Laïka et Ham.

vivant en une véritable entreprise, sorte de colonie animalière industrialisée aujourd'hui produite sur demande et à la commande. En passe de devenir elle-même un véritable *leurre*, qui dépasserait alors, par sa forme et son mouvement, la simple biologie, OncoMouse® est un peu plus, ou un peu moins, qu'une souris. Elle est désormais aussi, une marque déposée extrêmement lucrative, de même qu'un cliché, ô combien fantasmé, d'une culture scientifique populaire un peu inquiète et très excitée. Ce portrait donc, pour cartographier cette étape supplémentaire (qui peut être aussi un seuil de changement qualitatif), dans nos anicultures contemporaines et ainsi revenir, autrement que ce qui a déjà été fait²⁶⁰, sur quelques-uns de ces devenirs plastiques désormais inéluctablement rattachés à nos humanimalités.

Ainsi, je commence cette avant-dernière biôgraphie en revenant sur cette *transpécificité* à maintes reprises évoquée dans ce travail. Une transpécificité qui, dans le cas de OncoMouse®, se manifeste pourtant autrement, bien que tout aussi intensément, à des niveaux distincts de réalités, génétiques comme économiques, au contact toujours de ces devenirs biotechnologiques désormais partagés avec des souris, des chèvres ou encore des cochons (*Occupy MoneyMouse® ?*). Puis, je m'interroge sur les implications d'un tel croisement, à la fois moléculaire et identitaire, entre deux espèces qui, jusqu'ici et bien qu'ayant toujours vécues en étroite association, ne s'en détestaient pas moins (*Des souris et des hommes*). Enfin, je termine en discutant plus avant la question de la ruse animale, du leurre et de ce *mètissage* contemporain, assurément importante dans sa manœuvre, Troyenne, de chevaux organiques promettant vaccins. Vaccin contre le cancer, éventuellement, mais vaccin aussi contre la rigidité de nos frontières ontologiques (*Leurrer la nature ?*).

²⁶⁰ Je pense ici au travail, presque canonique, de Donna Haraway, *Modest.Witness@Second_Millennium. FemaleMan.Meets_OncoMouse: feminism and technoscience*, New York, Routledge, 1997.

[I]dentités

Filiation : souterraine

Règne : *Animalia*

Embranchement : *Chordata*

Sous-embranchement : *Vertebrata*

Classe : *Mammalia*

Ordre : *Rodentia*

Famille : *Muridae*

Genre : *Mus*

Espèce : *XXX*

Génération : transgénique

Nom : *OncoMouse*®

Date de naissance : 1988

Habitat : *cages de laboratoire standardisées*

Diète : *granules synthétiques*

Association : brevetable

Avatar : *U.S. Patent 4,736,866*

Jalon : *publicitaire*

Reterritorialisation : *World Wide Web*

[D] *Occupy MoneyMouse*® ?

Ce petit mammifère accompagne l'espèce humaine depuis qu'elle s'est sédentarisée et recherche dans ses maisons des chemins menant aux lieux les mieux scellés. La souris est en effet la gardienne du labyrinthe, des failles et des interstices, dans lesquels elle trouve sans cesse de nouvelles voies. On rapporte même que de nombreux prisonniers découvrirent en l'observant le passage par lequel ils purent enfin s'évader. Ainsi n'est-ce pas par hasard qu'une souris se trouve au centre d'un débat scientifique, juridique et économique fort important. Pourtant tout a changé : cette souris n'est plus « sauvage », mais « mutante » ; le secret des itinéraires, l'enclos bien protégé ne concernent plus le modeste trésor des provisions soigneusement conservées, mais des enjeux autrement plus importants pour l'espèce humaine, ceux notamment que soulèvent la découverte des chemins menant au décryptage du code génétique et à la

transformation des génomes des êtres vivants, à celui de l'Homo sapiens enfin.²⁶¹

40% des mammifères seraient des... rongeurs²⁶². Et si ces derniers continuent de peupler déserts, campagnes et autres biotopes naturels, ils habitent aussi placards, cages et paillasses. À New York encore, de l'autre côté et sous les grilles du *Bronx Zoo*, vivent des populations entières de souris. La plupart d'entre elles se nourrissent encore d'ordures, de restes et autres déchets humains et ce, irrégulièrement, au gré des trouvailles et des saisons. D'autres, en revanche, sont nourries de granules synthétiques, et ce, régulièrement, au rythme de la main humaine et de ses protocoles. Ainsi vont les souris²⁶³, dans des cales de bateaux et dans des égouts, sous des docks, des gratte-ciels et dans le métro, mais aussi dans des cages et des animaleries, des chambres d'enfant, des magasins et des laboratoires²⁶⁴. En effet, cette même promiscuité (spatiale, mais aussi alimentaire et physiologique) qui fit de certains rongeurs la figure historique de ces zoonoses devenues épidémies transforme aujourd'hui le muridé en un des animaux modèles les plus utilisés en laboratoire²⁶⁵. Reproduction rapide, cycle de vie court, manipulations (génétiques) accessibles sont autant d'atouts qui font de l'ancien paria un cobaye idéal. Aussi redoutables qu'étonnantes, les ressources adaptatives du rongeur poussent nombre de scientifiques à exploiter son potentiel évolutif, à un point tel que cette vitalité souricière alimente désormais une économie animale considérable²⁶⁶.

²⁶¹ Michel Tibon-Cornillot, *Les corps transfigurés. Mécanisation du vivant et imaginaire de la biologie*, Éditions MF, 2011, p 12.

²⁶² Colin Tudge, *The Variety of Life: a survey and a celebration of all the creatures that have ever lived*, London, Oxford University Press, 2000.

²⁶³ Jason Munshi-South, « Urban landscape genetics: canopy cover predicts gene flow between white-footed mouse (*Peromyscus leucopus*) populations in New York City », *Molecular Ecology*, vol. 21 / 6, 2012, p. 1360-1378.

²⁶⁴ James G Fox, Stephen Barthold, Muriel Davisson[et al.], *The Mouse in Biomedical Research Volume 2, Diseases. American College of Laboratory Animal Medicine.*, Elsevier Science & Technology, 2007.

²⁶⁵ Jim Endersby, *op. cit.*

²⁶⁶ En 2010, le chiffre d'affaire des laboratoires Charles River, probablement un des acteurs industriels le plus important en matière d'*aniculture*, s'élevait à plus de 600 millions de dollars – *cf.*

Autrefois craint, fui et exterminé pour cette mort qu'il transportait, le rongeur est aujourd'hui loué, recherché et même cultivé pour cette vie qu'il exemplifie, du dedans cette fois-ci.

*With production facilities located worldwide, our extensive network provides continual research support, regardless of location. Through our core programs of Biosecurity, International Standardization, Animal Welfare and Model Quality, you receive animal models of a superior health and genetic status, ensuring that the integrity of your research results will be maintained over time.*²⁶⁷

Comme la plupart des animaux modèles, les souris transgéniques sont donc des organismes à la fois techniquement conditionnés et biologiquement retravaillés. Comme la plupart des animaux modèles, ils sont donc conçus, produits, élevés, livrés et utilisés dans le plus strict respect d'une production standardisée dont la stabilité reste le gage de qualité le plus important. Ces animaux participent ainsi d'une économie grandissante qui, à l'exemple des laboratoires *Charles River*, entretient une quantité considérable de rats, de souris, de cochons d'Inde et de lapins, tous bricolés. Intelligemment rede(i)ssinés, ces derniers font désormais l'objet de brevets, de publicités, de livraisons, mais aussi de factures, de certificats éthiques ou encore, de protocoles.


À l'image d'une commercialisation croissante du vivant, ces animaux modélisés participent d'un bestiaire fiévreux où l'on distingue désormais nombre d'organismes classés, puis valorisés, selon une taxonomie inédite, peu orthodoxe, basée non plus sur la simple appartenance phylogénique, mais sur une pathologie manifeste. Grâce à un réseau international de production animalière, il est ainsi possible d'obtenir, à partir de variétés génétiquement modifiées, modèles infectieux ou modèles immunodéficients.

Charles River Lab, 2010 Annual Report. Consulté le 30 mars 2012, à l'adresse suivante :

<http://ir.criver.com/phoenix.zhtml?c=121668&p=irol-reportsannual>

²⁶⁷ Charles River Lab, « Research Animal Models », [En ligne : <http://www.criver.com/en-us/prodserv/bytype/resmodover/Pages/Home2.aspx>]. Consulté le 30 mars 2012.

Quotidiennement donc, des milliers d'organismes vivants, volontairement bricolés, s'échangent ainsi pour *alimenter* un marché de cobayes aussi colossal que lucratif. Un tel marché est bien entendu constitué de rongeurs, mais aussi de gènes et de modélisation, de discours, de représentations, de pratiques, comme de tout un tas de promesses dont il faut (se) rendre compte si l'on espère saisir un peu plus de cette transpécificité attachée à notre beastness. Plus qu'un dispositif donc, un *meshwork*.



Immortomouse®
CBA;B10-Tg(H2K^b-
tsA58)6Klo/Crl

carried off to five copies of the gene. RNA from a variety of tissues from one nontransgenic and three transgenic animals was analyzed by Northern blot analysis using a SV40 early region-specific probe. RNA extracted from tissues of transgenic mice contained varying amounts of a 2.5kb RNA species, while no tsA58TAg RNA was detected in tissues of the nontransgenic mouse; thymus and liver showed the highest level of expression, while brain showed the lowest. Distribution rights to Charles River in 1991.

STRAIN CODE
237 (HOMOZYGOUS)
238 (HETEROZYGOUS)

COAT COLOR
Primarily agouti, infrequently black

TRANSGENE INFORMATION
Construction of this transgene involved fusion of the 5'-flanking promoter sequences as well as the transcriptional initiation site of the H-2K^b Class 1 gene to the tsA58 early region coding sequences. The 4.2kb EcoRI to NruI fragment encompassing the H-2K^b promoter sequences was ligated to the 2.7kb BglI to BamHI fragment derived from tsA58 early region.

Figure 20 : ImmortoMouse®, produit phare du laboratoire Charles River²⁶⁸

²⁶⁸ Extrait du site internet de vente en ligne d'animaux modèles pour la recherche. Plus de détails ici : « Immortomouse® | Genetically Engineered Models | Charles River », [En ligne : <http://www.criver.com/en-US/ProdServ/ByType/ResModOver/ResMod/Pages/Immortomouse.aspx>]. Consulté le 29 janvier 2013.

Disponible selon un large choix d'âges, de poids, de tailles et d'inclinaisons pathologiques, les souris génétiquement modifiées se commandent facilement sur Internet²⁶⁹. Leurs prix varient, de quelques dollars à plusieurs centaines (en particulier pour les modèles réalisés sur mesure). Dans ce dernier cas, notons qu'un service après-vente, assuré par une équipe volante de biologistes, garantit, à domicile, la « stabilité » des organismes. Ressources précieuses, ces souris coûtent donc très cher, non seulement à l'achat, mais aussi à l'entretien. Dans la plupart des cas, elles peuplent ainsi une animalerie sous haute surveillance où l'on vérifie avec attention la bonne nutrition et le sommeil de ces cobayes dont seule l'existence parfaite²⁷⁰ assure une recherche aussi stable qu'irréprochable. Granules et eau sont disponibles en permanence, sauf lorsqu'un jeûne est exigé par le protocole. Aucune obésité spontanée ici, mais des lignées génétiquement modifiées qui y remédient si besoin était. Lorsque les cages sont nettoyées, habituellement une fois par semaine,

²⁶⁹ Au sujet des différents animaux/cobayes utilisés en laboratoire, voir la liste complète des modèles offert par les laboratoires Charles River, en ligne : <http://www.criver.com/en-US/ProdServ/ByType/ResModOver/ResMod/Pages/transgenicmice.aspx> - page consultée le 30 mars 2012.

²⁷⁰ Il y aurait beaucoup à dire sur cette perfection et sur les idéaux, comme les *épistémès* qui les soutendent. Je me souviens d'une présentation, dans un colloque sur la nature humaine, où un écologiste du comportement animal expliquait la fragilité de ses protocoles en disant que le défi était de leurrer l'animal (il travaille avec des oiseaux) pour que ces derniers se comportent *comme* s'il était dehors. Interrogé sur ce *comme si* et sur la possibilité que son laboratoire (une grand vitre, une plaque de métal trouée et de la nourriture rigoureusement placée dans les trous, permettant d'observer et de calculer les mouvements de la colonie, pour en inférer alors des tactiques et des stratégies) soit en réalité une jungle de garage (j'avais moi même présenté un papier juste avant le sien, le concept de jungle de garage avait donc été détaillé), ce dernier a répondu sur un ton irrité que si les animaux ne se comportait pas comme en « nature », alors il faudrait non seulement revoir les protocoles, mais la science elle-même ! En aucun cas, n'a-t-il remis en question l'idée même de protocole, ni d'ailleurs la possibilité que dehors, comme dedans, en nature ou en laboratoire, les oiseaux, comme les animaux s'agrègent à leurs différents milieux et développent ainsi des cultures extensives, partagées et innovantes. Sans pour autant faire d'amalgame, je me demande quelle est ainsi la validité de toutes ces études où l'on fantasmait explicitement une certaine neutralité alors même que tant d'efforts sont investis dans cette même neutralité et qui décrivent les comportements « naturels » d'animaux dont on saurait très bien ce qu'ils *sont* en nature puisqu'on les aura alors étudiés en laboratoire...

aucune manipulation n'est possible avant vingt-quatre heures. En effet, les souris pourraient, sous le coup du stress, tronquer le résultat des expériences²⁷¹.

Rappelons enfin, que la créature ne va pas sans créateur et qu'elle est toujours exclusivement commercialisée par l'entreprise DuPont²⁷². L'organisme habite ainsi le monde entier, dans quantité de laboratoires. Il incarne l'espoir de nombreux chercheurs et, derrière eux, celui de sociétés humaines de plus en plus touchées par la maladie.

C'est ainsi que OncoMouse® est devenu un animal modèle en même temps qu'un modèle animal. C'est-à-dire, non seulement une source d'imaginaire scientifique comme populaire, mais bien aussi un principe légal, une vitrine économique des plus lucrative ou bien encore, le cœur d'une controverse internationale, notamment éthique. Ici encore, l'existence même de ces organismes vivants reste indissociable d'un commerce animal non seulement scientifique et mercantile, mais bel et bien affectif. Dès ses débuts donc, cette souris OGM fut présentée comme un nouveau « modèle » animal en même temps que comme une révolution, c'est-à-dire : non seulement comme un produit véritable, mais comme un véritable espoir. Ainsi, en avril 1990, le magazine *Science* publicisait pour la première fois l'organisme transgénique alors nouvellement breveté. L'entreprise DuPont affirmait : « OncoMouse® raccourcit le chemin vers la connaissance en matière de cancer.

²⁷¹ Les informations concernant le *beastness* des souris transgéniques proviennent essentiellement d'une ethnographie (visites et entretiens) réalisée entre 2010 et 2012, au département d'immunologie de l'Université de Montréal. Notamment des échanges avec Maryse Cloutier, chercheur. Qu'elle soit ici remerciée pour son temps et sa patience.

²⁷² « *E. I. du Pont de Nemours and Compagny* » est une entreprise de biochimie américaine qui commença par vendre de la poudre à canon mais qui figure aujourd'hui parmi les industries les plus importantes au monde. La multinationale dispose de nombreux brevets. On lui doit notamment l'invention du néoprène, du kevlar ou encore du nylon. OncoMouse® s'inscrit dans une longue tradition d'innovations techniques et sociales. Elle prolonge ainsi la liste des brevets commercialisés par l'entreprise depuis deux siècles. Pour une histoire (officielle) de la firme, cf. Adrian Kinnane, *DuPont : from the banks of the Brandywine to miracles of science*, Wilmington, Del., E.I. du Pont de Nemours and Co., 2002.

DuPont, des choses meilleures pour une vie meilleure »²⁷³. Non seulement transgénique donc, mais brevetable, OncoMouse® est rapidement devenu une double innovation technique. Contrairement aux autres animaux modèles déjà sur le marché, il s'agissait là du premier organisme transgénique modifié à partir d'ADN humain. Un des gènes de l'animal portait ainsi une mutation induite encodant des protéines cruciales pour la régulation des cellules, leur développement et leur différenciation (appelé oncogène pour son rôle dans la croissance de tumeurs dans de nombreux types de tissus). De plus, OncoMouse® fut ainsi un des tout premiers organismes vivants brevetés, selon une double inscription, celle de l'écriture du vivant et celle de la vivante écriture²⁷⁴. Héritier donc, d'une tradition de recherche humanimale couplée à la puissance des récentes biotechnologies, le bricolé muridé était devenu le fils couronné d'une fiction faite science²⁷⁵. Immolées sur l'autel du progrès, les souris oncogéniques payèrent ainsi de leur vie, le prix de notre salut²⁷⁶. De la sorte, ces existences synthétiques me paraissent cristalliser autant qu'incarner nos velléités contemporaines de jouer au démiurge. Car, si ces souris sont encore des organismes vivants, ce sont aussi de véritables chimères, qui plus est, doublées d'une marque de fabrique déposée. Ces deux spécificités, la biologique et l'économique, font encore de l'animal une véritable vedette et ce, que ce soit dans les laboratoires de recherches, les tribunaux, les éditoriaux de médias à grand tirage ou encore dans nos imaginaires collectifs²⁷⁷. Peut-être même dans les thèses de doctorat...

²⁷³ « *OncoMouse® shortens the path to knowledge in carcinogenesis. DuPont: better things for better living* » in Donna Haraway, *op. cit.*

²⁷⁴ À propos de la brevetabilité du vivant et son histoire, cf. *Who Owns Life?*, eds. David Magnus, Arthur L. Caplan et Glenn McGee, 1, Prometheus Books, 2002, 300 p.

²⁷⁵ Gail Davies, « Writing biology with mutant mice: The monstrous potential of post genomic life », *Geoforum*, 2011.

²⁷⁶ Donna Haraway, *op. cit.*

²⁷⁷ Douglas Hanahan, Erwin F. Wagner et Richard D. Palmiter, « The origins of oncomice: a history of the first transgenic mice genetically engineered to develop cancer », *Genes & Development*, vol. 21 / 18, 2007, p. 2258 -2270.

[R] Des souris et des hommes

Modèle de biologie aussi célèbre que lucratif donc, les souris transgéniques sont ainsi devenues de véritables spectres culturels, en même temps qu'une invention brevetée dont les puissances paraissent encore difficiles à estimer tant elles imbriquent de dimensions²⁷⁸. Or, d'un point de vue évolutif, ces modes d'existence sont véritablement problématiques : modelés pour développer cette mort que tout organisme vivant tente, en théorie et à tout prix, d'éviter, la maladie fait ici partie intégrante de l'animal. C'est ainsi que leur *raison d'être* est littéralement pathologique, tout programmés que sont ces mutants non pas pour tuer ou attaquer, mais bien pour mourir. Transgéniques, ces souris ont peu à voir avec leurs ancêtres, ni d'ailleurs avec leurs cousins de placards ou d'égouts. Génétiquement, cela se comprend aisément, puisque le génome trafiqué de l'animal sert précisément d'hôte (de milieu comme d'intermédiaire) aux gènes d'autres animaux. Mais différences aussi, en matière de modalités existentielles puisque changent aussi, dès lors, les conditions de vie de l'animal. Nutrition et reproduction se font sous étroite surveillance. Leur diète est semblable à celle d'athlètes de haut niveau, leur quotidien est d'une routine implacable tandis que l'accouplement est automatisé selon des procédures strictes, à la fois biologiques et hygiéniques. Et il n'est pas rare, si tant est que le protocole soit doux, qu'une souris vive plus longtemps dans un laboratoire que dans une plinthe d'appartement. Organismes différents donc, mais conditions de vie différentes et... représentations différentes. Ainsi, la vie partagée, à gène ouvert pourrait-on dire, n'est pas sans animer de nouvelles problématiques à la fois biologiques, mais affectives et culturelles.

Dans une perspective à la fois anthropologique et médiatique, il me paraissait essentiel de souligner la puissance du *pouvoir souricier*. Les souris transgéniques ne

²⁷⁸ Fiona Murray, « The Oncomouse That Roared: Hybrid Exchange Strategies as a Source of Distinction at the Boundary of Overlapping Institutions », *The American Journal of Sociology*, vol. 116 / 2, 2010, p. 341-388.

sont donc pas seulement des véhicules passifs réductibles à un dispositif de transmission ou encore, à des signaux. Elles sont elles aussi milieux, intermédiaires, dispositifs de production, messages. Ce double aspect, cette élévation au carré qui est le propre de la médiation, les théories modernes en sciences de l'information et de la communication l'ont bien souligné²⁷⁹. Ainsi, nous avons vu, dans notre variation sur le thème de l'animal medium, qu'un medium était tout sauf neutre : en tant qu'intermédiaire, il voit son pouvoir étendu et sa possibilité d'action augmentée proportionnellement (peut-être même exponentiellement si l'on repense aux seuils et aux changements qualitatifs) à l'importance du message qu'il transporte. Message qu'il transmet autant qu'il produit. L'animal n'est pas seulement un objet de la science, conséquence d'expériences et de manipulations, ni simplement sujet de discussions légales, d'intérêts économiques ou de fantasmes, mais bien tout cela à la fois. Pour prolonger la perspective chamanique abordée à propos de Rachel, de Gloria Grow et de la vie à la fondation Fauna, je propose de considérer OncoMouse® en particulier, mais aussi la plupart des animaux de laboratoire en général, non plus simplement comme l'objet d'une médiation ou le sujet d'un sacrifice (peut-être même chamanique), mais bien comme le chamane lui-même. Médium réputé communiquer non plus avec les morts, mais grâce à la mort, avec la vie, le chamane est ici celui qui joue avec (et se joue de ?) cette consistance moléculaire et universelle dont nous serions tous, à notre façon, (les) porteurs²⁸⁰.

Outil donc, mais aussi discours, le leurre n'en reste pas moins toujours *expérience*. Et l'on mesure alors l'affectivité de ces relations petit à petit installées entre l'homme et ses bêtes, rapports qui oscillent entre une conception purement utilitariste de l'animal cobaye, objectivé, et une conception relativement affective de l'animal tout court. En effet, que se passe-t-il dans la tête des scientifiques,

²⁷⁹ Thierry Bardini, *op. cit.*

²⁸⁰ À propos d'instase et d'exstase, de transe et de communication, voir Bertrand Hell, *Possession et chamanisme: les maîtres du désordre*, Paris, Flammarion, 1999. Ainsi que Graham Harvey, *Shamanism: a reader*, Routledge, 2003.

lorsque ces derniers non seulement travaillent *sur* les souris transgéniques, mais *avec* ces souris? Suffisamment proie pour permettre la communication, l'hybridation doit pourtant reconnaître un seuil. Seuils qu'il faut pouvoir franchir, mais desquels il est tout aussi important de savoir revenir. Cette ambivalence que l'on retrouve très souvent dans le jeu du chasseur ou du chamane, je l'ai identifiée chez certains chercheurs et laborantins dans le rapport quelque peu schizophrénique que certains développent au contact précisément de l'animal, un animal auquel on aura eu le temps de s'attacher, mais qu'il faudra pourtant, bientôt, sacrifier²⁸¹. Ainsi, ces animaux deviennent non seulement le résultat d'expérimentations scientifiques, mais bien aussi un *mode de vie expérimental*. En tant qu'organisme génétiquement modifié dont la physiologie comme les activités diffèrent significativement de celles de ces ancêtres, OncoMouse® n'est plus la Souris que nous connaissons, mais bien un mutant, littéralement, qui plus est humanimal. C'est-à-dire une forme de vie qui défie, par le simple fait de son existence, nombre de nos catégories ontologiques (nature/culture, humain/animaux, bien/mal). Sa réalité même est donc problématique puisqu'elle renvoie inéluctablement à l'importante plasticité du vivant, aux différents modes et régimes d'individuations discutés plus haut et cette puissance routinière des plus élémentaire, qu'une cohabitation millénaire entre humains et animaux ne semble jamais manquée d'animer. Car enfin, si le rongeur n'apporte plus la peste, ce sont bien les stigmates d'une autre contagion qu'il transporte désormais. Importante est ici l'idée d'une dette infinie²⁸², contractée à l'endroit de certaines familles animales et sans le contact desquelles nous ne serions pas ce que nous sommes, ni même ce que nous devenons, encore et toujours *avec* et au contact de l'autre, des autres

²⁸¹ Lors des séances de dissections qu'elle supervise à l'Université de Montréal, Mlle Cloutier rappelle constamment à ses étudiants que les souris ne sont ni des jouets, ni des animaux domestiques et qu'il est très important de garder une frontière identitaire stable à l'endroit de ces rongeurs qu'il s'agit somme toute de questionner. Sur une même note, il est éclairant de noter le fait que le domicile de certains chercheurs est aussi le domicile de centaines de souris. Contournant parfois les obligations d'euthanasie post-protocole, il n'est pas rare de voir une souris de laboratoire devenir... une véritable souris domestique.

²⁸² Dominique Lestel, *L'animal est l'avenir de l'homme : munitions pour ceux qui veulent (toujours) défendre les animaux*, Paris, Fayard, 2010.

(trans-individuation dirait peut-être Simondon). Dette donc, qui a une valeur, mais dont il reste par trop difficile de véritablement pouvoir fixer le prix. Qu'il soit décidé de l'ignorer ou bien de l'honorer, tribut est aujourd'hui dû à ces compagnons, à ceux avec qui se « partage le pain ».

[E] Leurrer la nature

Entendu au sens technique d'artefact, d'outil et de prothèse, mais aussi au sens technologique d'un ensemble de discours et de pratiques sur le maniement desdits artefacts, le leurre participe activement de la manipulation humanimale. En me demandant si les animaux de laboratoire en général et les souris transgéniques en particulier ne sont pas devenus les leurres (standardisés) d'une ruse (modernisée) opérant au cœur de nos dispositifs techniques et scientifiques actuels, je continue donc de problématiser la vie humanimale. Alors que, traditionnellement, le leurre prenait la forme d'artefacts servant d'appâts, toujours extérieurs à l'animal et à l'humain, il semble aujourd'hui pouvoir se déployer depuis l'intérieur même des organismes visés. À partir d'une lecture contemporaine et actualisée du leurre, je veux donc ici reconsidérer clonage et transgénèse comme autant de prétextes à la ruse moderne.

En effet, l'animal de laboratoire, véritable cheval de Troie scientifique, ne cesse d'ouvrir un accès animal privilégié, non seulement aux mondes animaux questionnés²⁸³, mais bien à cette nature commune qui fait du code génétique une réalité moléculaire propre au vivant²⁸⁴. En examinant le cas d'organismes transgéniques, je veux montrer comment et pourquoi certains de nos cobayes biotechnologiques sont en passe de devenir eux-mêmes leurs propres leurres.

²⁸³ Jakob von Uexküll, Charles Martin-Fréville et Dominique Lestel, *Milieu animal et milieu humain*, Paris, Éd. Payot et Rivages, 2010.

²⁸⁴ Sarah Franklin, *Dolly mixtures : the remaking of genealogy*, Durham, Duke University Press, 2007.

Mètissage.

Si l'on s'accorde sur l'idée qu'un leurre (ou qu'un système de leurres) peut être considéré non seulement comme un motif culturel récurrent, mais comme un marqueur relationnel déterminant, alors que se passe-t-il du côté de notre modernité ? Quels en seraient les leurres ? Quel bestiaire formeraient-ils alors ? Quelle forme d'intelligence pourrait ainsi s'y déployer ? La Grèce antique et sa *Mètis* nous enseignent ici encore que l'interaction entre humains et animaux implique nécessairement une forme d'intelligence partagée²⁸⁵, et que, la manière dont l'humain traite ses animaux, l'actualité donc culturellement inscrite de ses traitements, constituent un indice précieux, non seulement des rapports d'altérité qui président aux sociétés, mais des assises épistémologiques sur lesquelles reposent alors sciences et métaphysiques. Car, si les modes de cette interaction changent, ils n'en restent pas moins, toujours, à la fois marquants et marqueurs. On retrouve ici la complémentarité de fait entre singularité et multiplicité, actualisation et tendance.

Plus spécifiquement, je me demande quelle(s) intelligence(s) et quel(s) instinct(s) se développe(nt) ainsi au contact des animaux de laboratoire ? Quelle *mètis* pour ces organismes vivants qui font et défont non seulement une bonne partie de la biologie contemporaine, mais aussi notre pharmacopée, certaines de nos connaissances scientifiques les plus abouties et, pour une large part, nos idéologies politiques (notamment celles qui assoient nos présupposés de type bioéthiques ou environnementales) ? Ainsi engagée dans le devenir, confrontée qu'elle se trouve à des situations ambiguës et inédites, dont l'issue est toujours suspendue, l'intelligence rusée n'assure pas seulement sa prise sur les êtres et les choses que parce qu'elle est capable de prévoir, par delà le présent immédiat, une tranche plus ou moins épaisse du futur²⁸⁶, mais bien aussi parce qu'elle développe à chacune de

²⁸⁵ Marcel Detienne et Jean Pierre Vernant, *op. cit.*

²⁸⁶ Charles River Lab, *op. cit.*

ces occasions la pratique d'une autre dimension, non séparée des constituants en présence, etc. Autrement dit, ce(ux) qui *fait* la *Mètis* n'est pas simplement cognitif et ne saurait se limiter à une forme d'intelligence devenue habile en prédiction. Ce(ux) qu'elle fait aussi, c'est aiguïser cette autre dimension dont j'ai beaucoup parlé dans mon étude sur l'individuation (4) et qui n'est peut-être pas seulement intelligence, au sens humain dans son paroxysme neuronal, mais peut-être animale, retorse, inventive et sympathique (pour le dire dans le vocabulaire de Bergson). Il s'agit donc pour moi de penser le leurre comme une manifestation récurrente des relations humains/animaux, soit comme un champ de questionnement stable et un marqueur des actualisations (anthropogéniques ?) opérant au cœur même de la diversité des sociétés humaines.

Ce qui m'intéresse donc ici, c'est une *mètis* qui n'est plus tout à fait grecque, ni seulement mythologique, mais qui toujours (re)porte notre attention sur ces formes d'animation développées par *Homo sapiens* au contact d'une intelligibilité autre, animale et non humaine en l'occurrence. Car, si leurrer la nature passe encore par un mélange de nécessité et de curiosité, si cela renvoie continuellement à l'élaboration et au maniement de techniques, comme à une certaine matérialité *du* leurre, cela renvoie aussi à une puissance *de* leurre, qui résonne alors dans le caractère étrange de certaines manipulations en laboratoire. En se mettant à la place de l'animal visé (par exemple en piratant son génome), ce sont non seulement des chasses et des traques qui s'engagent, mais bien aussi des perspectives qui ploient et revisitent alors un monde désormais partagé.

Traditionnellement donc, le leurre épousait les formes d'un artefact/appât résolument extérieur à la proie et au prédateur et qui faisait alors office de *medium* au sens le plus prosaïque du terme. Tandis que le leurre contemporain, lui, dans sa version génétique et troyenne, se déploie effectivement depuis l'intérieur même des organismes visés. Ce faisant, il transforme l'ancienne proie en artefact, en un appât d'un genre nouveau, aux prises encore une fois avec cette vieille manie

humaine qu'est le bricolage du vivant. Ici, l'animal modélisé est transformé en une utilité biomédicale. Mais pas seulement. Car, ses processus métaboliques et physiologiques (partie de son animalité ?) sont employés, détournés pourrait-on dire²⁸⁷, au profit d'une quête de connaissance scientifique, à la fois culturellement inscrite dans notre modernité, mais aussi socialement pétrie d'une idéologie « sacrificielle ».

Autrement dit, pour percer le secret des Dieux, pour investir non plus la ville, mais la vie assiégée, Ulysse a délaissé le glaive pour l'éprouvette, mais la ruse est toujours son conseil²⁸⁸. Ainsi le cheval n'est pas seulement un moyen, un véhicule, il est aussi indétermination, parfois même, lorsqu'il est irrité, chauffeur d'une conduite explosive²⁸⁹. Une transformation s'opère donc ici, au cœur même des rapports humains/animaux. Cette ruse, qui toujours enseigne et désespère, ne change pas réellement de nature. Les souris (et a fortiori la plupart des animaux de cette industrie mondialisée) nous servent toujours à apprendre ; à apprendre quelque chose du vivant (par exemple, l'universalité de ses composés biochimiques), à apprendre quelque chose de nous-mêmes (par exemple, la singularité de leurs agencements et leurs productions respectives).

²⁸⁷ George M Church, « From systems biology to synthetic biology », *Molecular Systems Biology*, vol. 1 / 1, mars 2005.

²⁸⁸ A propos de la Guerre de Troie, de mythologie, d'archéologie et de représentation, cf. Danielle Van Mal-Maeder, Florence Bertholet et Collectif, *Le cheval de Troie : Variations autour d'une guerre*, Gollion, Infolio, 2007, 190 p..

²⁸⁹ Ici, l'écho mythologique est puissamment évocateur. Offrande déguisée, le cheval siège dans la ville un soir de célébrations. Lorsque le peuple et ses dignitaires sont bien repus, qu'ils dorment du sommeil du juste, alors se déchaîne le piège, se retourne contre eux l'animal. Il est intéressant de noter que seul Laocoon (« celui qui comprend le peuple ») aura la bonne idée de lancer un javelot sur les flancs de la chimère pour en tester la réalité. Pour autant, personne ne prête attention aux sons creux qui résonnent. Achéen, Ulysse figure le guerrier et la conquête. Troyen, Laocoon figure le prêtre et la prudence. Le cheval, lui, sert de milieu et d'intermédiaire. Il est le moyen de la bataille. Il est bien sûr celui qui transmet, mais aussi celui qui permet. Tapie à l'intérieur du génome, la manipulation du code génétique pourrait, elle aussi, avoir raison des murs et des identités.

Mais cet apprentissage n'est jamais immédiat. Il est toujours *médié*. Il est la conséquence, le produit et le processus d'une médiation, c'est-à-dire qu'il est opéré selon les *possibles* d'un intermédiaire, intermédiaire devenu alors, en même temps qu'un moyen, un véritable milieu.

Technologiquement orienté, industriel et moléculaire, cet étrange tissu de cultures abrite lui aussi un *bios* sous tutelle²⁹⁰. Ici, chaîne humaine et trame animale dessinent une nouvelle fois, sous l'effet d'une navette *métisée*, la texture d'un monde partagé. C'est en ce sens, me semble-t-il, que l'animal de laboratoire ouvre un accès privilégié non seulement à des *umwelts* animaux particuliers, mais à la nature commune de certaines réalités moléculaires. Pour autant, suffisamment *nous* pour passer les tests de reproductibilité et de représentation, il n'en reste cependant pas moins différent. Cette « mêmété » de *l'autre* s'applique aux gènes, mais non aux droits. On sait la raison d'être de cette organisation et de cette économie : il s'agit du bien de la science et des hommes qui en vivent. Cela explique (sans par ailleurs le justifier complètement) le sacrifice de ces animaux sur la paillassé d'une raison supérieure, maîtresse pourrait-on dire. Il semble donc qu'un déplacement ontologique radical s'opère dans le fait que le leurre ne serve plus à attraper la souris (pensons, par exemple, au piège), mais que la souris serve de leurre pour capturer un animal, peut-être plus étrange encore et qui se dit simplement le *vivant*. Ainsi, en perçant plus avant le secret du code et de ses maladies, l'animal cobaye pourrait bien livrer quelques-uns des mystères de la grande vie. Pensé comme un leurre, il nous permet alors de reconsidérer clonage et transgénèse comme autant de moyens à la ruse moderne.

²⁹⁰ À propos de tissus et de cultures, voir Louis van den Hengel, « Zoography: Per/forming Posthuman Lives », *Biography*, vol. 35 / 1, 2012, p. 1-20.

Variations sur le thème de... la reproductibilité (bio)technologique

Après m'être intéressé aux versions contemporaines d'un animal de laboratoire désormais légendaire, après avoir formalisé ce que je pensais être une zone de contact fondamentale (un rapport donc) entre *métis* et animaux modèles, entre leurre et animalité donc, après avoir finalement établi les filiations (humanimales) ainsi que les générations (biotechnologiques) qui peuvent y sont associées, je voudrais désormais ouvrir une autre série de questionnements, encore une fois directement liés à l'exemple de ces organismes génétiquement modifiés, mais cette fois-ci en élargissant la réflexion à des processus plus vastes d'information et de communication et en posant, dans des termes peut-être plus contemporains, cette question chère à Walter Benjamin²⁹¹ qui est celle de la reproductibilité technique. J'essaie donc ici de penser cette autre reproductibilité technique, qui n'est plus seulement celle d'une œuvre d'art²⁹², mais bien celle, orientée et transformée, de certaines formes de vie, organiques et/ou machiniques.

Une reproductibilité qui n'est donc plus seulement technique, mais bien biotechnique. Il ne s'agit plus ici, à proprement parler, d'œuvres d'art ou bien encore d'objets manufacturés, mais plutôt d'organismes vivants dont l'identité serait alors bricolée. Identité non seulement objet de standardisation, mais sujette à un contrôle attentif porté à chacune de ses modifications pouvant éventuellement

²⁹¹ Voir Walter Benjamin, Maurice de Gandillac et Rainer Rochlitz, *L'oeuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, Paris, Allia, 2011.

²⁹² Quoique... Il faudrait alors ici parler plus longuement du *bioart* et de cette icône désormais planétaire qu'est devenue il y a peu cette autre souris, mutante et pas sourde du tout. Je pense ici à la chimère tout droite sortie des laboratoires Bostoniens et qui s'est vu greffer une oreille sur le flanc. Ainsi, le vivant manipulé ne l'est pas toujours pour des raisons purement utilitaristes, alimentaires ou scientifiques. Il l'est aussi pour des raisons esthétiques qui, en ce sens, boucle notre boucle médiatique et l'intensifie par la même occasion en nous rappelant que les *biomedias* donne aussi dans l'art et la sensation, malheureusement peut-être aussi dans le divertissement et le sensationnalisme. Mais pas seulement. Quoiqu'il en soit, il s'agit là d'un autre pan de notre *beastness*, à explorer peut-être dans un prochain travail.

venir briser l'équilibre fragile d'une reproduction sous étroite surveillance. Je rappelle ici qu'il existe, dans le cas des souris oncogéniques, un service après-vente chargé d'inspecter régulièrement les colonies pour s'assurer de la stabilité du modèle.

Ainsi, l'animal devenu standard voit petit à petit sa singularité amputée. D'autant plus handicapée qu'elle se voit obliger de participer à un dispositif orthopédique chargé de maintenir l'absence formelle de surprise. C'est ainsi à l'occasion de ce « plus de contrôle possible sur l'animal », à l'occasion de sa manipulation génétique, comme de sa stérilisation écologique, que l'on découvre certains des seuils aujourd'hui franchis par nos anicultures synthétiques. Or, ces changements de nature qualitative ne sont pas sans charrier leur part d'indétermination, dont certaines des modalités possibles d'expression (leur animalité donc) pourraient bien se révéler explosives. Non pas que les mutants se rebellent et répandent un Déluge dont on devrait alors remercier le repentir, mais bien plutôt qu'ils participent désormais à un mouvement plus large, nouveau sous certains aspects, qui font de ces *synthèses* autant de disparations originales. Parce que le flux de la vie ne peut être coupé, mais qu'il est en permanence occupé par une multitude de corpuscules en étroite métastabilité, ce qui tue des souris, permet aussi de soigner, d'alimenter un réseau dont les modes de fonctionnement disent beaucoup de notre contemporanéité, de ses *épistémès* comme de ces angoisses.

Ainsi donc, la biôgraphie de OncoMouse pose aujourd'hui, en des termes plus organiques, les questions que posait Benjamin il y a quelques dizaines d'années, à savoir qu'est-ce qui reste, dans des processus de reproduction mécanique, de la singularité, qu'est-ce qui reste de l'œuvre d'art (ou se crée) dans des modes standardisés de copies, qu'est-ce qui reste de l'animal dès lors qu'ingénié ? Dès lors donc, comment penser cette artificialité, qui n'est finalement pas celle de l'organisme lui-même, mais des modes de reproduction comme d'existence dont il est désormais issu ? Dans une perspective Simondonienne appliquée à l'état des

arts médiatiques, je dirais donc que l'animal à l'heure de sa reproductibilité biotechnologique incarne cette nouvelle étape, qui est en même temps un nouveau mode d'existence pour nos anicultures, de l'animalité partagée.

Ainsi, plutôt que de considérer ces animaux leurrés comme ambassadeurs d'un cabinet de curiosités moderne et de devoir décider qui, dans cette histoire, est leurre, leurré ou leurrant, j'ai ici proposé de penser cette transformation de manière coévolutive, depuis une perspective résolument transpécifique. Une perspective qui me paraît à même d'appréhender la consistance (c'est-à-dire la texture et la structure) de ces processus informationnels, au cœur desquels nos existences ne cessent d'être jouées et rejouées. En ouvrant ainsi une série²⁹³ de questionnements liés à la transpécificité du leurre, je continue de me demander quel genre de promesses, de conquêtes, de connaissances, d'abondances ou encore, de pouvoir (puisque telle est bien la visée du leurre) notre étrange trafic d'animalités tient-il ? Ou ne tient-il pas... La Grèce antique, dit-on²⁹⁴, envoyait les siens fréquenter les animaux afin de développer une forme de sagesse difficile, voire impossible, à obtenir aux côtés et au contact des seuls humains. Mais que se passe-t-il lorsque l'animal en question est l'objet d'une reproduction à ce point standardisée et attentive que les surprises (le degré de liberté de l'organisme) sont féroce­ment combattues ? Que se passe-t-il lorsque l'animal devient effectivement machine ? Non plus la machine de Descartes, mais celle des généticiens ? Que reste-t-il alors de cette aura (pour parler comme Benjamin) animale ?

Et bien... beaucoup.

L'histoire de la *mêtis* et celle des leurre­ nous apprennent le caractère retors de l'animal, sa capacité à surprendre, à tromper, lui aussi, à tuer même parfois. Ce rapport purement utilitaire et un peu trop simpliste, dans lequel on enferme très

²⁹³ Leurres en série pourrait être le titre de ce chapitre...

²⁹⁴ Marcel Detienne et Jean Pierre Vernant, *op. cit.*

souvent l'animal n'a jamais su entièrement contenir les logiques pour le moins affectives dont chaque organisme vivant témoigne, dans sa capacité à produire des rapports, avec les siens ou avec les autres²⁹⁵. Les modalités d'interactions de ces relations (nonobstant leur finalité) ont pourtant un pouvoir considérable de trans/in-formation²⁹⁶. Et si les surprises ou le degré de liberté de l'organisme ne sont plus nécessairement visibles à l'œil nu (depuis l'extérieur), elles sont manifestes du côté des entrailles (depuis l'intérieur). Non, nous l'avons déjà vu, désormais humain et animaux ne partagent plus seulement un dehors, un environnement et une écologie, mais bien aussi, et peut-être surtout, un dedans, une intériorité et une ontologie.

Le sang de bœuf,
mis dans le tigre,
lui donnerait des
cauchemars.

H. Michaux

Le ver de terre au bout de l'hameçon sert à attraper le poisson. L'oncogène au fond de la souris sert quant à lui à attraper le poison. Voilà qui est déjà un changement, une modification importante de nos rapports non seulement aux animaux, mais à nous-mêmes – nous, humains, devenus le temps d'un gène, souris, poison et poisson. Cela étant, chaque pêcheur sait qu'aller à la pêche n'est pas seulement affaire de prise. Que cette prise soit vitale ou accessoire, cela n'empêche pas la partie de pêche d'être plus qu'une partie de pêche... C'est l'histoire éternelle d'une embarcation commune, de l'Arche et son Déluge. Voilà pourquoi, quand Henri Michaux parle de cauchemars, on peut se demander s'il s'agit des cauchemars du tigre ou des cauchemars du bœuf, des cauchemars de la souris ou des cauchemars de l'homme. Mais ce dont on peut être sûr, c'est que le sang, lui, continue son chemin. Car, ce qui fait aujourd'hui le succès de ces souris, n'a plus que peu à voir avec leur forme, mais bien avec les mouvements qui traversent précisément leur

²⁹⁵ Hal Herzog, *Some we love, some we hate, some we eat : why it's so hard to think straight about animals*, 1st ed., New York NY, Harper, 2010.

²⁹⁶ Gilbert Simondon, *op. cit.*

formes, avec leur sang comme on dit du sang qu'il coule et fait certaines de nos appartenances. C'est alors que la forme peut ici être pensée comme la résolution d'un problème posé par une disparation, en l'occurrence nouvelle et technomédicalement orientée. C'est aussi résorber l'individu (telle ou telle souris) dans un mouvement plus large d'individuation (OncoMouse).

Voilà pourquoi, il me semble nécessaire, pour faire sens de ces autres espaces postnaturalisés que sont les jungles de garage aseptisées, de déployer l'arsenal théorique offert notamment par Simondon et qui nous permet alors d'envisager l'aniculture, comme notre beastness sous l'angle de leurs mouvements plutôt que sous celui de la forme. Car, ces formes transgéniques ne sont précisément plus des formes au sens où elles seraient caractérisables depuis leur simple nature ou bien encore depuis un mélange, même douteux, de nature et de culture. Non, je crois que les organismes transgéniques nous rappellent deux choses : d'abord la compatibilité et l'indivisibilité de ce qui fait le vivant et donc l'affectivité, les régimes comme les puissances déployées alors par tel ou tel agencement, tel ou tel mode d'existence. Ensuite, cela nous rappelle la part non seulement d'indétermination qui gît au cœur même de ces processus, mais de créativité véritable dont ces processus peuvent faire preuve, précisément dans la nouveauté que supposent toujours de tels agencements. C'est donc bien cette créativité, cette part qualitative d'indétermination que je m'efforce d'appivoiser dans mon travail, notamment en la pensant sous l'étiquette d'animalité, mais que je tâche surtout de pratiquer lorsqu'un irritant se présente et que se pressent aux portes, quantités de réponses automatisées, qu'il faudra peut-être alors cantonner et faire patienter, le temps finalement de laisser à l'irritation la latitude de ses puissances, mais surtout, de me mettre en selle pour la cavalcade à venir.

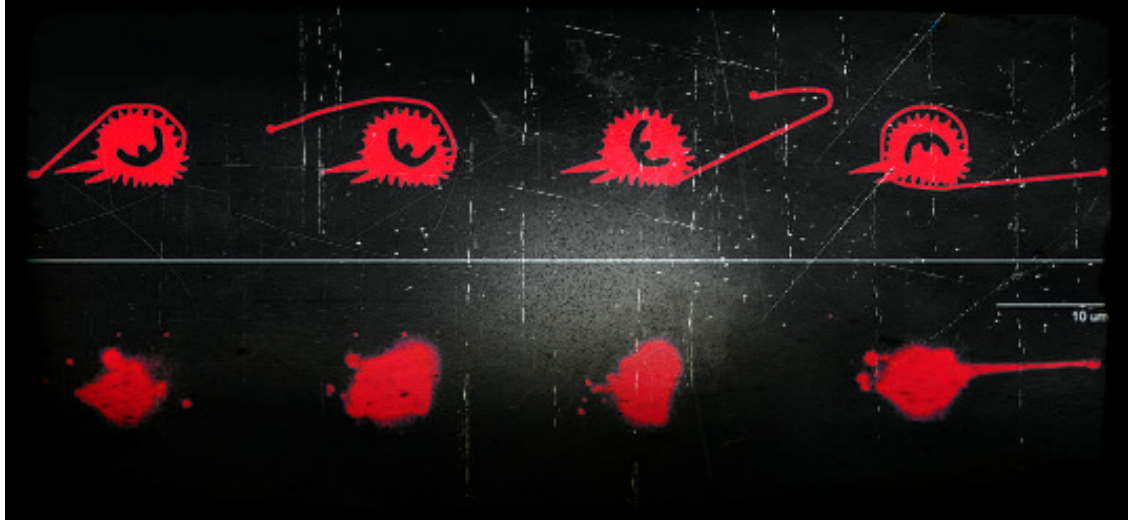
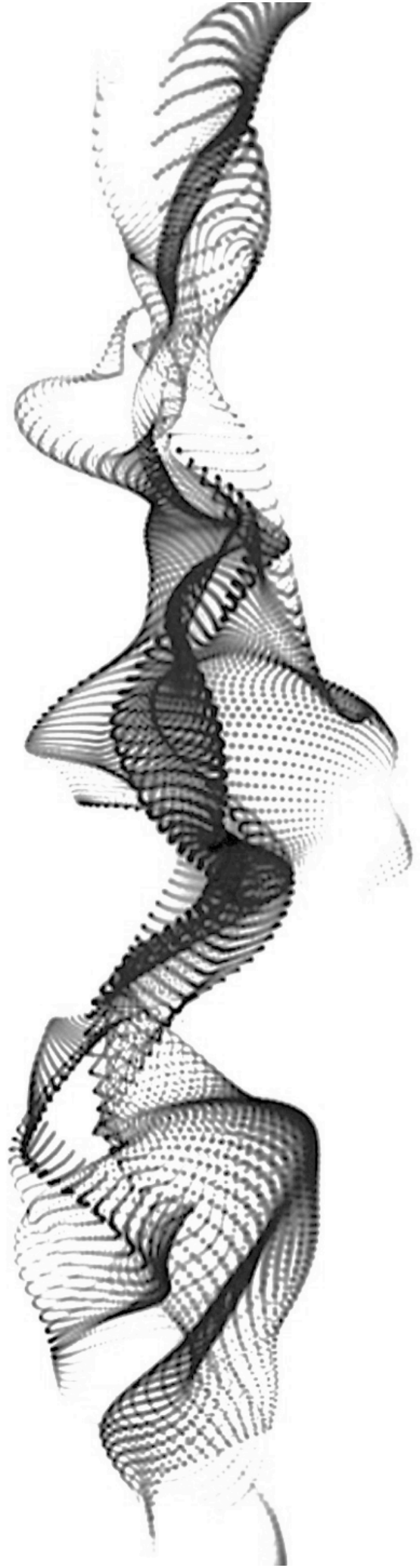


Figure 21 : Artistes de l'immunité²⁹⁷

²⁹⁷ À propos de sang et de pieuvre (qui est, avec le renard, un des deux animaux totems de la ruse mêtissée), lire le compte rendu de cette découverte scientifique récente concernant les soldats de l'immunité. Ce globule blanc d'un genre un peu particulier est seul capable de résister aux forces de cisaillement énormes de la pression sanguine. Pour remonter les vaisseaux de toutes tailles, il « lance » un de ces bras servant de ventouse. Telle la pieuvre, il manœuvre sa petite taille dans un flux continu et sauvage. Une représentation graphique de la chose est disponible à l'adresse suivante : http://www.liai.org/files/Klaus_Ley_7-1-2012.mov. Pour une description plus fine, voir Alexander Zarbock, Klaus Ley, Rodger P McEver[et al.], « Leukocyte ligands for endothelial selectins: specialized glycoconjugates that mediate rolling and signaling under flow », *Blood*, vol. 118 / 26, décembre 2011, p. 6743-6751.



Étude 5 : Animalité

Ce noyau instinctif du directement senti est la définition même de l'animalité : animal est celui qui tend instinctivement – à devenir ensemble – ; animal est celui qui ressent – sa tendance.

Brian Massumi, *Ceci n'est pas une morsure.*

Dans la précédente étude, je me suis efforcé de répondre à l'invitation simondonienne en pensant notamment l'animal individué depuis son individuation animale, plutôt que le contraire. Il me semble que nous avons ainsi progressé dans une appréciation plus juste de ces situations transpécifiques telles que les couvent, aujourd'hui, les jungles de garage. Dans cette cinquième et dernière étude, je veux désormais boucler la boucle et viser ainsi un nouveau seuil de compréhension en faisant deux choses importantes. La première consiste à poursuivre ce mouvement, amorcé par Simondon et explicité plus haut, d'*émancipation* vis-à-vis de la question animale, telle en tout cas que cette question a pu historiquement être posée. Ensuite, je voudrais proposer une nouvelle *articulation* possible des rapports humanimaux et ce, sur la base précisément de cette émancipation poursuivie, c'est-à-dire en associant la part d'indétermination logée au cœur de toute entreprise de communication avec cette animalité que j'ai commencé à définir (comme étant précisément une des *modalités d'expression possibles chevauchant affectivement ladite part d'indétermination*).

Je propose donc de repenser la question animale depuis celle de l'animalité, c'est-à-dire en rapport à un régime possible de communication (qui serait alors tendanciel et dynamique, non seulement soufflé, mais soufflant). Corps existant, enceint de devenirs, l'animal est ainsi chargé d'animalités. Animalités au demeurant capables d'être à son tour déchargées dans tout ou partie d'autres corps. *Medium*, l'animal abrite ainsi, mais cultive aussi, affectivement toujours, un certain potentiel d'explosivité, immanquablement (r)attaché à la communication de tout mouvement.

Mouvements qui, dans leurs in-formations comme dans leurs communications, peuvent alors poursuivre, parfois même dépasser, le simple cadre des corps animaux. Manière de cavalcade disparate, de tels mouvements savent alors *animer* d'autres corps et ce, que ces corps soient machiniques, végétaux ou conceptuels. Ainsi, une machine, une plante ou un concept ne sont en rien des animaux, mais peuvent tout à fait être traversés (et ainsi devenir porteurs) d'animalité, qui n'est dès lors plus une simple série de caractéristiques associées aux corps animaux, mais plutôt une qualité densifiée de mouvement, opérant directement sur cette part d'indétermination que nous avons dit rattachée à toute entreprise de communication. L'animal (dont nous sommes encore) peut alors charger une machine, une plante ou bien encore un concept, d'une partie de son animalité, elle-même potentiellement transmissible à d'autres animaux, dans un mouvement plus large d'individuation (physique, vitale, psychique et collective) que l'on concevra désormais de manière croisée.

Ici, l'animal est impulsion, l'animalité élan et la communication, mouvement.

[I]dentités

Filiation : kin-esthétique

Règne : *élémentaire*

Embranchement : *proprioceptif*

Sous-embranchement : *instinctif*

Classe : *énergétique*

Ordre : *neguentropique*

Famille : *royale*

Genre : *indépendant*

Espèce : *irritable*

Génération : explosive

Nom : *animalité*

Date de naissance : *individuationnelle*

Habitat : *trans-communicable*

Diète : *indétermination*

Association : sympathique
Avatar : *Just feel it*
Jalon : *animativité*
Reterritorialisation : *pensée animale en devenir*
Autres : *cavalière, débridée, sellée, tremblante et secondaire*

[D] Fission

À propos d'*émancipation*, d'abord.

Dans l'étude 4, j'ai insisté sur le renversement opéré par la perspective simondonienne, important et historiquement marqué, d'un antique traitement métaphysique associé aux rapports humain/animaux. J'ai ainsi indiqué en quoi consistait ce renversement et selon quelles modalités, par ailleurs propres à chaque époque, il était dès lors possible de repenser un tel rapport, pour l'occasion ici rebaptisé « rapport humanimal ». Je voudrais désormais, dans une tentative d'affranchissement supplémentaire, approfondir cette pensée créative associée aux rapports humanimaux. Pensée particulière donc, qui ne serait pas seulement celle *de* l'animal ou bien encore, celle *de* l'animalité, mais bien une pensée qui serait elle-même *animalisée*, grâce notamment à l'animation d'un mouvement trans-formel (c'est-à-dire, capable d'habiter, d'intensifier ou encore, de propulser une forme depuis une autre forme). Je veux ainsi essayer de repenser l'animalité depuis la perspective de ses tendances et non plus seulement depuis celle de ses caractéristiques associées. Ce ne sont donc pas simplement les formes de vies animales que j'essaye ici de conceptualiser autrement, depuis précisément, les tendances et les mouvements qui les traversent. Ce sont bien plutôt les formes conceptuelles elles-mêmes. Modalité possible d'expression, l'animalité est pour moi de l'ordre d'une activation transductive, aux régimes et aux intensités particuliers. C'est pourquoi il me faut commencer par bien distinguer l'animalité telle que je la conçois ici, de ses possibles filiations formelles, telles par exemple que ce concept aurait pu être développé par ailleurs.

Car, je voudrais pouvoir penser l'animalité sans devoir, obligatoirement, penser l'humanité. Une humanité qu'il ne me paraît pas nécessaire de considérer ici comme l'éternel terme opposé, ni d'ailleurs opposable, à l'animalité. Si donc, humanité il y a, il s'agira pour moi d'un seuil différent, comme d'ailleurs d'un changement qualitatif différentiel, ici associés à d'autres modalités d'expression possibles associées à cette part d'indétermination dont parle Simondon. Une humanité qui renverrait alors à une modulation créatrice rendue possible par l'animalité et non plus seulement à cette spéciation adaptative laissant souvent derrière elle l'animalité. Ainsi, cette modalité d'expression possible chevauchant affectivement l'indétermination logée au cœur de toute entreprise de communication, et que je raccourcis ici sous le terme « d'animalité », ne se dissocie pas d'une autre modalité d'expression possible, qui opérerait différemment, qui non pas chevaucherait, mais peut-être *problématiserait* cette même indétermination. La distinction entre ces deux tendances ne doit donc pas nous obliger à les séparer. Au contraire, ici encore, la cohabitation produit de nouveaux régimes et d'autres modes d'existence possibles. Ce qui dès lors ne sépare plus, mais rassemble, et ce, de manière disparate, en créant de nouveaux champs affectifs possibles et en activant de nouveaux foyers d'individuations.

Tout ceci permettrait alors, me semble-t-il, d'éviter deux écueils majeurs. À savoir : 1) *toujours penser l'animalité en miroir de l'humanité* (et ainsi, devoir obligatoirement faire des caractéristiques liées à l'animal, l'antithèse des caractéristiques liées à l'humain). Il s'agit donc ici d'émanciper une première fois le concept d'animalité de son carcan formel, en proposant notamment de penser cette même animalité sur un mode non seulement qualitatif, mais non exclusivement organique et développer ainsi l'idée qu'une forme animale n'est pas nécessaire pour qu'une forme d'animalité surgisse. 2) *considérer que l'animalité se définit en fonction de caractéristiques* (et ainsi, avoir à collecter, pour les mieux comparer, tels ou tels traits). Il s'agit donc ici d'émanciper une seconde fois le concept d'animalité en rendant non seulement possible, mais nécessaire la distinction entre les caractéristiques associées à un animal ou à l'animal, des tendances exprimées par un animal, mais aussi peut-être par

un concept, une écriture, une machine, un sentiment, une multiplicité ou encore une heccéité. C'est-à-dire, ne plus nécessairement avoir à penser l'animalité depuis les seuls corps animaux, mais pouvoir commencer à le faire autrement, depuis précisément ce mouvement qui la qualifie (et qui, évidemment, peut avoir une certaine forme, mais qui, toujours, s'avère d'abord mouvement et affaire de souffle).

En résumé, l'animalité telle que je propose ici de la concevoir n'est donc plus seulement ce négatif de l'humanité qui, pourtant, continue d'être imprimé par de nombreuses traditions. Elle n'est pas non plus alors, nécessairement, affaire de corps, même si elle reste, encore, bel et bien incarnée.

Ensuite, à propos d'une nouvelle *articulation* possible des rapports humanimaux.

Dans l'étude précédente, on se souvient de mes développements à propos des rapports entre individuation et communication, ainsi que des rapports entre communication et indétermination. J'ai ainsi rappelé qu'il ne pouvait y avoir de pensée de l'individuation, sans pensée de l'indétermination et donc, sans une certaine pensée de la communication (qui précisément abrite cette indétermination, elle-même partie prenante de toute individuation). C'est pourquoi je veux maintenant rapprocher ma conception de l'animalité de la conception simondonienne de l'indétermination, en suggérant notamment qu'une telle animalité renvoie à une modalité bien particulière de la communication. En ce sens justement où elle donnerait à l'indétermination un tournant qualitatif particulier (instinctif et explosif, intensif comme extensif).

Si donc, la communication correspond à la prise d'information doublée d'une indétermination (*gnose* pour Simondon), alors l'animalité serait ici cet excédent créatif jumelable à la prise d'information. Explosif, nous redit alors Bergson, dans cette définition qui servait d'incipit à mon introduction et que j'ai, depuis, tâché de tenir pour fil rouge pendant tout ce texte :

Ce qui constitue l'animalité, c'est la faculté d'utiliser un mécanisme à déclenchement pour convertir en actions « explosives » une somme aussi grande que possible d'énergie potentielle accumulée.²⁹⁸

Penser l'animalité en termes d'animation (plutôt que par opposition à l'humanité, en termes, par exemple, de conscience ou de langage), ouvre de nouvelles avenues, de nouveaux champs et de nouvelles conditions de possibilités pour la pensée, qui est ainsi une pensée animale, de même qu'une animale pensée. Plutôt donc, que de devoir isoler (pour mieux contrôler ?) ou diviser (pour mieux régner²⁹⁹ ?), je propose de réfléchir à l'animalité comme étant le fait d'un seul et même souffle, aux régimes et aux modalités, aux puissances comme aux intensités, certes diversifiés, mais qui, dans chacune de ces expressions porte cette inclusion mutuelle, qualitativement différenciée et différenciellement qualitative, dont parle Bergson à propos de ces *tendances* qui distinguent pour lui végétaux et animaux.

Ainsi, Bergson écrit, à propos de tendance : « le groupe ne se définira plus par la possession de certains caractères, mais par sa tendance à les accentuer. Si l'on se place à ce point de vue, si l'on tient moins compte des états que des tendances, on trouve que végétaux et animaux peuvent se définir et se distinguer d'une manière précise, et qu'ils correspondent bien à deux développements divergents de la vie ». Dès lors, ce qui nous différencierait véritablement des autres animaux (comme d'ailleurs des végétaux), ce ne sont donc pas des caractères propres dont il faudrait alors vérifier le partage et la (bonne) distribution, au niveau justement de leurs produits ou de leurs adaptations. Pour comprendre les singularités de chacun, il faudra plutôt en passer par la multiplicité et ainsi se placer au niveau des processus qui les concrétisent, c'est-à-dire au niveau des tendances partagées et ce, en pensant non plus en termes

²⁹⁸ Henri Bergson, *op. cit.*, p. 107.

²⁹⁹ Par exemple, en situant toujours le langage, la pensée et d'autres traits que l'on dit propres à l'humanité depuis la seule perspective d'une exception et ce, qu'elle soit accidentelle ou providentielle.

exclusifs d'adaptation, mais aussi en termes inclusifs de créations. Car, ces tendances ne sont pas manifestées de la même manière, ni d'ailleurs avec les mêmes intensités, par les uns et les autres. Tous porteurs des mêmes tendances, nous voilà pourtant confrontés au je(u) des modularités et ainsi ouverts sur autant de latitudes expressives. C'est pourquoi, Bergson rajoute, au sujet de la conscience et de ses intensités (qui dès lors sont à comprendre comme des régimes et des modes d'existence différents) : « il serait absurde de refuser la conscience à l'animal, parce qu'il n'a pas de cerveau, que de le déclarer incapable de se nourrir parce qu'il n'a pas d'estomac »³⁰⁰.

C'est ainsi que, reconsidérée depuis l'animativité d'une pensée animale, l'humanité et ses modes d'existence mouvementés que nous sommes désormais quelques milliards à (dé/re)jouer, se trouve tout entière déplacée, pour être mieux replacée, au cœur d'un continuum historique et évolutionnaire, non seulement adaptatif, mais créatif. Il ne s'agira donc plus, ici, de refuser l'humanité aux animaux, ni même de renier l'animalité de certains humains. Car, si l'animalité peut aussi se penser comme une tendance, partagée à des degrés divers par l'ensemble des être vivants³⁰¹, alors tous les organismes sont en mesure d'actualiser, singulièrement, le potentiel d'une modalité d'expression possible et ce, en chevauchant affectivement l'indétermination logée au cœur de toute entreprise de communication. De même, aux contacts répétés d'humains, certains animaux voient l'humanité les traverser. Ce sont précisément ces mouvements croisés, d'animalité et d'humanité qui pour moi composent, décomposent et recomposent ces humanimalités de l'animal-thèse.

Ainsi donc, notre animalité se manifeste et se réinvente à chaque occasion, c'est-à-dire dès qu'une indétermination entre en jeu. Ce qui ouvre de nombreuses pistes de réflexion, non seulement à la pensée mais de la pensée. Plutôt que d'être associée à

³⁰⁰ Voir Henri Bergson, *op. cit.* » p. 107 et 111.

³⁰¹ À ce sujet, Bergson distingue bien animaux et végétaux, mais sur la base de leur tendance à la végétation ou à l'animation. Si bien que le devenir végétal est toujours latent chez l'animal de la même manière que le devenir animal est lui aussi en latence chez le végétal. *Ibidem*. p. 117 & 118.

une caractéristique proprement humaine, la pensée animale devient ici une des manifestations possibles, et de la pensée, et de l'animalité. Car, du point de vue d'une animalité trans-individualisable et trans-individualisée, ce qui caractérise la pensée, c'est précisément la singularité de ses productions comme celle de ses processus, c'est-à-dire la connectivité qu'elle anime et rend possible, dans son exercice, entre des conduites et des suspensions, à partir d'irritations qui ne sont plus seulement des information-signaux. La pensée est ici réfléchie de manière modularisée, sur la base d'une inflexion kin-esthétique, c'est-à-dire comme une des qualités possibles exprimées par une tendance au demeurant partagée par d'autres (dans le cas des jungles de garage, par d'autres animaux) et qui consiste ici en la *mobilité* d'une véritable *conscience*. Voilà donc qui permet de ne plus nécessairement avoir à isoler l'humain du reste des animaux, et ce, sans pour autant devoir nier ses spécificités.

Autrement dit : réfléchir à l'animation comme ce mouvement primaire dont chaque animal serait empreint, permet de considérer la pensée comme *une* opération sur des irritations et non plus comme la simple faculté, humaine, de disposer, en le suspendant, du cours des choses. Je *suis*, donc je *pense*. Et je *suis* parce que je *suis capable* de poser (les) problèmes à/de mon milieu et non pas seulement d'y répondre machinalement. Je *suis* (l')animation.

Une animation qui se penserait alors de concert avec l'animalité, au sens d'une transduction activable des puissances potentialisées rattachées à l'animalité. Ici, l'animation non pas *mesure*, mais *apprécie* l'animalité du monde et de ses souffles, qualitativement donc, et précisément là où l'animalité expire d'une certaine animation, tandis que l'animation peut éventuellement inspirer l'animalité. L'animalité se réinvente dans l'animation tandis que l'animation peut éventuellement aider l'animalité à se réinventer. Car, si ce qui est animé n'est pas nécessairement animal, ce qui est animal est nécessairement animé. Animé donc, qui dit bien la recharge possible d'un mouvement, comme par ailleurs sa décharge. Modulateur, l'animation est ce qui redistribue les charges (et nous verrons dans notre prochaine

variation que, dans le cas des premières peintures rupestres qui justement mettaient en scène et animaient des animaux, ce mouvement de recharge et de décharge est effectivement critique).

Si donc les animaux donnent à penser l'animation, l'animation peut en retour donner à (re)penser les animaux, dont nous sommes encore et toujours. Il s'agit là d'une très vieille aptitude, au demeurant partagée par beaucoup, et qui consiste à *se mouvoir* le long d'une proprioception. Aptitude aussi vitale que créative, pour de nombreux organismes et qui apparaît ici comme un des tout premiers ressorts de la conscience. Animal est ainsi celui qu'anime *consciemment* le mouvement et dans l'animation duquel deviennent, parfois séparément, parfois conjointement, mais toujours mutuellement impliqués, animaux *et* mouvements. Exposé à sa puissance d'animation, l'animalité se reconnaît. L'animativité du monde est ainsi un transducteur puissant en ce sens où elle offre à l'animalité les seuils de ses propres changements qualitatifs. Un lionceau qui suit sa mère à la chasse, découvre dans cette animation sa propre capacité à chasser et, ce faisant, *expérimente* un premier aller/retour créatif entre ce qu'il voit et ce qu'il serait éventuellement capable de faire. Pas par simple imitation, non, mais par observation participante, sorte d'animographie (comme on dit observation participante pour l'ethnographie, où *ethno* devient *ethno* au contact de *graphie*, et vice-versa) dont la pensée (où le traitement qualitatif) engendrera d'autres participations possibles et d'autres observations. La chasse n'est pas *dans* le lionceau. Elle n'est pas simplement innée. Elle est ce mouvement qui *traverse* lionne et petits, gazelle et savane, reportage animalier et thèse sur l'animalité.

En effet, la proprioception, entendue comme la *capacité* à se représenter son propre corps, pas de manière figurative ou au sens symbolique ici, mais plutôt de manière tout à fait pragmatique, à l'origine même de tout couplage ; par exemple lorsqu'un organisme reconnaît ce qui peut être nourriture (et quelle conscience est-ce là ?) et qu'un couplage avec les nutriments s'opère, mais aussi lors de la découverte ou lors de l'absorption de cette même nourriture, cette proprioception donc, est une tendance

semblerait-il partagée par l'ensemble du royaume animal³⁰². Que cette tendance à se représenter son propre mouvement ait pu donner lieu, au gré des évolutions, à une capacité spécifique à se représenter ses propres pensées (qui sont une des modalités cognitives du mouvement), voilà qui me paraît des plus important³⁰³. Car, ces conduites réflexives ne sont pas l'apanage des seuls humains, mais bien une tendance partagée par l'ensemble des animaux et qui relève ici d'une nécessaire relation au mouvement. Ainsi donc, la *mise à distance* du monde (dont notre technique poursuit encore aujourd'hui l'antique tendance), n'est pas un travail conscient. Elle est cette conscience. Car, ce ne sont ici ni la conscience ni la pensée qui font le mouvement, mais bien le mouvement qui fait la conscience comme la pensée et qui, éventuellement, donne à certains la conscience de leurs pensées ou bien encore, qui permet de penser sa (ou leur) conscience. Car, et même si nous ne partageons pas nécessairement les mêmes modes de conscience³⁰⁴, comme d'ailleurs de réflexion, avec le monde animal, nous partageons sans conteste une certaine forme de mouvement, c'est-à-dire un certain pouvoir de nous représenter le monde et, ce faisant, de nous situer vis-à-vis de lui³⁰⁵. C'est alors que l'animation possible du vivant devient en même temps une animation des possibles eux-mêmes.

³⁰² À ce sujet, voir notamment les travaux de Maxine Sheets-Johnstone, *The Primacy of Movement*, John Benjamins Publishing, 2011.

³⁰³ Particulièrement, lorsqu'il s'agit de réfléchir, comme j'ai tenté de le faire dans mes premiers chapitres, au conservationnisme de certaines entreprises humanimales actuelles. En effet, s'interroger comme nous le faisons lorsque nous décidons, par exemple, d'un *Species Survival Plan*, c'est-à-dire lorsque nous nous représentons les causes et les conséquences de notre Déluge, tout cela ne peut-il pas, dès lors, être compris comme une forme (résolution de problème toujours) de proprioception élaborée, humano-centrée ? C'est-à-dire, comme une forme renvoyant à un mouvement de pensée(s) qui essaye de se situer dans et sur le cours du flux vivant, flux qui est aussi celui d'autres existences et donc aussi, sous ou sur le cours d'autres pensées ?

³⁰⁴ À propos de conscience et de mouvement, notons ici, avec Bergson que : « La conscience est-elle ici, par rapport au mouvement, l'effet ou la cause ? En un sens elle est cause, puisque son rôle est de diriger la locomotion. Mais, en un autre sens, elle est effet, car c'est l'activité motrice qui l'entretient, et, dès que cette activité disparaît, la conscience s'atrophie ou plutôt s'endort. » Henri Bergson, *op. cit.*, p.111.

³⁰⁵ Attention, mouvement ne veut pas dire mobilité. Je pense ici aux végétaux qui me semble avoir une conscience plutôt développée des rayons lumineux et de leur orientations, mais qui, pour autant ne se déplace pas (ou alors, pas à des échelles que nous percevons, et je crois ici que la question des échelles est ici centrale à notre propos, à la fois celle des échelles spatiales et celles des échelles temporelles).

[R] Fusion

Rappelons d'abord le mouvement de ce chapitre (au cas où sa conscience se serait un peu égarée) : d'abord, réfléchir (à) l'animalité comme ce noyau instinctif (et potentiellement explosif) du directement senti (tendance kin-esthétique). Ensuite, essayer de penser les dimensions propres à l'animalité comme étant non seulement extensives (communicables), mais intensives (conscientisables).

Dès lors, plutôt que de nous demander si les animaux ont une conscience, si ils ressentent ou « pensent » comme nous (ce qui est, encore une fois, de l'ordre de cette même manie rencontrée à plusieurs reprises dans le texte et qui consiste à penser la part humaine de l'animal pour éventuellement déterminer la part animale de l'humain), pourquoi ne pas essayer de repenser les différentes façons dont *bougent* un animal ou encore, de quelles manières les animaux se meuvent et se déplacent-ils dans le monde et comment est-ce que ce mouvement (qui est aussi un pouvoir) permet la conscience, et peut-être même alors, une forme de pensée ? Conscience de son propre corps d'abord, mais conscience en même temps de ces capacités. Faire quelque chose ou bien encore décider de faire quelque chose, suppose toujours, me semble-t-il, la capacité primordiale de pouvoir faire. Non seulement donc, de pouvoir se représenter ses propres capacités, mais bien *l'essayage* empirique de telles capacités. L'abstraction n'est donc pas ici seulement cette aptitude à suspendre et à abstraire, mais bien aussi cette tendance à frayer, qui revient quant à elle non pas seulement à examiner le choix des possibles, mais bien aussi à rendre possible des choix examinés.

Voilà pourquoi à ce stade, il me semble primordial de repenser la communication. En effet, si par communication nous entendons surtout une communication verbale, textuelle, cognitive alors effectivement nombreux sont ceux laissés sur le bord de la

route humaniste (humains compris³⁰⁶). En revanche, si l'on considère la communication comme une manifestation et non plus comme une simple collection de caractéristiques, il devient tout à fait possible de penser la communication des amibes, des cellules, des astres, des concepts, du monde et de nos mondes. Dès lors, la communication ne serait plus seulement cette faculté, mais bien aussi cette capacité, à actualiser une tendance. Et l'on retrouve ici les racines du programme spinoziste, à savoir qu'est-ce que peut un corps? Or, penser l'animalité (et les logiques de communication qui s'y rattachent) en terme d'animation est précisément une manière pour moi d'actualiser un tel impératif. En me demandant de quoi sont désormais capables les habitants de jungles de garage, humains comme animaux, je pose à nouveau cette question des capacités et des expressions. De quoi ces corps sont-ils doués? De quels mouvements sont-ils enceints et comment ces mouvements se traduisent-ils à un niveau psychique par exemple? Dès lors, il s'agira non plus seulement de penser l'animal, mais de redonner à la pensée animale toute sa consistance, à savoir celle d'un souffle animatif véritablement puissant.

Ainsi, la communication pourrait être entendu comme ce je(u) opérant au cœur même d'un tel potentiel.

C'est ici les inflexions du mouvement, les forces et les intensités de ces modularités qui définissent l'activité de communication (actuelle comme virtuelle). La communication renvoie ainsi à cette part d'indétermination qui gît précisément au cœur de tout échange. Relationnelle et processuelle, la communication opère toujours sur la base d'informations transmises. Mais, entre la réception de ces mêmes informations et la production d'autres informations, existent les latitudes expressives de tout vivant (et avant eux, de tout mouvement). C'est ainsi que je propose de reconsidérer l'animalité, à savoir telle une modalité particulière de (la)

³⁰⁶ On se reportera ici avec intérêt au travail sur la perception autistique d'Erin Manning, *Always more than one: individuation's dance*, Durham, Duke University Press, 2013.

communication. Tout comme l'humanité pourrait d'ailleurs en être une autre. Mais, dans un cas comme dans l'autre, il s'agit toujours d'une certaine animation. C'est pourquoi, je souhaite repenser le vivant (mais aussi la vie, ses dérivés organiques ou inorganiques) selon un *pouvoir* qui est celui de mettre effectivement en mouvement, comme d'être mouvementée, de rester en mouvement, voire même de suspendre ou de stopper tel ou tel mouvement. Pour autant, il faudra prendre soin de ne pas essentialiser un tel mouvement, en se rappelant qu'il n'y a pas de mouvement en soi, mais simplement des mouvements en acte ou potentiels, c'est-à-dire toujours des mouvements localisés, aux durées spécifiques et dont les différentiels d'intensités développent autant de puissances. Et c'est ici l'animativité même du monde, son *anima*, ses airs, ses souffles et ses visages.

Car, si le champ des possibles s'ouvre à chaque occasion, devenant ainsi événement, il se referme aussitôt engagé. Emprunter telle avenue plutôt que telle autre, c'est du même coup délaisser toutes les autres avenues possibles, au moins pour le moment. Mais c'est aussi, en engageant le devenir, laisser d'autres avenues émerger. Si donc, tous les souffles sont possibles, seuls celui-ci ou celui-là seront effectivement soufflés.

La respiration du monde comme son animation renvoient donc à une double articulation, celle des possibles, ouverts, et des projections, fermées. Pour autant, les champs du souffle étant non seulement partagés, mais croisés, la projection de l'un ouvre les possibles d'un autre. Et c'est ainsi que les visages du monde non seulement se dessinent, mais se destinent. C'est ainsi que l'animalité est virtuellement présente dans chaque communication, mais que seule son actualisation permet effectivement l'explosion.

*Reality is that
which, when you
stop believing in it,
doesn't go away.*

Philip K. Dick


L'animalité agit donc sur plusieurs niveaux de réalité. Celui, d'abord de la *mise en relation*. Celui, ensuite, de l'*expression*. Dans le cas des jungles de garage, nous avons vu ce que pouvaient être les produits et les processus liés à ces deux niveaux de

réalités, à ces deux modes d'existence, celui de la présence et celui de l'animation, qui sont en même temps ceux de la filiation, de la génération et de l'association. *Est animal* celui qui a une histoire, un pouvoir de faire et d'entrer en résonance. Or, c'est précisément en creux de ces trois modes que se nourrit l'animalité, c'est dans le mouvement même de ces pré-individualités, de ces individuations et de ces trans-individualités que l'information et l'indétermination font la communication et ouvrent ainsi sur des modalités expressives potentielles (comme l'animalité justement). Si donc, l'animalité a ses propres modes d'existence, elle est aussi, elle-même, un mode possible de l'existence. Dès lors se pose la question pratique de l'expérience. Comment non pas entrer dans l'animalité du monde, mais habiter cette animalité ? Peut-on alors s'y tenir, la chevaucher, peut-être même l'entretenir ?

Réponse première, qui est en fait une intuition, mais que je peux désormais doubler de l'expérience depuis les découvertes de ma recherche : goûter au silence. Par une sorte de contre pied, alors même que l'animalité est, depuis le début de mon travail pensé sur le mode du mouvement et de l'explosion, je propose ici une certaine immobilité, toujours provisoire bien sûr, mais qui encourage un retour à la proprioception des corps, à la respiration consciente et à l'observation des mouvements de la pensée (dès lors soumis à un autre rythme et à d'autres stimulations). Mon intuition est telle que lorsque je me demande ce qui pourrait bien (dé/re)charger l'énergie du monde (et il faut penser pour cela à la respiration de tous les mammifères ou aux littoraux du monde entier, à ces vagues qui cassent et se retirent, aussi singulières que modélisables), ce qui donc pourrait/saurait entretenir cette fameuse animalité, serait précisément à saisir au moment même où surgit l'indétermination, sorte de bascule vitale que l'on pourrait dire vouloir (re)naître, peut-être en silence justement. Silence, non pas entendu au sens d'une surdité plus ou moins complète, mais bien plutôt d'une

pause dans l'agitation (ce retour vers le centre, une fois la périphérie entamée)³⁰⁷. Je comprends ici que l'indétermination se déploie à plusieurs niveaux, que nous disons, en suivant Simondon, physique, vitale, psychique, collectif.

Si donc, cette indétermination opère simultanément et à différents niveaux, alors je me demande à quel genre d'indétermination ai-je, dans mes résolutions que sont mes formes, accès ou bien auxquelles d'autre que « je » ont-ils accès ? Commencer par le silence ou plus exactement par recevoir les sons du monde plutôt que de les chercher, plutôt que de les sélectionner activement et devoir alors les repousser (je pense à des écouteurs, qui servent de membrane entre un dehors et un dedans, qui non seulement porte, mais apporte la musique), commencer par le silence donc, qui permet ici d'apprécier autrement les possibles, plutôt que de vouloir les mesurer. Le silence donc, parce qu'il est pour moi ce *momentum* littéralement bouleversant, cet instant qui brouille les cartes sensorielles, déroute la perception et réenclenche de nouvelles dynamiques d'action. En suspension pour un maigre instant, le monde donne alors l'impression d'hésiter. Plus probablement, le désormais sourd fait autrement l'expérience des souffles internes, de leurs mouvements. Peut-être même l'expérience



L'océan caresse
de ses nuages
l'estuaire ainsi avalé.

temporaire de la mort (et donc de la vie) lorsqu'il peut alors essayer de retenir son souffle. Et qu'il est dur et terrible, en effet, d'essayer de retenir sa respiration. Pourtant, ces rythmes qui sont ceux de la respiration sont chaque jour modulé et quelle force primordiale nos corps respectifs déploient-ils pour s'oxygéner.

Un mantra zen suggère justement de prendre conscience du moment qui sépare l'inspiration de l'expiration. Une fois, dix fois, mille fois. Le rythme ainsi isolé dévoilerait alors le mouvement du monde et l'alphabet des astres. En expérimentant le mouvement initial des visages, de l'air et de la respiration,

³⁰⁷ À propos du silence, pensé comme un espace et une durée spécifique, voir Muriel Combes, *op. cit.* : « le transindividuel ne nomme en somme que cela : une zone impersonnelle des sujets qui est simultanément une dimension moléculaire ou intime du collectif même ».

l'animalité ainsi redécouverte (dans toute sa potentialité, à l'occasion de ces $n+x$ expériences) pourrait alors en conduire certains en enfer, d'autres sur les chemins de l'illumination. Or, ce qui se fait dans le silence des hommes, donne éventuellement accès à un épais bouillonnement organique, lui-même tout sauf silencieux. C'est donc ici un moyen d'expérimenter, toujours partiellement, mais avec un peu plus d'acuité qu'à l'ordinaire, ces millions de micro-individuations qui font d'un corps une foule. Ainsi, donner l'impression de ne rien faire, de ne rien dire, d'être silencieux n'est qu'une question d'échelle et de perception. Penser que le méditant ne fait rien, c'est oublier les artères qui n'arrêtent jamais d'expulser leurs litres, c'est passer à côté d'une joyeuse multitude cellulaire qui continue inlassablement sa danse, c'est ne pas comprendre qu'il existe toute une vie à observer sous sa modeste carcasse, c'est, enfin, manquer d'imagination. Car, une fois acceptée l'idée que l'on ne peut pas ne *rien* faire, le monde et ses possibles se posent alors en termes de résistance ou d'acceptation, de tranquillité ou d'agitation, d'engagement ou de résignation, c'est-à-dire en termes de qualités participatives. Dans ces conditions, l'imagination devient un acte véritable de création, comme d'ailleurs un acte de construction et non plus cette simple dérivation à la surface du globe intérieur. Pris dans un réseau complexe mettant en relation des devenirs disparates, la marge de manœuvre s'avère aussi puissante que fragile.

Nous avons bien vu, dans le cas de Honey, de Rachel, de Nellie, de Molloko que cette latitude était véritablement mutagénique et que les jungles de garage figuraient autant de puissances bifurcatrices, ponctionnant à même le devenir même du monde. Artificialisés au possible, ces environnements sont effectivement construits de main humaine, mais ils sont encore et toujours habités (parfois même hantés) de corps animaux. Si donc, la responsabilité humaine est bien ici engagée, les conséquences d'une telle cohabitation dépassent nécessairement cette seule responsabilité humaine, tant elle implique l'animalité d'un monde collectif. Une animalité à la fois latente et exprimée. En effet, les jungles sont faites d'animalités, de la même manière qu'elles produisent elles-mêmes une animalité qui leur est propre. De nouveau, l'animalité renvoie ici à un *mouvement* sur lequel chancelle alors quantité d'organismes vivants

(qui toujours dansent, parfois tiennent, parfois tombent) et dont les transpécificités ainsi entremêlées produisent à leur tour un autre mouvement, un rythme et une pulsation non seulement individuellement *accueillable*, mais collectivement partagée. En découpant ainsi l'occasion, la décision crée un terrain.

[E] Radiation

Il vient de pleuvoir. Les escargots sortent lécher le bitume. Coïncidence ou pas, ils encombrant cette route de montagne qui mène aux sentiers de grandes et petites randonnées. L'humain, frileux, mais techniquement équipé, enfile les lacés qui le séparent encore du parking. Sa voiture éclabousse alentour, sans retenue. Autant qu'elle écrase, dans un crépitement funèbre, sous ses roues drainées, la rangée de carapaces assoiffées. Ce qui devait arriver, arriva peut-être, car la pluie est une commande naturelle à l'attention de tous et de chacun. Se régale alors une tribu de limaces tout juste sorties du bas-côté pour l'occasion. C'est ce que certains appellent la sélection naturelle. D'autres, la grande roue des réincarnations. C'est en tout cas, certainement, un des microbattements de ce bas monde.

Variation sur le thème de... l'animation

Un peu avant le .gif, avant les mangas et autres animations Pixar, il y eut le clair-obscur des ombres. Mais avant les chinoises, avant les doigts croisés, la bougie et le mur, il y eut peut-être ce qu'un collectif pluridisciplinaire de scientifiques appelle désormais *le proto-cinéma*. Il y eut les peintures rupestres, celles justement qu'on imagine aujourd'hui avoir été *animées* (sur des murs déjà, depuis les flammes du brasier et dans un jeu subtil de vacillements entre ombre et lumière caverneuses). Avant Hollywood donc, il y eut Chauvet. Avant les films d'animation, il y eut les arts pariétaux. Intéressante hypothèse³⁰⁸, qui veut que l'on ait projeté très tôt (des nos

³⁰⁸ Voir Marc Azéma et Florent Rivière, « Animation in Palaeolithic art: a pre-echo of cinema », *Antiquity*, vol. 86 / 332, 2012, p. 316-324.

débuts de *sapiens* probablement), de la lumière sur un mur. Paroie où figuraient déjà quelques animaux, que l'on a, d'un point de vue strictement statique, parfois décrites comme sommairement dessinés, mais que l'on redécouvre maintenant habilement représentés, dans une perspective dynamique donc et sur ce qui pourrait être une des toutes premières surfaces médiatiques. Surfaces non pas lisses, mais pleines de reliefs et qui, justement, donnaient alors cette impression de mouvement. Voilà qui, à propos d'animation précisément, pourrait bien nous aider à ancrer plus avant les liens entre animaux, animalité et mouvement contagieux que je discute ici.

D'abord, en soulignant cette antique parenté entre ce qui put être une des premières formes d'animation graphique (ce que *pouvait faire* une peinture rupestre) et une des premières figurations esthétiques (ceux que *représentaient* effectivement ces dessins). Autrement dit, les premières formes d'arts graphiques mettaient non seulement en scène des animaux, mais bel et bien aussi leurs mouvements... Que l'on pense désormais ces vestiges archéologiques en termes de cinéma et non plus de dessins ou de photographie, voilà qui est peut-être signe d'une époque. Cependant, que de telles hypothèses aient changé au fur et à mesure des âges (peut-être ces grottes étaient-elles non seulement connues, mais fascinantes pour d'autres que nos scientifiques du siècle vingtième), voilà qui, en soi, constitue déjà une forme d'animation. Je veux donc ici être à la fois prudent et engagé. Je veux dire que l'on ne sait pas exactement ce qu'étaient, *à l'époque*, ces peintures, ni même ce(ux) qu'elles faisaient. En revanche, on peut sans difficulté dire que ces peintures ont, depuis et à chaque époque, provoqué l'animation d'hypothèses comme autant de fascinations. Même sans mode d'emploi, combien d'emploi modélisés !

Voilà donc que l'animal continue de nous accompagner, dans sa représentation graphique comme dans ces modularités qui furent peut-être autant de mise en scène (je dirais même de souffles, de souffleurs et de textes). Voilà ensuite que l'animalité, sur ces surfaces médiatiques, prend de la profondeur, qu'elle se détache petit à petit de ces formes initiales pour (re)devenir mouvement. Mouvement à la lumière du feu

préhistorique, mais mouvement aussi à la faveur de nos ombrages modernes. Voilà enfin qu'animaux, animal, animalité et animation se conjuguent ici pour raconter, encore et toujours, quelques bonnes histoires et pour *exploser* nos imaginations. Stimulées qu'elles fussent peut-être alors à la noirceur de la nuit, dans des grottes où le simple rai de lumière était alors réfléchi sur des parois aussi suggestives que terrifiantes (les animaux, les vrais, les ours et les félins partageaient encore à l'époque les mêmes espaces et pouvaient donc surgir non seulement sur ces murs qui pouvaient servir à se faire peur, mais du fond même de la grotte où l'on retrouve aujourd'hui encore quelques-uns de leur os). Mais stimulées qu'elles soient encore, à la faveur d'une autre lueur, électrique et numérique, qui est celle de nos écrans (puisqu'il est impossible de pénétrer en chair et en os dans les grottes de Chauvet, mais que l'inénarrable Werner Herzog a pourtant pu filmer³⁰⁹). C'est-à-dire que ces premières animations sont encore d'actualité et que, toujours, elles viennent chatouiller nos pourquoi dans un processus aussi déroutant que fascinant.



Figure 22 : Proto-cinéma, Chauvet.

³⁰⁹ Werner Herzog, « Cave of Forgotten Dreams », 2011.

Ainsi donc, animer des formes, créer du mouvement, dans les corps, pour les yeux et la pensée, grâce à la flamme qui vacille et à des techniques à la fois rudimentaires (un peu de peinture, un mur) et très précises (la simplicité ne doit pas cacher le caractère extrêmement difficile de la réalisation de tels dessins), telles sont non pas les caractéristiques propres d'un proto-cinéma, mais bien les tendances partagées de l'animation graphique. Celles qui dans le noir de cortex continuent de jeter un peu de lumière. Celle qui n'est jamais simple texte, mais toujours image en mouvement³¹⁰.

Cette variation sur le thème de l'animation, je l'ai donc fait commencer très tôt et remonter très loin. Je voudrais désormais l'achever en la terminant par quelque chose de très récent (et en même temps qui relève d'un fantasme plutôt ancien) et que l'on nomme, de manière un peu racoleuse, la *des-extinction*. Cette nouvelle forme d'animation explose le cadre graphique traditionnel, fait voler en éclat les 3 dimensions habituelles et nous ramène au centre de nos pouvoirs créateurs. La *des-extinction* renvoie ainsi, sans scénario, mais avec script, à notre animal *medium*, devenu totem, trouvé mort pour être mieux ressuscité. Sur la couverture de son numéro d'avril, le magazine américain *National Geographic* titrait : « *Reviving extinct species. We can but should we ?*³¹¹ ».

Désormais modalités de production possibles d'une seule et même bête (la médiatique et la totémique, la reproduite biotechnologiquement, l'éconduite écologiquement et l'instruite culturellement), le devenir résurrection d'animaux pourtant disparus, nous rappelle un point capital de toute animation : même si on ne peut animer deux fois la même expérience, l'expérience de l'animation, elle ne cesse de se répéter. Je veux dire qu'il y a dans ces effets d'annonces comme dans ces innovations biotechnologiques une vraie mythologie qui consiste à penser que l'on

³¹⁰ À ce propos. voir Thomas LaMarre, *The anime machine: a media theory of animation*, Minneapolis, MN, University of Minnesota Press, 2009.

³¹¹ Carl Zimmer, « Bringing extinct species back to life », *National Geographic*, vol. 223 / 4, 2013.

peut faire revivre une espèce. J'ai commencé ce travail par discuter de ce qu'était ou n'était plus une espèce, je voudrais le clore avec ce que fait ou ne fait plus une espèce. Penser pouvoir recréer une espèce suppose d'abord la réanimation d'un individu, sorte d'être adamique postmoderne, puis d'être suffisamment chanceux pour que de l'un naisse le multiple.

Autrement dit pour que le représentant devienne, et c'est probablement là que se jouera l'a-venir, lui-même espèce. Que donc une forme de vie non pas incarne une tendance, résolve une disparation dans une forme, mais que cette forme de vie soit toute la tendance, informe nos résolutions et ne fasse plus office de résolution, mais de problème... Et pourtant, pour effectivement « recréer » (mais le terme est lui même hautement problématique), il faut nécessairement *hacker*³¹² une vie qui elle est bel et bien présente, en injectant, par exemple, l'identité génétique du disparu, recombinaison ou devinée, dans un noyau préalablement vidé de sa propre identité (noyau qui, dès lors, sert lui aussi de cheval de Troie). Pour faire revivre une espèce, il faut en fait faire vivre autrement une cellule, un cytoplasme, un œuf, une mère porteuse, mais aussi, des fonds de recherche, des heures et des heures de manipulations, des effets d'annonce médiatiques, des peurs et des tentations. En deux mots : il faut animer, autrement, une animalité mouvementée.

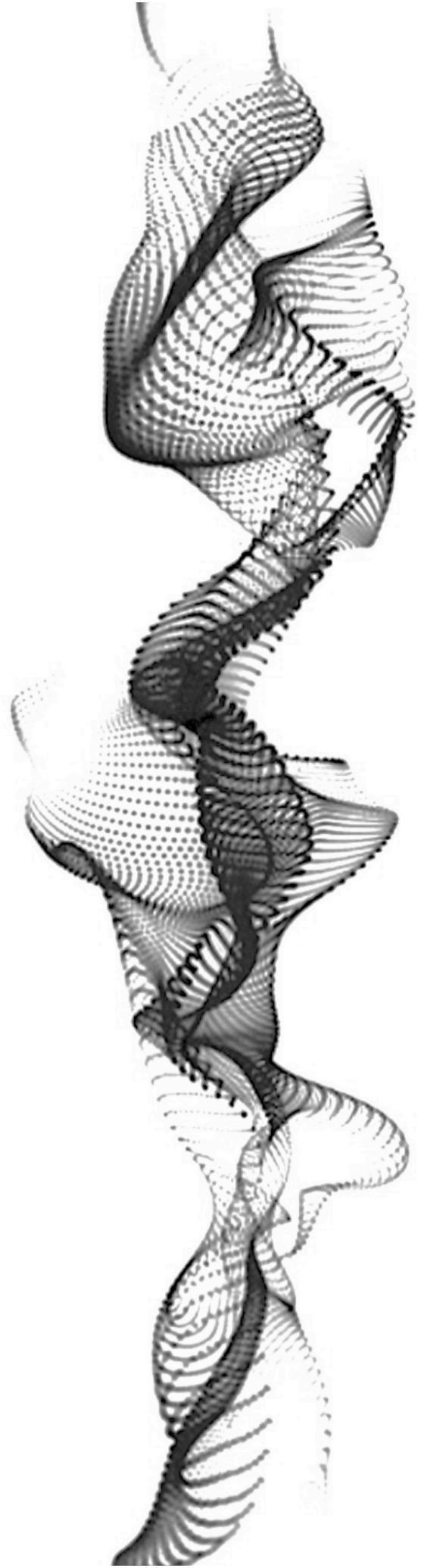
Tout habile qu'elle puisse être, la science ne saurait pour autant s'affranchir d'une certaine animalité, encore et toujours jouée dans l'indétermination d'une communication. Que l'on travaille l'ADN ou la caverne, qu'il s'agisse alors de détourner, à des échelles moléculaires et en recombinaison du code, les puissances reproductives du vivant ou qu'il s'agisse de poursuivre, à des échelles culturelles, la reproduction tout aussi puissante de vivants, voilà qui me paraît, encore, pouvoir être mieux compris sous l'angle non seulement de l'animalité ou de l'animation, mais sous

³¹² Trois techniques sont aujourd'hui mises de l'avant qui permettent d'alimenter le mouvement de dés-extinction, le *back-breeding*, le clonage et le *genetic engineering*, voir Jacob S. Sherkow et Henry T. Greely, « What If Extinction Is Not Forever? », *Science*, vol. 340 / 6128, mai 2013, p. 32-33.

celui de l'individuation. Jouer du mouvement animal sur un mur ou dans des éprouvettes, projeter alors nos humanités sur une surface médiatique ou scientifique, voilà qui me semble être un seul et même mouvement de disparitions, dont les efforts de résolution créent ainsi leurs propres modularités, régimes, puissances et intensités.

Mais encore une fois, ce qui me paraît crucial gît moins dans la forme animale que dans le mouvement d'animation qu'une forme animale ou animalisée saura finalement exprimer. Dans ses souffleries, continuellement, s'inscrit le monde vivant.

L'animal dont il est question dans cette thèse s'est donc, tour à tour, mué en une variété de formes (à chaque fois, résolution née d'un problème). De la question de l'animal, nous sommes passés à la question animale, puis à celle de l'animalité et enfin à celle de l'animation. Je veux dire ici qu'il s'agit moins de résoudre *le* problème de l'animal (qui est cet animal et quel est véritablement son problème ?), que de tâcher de résoudre, à mesure que les questionnements avancent, des questions animales, voire même animalisées. Et ainsi, mieux saisir les puissances de ce mouvement qui traverse le corps animal pour se retrouver, parfois, incarné dans d'autres corps. Autrement dit, ce qui me paraît capital à saisir ici, à propos d'animation, n'a rien à voir avec une nouvelle catégorisation (où l'on demanderait alors ce qui est propre à l'animal si tout est animation), mais qui s'attache à montrer comment un même mouvement traverse des formes éventuellement très différentes, mais qui communique toujours une nouvelle impulsion à un élan que l'on pourrait dès lors dire vital. Mais qui n'est pas essence, ni même essentialisation.



Portrait Ω : Kanuk

I hold our actual knowledge very cheap. Hear the rats in the wall, see the lizard on the fence, the fungus under foot, the lichen on the log. What do I know sympathetically, morality, of either of these worlds of life ? »

R. W. Emerson

C'est l'histoire d'un chien. L'histoire d'un animal, en fait. L'histoire d'un ami, surtout. Un chien donc, qui n'avait jamais quitté l'enclos du jardin où il était enfermé depuis tout petit, mais un chien qui vient de faire le tour de l'Amérique du Nord. Du point de vue de la captivité et du mouvement un chien un peu spécial donc. Un chien qui, dans sa base de données de chien, à désormais une odeur différente pour ce nous, humains, désignons comme un tigre, un chimpanzé, un condor ou bien un dauphin. Un chien qui reconnaît très bien les formes du visage humain, mais qui confond aussi celles d'autres corps animaux. J'y reviens. Enfin, on peut dire que c'est un chien qui participe à une thèse de doctorat...

[I]dentités

Filiation : domestique
Règne : *Animalia*
Embranchement : *Chordata*
Sous-embranchement : *Vertebrata*
Classe : *Mammalia*
Ordre : *Carnivora*
Famille : *Canidae*
Genre : *Canis*
Espèce : *Canis lupus*

Génération : créative
Nom : *Kanuk*
Date de naissance : *22 mai 2009*
Habitat : *panier*
Diète : *balles et croquettes*

Association : compagnonnes
Avatar : *30 millions d'amis*
Jalon : *inestimable*
Reterritorialisation : *6998, avenue St Denis*
Autres : *à venir...*

[D] [R] [E] *Born again*

Dans cette énième description, je ne parlerai pas de mon chien, même si c'est tentant. Trop de gens parlent de leur chien. Je dirai simplement qu'il s'appelle Kanuk, qu'il va avoir 4 ans et qu'il est né à Bromont, dans les Cantons de l'Est québécois. C'est un *retriever*, mi-labrador, mi-chesapeake. Couleur de la robe : chocolat. Il aime les balles et les bâtons, mais cela peut toujours changer. Ce chien a tellement changé. Lorsque je l'ai rencontré pour la première fois, en octobre 2010, il avait la mine basse, la queue entre les jambes et il pissait partout. Il est arrivé dans mon ancien appartement, l'après-midi d'Halloween. Je dis ça parce que le premier soir où il a dormi à la maison, il a vu arriver des dizaines de personnes habillées comme des humains (normaux s'entend). Tandis que quelques heures plus tard, ces mêmes humains avaient laissé place à des capes, des épées, des tutus, des couleurs vives et des formes plutôt inquiétantes pour un chien. Kanuk a donc continué de pisser partout. C'est mon amie Geneviève qui me l'a apporté. Elle travaille dans un chenil, à Bromont justement. Je lui avais dit un jour, au détour d'une conversation que j'aimerais bien avoir un chien, mais que je ne pourrais vraisemblablement pas m'en occuper tout le temps et puis, je m'apprêtais de toute façon à faire un grand voyage et je n'étais, de toute manière, de passage au Canada. Elle n'avait trop rien dit, si ce n'est qu'il était dommage que l'on pense à un chien comme à une contrainte de sédentarité, parce qu'à son avis, un chien, ça peut très bien aimer voyager.

Entre notre discussion sur un coin de table et l'arrivée de Kanuk, il s'est passé des mois. Mois où je suis allé, plusieurs fois, à la SPCA de Montréal. J'avais été voir ces animaux en transit, observer leurs cages, leurs gueules et leur routine. Découvrir que tous les jours, un bénévole promène chacun des chiens autour du bâtiment. Tous savent donc quand est venue ou non l'heure de la promenade. Entre ces sorties, un flot incessant de visiteurs qui plus ou moins sérieusement viennent voir les chiens. Les plus jeunes et les plus mignons ne restent jamais très longtemps. Les plus vieux et les moins désirables peuvent y finir leurs jours. À la SPCA donc, flotte en permanence l'odeur âcre de la peur, mélange d'urine et d'hormones. Un petit poste de radio joue timidement de la musique classique tandis que chaque nouvelle entrée dans la salle des bêtes provoque d'importants aboiements. Le petit monsieur qui remplit les bols d'eau et de nourriture dans les cages et qui travaille là depuis 20 ans a fini par devenir sourd. Il n'entend plus les jappements à répétition, ni même les questions des visiteurs de passage, toujours les mêmes : « c'est lequel le plus gentil ? ». Il m'a paru, ce petit monsieur, habité par une certaine tristesse, une manière de désabus peut-être, dont je retiens surtout les expressions lorsque revenaient de ballade les élus de ce *speed dating* humano-canin un peu malsain. Parce qu'en réalité, il faut souvent des semaines à un animal déplacé pour trouver de nouveaux repères et être le plus gentil.

Là, dans cet *animall* comme on en compte désormais des milliers sur la planète, les bêtes ne disposent que de 10 minutes, au bout de la laisse, pour séduire, pour transformer l'essai, pour trouver un foyer, pour recommencer leur vie. Tous ne sont pas fous et comprennent très bien le lien entre « un étranger sort mon voisin de sa cage » et « le voisin ne revient pas » ou « le voisin revient ». Bref, il y a là une micropolitique humanimale à la fois très simple et extrêmement complexe dans ses développements. Il y a les animaux, bien sûr, avec leurs mondes. Mais il y a aussi dans ces dispositifs d'adoption (on n'entre pas pour repartir avec un chien comme ça, on remplit d'abord une feuille, on passe ensuite un entretien avec un membre de la SPCA, puis on paye). Il y a donc des logiques affectives croisées, entre des chiens affolés et des humains excités. Je me rappelle un enfant laissé sans surveillance et qui s'est mis à

ouvrir la porte de la cage d'un pit-bull, j'ai bondi, mais trop tard, l'animal était déjà sur lui, en train de lui lécher le visage... La mère est arrivée, a poussé des cris, réprimander le petit en lui expliquant qu'un chien comme ça c'est méchant et qu'il ne faut surtout pas s'en approcher. Voilà comment, parfois, quand on est enfant, on fait connaissance avec l'animal. Il vous lèche, on vous dit que vous êtes fou, vous vous méfiez la prochaine fois. Peut-être à raison, peut-être à tort. Préjugés qu'ils disent.

Après ces visites à la SPCA, j'avais, un soir, finalement décidé de ne pas prendre de chien. Trop de responsabilités, pas assez de temps à leur consacrer. J'avais ma vie, après tout. Autour de moi, les uns et les autres semblaient soulagés. Pour tous, c'était pure folie que de s'attacher un chien, surtout avant le voyage. Puis, j'ai reçu un message de Geneviève. Elle arrivait le lendemain à Montréal, avec un chien, pour moi. Une vieille dame l'avait apporté au chenil demandant à ce qu'on l'euthanasie sur le champ, parce que la bête était agressive et incontrôlable disait-elle. Geneviève avait pris le chien, remercié la vieille dame avant que de rapporter l'orphelin chez elle, en « pension » comme elle dit, pour quelques jours, histoire de voir et de mesurer l'ampleur du travail. Elle dit travail quand elle parle de chien. Mais elle avait pensé à moi. Elle était convaincue que nous nous entendrions bien. Je lui dis que non, que c'est impossible, que je ne peux pas, que ce n'est ni sérieux, ni souhaitable, pour personne. Elle me dit qu'elle comprend bien ce que je lui dis, mais qu'elle apportera quand même l'animal, pour voir, juste comme ça. Et que de toute façon, je ne dois pas m'en faire, si cela ne marche pas, elle l'adoptera, il est trop mignon. Agressif/mignon..., je me demande bien ce que je vais voir arriver. Mes coloc ne sont pas très chauds à l'idée d'avoir un chien à la maison, mon propriétaire non plus d'ailleurs. Sans parler de Laura qui n'a vraiment aucun intérêt pour les chiens. Arrive le lendemain en question. J'ai déjà dit la mine basse, la queue entre les jambes et l'urine. J'ai dit aussi l'Halloween. J'ai dit ce que faisait le chien, ce que faisaient les humains. Je n'ai pas encore dit ce que le chien faisait aux humains.

Kanuk est couché dans son panier (une vieille couverture pliée et un tapis Ikéa dont je ne savais pas quoi faire, les paniers coûtent si cher, c'est le début, je ne suis pas encore devenu client de ce marché colossal qui est celui des produits dérivés pour animaux de compagnie). Une petite musique joue timidement dans ma minuscule chambre qui pendant les premières semaines sera le seul lieu autorisé par mes colocs, pour Kanuk. D'ailleurs, quand je retourne dans cet appartement que mes colocs habitent encore, Kanuk va directement dans cette chambre et pas ailleurs... Bref, Laura arrive, elle pousse la porte, voit la bête. Elle va lui dire bonjour, lui ne bouge pas. Elle s'assoit, elle le trouve *cute*. Le plus dur est fait... Le reste, les journées qui commencent à 6h au lieu de 10, les promenades obligées avant d'aller se coucher par -20 degrés, les plans avortés parce qu'avec un chien, on ne peut pas aller au resto, au ciné, pas plus de quelques heures en tout cas, toutes ces nouvelles contraintes donc, allaient devenir autant de nouvelles occasions pour autres choses. Parce qu'avec un chien, la vie change. Et parce qu'avec Kanuk, elle change dans le bon sens.

Peut-être nos modes de vie étaient-ils encore assez souples pour bien accueillir ce genre de bouleversements. Peut-être ce genre de bouleversements étaient-ils assez souples pour s'adapter à nos modes de vie. Qui sait ? Toujours est-il que Kanuk n'est jamais reparti à Bromont, qu'il est rapidement devenu la coqueluche de mes colocs et de nos voisines. Toujours est-il qu'on sonne encore aujourd'hui à ma porte pour me demander si on peut aller le promener, pour savoir quand est-ce que Laura et moi partons en France, parce qu'on voudrait bien le garder ou bien l'emmener à la campagne quelques jours. Voilà donc un peu plus de deux ans que Kanuk est là. Il n'a plus la mine basse ni la queue entre les jambes. Il ne pisse plus partout. Il n'a jamais été agressif, bien au contraire. Ce n'est donc pas un chien *méchant*, juste un animal qui avait besoin d'un peu d'espace pour grandir. Cet espace, c'est précisément celui de notre jungle de garage à nous. Voilà, j'ai quand même fini par parler beaucoup de mon chien.

Trop de gens parlent de leur chien, moi y compris...

So, dogs have become patients, workers, technologies, and family members by their action, if not choice, in very large industries and exchange systems in lively capital: (1) pet food, products and services; (2) agribusiness; (3) scientific biomedecine. Dogs' roles have been multifaceted, and they have not been passive raw material to the action of others. Further, dogs have not been unchangeable animals confined to the supposedly ahistorical order of nature. Nor have people emerged unaltered from the interactions. Relations are constitutive; dogs and people are emergent as historical beings, as subjects and objects to each other, precisely through the verbs of their relating. People and dogs emerge as mutually adapted partners in the naturecultures of lively capital. It is time to think harder about encounter value.³¹³

Je voudrais maintenant partager quelques bribes ce que j'ai pu observer de ses interactions humanimales pendant le temps de cette ethnographie transpécifique qui nous a menée tous les trois, d'un bout à l'autre du continent. Car, si jusqu'ici les animaux qui firent ma recherche et composent désormais les portraits de ce texte, sont tous des animaux *croisés*, en passant donc, comme mon ethnographie, et bien Kanuk, lui, est le seul avec lequel je vis, qui reste donc. Et si, pendant tout ce périple Laura et moi avons rencontré une faune postnaturelle surprenante, et bien lui aussi. Lui aussi à visiter des sanctuaires, entendu les cris de chimpanzés et vu de très gros chats. À propos d'animalité donc, il y eut avec Kanuk cette animalité du quotidien, partagé entre des humains et un chien. Il y eut cette animalité occasionnelle, entre deux humains et un tigre, un chimpanzé, etc. Mais aussi entre un chien et un tigre, un chimpanzé et un chien. Et puis, il y eut aussi cette animalité émergente au carrefour de toutes ces rencontres précisément. Or c'était là que devait se jouer l'animation justement visée par notre méthodologie et de manière plus large, par ce voyage d'étude.

Mais voilà qu'aujourd'hui, nous sommes rentrés. Et voilà que depuis des mois, j'écris, assis devant un écran et que Kanuk, lui, se demande bien ce que je fais pendant toutes

³¹³ Donna J. Haraway, *op. cit.*, p. 62.

ces heures (il vient régulièrement vérifier que tout va bien, que les poissons de mon fond d'écran sont bel et bien inoffensifs). Entre deux sorties et entre toutes ces balles lancées, ramenées, relancées ensemble, Kanuk dort. De tout son souffle, sur un panier, un vrai cette fois-ci (je suis maintenant un client officiel de ce marché gigantesque). Au moment de finir cette représentation, je le regarde. Il n'est pas seulement en train de dormir, il a l'air de rêver. Ces pattes sont prises de spasmes, ses paupières convulsées. Il pousse de petits cris. De cette vie intérieure, je ne sais rien. Mais je me dis au moins qu'elle existe, peut-être justement parce qu'il dort maintenant sur ces deux oreilles. Peut-être est-il, lui aussi, en train de poursuivre le voyage, à sa façon.

Car, après tout, j'observe tous les jours le travail de ces tendances. Kanuk est là, devant moi, il penche la tête sur le côté et remue la queue. Ce qu'il veut dire, je n'en sais rien. Ce qu'il dit, j'essaye de le deviner, de le lire. Ce qui se passe alors, nous le faisons ensemble. Anecdote (qui n'en est encore une fois pas une...). Nous sommes à Norfolk, au quartier général de PETA dont j'ai parlé plus haut. À l'extérieur du bâtiment, les membres de l'association ont construit un grand parc à chien. Pour le voisinage, essentiellement, me dit-on. Pour leur chien accessoirement puisque tous viennent travailler avec leurs animaux (étrange d'ailleurs, des bureaux pleins d'animaux, l'ambiance est particulière, je recommande). Particularité aussi de ce parc à chien qui donne sur l'eau, où une rampe en bois descend progressivement jusque dans le port où mouillent toujours quelques bateaux. La plupart des chiens s'en donnent donc à cœur joie, sautent, attrapent la balle ou le bâton, remontent. Il faut dire ici que l'eau n'est pourtant pas calme et que remonter n'est manifestement pas chose facile, d'autant plus que la planche de bois est un peu vermoulue. Je rappelle ici que Kanuk est de la race des Chesapeake, doublé d'un Labrador (« *Is it a Lab ? Oh man, Labs they love to swim !* »), qu'il a donc les pieds palmés et qu'il n'est jamais aussi concentré que lorsqu'une balle est en jeu. *Retriever, indeed.*

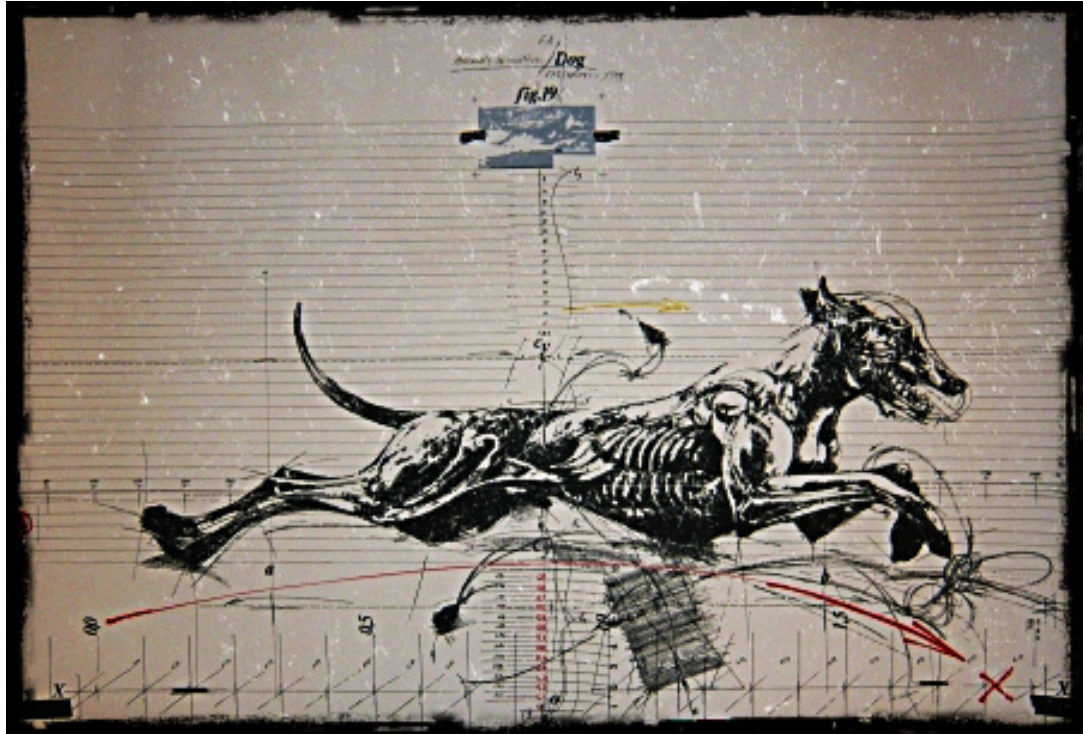


Figure 23 : Mouvement par V. Veličković

Pour la première fois depuis que nous le connaissons, s'offre pourtant l'occasion de la nage. Je ne sais pas s'il a déjà vu l'eau, j'en doute. C'est probablement là son baptême. Je suis persuadé qu'il va plonger et ramener le bâton, qu'il va se laisser guider par ses instincts et s'en donner, lui aussi, à cœur joie. Je jette donc le bâton à l'eau, le plus loin possible du rivage tout en continuant de discuter avec la directrice des opérations de PETA qui me parle de leur dernier projet de niche pour tous. Une initiative qui vise à fournir à ces maîtres peu regardant, un abri pour leur chien, chiens qui la plupart du temps vivent dehors, été comme hiver. Et il fait froid à Norfolk. Mais voilà que Kanuk s'est arrêté, en bas de la passerelle, qu'il essaye, avec sa patte, de ramener l'eau à lui et accessoirement, le bâton. Les questions se bousculent dans ma tête... Est-ce effectivement la première fois qu'il touche de l'eau ? Ça fait quoi pour un chien d'eau d'expérimenter pour la première fois le milieu pour lequel ses pattes sont sembleraient-elles faites ?

Qu'est-il là précisément en train de se passer, de se jouer ? Que dit l'instinct, que fait-il, dans ces moments précisément où la résonance devrait être la plus forte, que fait-il donc notre noyau instinctif ? Et bien... pas grand-chose ! Il tremble et fait trembler. Kanuk est là, en bas, sur la passerelle, la patte tendue le plus loin possible, pas assez loin pourtant pour toucher l'autre bâton que j'ai du coup lancé plus près. Cela prendra une dizaine de minutes avant que l'animal ne glisse finalement lamentablement de la passerelle et se retrouve, sans le vouloir, à l'eau. Manifestement terrorisé, et incapable de remonter sur la passerelle, j'entreprends moi même la descente et manque à mon tour de tomber à l'eau. Finalement nous remontons, sans bâton, devant le regard amusé de Laura et les yeux, un peu sceptiques, de notre interlocutrice. Je dis alors regretter de ne même pas avoir vu la chute, absorbé que j'étais dans ma conversation. Karen me dit alors, tout sourire, de ne pas m'en faire, qu'elle va me donner la vidéo du drame... La vidéo ? Quelle vidéo, je demande ? Et bien celle des caméras de surveillance ! Karen m'explique alors que le parc à chien est sous constante attention. Je lui demande s'il y a beaucoup de vandalisme à Norfolk. Elle me dit que non, ce n'est pas du vandalisme qu'ils ont peur, mais du comportement de certains maîtres. Je ne comprends toujours pas très bien. Elle m'explique alors que le parc est aussi un endroit visant à *éduquer* les maîtres. En observant la manière dont ces derniers interagissent avec leur animal, notamment face à l'eau, on peut facilement en déduire le mode relationnel qui est le leur et éventuellement les corriger... Un dispositif de contrôle, donc. Et voilà que cette expérience de l'eau qui fut pour Kanuk un premier contact un peu gauche avec ce milieu dont il raffole désormais (il faut le voir sauter depuis les pontons dans les lacs du Québec l'été), furent ainsi capturés par un dispositif de vidéosurveillance dont la raison d'être principale est orthopédique.

Autrement dit, j'assistais là à une sorte de paradoxe humanimal, entre d'un côté ce que fait le vivant animal, de lui-même, lorsque confronté à un désir (aller chercher la balle) et à une hésitation (devoir se mouiller et se faisant dépasser ces propres limites), et de l'autre côté une gestion des comportements, véritablement biopolitique,

à la fois orientée et idéologiquement marquée (le vivant est ici capturé sur écran, avant d'être analysé pour être éventuellement corrigé). Une fois encore, se reposent nos questions d'articulations des rapports humanimaux.

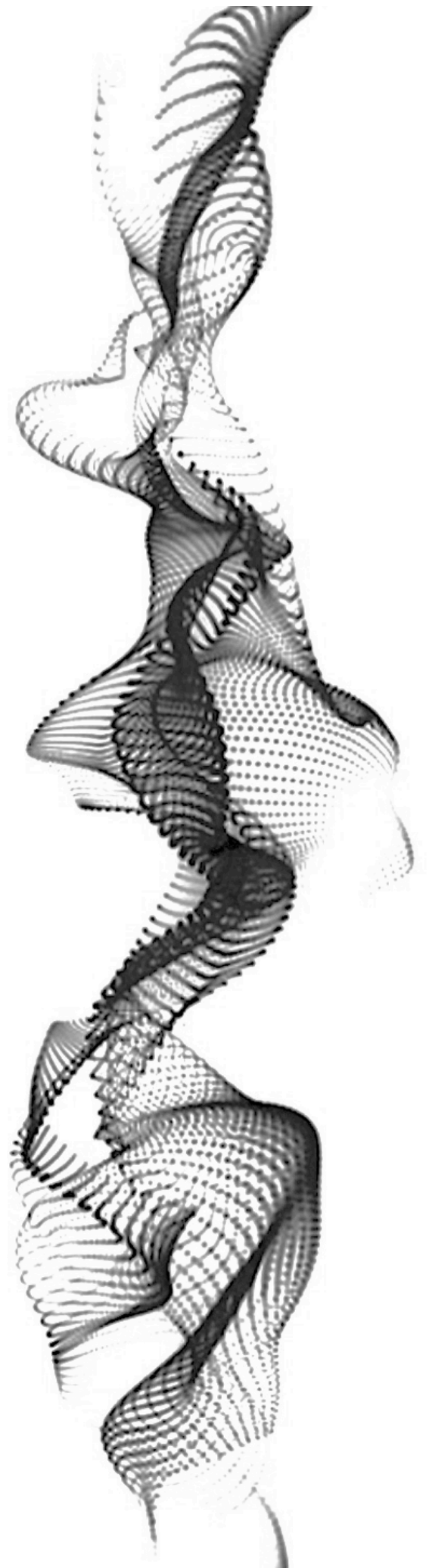


Figure 24 : seconde tigre...

En effet, considère-t-on les relations humain/chien depuis la perspective d'individu déjà construit qui ferait alors les bons ou les mauvais gestes, et ce, sur le mode prescriptif d'une conduite décidée à l'avance ? Et les caméras de filmer ce maître qui réprimande son chien parce qu'il essaye de monter celui du voisin et qui du même fait ne comprend pas le jeu politique des dominations canines, et bien ce maître, faut-il le blâmer, faut-il lui apprendre, comme à un enfant, à devenir un maître et si oui, selon quelle ligne ? Ou au contraire, laisse-t-on à chaque situation la liberté de ces devenir ? Aimer l'eau, pour Kanuk n'a rien eu du coup de foudre et pourtant, c'est un chien d'eau, ses pattes et son éthogramme le disent : il *doit* aimer l'eau (« *Is it a Lab ? Oh man, Labs they love to swim !* »). Il y avait bien sûr l'attirance et le désir, mais il y avait surtout son caractère, son propre rapport à l'indétermination nageuse, sa façon bien à lui de tester et éventuellement, à son rythme, de repousser ses limites. On ne

naît pas chien d'eau en réalité, même si on a les pattes palmées. On le devient, éventuellement et selon des modalités tout à fait singulières et circonstanciées. Voilà pourquoi, à mesure que nous apprivoisons Kanuk, au même titre que lui nous apprivoise, et bien ma perspective sur l'animalité se voit constamment informée par ce genre d'événement. Quand je dis que Kanuk est peut-être le seul chien à faire une thèse de doctorat, je le pense sérieusement. Car, s'il ne fait pas un doctorat, il participe de la thèse, non pas vraiment comme un cobaye, comme un acolyte plutôt, comme celui qui sait me rappeler la réalité d'une animalité qui est aussi la sienne. En ce sens donc, il fait avec moi et avec d'autres encore, cette thèse de doctorat. Je pense donc ici à cet animal-thèse que tous ensemble nous animons. Chacun à sa manière, chacun selon ses propres inclinaisons, ses propres engagements. Cet animal thèse donc, que je cultive depuis maintenant quelques années et qui ne cesse de grandir au contact précisément de cette faune postnaturelle, et bien, cet animal développe lui aussi ces propres puissances et en ce sens, est peut-être un peu Totem.

Autrement dit, au cours de ce voyage, une complexité relationnelle s'est déployée, qui mélangeait représentations (ce que j'allais chercher, ce que j'avais en tête d'objectifs, de méthode, de connaissances, etc.), corps animaux (le mien, celui de Laura et celui de Kanuk, ceux des animaux rencontrés, ceux d'autres humains, etc.) et mouvement (rythmes, durées, pulsations, qui relie alors corps et représentations). C'est ainsi que selon une logique d'animation absolument baroque, je me rendais petit à petit à l'évidence et commençais de concevoir avec plus de finesse chaque fois, les logiques intimes qui existent entre communication et animalité. Non seulement en les pensant, mais en les vivant. Plus exactement en rendant vivant ma pensée et en pensant vivement. Ainsi donc, ces deux dernières études, celle sur l'individuation et celle sur l'animalité, ne sont pas le fruit d'un simple mouvement de la pensée, mais bien plutôt les fruits de plusieurs mouvements, toujours animatifs, gorgés d'animalités donc et capables de traduire, dans les faits comme dans les textes, ce beastness qui reste le véritable leitmotiv de mon travail.



Conclusion

*L'infini n'est autre
Que le va-et-vient sans fin
Entre ce qui se cherche
Et ce qui se perd
Entre source et nuage*

*Mille veines ouvertes
d'un cœur l'autre*

François Cheng

Écrire. Pourquoi écrire ?

Saisissant le point de Deleuze dans son abécédaire lorsqu'à la lettre A, A comme Animal, il parle de l'écrivain comme un sorcier³¹⁴, occupé d'affaires qui ne sont pas privées et responsable devant les animaux. Écrire, dit-il, pour repousser les limites, ses propres limites et peut-être aussi celles de quelques autres, précise-t-il, mais surtout pour repousser les limites qui séparent le langage du silence, insiste-t-il. Écrire donc, *pour* les animaux qui vivent et meurent de silence, en silence et ainsi porter le langage à ses limites, à la limite même de sa propre animalité, comme aux limites de l'animalité même. Pourquoi ? De manière à n'en être plus séparé...

Dans cette conclusion, qui est à la fois provisoire, partielle et partiale, je veux revenir sur cette question de l'écriture, une écriture protéiforme et multiple, écriture humaine et écriture du vivant. D'abord, parce que j'ai, ici, beaucoup écrit et qu'il est engageant d'écrire, peut-être aussi d'ailleurs de lire et que donc, ce travail d'écriture, ne saurait en aucun cas être séparable d'un mouvement plus profond d'engagement.

³¹⁴ Gilles Deleuze, Claire Parnet et Pierre-André Boutang, « L'abécédaire de Gilles Deleuze », Paris, Ed. Montparnasse, 2004. Sorcier comme je disais chamane ou médium un peu plus haut. Mais sorcier comme on pourrait aussi dire sourcier, peut-être même sourcier si l'on repense à OncoMouse et à la manœuvre Troyenne.

Engagement qui est bien sûr mouvement des corps et implication de la pensée, comme on s'engagerait *dans* quelque chose ou *à* quelque chose. Mais engagement aussi, dans les quelques animations qui j'espère sauront jaillir d'un tel mouvement et d'une telle implication, comme on dirait de quelque chose qu'il *est* désormais engagé et *fait* amorce. En détournant quelque peu la formule de Simondon, j'ai dit plus haut que *penser l'animalité était aussi animaliser sa pensée*. En cela réside justement toute la puissance de ces engagements. Et c'est bien ici, aussi, ce que l'écriture peut faire : aider à individuer une pensée de l'animalité à mesure qu'elle animaliserait une pensée de l'individuation. Voilà, quoiqu'il en soit, ce que cette écriture aura fait *pour* moi et *de* moi. D'autant plus intensément que l'ensemble de ce travail visait, en définitive, l'amplification d'un seul et même mouvement, celui précisément que des corps animaux (re)chargent continuellement et que chaque jungle de garage, à sa façon, continue d'animer.

Passant ainsi d'une pensée de l'animal, à une pensée des animaux, d'une pensée de l'animalité à une pensée de l'animation, je me suis efforcé d'embrasser un tel mouvement. En considérant chaque corps animal comme étant doué d'un pouvoir d'animation, j'espérais mieux saisir ce qui, au delà et en deçà des corps individués, travaille continuellement, en sourdine pourrait-on dire. Déchargeant une partie de son animalité dans d'autres corps (organiques ou pas), « animal » est aussi celui qui mobilise et entraîne.

Plus prosaïquement : *ce qui fait* les jungles de garage m'est apparu moins significatif que *ceux que font* ces jungles. En m'intéressant ainsi au devenir de ces espaces postnaturalisés, je découvrais une autre dimension, non séparée des constituants en présence, mais qui, pour autant, ne saurait s'y réduire, puisque traversant (je pourrais aussi écrire : soufflant) le cœur même de ces jungles. Dès lors, il s'agissait pour moi non seulement d'appréhender, mais aussi de plonger au cœur même du complexe relationnel de toutes ces formes, en espérant alors saisir, avec le plus de finesse possible, ce qui jusqu'ici me semblait faire défaut. Je veux dire qu'il me paraissait

impossible de *coller* à la réalité de ces jungles de garage en tâchant de les découper le long d'une série de caractères formels, de manière statique et cela bien que je comprenne l'avantage de dénombrer, ici et là, les forces en présence et ainsi, savoir éventuellement attribuer, aux uns comme aux autres, pouvoirs et responsabilités. Mais un tel découpage me semble toujours devoir manquer l'essentiel, c'est-à-dire manquer ce qui précisément faisait et défaisait ces jungles, à savoir le dynamisme d'un mouvement animant continuellement de tels espaces et sous-tendant alors, non seulement leurs réalités, mais leurs devenirs.

Ritournelle : non plus des animaux (exotiques, sauvages ou domestiques), mais de l'animalité chargée et déchargée, contenue ou exprimée, latente comme explosive, intensifiée ou diluée, mais toujours dans des mouvements qui communiquent et se partagent. Non plus un simple organisme et son milieu complexe (ou encore, un organisme complexe et son milieu simplifié), mais une valse organique débordante. Voilà ce que je ne voulais pas seulement *dire* en écrivant, mais ce que je voulais *faire* en écrivant, *d'écriture* et *avec l'écriture*.

Écrire donc, depuis un clavier, sur un écran (c'est aussi comme cela qu'on écrit aujourd'hui des thèses : numériquement). Mais surtout, écrire avec les chairs, dans le pli du dossier de ma chaise, en usant ma vue, les bords de mon bureau et la surface de mes deux doigts (je ne tape malheureusement qu'avec deux doigts...). C'est qu'*écrire* renvoie non seulement à nos graphies traditionnelles, à ce *logos* que l'on dit si central, mais aussi au *soma*, non moins traditionnel et qu'on aurait parfois tendance à oublier. Écriture aux rythmes d'une activité cellulaire intense qui, dans l'apparente immobilité du squelette, bouillonnent chaque jour un peu plus à mesure que les chapitres avancent. Écriture du sol et des murs qui s'y dressent, écriture du plancher, le long des lignes que tracent les roulettes de ma chaise, écriture des muscles de Kanuk qui, à intervalles réguliers, s'approche, s'étire et me rappelle les heures qui filent et les sorties qui s'imposent, et ainsi de suite. Il y a donc, toujours, dans les opérations d'une pensée animalisée, le mouvement d'une animalité opératoire. Pensée qui est, elle

aussi, écriture : écriture du temps, dans l'ensemble de ces durées qui finalement deviennent à mesure qu'elles se déroulent. Écriture du vivant finalement, qui est un mouvement sans cesse relancé, croisé et partagé non seulement dans un texte et dans ce texte, mais dans les corps et leurs pensées, leur modes d'existence comme de disparitions. Mouvement qui se nourrit d'abord de vies animales, dans le déplacement desquelles aura su se loger l'observation desquelles accoucheront ici quelques pensées. Cesdits mouvements, qui sont d'abord animaux, puis animalisés et finalement animés, sont justement ceux de mes biographies. Et en ce sens, ils nous renvoient directement à l'écriture même d'une pensée qui, bien sûr, ne saurait être mise au même niveau que celle des gènes ou des conduites, mais qui, pour autant, ne saurait être sans liens, ni résonances.

Écriture physique, vitale, psychique et collective, aux lignes toujours disparatives, instinctives, inventives ou intellectuelles, du directement senti ou du mûrement réfléchi, mais une écriture qui, toujours, ouvre la prise d'information à l'indétermination et offre alors la sympathie en communication.

C'est pourquoi je voudrais, au moment de conclure ce texte, poser quelques-unes des limites associées de cette même écriture, comme d'ailleurs quelques-unes des arrêtes indissociablement liées à cette pensée humanimale qui, de bout en bout, aura tâché d'appivoiser un peu de cette animalité mouvementée. C'est important, je crois, non seulement de reconnaître ses limites, mais de les occuper, de manière à la fois spéculative et pragmatique. Car il y a dans ce travail, quelques kms parcourus, nombre de lieux « visités », maintes rencontres et réflexions, plusieurs concepts et penseurs, tour à tour invoqués. Il y a donc, là encore, dans la matière de ce travail, une certaine forme d'écriture ou, plus exactement, une forme certaine donnée à la matière ainsi inscrite. Il y a des données, des traces et du silence. Il y a finalement du *donné* (qui est aussi du re/déconstruit dans le travail de méthode et d'individuation explicités plus haut). C'est pourquoi, nous pourrions ici parler d'un texte lui-même individué et animalisé. Et c'est là, je crois, le grand défaut de sa qualité.

Car ce travail, est avant tout un travail exploratoire, une percée en territoires inconnus, l'entreprise d'une cartographie qui non pas mesure et tire des traits, mais arpente et apprécie des seuils. Un travail qui mêle donc, tour à tour, sciences de l'information et de la communication, anthropologie, éthologie, philosophie et biologie. Un travail qui mobilise, c'est-à-dire qui convoque et provoque, qui rend disponible et déplace, quantités de régimes, de modes d'existence et qui, sans cesse, module plusieurs intensités. Il y donc dans ces lignes, non seulement des positions, mais des puissances, du mouvement qui traversent et soufflent continuellement (sur) des corps animaux et conceptuels. De part et d'autre de cette trajectoire, de cette plongée (qui était aussi ascension), le *vide*. Celui des manques et des vertiges, celui que crée l'angoisse lorsque se devine l'immensité des possibles ouverts par telle ou telle rencontre, telle ou telle idée, telle ou telle question. Un vide immense donc, qui s'ouvre mais qui ouvre tout autant. Si vous avez eu la bravoure (par intérêt, obligation, folie ou tout cela mêlé) de lire ces lignes jusqu'ici, vous avez probablement remarqué que ce qui, toujours, m'intéresse, n'est jamais à chercher du côté de ce qui sépare, de la distinction donc, mais plutôt du côté de ce qui rapproche, de l'association.

C'est que ce monde dont je m'efforce ici de penser quelques-uns des mouvements ne me paraît ni séparé, ni distinct, bien qu'il puisse séparer et distinguer. Dans cette immanence de tout et du tout, je cherche donc à mieux saisir (dire habiter serait plus juste) un mouvement commun, partagé (bien que sur des modes très différents) par une cellule, un tigre ou un concept. C'est donc dans cet esprit, avec cette *anima* en tête, que je me suis penché sur l'étrange cas des jungles de garage, que j'ai taché de frayer un chemin de traverse dans la complexité dudit monde et ce, en direction de ces tendances à chaque instant rejouées. Face à cette complexité, j'ai résolument opté pour le mariage et non le divorce, pour les épousailles et non les séparations. Ce flux permanent qui anime la jungle, de garage ou pas, j'ai tenté de le chevaucher, bien plus que de le disséquer. Je n'ai donc pas de vrai protocole, de véritables murs, de blouse blanche et de gants. Mais je suis armé d'une solide méthodologie, d'un véhicule doublement automobile, mécanique et organique, à la fois nu et plein de vie, doté de

poumons et autre appareillage respiratoire, eux-mêmes doués de quelques souffles, je suis mobile et mobilisable, je suis animal et animé. Mais je n'évolue pas, ni d'ailleurs mes pieds, ni mes idées, dans un laboratoire. J'arpente un champ, dans un silence qui n'est définitivement pas absence mais écoute. De ce fait, je me suis beaucoup moins intéressé à la *matière* vivante ou aux *formes* de vie qui la cristallise, qu'aux mouvements de leur rencontre.

Non pas que je les refuse absolument. Au contraire, il y a, dans toute individuation (animale ou non) de l'indivis, des corpuscules si l'on préfère qui, de l'infiniment petit à l'infiniment grand, composent et rythment justement cette dite matière. Je ne suis donc pas contre l'hylémorphisme ou le matérialisme, mais je considère qu'ils ne sont pas tout. Alors que beaucoup de choses sont dites, écrites, cultivées à propos de forme et de substance, peu le sont, me semble-t-il, à propos du mouvement et de cette créativité que toujours charrie cette part d'indétermination inhérente au vivant. C'est précisément cette part, qualitative et pleine de je(u) possible(s) à laquelle je voulais me colleter. Et ce, au tempo de trois cadences : la filiative, la générative et l'associative. C'est ainsi que, dans mon frayage en jungle de garage, j'ai d'abord tâché de mieux concevoir d'où ces dernières pouvaient bien provenir (et vous voyez que la causalité n'est pas excommuniée de ce travail).

Au départ donc, de cette recherche, alors que je tâchais justement de mieux comprendre non seulement la réalité, mais les puissances de ces espaces postnaturels tout à fait *estranges*, j'ai commencé par envisager les rapports *entre* espèces et ce, dans une perspective *inter* (active/participative/ constitutive/évolutive). Rapidement pourtant, je me suis mis à considérer non plus l'inter, mais le *trans*, en m'apercevant que de tels espaces abritaient évidemment des formes et des substances, des corps constitués et de la chair animale, des représentations et des idées, mais qu'ils nourrissaient surtout des mouvements affectifs beaucoup plus larges, capables d'entretenir non seulement les processus informationnels à l'origine même de ces existences (la mienne comprise), mais aussi d'animer un véritable chantier réflexif sur

l'animalité et la communication. C'est ainsi que j'ai tâché de mieux saisir non plus ce qui serait l'apanage des seuls corps constitués, mais bien aussi ce qui, toujours, me semblait se jouer d'indéterminé *entre* ces corps et *dans* ces corps.

J'ai ainsi proposé de comprendre les humanimalités qu'abritent et reproduisent ces jungles à l'aune d'un mouvement plus ancien (et peut-être plus profond), essentiel non seulement à notre anthropogénie, mais à la constitution, à l'entretien et à l'évolution d'une compagnie animalière dont nous aurions bien du mal à nous défaire. J'ai proposé le concept d'aniculture pour saisir ce qu'il y avait de même, d'encore et de toujours dans ces garages que l'on peut par ailleurs observer dans des champs plus classiques de co-domestication. Puis, je me suis attaché à certains des organismes vivants croisés sur ma route et dont mon frayage révélait l'existence. Ces animaux, j'en ai livré la biographie en tâchant de faire, pour eux et avec eux, le même travail que pour moi, c'est-à-dire en leur imprimant la même cadence que mon frayage, filiative (d'où venait-il ? qu'est-ce qui pouvait bien les avoir affectés et/ou continuer de le faire), générative (que faisait-il ? qu'est-ce qu'ils pouvaient bien de leur côté affecté en retour ?) et associative (participaient-ils d'un mouvement plus vaste d'affectivités possibles ?).

Fort de ces portraits, il me devenait possible de mieux penser cette même cadence à des échelles infra ou supra, et non plus d'inférer simplement du particulier au général (en supposant par exemple que toute la jungle fonctionnait de la sorte) ou bien encore du général au particulier (en supposant alors que leur jungle intérieure devait elle aussi s'écrire de la sorte). Non, au contraire, en m'attachant aux limites de leurs mouvements, à leurs repos respectifs comme à leurs agitations, il me devenait possible d'ouvrir le champ à d'autres mouvements et, ce faisant, de penser d'autres niveaux d'organisation possibles à partir non plus de leurs caractéristiques partagées (puisque chaque organisme était pour moins singulier, d'autant plus singulier que ces jungles de garage les propulsent le plus souvent dans des régimes de singularité

puissants, parfois pour les broyer, parfois pour les sauver, mais qui toujours sont des régimes de singularisation), mais bien de tendances.

C'est-à-dire, qu'en pensant ces jungles comme autant de centres commerciaux animaliers, je pouvais réfléchir en termes macro-économiques ou macro-écologiques et ainsi, non plus simplement devoir remonter les filières causales (supposées à l'origine de tel ou tel phénomène, de telle ou telle manifestation ou de tel ou tel organisme, par matérialité, efficience, formalisme ou finalité), mais bien aussi pouvoir saisir ce qui était latent de mouvements dans chacune de ces situations. Ce qui est génétique n'est pas forcément à inscrire dans une causalité, dans un code ou dans un germe, mais peut aussi être découvert le long d'une trajectoire, en suivant précisément ce qui s'apparenterait plutôt à un élan contagieux, qu'à un simple alphabet doublé d'un mode d'emploi. En d'autres termes, chevaucher le flux m'apprenait que l'élan ne peut se réduire à l'impulsion.

En proposant de penser conjointement beastness et biôgraphie, je faisais passer mes frayages d'un mode filiatif à un mode génératif. Je montrais que ce qui faisait précisément la forme de ces animaux singuliers, dont je tirais alors le portrait, faisait aussi la forme de mes concepts (ces autres animatifs), en même temps que cette forme n'était plus le fait d'une modélisation à laquelle dès lors se rapporter, mais bien d'une résolution modale précisément incarnée par la forme. Je saisissais les formes dans leur durée, sur un mode spatiotemporel singulier, mais aussi dans leurs multiplicités et vis-à-vis de modes d'existence à la fois disparates et créateurs. C'est alors que je réfléchissais à mon propre frayage, à l'existence non plus seulement de mes données (que je devais définitivement perdre), mais du donné (que je devais finalement retrouver). Depuis, donc, ce pouvoir d'affecter et les puissances d'affectations qu'il charrie dans son sillage, je me mettais à considérer autrement l'association, à moduler le tempo de mes puissances, à réfléchir l'animalité et la communication en animalisant et en communiquant ma réflexion.

C'est dans l'association donc, que je rejoignis les régions théoriques et développais, depuis la concrétude sauvage des jungles de garage et ce beastness qui toutes les anime, une conceptualisation là encore ternaire : individuation/ communication/ animalité. Dans le jeu à trois de cette organisation, logeait précisément cette part d'indétermination avec laquelle j'ai commencé ce paragraphe et revenait une nouvelle fois à la question de l'écriture. La boucle n'était pas simplement bouclée. Au passage, elle était intensifiée, positivement réursive, devenant elle-même une sorte de ruban de Moebius. J'écrivais un texte, sur l'écriture d'un mouvement, dont les tendances finissaient par animer les mouvements de mon propre texte. Ce que j'avais directement senti au cœur de ces jungles et que j'avais alors mûrement réfléchi, devait aussi pouvoir être directement senti, avant peut-être que d'être mûrement réfléchi. J'en venais alors à ne plus considérer mon texte comme un travail muséal, figé et destiné à la poussière des étagères d'une bibliothèque, mais bien plutôt comme un réservoir d'animation possible. Il me fallait donc, moi-même, devenir tendance et accepter le fait que la forme *écrivain*, comme la matière *idée* ne seraient rien sans les souffles d'un mouvement *animatif* (en tout cas, rien de ce qui me paraissait valable pour ce que j'entreprenais ici).

Pensons ici au jardinage. Peut-être se dira-t-on alors, qu'il y a là, précisément dans cette histoire de culture, des plantes et de la terre, du soleil et peut-être un peu d'engrais, puis le talent (ou l'absence de talent) de celui qui *sait* faire pousser. On pourrait également considérer le jardinage à l'aune de cet incroyable cadeau qui est finalement celui de *tout* ce qui pousse. Mêmes considérations, au demeurant, avec nos garagistes. Il y aurait des acteurs et des actants, un système et peut-être quelques forces, mais il y aurait surtout des pouvoirs. Mais *quid* de la poussée elle-même ? Que fait-on alors de ce qui relie entre eux, acteurs, actants et système ; plante, terreau, main verte et arrosoir ; tigre, chamane, cage et marché noir ? Ce qui, me semble-t-il, manque à ces deux perspectives jardinières, ce sont justement les va-et-vient dont parle François Cheng, de cœur à cœur, mille veines ouvertes, c'est-à-dire ce qui circule *entre* et *dans* ces cœurs, ce qui fait que le végétal ne se meut plus simplement depuis le

soleil et au gré de processus strictement chlorophylliens, mais aussi autour d'une humanité jardinière, qui, elle-même, se nourrit de végétation et d'animation, grâce au soleil et le long d'une irrigation particulière. Que donc, ce qui caractérise le mieux toutes ces transductions et leurs disparations, ce n'est pas un dispositif, ce n'est pas un réseau, mais peut-être un *meshwork*, en tout cas une certaine danse entre des corps, des plantes, des rayonnements, des fauves que l'on dit in-formés, mais qui ne sont en fait que des formes en mouvement permanent, *prises* donc qu'elles sont dans des processus d'individuation ou de désindividuation qui semblent devoir les dépasser (nous précéder?) sans cesse.

Mais que veut dire alors la tendance d'un texte, la tendance de mon texte ? Que veut dire, suivant Simondon, le fait de ne plus penser l'écriture ni comme hylémorphique, ni comme matérialiste ? Et quelles en seraient les implications au niveau d'une pensée de l'écriture développée au rythme de mon tempo ? Peut-on penser l'acte d'écriture comme quelque chose d'animal, et ce, non seulement depuis son animalité, mais aussi depuis son animativité ? Je pense affectivement que oui, qu'il est tout à fait possible de penser l'écriture humaine comme une dimension particulière de l'écriture du vivant, comme une variation de tendance donc, à la fois explosive et instinctive. Mais cependant pas *comme* une métaphore, pas comme on dit « le livre de la vie », comme si la vie pouvait écrire et savait lire à l'image même de ce que nous écrivons ou lisons. Non, il s'agit là de penser l'écriture autrement que comme nous la pratiquons ou de penser notre écriture, essentiellement graphique, comme une variation sur un thème beaucoup plus large, qui serait celui des inscriptions. Non pas donc, lire l'avenir dans les carcasses (au demeurant souvent animales), mais bien plutôt apprendre à *s'inscrire* soi-même dans le jeu des carcasses et ainsi, (re)découvrir le pouvoir de toute inscription organique, précisément donc, dans cette faculté d'animation inhérente au mouvement du monde.

Inscription devenue écriture, souffle faisant respiration.

C'est ainsi que se (re)pose une question importante de ce texte et qui mériterait des développements futurs. Il s'agit du problème du langage, rapporté au silence. Non pas seulement la question du signe et dès lors, de ce traitement sémiotique du monde qui serait alors l'apanage du *bios*. Non pas donc, comme une simple conscience de quelque chose, mais comme une construction, comme l'élaboration d'une animalité ouverte de mille veines, d'un cœur à l'autre. Je ne voulais donc pas, ici, rentrer de plain-pied dans une théorie de signe et alors devoir tâcher de penser l'animalité en rapport à *des* signes, encore moins comme une conduite en réaction à *des* stimuli. C'est pourquoi, il me paraîtrait important de réfléchir ultérieurement, non seulement le traitement sémiotique animal comme le propose la biosémiotique, mais aussi l'animalité des signes. Autrement dit, non seulement le signal, mais l'irritant, ce qui pourrait se faire grâce à une perspective communicationnelle renouvelée. Car, faire une théorie de l'irritant obligerait à penser le passage créatif entre entités. Puisque, à l'instar du langage, je peux utiliser des signes pour communiquer quelque chose à autrui, je peux aussi utiliser des signes comme aide à la perception, comme une couche codante de ce qui arrive ou m'arrive, je suis alors dans la sensation et non plus dans la simple perception. Ce rapport entre perception et sensation mériterait, je crois, d'autres développements que ceux amorcés ici. Et je crois aussi qu'il faudrait alors revenir à un autre mouvement, à un autre processus, à d'autres modes d'individuation et à la question d'une accélération.

Illustration : lorsque que je regarde un enfant apprendre à parler, je me rejoue souvent mentalement et en accéléré l'évolution du langage humain et reste indéfectiblement fasciné par ce processus à la fois millénaire et quotidien, multiple et singulier³¹⁵, processus donc qui transforme sons en mots, produit phrases comme syntaxes et souffle finalement langues et systèmes expressifs hautement complexes. Je me demande alors ce que cette avenue évolutive, ancrée sur un possible physique et larunгыque, aurait à nous dire rapportée à ce chemin minuscule, principalement

³¹⁵ À propos d'émergence, de mémoire et de transmission collectives, voir Bruce H. Weber et David J. Depew, *Evolution and learning: the Baldwin effect reconsidered*, MIT Press, 2003.

proprioceptif, et que j'ai baptisé plus haut de kin-esthétique. Si vous vous rappelez les tremblements dont j'ai parlé dans ma variation sur le thème du silence, cette peur chevillée au corps et qui secoue (mais qui, pour autant, ne saurait être réduite à une simple sensation, tant elle implique l'équilibre de tous les sens et affecte nos capacités de mouvement), et bien, que se passerait-il si ces tremblements se voyaient offrir le même genre d'avenue évolutive que celle patiemment construite par et pour le langage parlé. Autrement dit, que deviendrait notre kin-esthétique si elle devait être supportée par autant d'attention, d'efforts et d'énergie que ceux portés à nos langues. Que voudrait dire une expression des tremblements qui ne soit pas simplement brouillonne et (é)motive, mais structurée et pourquoi pas communicable ?

C'est là un nouveau chantier, où l'écriture aidera certainement, mais où, me semble-t-il, ce sera la pratique des souffles qui supporterait au mieux l'entreprise cartographique elle-même. Et c'est là aussi, précisément, tout le potentiel d'une animalité cultivée, toujours entendue au sens d'*une modalité d'expression chevauchant affectivement l'indétermination logée au cœur de toute entreprise de communication.*

Par ailleurs, il y a aussi, encore et toujours dans cette même question de l'écriture, un autre principe qui lui est associé, puisqu'indissociable, et qui en même temps doit lui être applicable et qui est une sorte de principe de cohérence. Une cohérence qu'il faut cependant s'efforcer de penser non seulement de manière fixe, mais mobile, c'est-à-dire animée. Car, si l'écriture peut-être instinctive, elle se doit aussi d'être non seulement vitale, mais viable. Or, dans cette ethnographie transpécifique, dans cette multitude de données, dans l'itinéraire et les rencontres qui les produisent, ne peut-on pas distinguer (peut-être même sentir) une explosion, un jaillissement, une animalité en quelque sorte révélée, d'autant plus manifeste qu'elle serait alors considérée du point de vue de l'indétermination et de la communication. En d'autres termes, si l'on peut écrire animale, que peut alors cette écriture animalisée ?

Je rappelle ici le sous-titre de cette thèse : « cartographie d'un commerce ». J'ai ainsi beaucoup parlé de commerce et préciser ce que j'entendais par cartographie. J'ai ainsi répété que, par cartographie, j'entendais précisément cette entreprise non seulement de représentation, mais de création de sens.

Autrement dit, j'ai jusqu'ici pensé ce travail cartographique non seulement comme une radiographie de ce commerce animal, sous le prisme donc des jungles de garage. Je me suis alors inscrit du côté de la création (non seulement de concept, mais d'animations) sans pour autant nécessairement interroger plus avant les liens effectivement impliqués entre ces territoires, que sont les jungles de garage, et ces cartes que sont désormais mes portraits et mes études. Qui fait une carte ? Qui lit une carte ? Qui fait quoi de la carte et de ses lectures ? Voilà une question éminemment (bio)politique. Une question qui accompagne la production et suggère ses usages. Et la question est d'autant plus politique dans le cas de l'animal que ces derniers se voient encore une fois dessinés sans avoir la possibilité de signer. En choisissant donc ce mode cartographique (créatif, ouvert, qualitatif et non linéaire), je me rangeais résolument du côté de l'artiste ou du documentariste, bien plus que du côté du scientifique, en ce sens où je cherche moins ici à (re)produire une quelconque vérité dont on pourrait alors tester la véracité, qu'à interroger la réalité de certaines situations où précisément la vie-même est en jeu (enjeu et en je). C'est pourquoi, à propos des liens entre carte et territoire, il faut absolument redire ici que ma carte vise moins à dire le territoire ou bien encore à le faire, qu'à développer des modes d'exploration ou d'habitation possible, au creux justement de ce qui, symbiotiquement, dessine et fait le territoire dans un seul et même mouvement alors partagé. Ce qui n'est pas *colonisation* donc, mais plutôt *expérimentation*.

Or, je ne sais combien de mes lecteurs ont des animaux domestiques, ni même combien fréquentent, sur une base régulière, tigres, singes, condors, dauphins ou encore souris. Peut-être alors, nul besoin de ce savoir sur l'animal, dans ces lignes ci et là infusé. Pour autant, ce que je sais avec un peu plus de certitude, c'est que cette

cohabitation humanimale, ces humanimalités en devenir, nous les partageons *tous*, autant que nous sommes, et que, donc, ce travail voudrait ici servir non pas de mode d'emploi, encore moins de recette sur ce qu'il *nous* faudrait faire précisément de ces humanimalités, mais plutôt inviter à réfléchir, individuellement et collectivement, chacune de ces situations à l'aune précisément de ses *propres* complexités, c'est-à-dire sur le mode éthique et non moral, c'est-à-dire sur la base d'un engagement et non sur celle d'un jugement.

Mais ce n'est pas une ligne facile à suivre lorsque vient le temps de l'expertise puisque, précisément, la plupart d'entre nous cherchons de nouveaux modes d'interactions, peut-être même des modes opératoires précis face à ces problématiques écologiques, technologiques et démiurgiques grandissantes. Peut-être alors, attendons-nous d'une thèse de doctorat qu'elle nous dise *quoi* de ces situations problématiques, mais qu'elle nous dise aussi *comment* faire pour les rendre un peu moins problématiques. Or, voilà que je propose ici, en conclusion d'un long travail, une éthique du silence plutôt qu'une morale bruyante. Voilà que je n'ai aucun poisson à vendre, mais simplement quelques précis de pêche et une pratique personnelle de la ligne. Voilà donc que je suggère à tous et à chacun, parce que c'est justement pour moi la seule option valable face à de telles problématiques, de trouver *en soi*, les ressorts de l'action, comme d'ailleurs de développer d'autres rapports à la pêche. Et ce, pour la simple et bonne raison que cette animalité dont il est ici infiniment question (et qui est pour moi à la base de la majorité de ces problématiques écologiques, technologiques et démiurgiques), que cette animalité donc, est en nous et par nous toujours présente, c'est-à-dire cultivable, peut-être aussi « explosable », en ce sens où elle nous habite et nous dépasse en même temps qu'elle prend acte ou ignore.

Ainsi, penser l'individuation et l'animalité qui la meut éventuellement, depuis la perspective redoublée de la communication et de l'indétermination, c'est *insister* sur l'imbrication de niveaux multiples. Non pas microcosme et macrocosme sans cesse reflétés, mais bien physique, vital, psychique et collectif en permanence imbriqués et

mouvementés. Je dis cela sur un mode très sérieux, qui n'est pas celui d'un certain animisme moderne (Gaïa n'est pas, pour moi, cette jeune femme fringante devenue en moins d'un siècle cette vieille dame dont il faudrait désormais prendre le bras pour l'aider à traverser le siècle), ni d'ailleurs depuis la perspective d'un spiritisme revu et corrigé par nos éthers contemporains (et ce, bien qu'*anima* dise encore et toujours l'âme). Non, ce que je suggère ici c'est une éthique relationnelle qui incite à réfléchir la richesse (ou la pauvreté) du monde en fonction des relations que nous sommes alors capables (ou incapables) *d'entretenir* avec lui.

Cette éthique est nécessairement circonstancielle puisqu'elle repose sur la prise en compte (la conscience ?) du mouvement avant même celle de la matière ou des formes. Rappelons-nous ici, *Madame Martine*. Souvenons-nous de ces jurisprudences, de ces quelques garagistes qui vivent bien (c'est-à-dire heureux et stressés), tandis que d'autres goûtent quotidiennement les affres d'un enfer (moins nécessaire et obligé, que résultat préjudiciable, aux conséquences multiples, d'une bien mauvaise animation).

Mais attention, il ne s'agit pas de revenir ici aux thèses déterministes qui nous font trop souvent dire qu'une situation n'est en réalité ni bonne ni mauvaise en soi, mais bien plutôt qu'elle le devient, éventuellement. Ce serait ici, nier les puissances pré-individuelles et oublier un peu trop vite les limitations intrinsèques aux corps, justement, à leurs formes et à leur matière. Je ne crois pas qu'un corps de tigre vive bien, caresse ou pas caresse, dans une cage où un chien aurait déjà du mal à se dégourdir les pattes. C'est là une question d'espace (que je ne dis pas vital pour des raisons purement historiques, tant le mot est surchargé, mais que j'engage quand même à penser sur le mode d'une certaine amplitude de mouvement). Chaque organisme dispose ainsi d'un rythme et d'une fréquence de résonance malheureusement bien souvent niés, particulièrement lors de nos interactions humanimales actuelles, dont la tendance est plutôt à l'imposition de nos propres

rythmes, humains s'entend, plutôt qu'à l'écoute de celui des autres. Ainsi donc, mon travail suggère non seulement le silence, mais l'écoute et la patience.

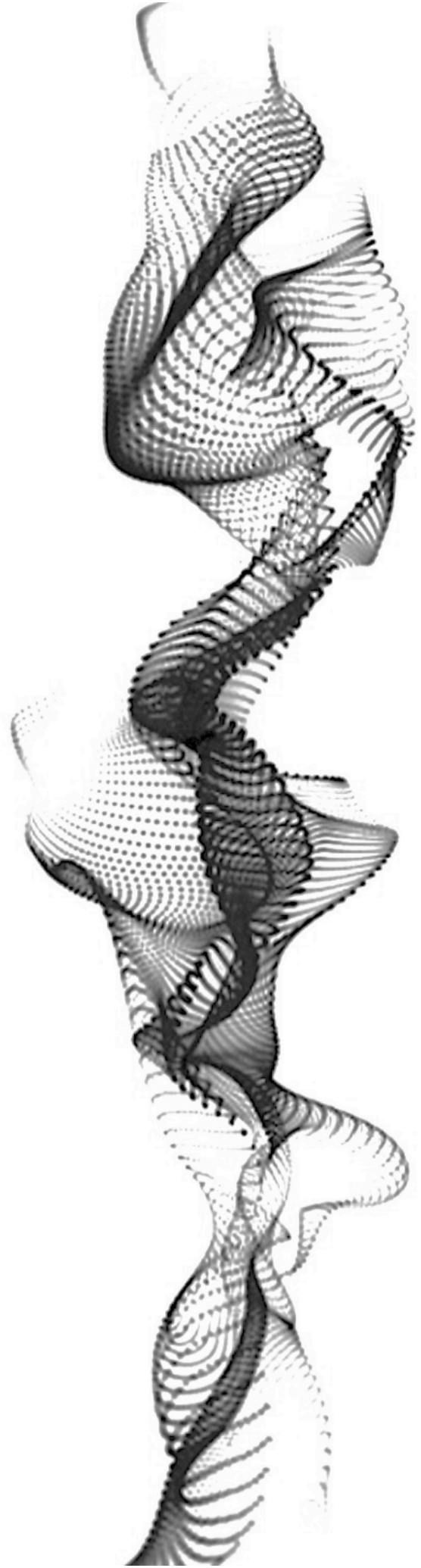
Parce que nous ne réglerons jamais la question de l'animalité (ni d'ailleurs celles de la conservation, de la captivité ou encore, d'une planète en crise – qui toutes, découlent encore une fois pour moi, d'une triste prise en compte de l'animalité) sans avoir, au préalable pris la peine d'écouter et de laisser un peu plus de place à ce noyau instinctif du directement senti, non seulement chez ces autres organiques que sont les animaux, mais chez nous-même, chez ces mêmes organiques que nous habitons chaque jour. Continuer alors de chercher un humanisme par opposition à une animalité du même coup annexée, c'est très souvent oublier ses propres souffles, c'est aussi, me semble-t-il, éprouver quelques difficultés à se regarder dans le miroir ou à s'endormir le soir tout en espérant ne pas trop se réveiller d'ici le petit matin. En un mot, c'est angoissant. C'est aussi ne pas encore savoir dissocier, dans son propre corps, l'esprit de l'âme. C'est ainsi que mon travail s'adresse d'abord à l'âme, plutôt qu'à l'esprit (sans pour autant, et c'est très important, le missionnariat qui d'habitude accompagne ce genre d'entreprise).

Je n'ai jamais vu un enfant maltraiter un animal après avoir pris la peine de faire sa connaissance, c'est-à-dire non pas de faire *de* cet animal ce qu'il plaît à l'enfant, mais bien plutôt de faire *avec lui* ce qui peut éventuellement plaire aux deux. Je renvoie ici à cette étude très intéressante, où l'on s'est attaché à distinguer les rapports pouvant exister entre la façon dont des enfants considèrent le statut des êtres humains vis-à-vis des animaux et leur tendance, alors, à déshumaniser, ou à animaliser, des individus d'une autre origine ethnique que la leur³¹⁶. Les résultats de cette étude montrent que *plus* les enfants blancs avaient tendance à considérer les humains comme supérieurs aux animaux, *plus* ils exprimaient des préjugés négatifs à l'encontre des enfants noirs.

³¹⁶ Voir Kimberly Costello et Gordon Hodson, « Explaining dehumanization among children: The interspecies model of prejudice », *British Journal of Social Psychology*, 2012. & Gordon Hodson et Kimberly Costello, « The human cost of devaluing animals », *New Scientist*, vol. 216 / 2895, décembre 2012, p. 34-35.

Autrement dit, catégoriser suppose le positionnement et la hiérarchie, tandis qu'apprécier les différences ouvre plutôt sur le je(u) d'espaces créatifs. Comme si cet *autre* historiquement fabriqué qu'est la bête, n'avait pas encore intégré les rangs de nos démocraties. Car enfin, respecter l'autre pour ce qu'il est (peut-être aussi pour ce qu'il est *en train* de devenir) est certainement très différent que de respecter l'autre pour ce qu'il manifeste de ressemblant ou d'apparenté avec soi-même (et je parle ici de caractéristiques qui dissocient et excluent, plutôt que de tendances qui distinguent mais n'excluent pas). Bien entendu, tout cela est souvent plus facile à dire qu'à faire. Bien entendu, le dire est plus aisé à conduire que le faire, le poisson plus facile à recevoir qu'à pêcher. Mais cela étant, il reste qu'apprécier « l'autre » pour ce qu'il est (noir ou chien), suppose d'en apprendre un peu plus sur ce qu'est son existence précisément (ce qui me paraît très différent que de commencer par déterminer *a priori* ce qu'ils ne sont pas, c'est-à-dire blanc ou humain). Mais voilà que l'on retrouve encore une fois, ici, toute la difficulté d'articuler nos rapports humanimaux autrement qu'en termes comptables ou moraux. Car ici, pas de microphone ni d'interview possibles. Seulement des occasions de rencontres et d'expériences *incertaines*, au demeurant singulières et multiples, de cette différence créative. Voilà pourquoi il faudrait bien, à l'occasion, (ré)apprendre à se fondre dans le silence des bêtes et, au passage, peut-être perdre un peu de notre bêtise en renouant justement avec notre propre animalité.

Je conclus en rappelant ce fait étrange, à savoir que la plupart des animaux rencontrés pendant ce voyage m'ont toujours semblé très interpellés de voir un humain silencieux, comme si cela ne collait pas vraiment avec ce que tous observent habituellement de ce que nous, humains, serions. Peut-être est-ce là aussi une des clefs de la zoothérapie. On ne parle pas, mais semblerait-il qu'une certaine communication s'installe tout de même et qu'une autre animation de cette animalité partagée soit alors non seulement possible, mais joyeuse.



Bibliographie

- ABRAM, David, *The spell of the sensuous : perception and language in a more-than-human world*, 1st ed., New York, Pantheon Books, 1996.
- ACAMPORA, Ralph R., PEDERSEN, Helena, DIAN, Natalie[et al.], *Metamorphoses of the Zoo: Animal Encounter after Noah*, Rowman & Littlefield, 2010, 271 p.
- AGAMBEN, Giorgio, *Le pouvoir souverain et la vie nue*, Paris, Seuil, 1997.
- AGAMBEN, Giorgio, *Qu'est-ce qu'un dispositif?*, Paris, Payot & Rivages, 2007.
- AGAMBEN, Giorgio, *Signatura rerum: sur la méthode*, Paris, J. Vrin, 2008.
- AKRICH, Madeleine, « Les formes de la médiation technique », 1993, p. 87-98.
- AKRICH, Madeleine, LATOUR, Bruno et CALLON, Michel, *Sociologie de la traduction : textes fondateurs*, Paris, Ecole des mines de Paris, 2006.
- Animals and Science: From Colonial Encounters to the Biotech Industry*, eds. Maggie Bolton et Cathrine Degnen, Cambridge Scholars Publishing, 2010, 270 p.
- Animals and the Human Imagination: A Companion to Animal Studies*, eds. Aaron Gross et Anne Vallely, Columbia University Press, 2012, 371 p.
- ARGO, Allison, « Chimpanzees. An Unnatural History », Chicago, Questar, 2008.
- ARNOLD, Michael, *Natural hybridization and evolution*, New York, Oxford University Press, 1997.
- ARNOLD, Michael, *Reticulate evolution and humans: origins and ecology*, Oxford, Oxford University Press, 2009.
- ASA, Cheryl S et PORTON, Ingrid J, *Wildlife contraception : issues, methods, and applications*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2005.
- AZÉMA, Marc et RIVIÈRE, Florent, « Animation in Palaeolithic art: a pre-echo of cinema », *Antiquity*, vol. 86 / 332, 2012, p. 316-324.
- BARATAY, Éric et HARDOUIN-FUGIER, Elisabeth, *Zoos : histoire des jardins zoologiques en Occident (XVIIe-XXe siècle)*, Paris, Editions La Découverte, 1998.
- BARDINI, Thierry, « Devenir animal et vie aérienne. Prolégomènes à une biologie transcendante », *Chimères*, N° 73, octobre 2010, p. 111-127.
- BARDINI, Thierry, *Junkware*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2011.
- BARDINI, Thierry, « Variations sur l'insignifiant génétique : les métaphores du (non)-code », *Intermédialités: Histoire et théorie des arts, des lettres et des techniques*, 2004, p. 162.
- BATESON, Gregory, *Steps to an ecology of mind; collected essays in anthropology, psychiatry, evolution, and epistemology*, San Francisco, Chandler Pub. Co., 1972.
- BENJAMIN, Walter, GANDILLAC, Maurice de et ROCHLITZ, Rainer, *L'oeuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, Paris, Allia, 2011.
- BERGER, Anne, *Demanageries Thinking (of) Animals after Derrida.*, Amsterdam, Rodopi, 2011.
- BERGSON, Henri, *L'évolution créatrice*, Paris, Presses universitaires de France, 1941.
- BIRNBAUM, Jean, *Qui sont les animaux ?* Paris, Gallimard, 2010.
- BORGES, Jorge Luis, *Labyrinthes : L'Immortel, Histoire du guerrier et de la captive. L'Écriture du dieu, La Quête d'Averroës*, Paris, Gallimard, 1953.

- BRAIDOTTI, Rosi, « Animals, Anomalies, and Inorganic Others », *PMLA*, vol. 124 / 2, mars 2009, p. 526-532.
- BURGAT, Florence, *Une autre existence : la condition animale*, Paris, A. Michel, 2011.
- CHARLES RIVER LAB, « Research Animal Models », [En ligne : <http://www.criver.com/en-us/prodserv/bytype/resmodover/Pages/Home2.aspx>].
- CHRISTY, Bryan, *The lizard king : the true crimes and passions of the world's greatest reptile smugglers*, 1st ed., New York, Twelve, 2008.
- CHRULEW, Matthew, « Managing Love and Death at the Zoo: The Biopolitics of Endangered Species Preservation », *Australian Humanities Review*, 2011, [En ligne : <http://www.australianhumanitiesreview.org/contributors.html#C>].
- CHUANG-TZU, *Le rêve du papillon*, Paris, Albin Michel, 1994.
- CHURCH, George M, « From systems biology to synthetic biology », *Molecular Systems Biology*, vol. 1 / 1, mars 2005, [En ligne : <http://www.nature.com/msb/journal/v1/n1/full/msb4100007.html>].
- COHEN, Jon, *Almost chimpanzee : searching for what makes us human, in rainforests, labs, sanctuaries, and zoos*, 1st ed., New York, Times Books, 2010.
- COMBES, Muriel, *Simondon, individu et collectivité: pour une philosophie du transindividuel*, Paris, PUF, 1999.
- CONNIFF, Richard, *The species seekers : heroes, fools, and the mad pursuit of life on Earth*, 1st ed., New York, W.W. Norton, 2011.
- COSTELLO, Kimberly et HODSON, Gordon, « Explaining dehumanization among children: The interspecies model of prejudice », *British Journal of Social Psychology*, 2012.
- COULDRY, Nick, « Passing ethnographies: Rethinking the sites of agency and reflexivity in a mediated world. », in *Global media studies: Ethnographic perspectives*, Routledge, New York, P. Murphy and M. Kraidy, 2003, p. 40-56.
- DAIVE, Jean, « Entretiens avec Jorge Luis Borges. », Genève, Radio France, 2005, [En ligne : <http://www.quartier-latin.fr/3415822118630-entretiens-avec-jean-daive-jorge-luis-borges/>].
- DANCHIN, Étienne, CHARMANTIER, Anne, CHAMPAGNE, Frances A. [et al.], « Beyond DNA: integrating inclusive inheritance into an extended theory of evolution », *Nat Rev Genet*, vol. 12 / 7, juillet 2011, p. 475-486.
- DARWIN, Charles, *The variation of animals and plants under domestication*, New York, D. Appleton and Co., 1896.
- DAVIES, Gail, « Writing biology with mutant mice: The monstrous potential of post genomic life », *Geoforum*, 2011, [En ligne : <http://www.sciencedirect.com/science/article/pii/S0016718511000406>].
- DEACON, Terrence, *The symbolic species: the co-evolution of language and the human brain*, London, Penguin, 1998.
- DEBAISE, Didier, « Le langage de l'individuation », *Multitudes*, n° 18, octobre 2004, p. 101-106.
- DEBAISE, Didier, « Qu'est-ce qu'une pensée relationnelle ? », *Multitudes*, vol. 18 / 4, octobre 2004, p. 15-23.
- DEBAISE, Didier, « What is Relational Thinking? », *Inflexion*, 2012.

- DEKOVEN, Marianne et LUNDBLAD, Michael, *Species Matters: Humane Advocacy and Cultural Theory*, Columbia University Press, 2012, 333 p.
- DELEUZE, Gilles, *Spinoza, Philosophie pratique*, Paris, Éditions de Minuit, 1981.
- DELEUZE, Gilles et GUATTARI, Felix, *Mille plateaux*, Paris, Éditions de minuit, 1980.
- DELEUZE, Gilles et GUATTARI, Félix, *Qu'est-ce que la philosophie?* Paris, Editions de Minuit, 1991.
- DELEUZE, Gilles, PARNET, Claire et BOUTANG, Pierre-André, « L'abécédaire de Gilles Deleuze », Paris, Ed. Montparnasse, 2004.
- DEMATTEO, Anthony, « Marineland's Nellie the dolphin turns 58 », *The Florida Times Union*, 28 février 2011, [En ligne : <http://jacksonville.com/news/florida/2011-02-28/story/marinelands-nellie-dolphin-turns-58>].
- DERRIDA, Jacques, *L'animal que donc je suis*, Paris, Galilée, 2006.
- DERRIDA, Jacques, *L'Écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967.
- DERRIDA, Jacques, *Séminaire La bête et le souverain*, Paris, Galilée, 2008.
- DESPRET, Vinciane, *Que diraient les animaux, si... on leur posait les bonnes questions ?* Paris, la Découverte, 2012.
- DESPRET, Vinciane et PORCHER, Jocelyne, *Être bête*, Arles, Actes Sud, 2007.
- DETIENNE, Marcel et VERNANT, Jean Pierre, *Les ruses de l'intelligence : la mêtis des Grecs*, Paris, Flammarion, 1974.
- DIAMOND, Jared, *Guns, germs, and steel: the fates of human societies*, New York, W.W. Norton & Co., 1999.
- DIEBEL, Linda, « Marineland animals suffering, former staffers say », *The Toronto Star*, 15 août 2012, [En ligne : http://www.thestar.com/news/canada/2012/08/15/marineland_animals_suffering_former_staffers_say.html].
- DINDO, M., STOINSKI et WHITEN, « Observational learning in orangutan cultural transmission chains », *Biology Letters*, 2010.
- DONALDSON, Sue et KYMLICKA, Will, *Zoopolis: A Political Theory of Animal Rights*, Oxford University Press, 2011, 264 p.
- DOUVEN, Igor, « Abduction », *Stanford Encyclopedia of Philosophy*, 2011, [En ligne : <http://plato.stanford.edu/entries/abduction/index.html>].
- DUBREUIL, Laurent, « De la vie dans la vie : sur une étrange opposition entre zôê et bios », *Labyrinthe*, novembre 2005, p. 47-52.
- ELLENBERGER, Henri, « Jardin Zoologique et Hôpital Psychiatrique », in *Psychiatrie animale*, Eds., Paris, A. Brion, 1965, p. 559-578.
- ELLIS, Richard, *Tiger bone & rhino horn : the destruction of wildlife for traditional Chinese medicine*, Washington, Island Press; Shearwater Books, 2005.
- ENDERSBY, Jim, *A guinea pig's history of biology*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 2007.
- FERRY, Luc et GERMÉ, Claudine, *Des animaux et des hommes: anthologie des textes remarquables , écrits sur le sujet, du XVe siècle à nos jours*, Librairie Européenne des Idées, Paris, Poche, 1994.
- FINKELSTEIN, Myra E., DOAK, Daniel F., GEORGE, Daniel [et al.], « Lead poisoning and the deceptive recovery of the critically endangered California condor », *Proceedings of the National Academy of Sciences*, vol. 109 / 28, octobre 2012, p. 11449-11454.

- FOX, James G, BARTHOLD, Stephen, DAVISSON, Muriel[et al.], *The Mouse in Biomedical Research Volume 2, Diseases. American College of Laboratory Animal Medicine.*, Elsevier Science & Technology, 2007.
- FRANKLIN, Sarah, *Dolly mixtures : the remaking of genealogy*, Durham, Duke University Press, 2007.
- GARDNER, Allen R., *Teaching sign language to chimpanzees*, Albany, State University of New York Press, 1989.
- GONTIER, Thierry, *De l'homme à l'animal : Montaigne et Descartes ou les paradoxes de la philosophie moderne sur la nature des animaux*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1998.
- GORMAN, James, « U.S. Suspends Use of Chimps in New Research », *The New York Times*, 15 décembre 2011, [En ligne : http://www.nytimes.com/2011/12/16/science/chimps-in-medical-research.html?_r=1&emc=eta1].
- GOULD, Stephen Jay, *The structure of evolutionary theory*, Cambridge Mass., Belknap Press of Harvard University Press, 2002.
- GREEN, Alan, *Animal underworld : inside America's black market for rare and exotic species*, 1st ed., New York, Public Affairs, 1999.
- GREGG, Melissa et SEIGWORTH, Gregory J., *The affect theory reader*, North Carolina, Duke University Press, 2011.
- GROSZ, Elisabeth, « Deleuze, Ruyer, and Becoming-Brain: The Music of Life's Temporality », *Parrhesia*, 2012, p. 1-13.
- GROUPE DE RECHERCHE ASTER., *Le déluge et ses récits : points de vue sémiotiques*, [Sainte-Foy Québec], Presses de l'Université Laval, 2005.
- GRUEN, Lori, « Chimpanzee Stories - The First 100 », [En ligne : <http://www.nytimes.com/interactive/2011/11/08/science/08science-chimps.html?ref=science>].
- GUATTARI, Félix, *Chaosmose*, [Paris], Galilée, 1992.
- HAMILTON, J. A. et PLACAS, A. J., « Anthropology Becoming...? The 2010 Sociocultural Anthropology Year in Review », *American Anthropologist*, vol. 113 / 2, 2011, p. 246-246-261.
- HANAHAN, Douglas, WAGNER, Erwin F. et PALMITER, Richard D., « The origins of oncomice: a history of the first transgenic mice genetically engineered to develop cancer », *Genes & Development*, vol. 21 / 18, 2007, p. 2258 -2270.
- HARAWAY, Donna, *Modest.Witness@Second.Millennium. FemaleMan.Meets.OncoMouse: feminism and technoscience*, New York, Routledge, 1997.
- HARAWAY, Donna J., *When Species Meet*, Univ Of Minnesota Press, 2007, 360 p.
- HARVEY, Graham, *Shamanism: a reader*, Routledge, 2003, 482 p.
- HEDRICK, Philip W., « Genetic conservation in captive populations and endangered species », in S. K. Jain, L. W. Botsford, (éds.). *Applied Population Biology*, vol. 67, éds. S. K. Jain et L. W. Botsford, Dordrecht, Springer Netherlands, 1992, p. 45-68.
- HELL, Bertrand, *Possession et chamanisme: les maîtres du désordre*, Paris, Flammarion, 1999.
- HELMREICH, Stefan, *Alien ocean : anthropological voyages in microbial seas*, Berkeley, University of California Press, 2009.

- HELMREICH, Stefan et ROOSTH, Sophia, « Life Forms: A Keyword Entry », *Representations*, vol. 112 / 1, 2010, p. 27-53.
- HENGEL, Louis van den, « Zoography: Per/forming Posthuman Lives », *Biography*, vol. 35 / 1, 2012, p. 1-20.
- HERZFELD, Chris, *Petite histoire des grands singes*, Paris, Editions du Seuil, 2012.
- HERZFELD, Chris et SCHUYLENBERGH, Patricia VAN, « Singes humanisés, humains singés: dérive des identités à la lumière des représentations occidentales », *Social Science Information*, vol. 50 / 2, 2011, p. 251-274.
- HERZOG, Hal, *Some we love, some we hate, some we eat : why it's so hard to think straight about animals*, 1st ed., New York NY, Harper, 2010.
- HERZOG, Werner, « Cave of Forgotten Dreams », 2011.
- HODSON, Gordon et COSTELLO, Kimberly, « The human cost of devaluing animals », *New Scientist*, vol. 216 / 2895, décembre 2012, p. 34-35.
- HOFFMEYER, Jesper, *Biosemiotics: an examination into the signs of life and the life of signs*, Scranton, University of Scranton Press, 2008.
- HOQUET, Thierry, « Bricolages », *Critique*, n° 709-710, juillet 2006, p. 516-528.
- HOWALD, Isabelle Baladine, « L'animal inspire », *Le Portique. Revue de philosophie et de sciences humaines*, septembre 2009, [En ligne : <http://leportique.revues.org/index2441.html>].
- HUHTAMO, Erkki et PARIKKA, Jussi, *Media Archaeology: Approaches, Applications, and Implications*, 1, University of California Press, 2011, 368 p.
- HYDE, Dominic, « Sorites Paradox », in Edward N. Zalta, (éd.). *The Stanford Encyclopedia of Philosophy*, éd. Edward N. Zalta, Winter 2011, 2011, [En ligne : <http://plato.stanford.edu/archives/win2011/entries/sorites-paradox/>].
- « Immortomouse® | Genetically Engineered Models | Charles River », [En ligne : <http://www.criver.com/en-US/ProdServ/ByType/ResModOver/ResMod/Pages/Immortomouse.aspx>].
- INGOLD, Tim, *Being alive: essays on movement, knowledge and description*, London; New York, Routledge, 2011.
- INNIS, Harold Adams, *The Bias of Communication*, Toronto, University of Toronto Press, 1951.
- JOHN CAMERON SWAYZE, « Timex Watches - Classic TV Commercials », Marine Studios, 1960, [En ligne : <http://tesla.liketelevision.com/liketelevision/tuner.php?channel=841&format=tv&theme=guide>].
- JULLIEN, François, *La pensée chinoise : dans le miroir de la philosophie*, Paris, Seuil, 2007.
- JULLIEN, François, *Les transformations silencieuses*, Paris, Grasset, 2009.
- KAUFMAN, Leslie, « Zoos Divide Over Contraception and Euthanasia for Animals », *The New York Times*, 2 août 2012, [En ligne : <http://www.nytimes.com/2012/08/03/science/zoos-divide-over-contraception-and-euthanasia-for-animals.html>].
- KEEPER, Bird, « California Condor Conservation » Blog Archive Twenty Years of Molloko, [En ligne : <http://cacondorconservation.org/2008/02/twenty-years-of-molloko/>].

- KINNANE, Adrian, *DuPont : from the banks of the Brandywine to miracles of science*, Wilmington, Del., E.I. du Pont de Nemours and Co., 2002.
- KIRKSEY, Eben et HELMREICH, Stefan, « The emergence of multispecies ethnography », *Cultural Anthropology*, vol. 25 / 4, 2010, p. 545-576.
- KISLING, Vernon N., *Zoo and Aquarium History: Ancient Animal Collections to Zoological Gardens*, CRC Press, 2001, 456 p.
- KOHN, Eduardo, « How dogs dream: Amazonian natures and the politics of transspecies engagement », *American Ethnologist*, vol. 34 / 1, février 2007, p. 3-24.
- LAMARRE, Thomas, *The anime machine: a media theory of animation*, Minneapolis, MN, University of Minnesota Press, 2009.
- LATOUR, Bruno, *Nous n'avons jamais été modernes : essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, 1991.
- LAUFER, Peter, *Forbidden creatures : inside the world of animal smuggling and exotic pets*, Guilford Conn., Lyons Press, 2010.
- LEROI-GOURHAN, André, *Le geste et la parole 1, Technique et langage*, Paris, A. Michel, 1964.
- LEROI-GOURHAN, André, *Le geste et la parole 2, La mémoire et les rythmes*, Paris, A. Michel, 1965.
- LESTEL, Dominique, *Apologie du carnivore*, Paris, Fayard, 2011.
- LESTEL, Dominique, « How Chimpanzees Have Domesticated Humans: Towards an Anthropology of Human-Animal Communication », *Anthropology Today*, vol. 14 / 3, juin 1998, p. 12-15.
- LESTEL, Dominique, *L'animal est l'avenir de l'homme : munitions pour ceux qui veulent (toujours) défendre les animaux*, Paris, Fayard, 2010.
- LESTEL, Dominique, *L'animal singulier*, Paris, Seuil, 2004.
- LESTEL, Dominique, *L'animalité: essai sur le statut de l'humain*, Paris, Hatier, 1996.
- LESTEL, Dominique, « Language and the Constitution of Human Societies », *Generalized Science of Humanity Series*, vol. 4, 2008, p. 73-83.
- LESTEL, Dominique, *Paroles de singes l'impossible dialogue homme-primate*, Paris, La Découverte, 1995.
- LESTEL, Dominique, « What Capabilities for the Animal? », *Biosemiotics*, vol. 4 / 1, avril 2011, p. 83-102.
- LESTEL, Dominique, BRUNOIS, Florence et GAUNET, Florence, « Etho-ethnology and ethno-ethology », *Social Science Information*, vol. 45 / 2, janvier 2006, p. 155-177.
- LIEBMAN, Matthew G., « Detailed Discussion on Exotic Pet Laws », Michigan State University - College of Law, Animal Legal and Historical center, 2004, [En ligne : <http://www.animallaw.info/articles/ddusexoticpets.htm>].
- LORIUS, Claude, *Voyage dans l'anthropocène : cette nouvelle ère dont nous sommes les héros*, [Arles], Actes Sud, 2010.
- LUNDBLAD, Michael, *The birth of a jungle: animality in progressive-era U.S. literature and culture*, New York, Oxford University Press, 2013.
- LUO, S, JOHNSON, W, MARTENSON, J [et al.], « Subspecies Genetic Assignments of Worldwide Captive Tigers Increase Conservation Value of Captive Populations », *Current Biology*, vol. 18 / 8, 2008, p. 592-596.

LYNN, Greg, *Animate form*, New York, Princeton Architectural Press, 1999.

MAL-MAEDER, Danielle Van, BERTHOLET, Florence et COLLECTIF, *Le cheval de Troie : Variations autour d'une guerre*, Gollion, Infolio, 2007.

MANNING, Aubrey et SERPELL, James, *Animals and human society : changing perspectives*, London; New York, Routledge, 2006.

MANNING, Erin, *Always more than one: individuation's dance*, Durham, Duke University Press, 2013.

MARCUS, George, « Ethnography In/Of The World System : The Emergence of Multi-Sited Ethnography », *Annual review of anthropology*, vol. 24, 1995, p. 95-117.

MARCUS, George, *Para-sites: a casebook against cynical reason*, Chicago, University of Chicago Press, 2000.

MARGULIS, Lynn et SAGAN, Dorion, *Acquiring genomes*, New York, Basic Books, 2003.

MARSH, Bill, « Fretting About the Last of the Tigers », *The New York Times*, 6 mars 2010, [En ligne : <http://www.nytimes.com/2010/03/07/weekinreview/07marsh.html>].

MASSUMI, Brian, « Ceci n'est pas une morsure. Animalité et abstraction chez Deleuze et Guatarri. », Hiver 2011, 2011, (« Philosophie animale française »), p. 67-91.

MASSUMI, Brian, *Semblance and event : activist philosophy and the occurrent arts*, Cambridge Mass., MIT Press, 2011.

MASSUMI, Brian, « "Technical Mentality" Revisited: Brian Massumi On Gilbert Simondon », *Parrhesia: A Journal of Critical Philosophy*, 2009, p. 36-45.

MEAD, Margaret, « Papers in Honor of Melville J. Herskovits: Socialization and Enculturation », *Current Anthropology*, vol. 4 / 2, avril 1963, p. 184-188.

MESSINGER, Cheryl et MCGINNIS, Terran, *Marineland*, Arcadia Publishing, 2011, 132 p.

MICHAUX, Henri, *Poteaux d'angle*, Paris, Gallimard, 1981.

MONDZAIN, Marie-José, *Le commerce des regards*, Paris, Seuil, 2003.

MUNSHI-SOUTH, Jason, « Urban landscape genetics: canopy cover predicts gene flow between white-footed mouse (*Peromyscus leucopus*) populations in New York City », *Molecular Ecology*, vol. 21 / 6, 2012, p. 1360-1378.

MURRAY, Fiona, « The Oncomouse That Roared: Hybrid Exchange Strategies as a Source of Distinction at the Boundary of Overlapping Institutions », *The American Journal of Sociology* *The American Journal of Sociology*, vol. 116 / 2, 2010, p. 341-388.

NATIONAL PARK SERVICE, « Condor Update Archive - Grand Canyon National Park », [En ligne : http://www.nps.gov/grca/naturescience/condor_updates.htm].
 « Nellie's 58th Birthday Celebration! - Swim With Dolphins in Florida », [En ligne : <http://www.marineland.net/page.php?id=1329>].

NEWKIRK, Ingrid, *The PETA practical guide to animal rights: simple acts of kindness to help animals in trouble*, New York, St. Martin's Griffin, 2009.

NORTON, Bryan G, « Ethics on the ark: zoos, animal welfare, and wildlife conservation », Washington, Smithsonian Institution Press, 1995.

NOWELL, Kristin, *Far From a Cure : The Tiger Trade Revisited*, Cambridge, TRAFFIC International, 2000.

- ONFRAY, Michel, *Féeries anatomiques : généalogie du corps faustien*, Paris, Grasset, 2003.
- PARIKKA, Jussi, *Insect Media: an Archaeology of Animals and Technology*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2010.
- PASTOUREAU, Michel, *Les animaux célèbres*, Paris, Bonneton, 2001.
- PEIRCE, Charles S., HARTSHORNE, Charles et WEIS, Paul, *Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, Harvard University Press, 1935, 950 p.
- RITVO, Harriet, *Noble Cows and Hybrid Zebras: Essays on Animals and History*, University of Virginia Press, 2010, 239 p.
- RITVO, Harriet, *The platypus and the mermaid, and other figments of the classifying imagination*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1997.
- ROSS, Steven, « Where Are Chimpanzees in the United States? », [En ligne : <http://www.chimpcare.org/map>].
- RUYER, Raymond, *La genèse des formes vivantes*, Paris, Flammarion, 1958.
- SCHWARTZ, Donald, *Noah's Ark: An Annotated Encyclopedia of Every Animal Species in the Hebrew Bible*, Annotated edition, Jason Aronson, 2000, 452 p.
- SHEETS-JOHNSTONE, Maxine, « Consciousness: A Natural History », *Journal of Consciousness Studies*, vol. 5 / 3, 1998, p. 260-294.
- SHEETS-JOHNSTONE, Maxine, *The Primacy of Movement*, John Benjamins Publishing, 2011.
- SHERKOW, Jacob S. et GREELY, Henry T., « What If Extinction Is Not Forever? », *Science*, vol. 340 / 6128, mai 2013, p. 32-33.
- SHIPMAN, Pat, BACKWELL, Lucinda, D'ERRICO, Francesco [et al.], « The animal connection and human evolution. », *Current anthropology*, vol. 51 / 4, 2010, p. 519-538.
- SIMONDON, Gilbert, *Communication et information*, Chatou, les Éd. de la transparence, 2010.
- SIMONDON, Gilbert, *Deux leçons sur l'animal et l'homme*, Paris, Ellipses, 2004.
- SIMONDON, Gilbert, *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Grenoble, Millon, 2005.
- SLOCUM, Jonathan, « Indo-European Lexicon: PIE Etymon and IE Reflexes », [En ligne : <http://www.utexas.edu/cola/centers/lrc/ielex/R/P0078.html>].
- SNYDER, Noel F. R et SNYDER, Helen, *The California condor : a saga of natural history and conservation*, San Diego, Academic Press, 2000.
- SQUIER, Susan, *Poultry Science, Chicken Culture: A Partial Alphabet*, Rutgers University Press, 2012.
- STIEGLER, Bernard, *La technique et le temps*, Paris, Galilée ; Cité des sciences et de l'industrie, 1994.
- THACKER, Eugene, *Biomedica*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2004.
- THERMANN, Jochen, *Kafkas Tiere: Fahrten, Bahnen und Wege der Sprache*, Tectum-Verl., 2010.
- THRIFT, Nigel et WHATMORE, Sarah, *Artificial Life*, Sage Pubns, 2012, 160 p.
- TIBON-CORNILLOT, Michel, *Les corps transfigurés. Mécanisation du vivant et imaginaire de la biologie*, Éditions MF, 2011, 402 p.
- TONSING, Ernst, *The interpretation of Noah in early Christian art and literature*, Ann Arbor, Univ. Microfilms International, 1984.

TUDGE, Colin, *The Variety of Life : a survey and a celebration of all the creatures that have ever lived*, London, Oxford University Press, 2000.

UEXKÜLL, Jakob von, MARTIN-FRÉVILLE, Charles et LESTEL, Dominique, *Milieu animal et milieu humain*, Paris, Éd. Payot et Rivages, 2010.

WEBBER, Michael, « The Elephant in the Living Room », 2010, [En ligne : <http://www.theelephantinthelivingroom.com/>].

WEBER, Bruce H. et DEPEW, David J., *Evolution and learning: the Baldwin effect reconsidered*, MIT Press, 2003, 360 p.

WELLS, Paul, *The animated bestiary: animals, cartoons, and culture*, Rutgers University Press, 2009, 240 p.

WESTOLL, Andrew, *The chimps of Fauna Sanctuary*, 1st Canadian ed., Toronto, HarperCollins Publishers, 2011.

Who Owns Life?, 1, éd. David Magnus, Arthur L. Caplan et Glenn McGee, Prometheus Books, 2002, 300 p.

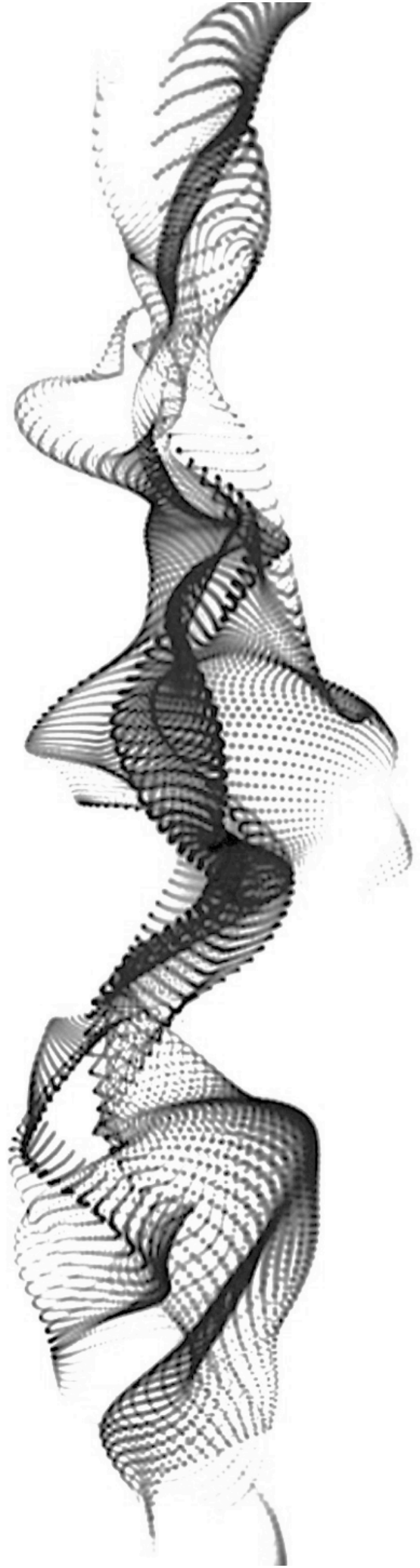
WILLIAMS, Timothy, « Preserve Owner Was Bitten By Big Cat, Authorities Say », *The New York Times*, 20 octobre 2011, [En ligne : <http://www.nytimes.com/2011/10/21/us/preserve-owner-was-bitten-by-big-cat-authorities-say.html>].

WOLFE, Cary, *Before the law : humans and other animals in a biopolitical frame*, Chicago; London, The University of Chicago Press, 2013.

WOODS, Andrew, « Me Cheeta ... no, me Cheeta: the myth of Tarzan's favourite chimp », *The Guardian*, 28 décembre 2011, [En ligne : <http://www.guardian.co.uk/commentisfree/2011/dec/28/cheeta-tarzan-chimp?newsfeed=true>].

ZARBOCK, Alexander, LEY, Klaus, MCEVER, Rodger P [et al.], « Leukocyte ligands for endothelial selectins: specialized glycoconjugates that mediate rolling and signaling under flow », *Blood*, vol. 118 / 26, décembre 2011, p. 6743-6751.

ZIMMER, Carl, « Bringing extinct species back to life », *National Geographic*, vol. 223 / 4, 2013, [En ligne : <http://ngm.nationalgeographic.com/2013/04/species-revival/zimmer-text>].



Annexes

Beastness Trip 2011

Amérique du Nord

Répertoire

Processus 345

1. Injection	346
2. Nutrition	347
3. Fixation	348
4. Promotion	349
5a. Expansion	350
5b. Dévouement	351
6. Conservation	353
7. Projection	354
8. Révolution	355
9. Transplantation	356
10. Alimentation	357
11. Absorbtion	358
12. Protection	359
13a. Expérimentation	360
13b. Contribution	361
14a. Hybridation	362
14b. Naufrage	363
15. Compétition	364
16a. Exploitation	365
16b. Expérimentation	366
17a. Estrangement	367
17b. Géolocalisation	368
18a. Gestation	369
18b. Ostentation	370
19. Marchandisation	371
20. Exploration	372
21. Politisation	373
22. Dévotion	374
23. Supervision	375

Processus

Étapes (où et quand ?)

Visites (quoi ?)

Interviews (qui ?)

1. Injection

Contact :

Maryse Cloutier
Chercheur

Adresse :

Département de microbiologie et immunologie
Pavillon Roger-Gaudry
Université de Montréal
C.P. 6128, Succ. Centre-ville
Montréal (Québec) H3C 3J7

Site Web :

http://www.microim.umontreal.ca/professeurs_chercheurs/jacques_thibodeau.html

Publications :

<http://pubget.com/search?q=authors%3A%22Maryse%20Cloutier%22>

Animalerie :

Souris de laboratoire

Synopsis :

Maryse Cloutier poursuit ses recherches en immunologie. Son travail repose sur de nombreuses manipulations, à la fois souricières et cellulaires. Pour elle, l'animal est une source d'apprentissage, un référent scientifique de base mais aussi un collègue de travail aussi précieux que mystérieux. Comme pour des milliers d'autres savants, l'animal est modèle. Modelé et modélisable, il sert ainsi la production de savoirs. Par ailleurs, Maryse enseigne la dissection aux étudiants de première année (i.e. comment faire parler l'animal..., entre torture et attachement). Interrogée, elle témoignera de et pour cette caste animalière que sont aujourd'hui les souris de laboratoire. Elle parlera aussi de leur statut, de leurs droits, mais surtout de leurs devoirs, de leur vie quotidienne, de leurs logiques reproductives ou encore de leurs fournisseurs avec service après vente.

Nous avons visité le laboratoire d'immunologie de l'Université de Montréal et son animalerie (août 2010).

Nous avons interviewé Maryse Cloutier (octobre 2010).

2. Nutrition

Contact :

Marina Michahelles
Exploitante agricole

Adresse :

Rockeby Farm
845 River Road
Red Hook (NY) 12571 USA

Animalerie :

Fermière (poules, oies, canards)

Synopsis :

Marina Michahelles gère une petite exploitation agricole le long de l'Hudson River. Elle produit des paniers Bio qu'elle vend ensuite sur les marchés new-yorkais. Plus qu'un simple gagne-pain, l'animal est pour elle un véritable partenaire. Ici, chacun des gallinacés porte un nom, possède une histoire.

À leur contact – et au gré des saisons (il fait -15°C lors de notre visite), la jeune fermière (qui ressemble plus à une artiste bohème qu'à une Madame Michu traditionnelle) s'est forgé une véritable sagesse animale.

Au quotidien, cette *humanimalité* partagée produit une série complexe de relations (entre la fermière et ses animaux, avec les voisins, les clients, les collègues, la municipalité, les visiteurs). Depuis cette exploitation, s'expriment ainsi et se développent, symbiotiquement toujours, autant de discours (idéaux de liberté, de simplicité, de santé, de contestation sociale, de résistance) que de produits (dérivés ou primaires, œufs ou chair fraîche).

Nous avons visité et photographié la ferme (le 18 janvier 2011).

Nous avons interviewé Marina et son mari (le 19 janvier 2011).

3. Fixation

Contact :

American Natural History Museum

Adresse :

Central Park West at 79th Street
New York, NY 10024-5192
(212) 769-5100

Animalerie :

Ancestrale

Synopsis :

Le Musée d'Histoire Naturel Américain accueille chaque année des milliers de visiteurs³¹⁷, qu'ils soient américains ou étrangers tous ont accès à un véritable complexe muséal, pédagogique, scientifique et discursif où la question animal tient une place de choix. Ici, s'exprime, se met en scène et se justifie une conception marquée (scientifique et rationnelle) de ce qu'est, n'est pas ou n'est plus le royaume animal (histoire, géographie), de ce que peut-être l'évolution des espèces, de la manière dont fonctionnent disparitions et apparitions de populations, etc. En tant que producteur de discours et vecteur pédagogique, le AMNH est un lieu central de la question animale, à la fois archive, bibliothèque et théâtre. Notons qu'il existe une compétition importante dans ce domaine aux USA et que dans certains centres créationnistes, l'on guide les visiteurs, souvent des enfants, à travers les fossiles et les squelettes, sans Darwin, mais avec une bible à la main.

Nous avons visité le ANHM (le 27 janvier 2011).

Billet :

<http://trip.beastness.net/?p=1198>

³¹⁷ Voir rapport annuel à l'adresse suivante : http://www.amnh.org/about/AMNH_AR_2009.pdf

4. Promotion

Contact :

Bronx Zoo

Adresse :

The Wildlife Conservation Society
2300 Southern Boulevard Bronx, New York 10460 (718) 220-5100

Animalerie :

Populeuse et mondiale

Synopsis :

Le zoo du Bronx est un des zoos américains les plus anciens. New-yorkais, il a joué un rôle de premier plan dans les transformations successives qu'ont connus les institutions zoologiques occidentales au cours du siècle dernier. À mesure que le grand public prenait connaissance d'un royaume animalier ensauvagé désormais à portée de promenade dominicale, la mise en scène et les conditions de vie supportées par des milliers d'encagés subissaient d'importantes mutations. Au début du siècle dernier, voir un tigre – i.e. pour de vrai, en chair et en os – relevait littéralement de l'extra-ordinaire. En 2011, Hollywood et Internet obligent, l'animal charrie un peu moins de sensationnalisme. Aujourd'hui, le positionnement plus ou moins stratégique de plusieurs zoos américains comme celui du Bronx flirte avec la conservation. Désormais, la présence d'animaux derrière les barreaux se justifie par une série de mesures pédagogiques et salvatrices. On sauve de l'extinction, on évite la catastrophe écologique grâce à la sauvegarde orchestrée des quelques survivants. On sensibilise ainsi les jeunes générations aux risques des extinctions animales en leur présentant des animaux éteints. L'existence de ghettos animaliers redevient acceptable puisqu'elle supporte et témoigne de nombreux programmes scientifiques déployés sur le terrain exotique tandis que, côté urbanité, des milliers d'organismes (plus tout à fait sauvages, mais pas encore complètement domestiques – même si sous contraception, mangeant à heure fixe, sans prédation, bref aux instincts émoussés) font figure de mascottes pour populations menacées. Le zoo du Bronx participe non seulement à la fabrication mentale de représentations zoologiques, mais il abrite de nombreuses mesures visant la planification quasi-démiurgique de ces existences animales (maintien d'une diversité génétique, programmes reproductifs, développement d'un savoir éthologique sur l'animal, etc.). Nous avons visité le zoo du Bronx (le 29 janvier 2011).

Billet :

<http://trip.beastness.net/?p=1236>

5a. Expansion

Contact :

Richard Pell
Director

Adresse :

Center for PostNatural History
4913 Penn Ave. Garfield Pittsburgh, PA 15224, USA

Animalerie :

Marginalement mutante

Synopsis :

Richard Pell propose de combler un manque, selon lui critique, dans le monde naturaliste. Traditionnellement absents des étalages muséographiques, déclarés *persona non grata* des taxonomies animales conventionnelles, nés de manipulations humaines, transformés par un savoir faire technologique aussi précis qu'il est historiquement marqué, des milliers de mutants habitent désormais le royaume animal moderne.

En lieu et place d'une histoire naturelle, Richard Pell plaide donc pour une histoire *postnaturelle*, parallèle et complémentaire. Sont ainsi identifiés, collectés, compilés, organisés et exhibés des dizaines d'organismes vivants jusqu'ici absents des collections muséales. Inclassables, leurs existences est pourtant véritables qui se situent à la frontière du naturel et de l'artificiel. Nourris à la science-fiction, *boostés* aux réalisations biotechnologiques derniers cris, ces biographies inédites participent activement d'une économie animale, d'un *beastness* donc, en plein essor. Ainsi, les chèvres de l'armée américaine (Plattsburgh) transformées génétiquement, les poissons d'aquarium fluorescents (Tampa Bay) produits en série pour les aquariophiles américains ou encore ces souris mutantes exposées à des niveaux de radiations atomiques considérables (collection du *Smithsonian*). L'existence et la reconnaissance de ces formes de vie laissent supposer l'étonnante plasticité du vivant. Elles témoignent d'une étrange cohabitation humanimale basées sur une collusion sans fin d'intérêts, produisant un bestiaire encore inconnu d'organismes vivants (non seulement imaginaires, mais imaginés) vivant sous la coupe d'une main humaine furieusement expérimentale.

Nous avons rencontré Richard Pell et visité le futur CPNH (le 01 février 2011).

Billet :

<http://trip.beastness.net/?p=1201>

5b. Dévouement

Contact :

Jaime Sheppard
Soigneuse

Adresse :

National Aviary
Allegheny Commons West
700 Arch Street Pittsburgh, PA 15212 (412) 323-7235

Animalerie :

Volatile

Synopsis :

Composé exclusivement d'oiseaux, le National Aviary est un centre zoologique important de la côte Est américaine. À l'image de ses contemporains, il doit faire face à une série de bouleversements importants (d'ordre légaux mais aussi socio-psychologiques). Membre de l'Association for Zoos and Aquariums³¹⁸ (AZA), il doit se plier à un certain nombre de contraintes – vétérinaires et éthiques, nécessaires à l'obtention et au maintien de sa certification. De leur côté, les visiteurs s'intéressent d'avantage aux questions de conservation animale et semblent de plus en plus sensibles aux programmes proposés dans ce sens par les différents zoos. À noter, certaines de leurs innovations commerciale, comme l'organisation de goûter d'anniversaire (*Bird-day parties*) ou la possibilité de suivre la vie des faucons en direct (*FalconCam*). Ces dispositifs remplissent des objectifs marketing évidents. Pour autant, ils participent d'une nouvelle conception de la mise en scène animalière urbaine. En effet, dans les zoos, les animaux ont toujours été montrés. Cela étant, cette monstration à pris différentes formes au cours du siècle. D'abord brutale (l'animal dans l'enclos), elle se mit peu à peu au détail (pancarte devant l'enclos, qui expliquait origine, modes alimentaires, reproduction, etc.). Aujourd'hui, on parle conservation et l'on soutient des programmes de recherche sur le terrain (visant la sauvegarde des habitats, le maintien des équilibres écologiques). Le zoo est désormais une porte d'accès et une vitrine à la sensibilisation éthologique. Transformés en véritables représentants d'une espèce souvent menacée ou rare, les habitants font souvent figure de totems. Clin d'œil et larme, le NA héberge deux Pygargues à tête blanche (*Bald eagle* ou « aigle chauve ») qui vivent dans une cage où trône une plaque commémorative datant de la guerre civile. Elle rappelle l'emplacement d'une

³¹⁸ L'adresse institutionnelle de l'association : <http://www.aza.org/>

ancienne prison... *Liberty* (l'animal fut désigné emblème national américain en 1782), s'y soulage quotidiennement.

Nous avons visité ce zoo. Nous avons interviewé une de leur soigneuse, responsable des programmes éducatifs (le 03 février 2011).

Billet :

<http://trip.beastness.net/?p=1209>

6. Conservation

Contact :

The Wilds

Adresse :

14000 International Road
Cumberland, OH 43732
(740) 638-5030

Animalerie :

Dangereuse

Synopsis :

The Wilds est une réserve naturelle américaine importante. On y accueille de nombreux animaux dont l'espèce est actuellement menacée. Dans un minibus aménagé pour l'occasion (grillage aux fenêtres, micro et enceintes disposés le long des rangées), nous avons parcourus la réserve au gré des explications éthologico-humorisées du guide. Mise en scène huilée, mais vrais efforts de conservation. Nous découvrons alors l'ampleur de ces réseaux internationaux et les collaborations importantes qui existent entre réserve de ce type où l'on s'échange animaux, subventions et employés. À noter : l'existence d'une colonie de rhinocéros. Un petit venait tout juste de naître.

Nous avons visité la réserve (le 05 février 2011).

Billet :

<http://trip.beastness.net/?p=1203>

7. Projection

Contact :

Smithsonian National Museum of Natural History

Adresse :

Constitution Ave.,
NW in Washington, D.C. 20560

Animalerie :

Familliale

Synopsis :

Le Smithsonian offre une exposition permanente (*What does it mean to be human ?*) intéressante pour celui qui s'attache à comprendre les liens qui unissent et/ou divisent le royaume humanimal. Ici, l'animal est doublement présent. Comme héritage (ce sont nos cousins les primates) et comme compagnonnage (que serait le célèbre chasseur sans gibier, le tanneur sans cuir, les mages sans os ?). Mise en scène sur un mode utilitaire (ce que les bêtes nous apportent, ce que nous en faisons), les relations humains/animaux n'en restent pas moins importantes pour comprendre l'histoire de l'évolution humaine. À noter, l'installation la plus plébiscitée (file d'attente de plusieurs heures) : deux cabines photo offrant aux badauds la possibilité de se faire tirer le portrait. Bien entendu, pas n'importe quel portrait. Mais un portrait préhistorique, où le numérique sait grimer l'homme des villes, pour le transformer en homme des cavernes (souvent la barbe reste, mais broussailleuse et plus sale). Le résultat était alors projeté sur écran géant. Effet garanti...

Nous avons visité le musée et son exposition permanente (le 12 février 2011).

Billet :

<http://trip.beastness.net/?p=1382>

8. Révolution

Contact :

People for Ethical Treatment of Animals (PETA)

Adresse :

501 Front St., Norfolk, VA 23510 (757) 622-7382

Animalerie :

À libérer

Synopsis :

PETA est une organisation puissante qui milite pour la défense et le droit des animaux. Organisé sur le modèle d'une cellule politique activiste, l'ONG déploie une véritable panoplie d'actions revendicatrices à l'échelle nationale (manifestations plus ou moins pacifiques, toujours percutante, publicités accrocheuses, campagne de sensibilisation choc, etc.). Pour eux tous les moyens sont bons pourvu qu'ils servent la cause animale. Dans la droite ligne des mouvements de libération féminin et afro-américain, PETA considère l'animal comme le prochain opprimé à libérer de ses chaînes, humaines s'entendent. Hampton Roads est son quartier général, le siège d'où l'organisation opère. Qu'il s'agisse de campagnes publicitaires, de défenses d'intérêt ou de centres d'accueil pour animaux maltraités, l'association déploie une panoplie d'activités dont nous voulions rendre compte. Car, derrière toutes ces actions gît une idée bien précise de ce qu'est un animal, de ce qu'est un homme. Leurs discours ont une grande influence sur la conscience des citoyens qui financent ou fustigent leurs positions. Dans tous les cas, l'on se positionne souvent, en matière d'activisme animal, à partir de PETA. Par exemple, lors de la célébration du 30^e anniversaire de l'organisation, le gala tenu à Hollywood a rassemblé de nombreuses célébrités (levés de fonds, battage médiatique, etc.). Pour PETA, la fin justifie les moyens, leurs différentes campagnes de communication, à la fois massive et savamment orchestrée, sont parfois choquantes. Ce mélange aigre-doux entre défense de cause animale, arguments philosophiques plus ou moins solides, organisation para-militaire et activiste me semblait important à goûter. La BM a donc rendu visite aux membres du bureau permanent et fait le tour des installations avant de discuter, autour d'un repas végétalien, d'animalités menacées. Nous avons interviewé la fondatrice Ingrid Newkirk (le 15 janvier 2011). Nous avons visité les locaux de PETA (le 14 février 2011). Nous avons rencontré la responsable des ressources humaines (le 14 février 2011).

Billet :

<http://trip.beastness.net/?p=1230>

9. Transplantation

Contact :

Sarah Zehr
Responsable des Recherches Animales

Adresse :

Duke Lemur Center
3705 Erwin Road
Durham NC 27705
(919) 489-3364

Animalerie :

Simiesque

Synopsis :

Nous avons visité le Duke Lemur Centre et interviewé Sarah Zehr (le 19 février 2011).

Billet :

<http://trip.beastness.net/?p=1256>

10. Alimentation

Contact :

Melissa Fergusson
Responsable des Ventes

Adresse :

Alpha Genesis® Inc.
95 Castle Hall Road
P.O. Box 557
Yemassee, SC 29945

Animalerie :

Simiesque

Synopsis :

Nous avons visité l'entreprise et interviewé Melissa Fergusson (le 24 février 2011).

Billet :

<http://trip.beastness.net/?p=1259>

11. Absorbition

Contact :

Joan Whittemore
Responsable des activités extérieures

Adresse :

Marineland Dolphin Adventure
9600 Oceanshore Blvd.
St. Augustine, FL 32080
(904) 471-1111

Animalerie :

Dauphins dressés

Synopsis :

Nous avons visité Marineland et interviewé Joan Whittemore (le 01 mars 2011).

Billet :

<http://trip.beastness.net/?p=1274>

12. Protection

Contact :

Triana Romero
Responsable des Relations Extérieures

Adresse :

Save the Chimps
PO Box 12220
Fort Pierce, FL 34979
(772) 429-2225

Animalerie :

Chimpanzés

Synopsis :

Nous avons visité les installations du sanctuaire et interviewé Triana Romero (le 03 mars 2011).

Nous avons interviewé Jen Feurstein, la directrice du sanctuaire (le 29 mai 2011).

Billet :

<http://trip.beastness.net/?p=1288>

13a. Expérimentation

Contact :

Marietta Dindo, PhD
Coordinatrice du Great Ape Heart Project

Adresse :

Zoo Atlanta
800 Cherokee Ave SE
Atlanta, GA 30315-1440
(404) 624-5812

Animalerie :

Significative

Synopsis :

Nous avons visité le zoo d'Atlanta en interviewant Marietta Dindo (le 08 mars 2011).

Billet :

<http://trip.beastness.net/?p=1300>

13b. Contribution

Contact :

Francesca Allegra
Responsable des relations Publiques

Adresse :

Georgia Aquarium
225 Baker Street NW
Atlanta, GA 30313
(404) 581-4000

Animalerie :

Lucrative

Synopsis :

Nous avons interviewé Francesca Allegra et Scott Higley de la direction de la communication et visité l'aquarium d'Atlanta (le 09 mars 2011).

Billet :

<http://trip.beastness.net/?p=1302>

14a. Hybridation

Contact :

Mikael Arnold
Professeur

Adresse :

Department of Genetics
120 East Green Street
Davison Life Sciences Building
University of Georgia
Athens, GA 30602-7223

Publications :

http://www.genetics.uga.edu/people_bio_arnold_m.html

Animalerie :

Hybride

Synopsis :

Nous avons assisté à un séminaire du Professeur Arnold avant de l'interviewer (le 10 mars 2011).

Billet :

<http://trip.beastness.net/?p=1267>

14b. Naufrage

Contact :

Adresse :

New Orleans

Animalerie :

Emportée

Synopsis :

Nous avons visité l'exposition et le mémorial dédiés à la catastrophe Katrina (le 12 mars 2011).

Nous avons interviewé Alison Kendrick (le 13 mars 2011), à propos de la disparition de son chat et de ses relations avec la *Humane Society*.

Billet :

<http://trip.beastness.net/?p=1316>

15. Compétition

Contact :

Houston Rodeo Festival

Adresse :

Reliant Stadium,
8334 Fannin Street,
Houston, TX
(832) 667-1000

Animalerie :

Cow-boy

Synopsis :

Nous nous sommes rendu au festival international (le 15 mars 2011).

Billet :

<http://trip.beastness.net/?p=1307>

16a. Exploitation

Contact :

American Dairy Association Farm

Adresse :

Interstate
NM

Animalerie :

Laborieuse

Synopsis :

Nous avons visité les installations d'une ferme ADA (le 16 mars 2011).

Billet :

<http://trip.beastness.net/?p=1385>

16b. Expérimentation

Contact :

Biosphere 2

Adresse :

PO Box 8746

The University of Arizona-Biosphere 2

Tucson, Arizona 85738

(520) 838-6200

Animalerie :

Vitale

Synopsis :

Nous avons fait une visite guidée de la Biosphère (le 25 mars 2011).

Billet :

<http://trip.beastness.net/?p=1370>

17a. Estrangement

Contact :

Brian Francis

Adresse :

Navajo Preserve

Animalerie :

Cosmogonique

Synopsis :

Nous avons dîné avec Brian Francis, membre de la tribu Navajo et sa femme Raphaëlle Roland, anthropologue (le 29 mars 2011).

Billet :

<http://trip.beastness.net/?p=1387>

17b. Géolocalisation

Contact :

James Sheppard
Postdoctoral Fellow - Spatial Ecology

Adresse :

San Diego Zoo's Institute for Conservation Research.
15600 San Pasqual Valley Road,
Escondido, CA 92027-7000
(760) 747-8702 (ex 5739)

Animalerie :

Biotechnologique

Synopsis :

Nous avons interviewé James Sheppard, responsable du programme Condor
(le 8 avril 2011).

Billet :

<http://trip.beastness.net/?p=1335>

18a. Gestation

Contact :

Martine Colette
Directrice

Adresse :

Wildlife Waystation
14831 Little Tujunga Canyon Road.
Angeles National Forest, CA 91342
(818) 899-5201

Animalerie :

Rescapée

Synopsis :

Nous avons visité le sanctuaire et interviewé Martine Colette (le 09 avril 2011).

Billet :

<http://trip.beastness.net/?p=1331>

18b. Ostentation

Contact :

Hearst Castle

Adresse :

750 Hearst Castle Road,
San Simeon, CA 93452-9740

Animalerie :

Megalomane

Synopsis :

Nous avons suivi une visite guidée du château et de son zoo (le 14 avril 2011).

Billet :

<http://trip.beastness.net/?p=1344>

19. Marchandisation

Contact :

Game Park Safari

Adresse :

46914 Hwy 101 South
Bandon, Oregon 97411
(541) 347-3106

Animalerie :

Profitable

Synopsis :

Nous avons visité le parc et interviewé la responsable animalière (le 26 avril 2011).

Billet :

<http://trip.beastness.net/?p=1350>

20. Exploration

Contact :

Lauren Allen
Responsable Animalerie (transgénique)

Adresse :

Exploratorium
Palace of Fine Arts
3601 Lyon Street
San Francisco, CA 94123

Animalerie :

Ludique

Synopsis :

Nous avons visité le laboratoire de l'Exploratorium et interviewé Lauren Allen (le 03 mai 2011).

Billet :

<http://trip.beastness.net/?p=1353>

21. Politisation

Contact :

Dustin Mulvaney, Ph.D.
NSF Science, Technology, and Society Postdoctoral Scholar

Adresse :

Department of Environmental Science, Policy, and Management
University of California, Berkeley

Animalerie :

En réseau

Synopsis :

Nous avons interviewé Dustin Mulvaney (le 06 mai 2011).

Billet :

<http://trip.beastness.net/?p=1363>

22. Dévotion

Contact :

Tawny Richey
Soigneur

Adresse :

The Wild Animal Sancturay
1946 County Road 53
Keenesburg, CO 80643, United States
(303) 536-0118

Animalerie :

Rescapée

Synopsis :

Nous avons visité le sanctuaire et interviewé Tawny, soigneuse (le 10 mai 2011).

Billet :

<http://trip.beastness.net/?p=1314>

23. Supervision

Contact :

Stephen Ross
Asst. Director,
Lester Fisher Center for the Study & Conservation of Apes

Adresse :

Lincoln Park Zoo
Regenstein Centre for African Apes
2001 N Clark Street , Chicago IL, 60614-4712 , USA

Animalerie :

Chimpanzés

Synopsis :

Nous avons visité les installations du centre et interviewé Stephen Ross (le 16 mai 2011).

Billet :

<http://trip.beastness.net/?p=1368>

